ALGERIE

Lk 8
1328

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN ET Ce, RUE CHRISTINE, 2.

ALGÉRIE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

BIBLIOTECA CENTRALE MILITARE
R. E.
DEPOSITO

PAR

le Commandant NIOX

AVEC UNE CARTE D'ALGÉRIE AU 1/1,600,000.

BIBLIOTECA CENTRALE MILITARE

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cie

LIBRAIRES-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30.

1884

Tous droits réservés.

Il n'a point encore été composé de Géographie méthodique de l'Algérie. Jusqu'à présent, on a dû se borner, en quelque sorte, à recueillir des renseignements pour la classification desquels il manquait un canevas indispensable, c'est-à-dire une bonne carte. L'achèvement récent des cartes d'ensemble du Dépôt de la guerre, au 1|800,000e, a rendu ce travail possible.

Ces cartes ont été la base de celle au 1/1,600,000e, qui est jointe à ce volume [1].

L'étude, que nous offrons aujourd'hui à nos camarades de l'armée et au public qui se préoccupe de l'avenir de notre colonie africaine, ne saurait encore être considérée comme définitive; elle n'a

[1] Parmi les meilleurs travaux de synthèse parus jusqu'ici, nous citerons la *Géographie physique et politique de l'Algérie*, par Achille Fillias; la *Géographie de l'Algérie*, par O. Niel.

d'autre prétention que de marquer une étape vers le but à atteindre, et de consolider, en quelque sorte, les résultats déjà obtenus, en coordonnant les documents nombreux, mais disparates et d'inégale valeur, qui sont réunis jusqu'à présent.

Ce travail d'adaptation présentait bien des difficultés, sur lesquelles il n'est point nécessaire d'insister. Un voyage rapide, mais dont l'itinéraire a été tracé de manière à recouper plusieurs fois le pays entre la côte et les oasis sahariennes, nous a permis de manier avec plus de discernement les matériaux dont nous disposions, tout en leur conservant leur précieux caractère d'originalité.

Quelque patient qu'ait dû être le labeur de plusieurs années consacrées à cette étude, il est fort peu de chose comparé à la masse d'efforts, accumulés depuis plus de cinquante ans, par tous les officiers de l'armée d'Afrique, travailleurs désintéressés, anonymes pour la plupart, toujours dévoués, qui continuent chaque jour leur œuvre d'abnégation et auxquels on ne rendra jamais un assez juste hommage.

C'est à eux que ce livre devrait être dédié ; c'est à eux qu'il appartiendra de le corriger, de le rectifier ; et nous faisons un appel pressant à leur concours pour qu'ils en reprennent chacune des parties, en

achevant de ciseler ce que nous avons seulement dégrossi. Toutes les rectifications seront accueillies avec reconnaissance par l'Auteur et par les Éditeurs. Enfin, c'est particulièrement sous le patronage de nos camarades, qui ont suivi l'enseignement de l'École supérieure de guerre, que nous le plaçons, espérant que quelqu'un d'entre eux pourra terminer plus tard la **Géographie de l'Algérie**, dont nous avons fait simplement une première ébauche.

INTRODUCTION

En Algérie, comme dans tous les pays dont la géographie n'est pas encore écrite, la nomenclature géographique n'est pas fixée ; les rivières changent de dénomination suivant les localités ou suivant les territoires qu'elles traversent, et chaque sommet de montagne porte un nom particulier. La rivière principale d'une région est généralement l'*oued el kebir*, c'est-à-dire la grande rivière, le *rio grande*. La cîme la plus importante s'appelle le *nador*, c'est-à-dire la vigie, ou simplement le *kef*, le rocher.

Quelquefois, on ajoute la qualification de *gharbi* ou de *chergui*, c'est-à-dire d'oriental ou d'occidental ; de *dahraoui* ou de *guebli*, c'est-à-dire de septentrional ou de méridional. De là, une confusion très grande, résultant de la répétition fréquente des mêmes termes et de la multiplication des noms.

Les anciens avaient donné le nom d'**Atlas** aux grands sommets neigeux qui, au sud des Colonnes

d'Hercule, semblaient être un des piliers qui portaient la voûte céleste. Ce nom, d'abord restreint aux montagnes marocaines, s'est étendu à la grande chaîne qui limite au nord le Sahara et dont le Djebel-Amour et l'Aurès sont les masses principales.

Au moment de la conquête, par une synthèse trop prompte et insuffisamment raisonnée, on a appelé Atlas toutes les montagnes, inconnues encore, que l'on voyait devant soi et, plus tard, des géographes, incomplètement renseignés, en ont distingué les différents étages, parallèles à la côte, en petit Atlas, moyen Atlas, grand Atlas, dénominations qui ne se rapportent d'ailleurs à aucun groupement caractérisé.

Pour rendre possible l'étude de la géographie, il faut donc, tout d'abord, en ce qui concerne les rivières, rechercher dans chaque bassin hydrographique la ligne d'eau maîtresse et lui conserver jusqu'à ses sources le nom qu'elle porte à son embouchure.

Il faut de même s'efforcer d'arriver à une délimitation méthodique des massifs et des chaînes de montagnes, et leur attribuer des dénominations qui les caractérisent.

Pour obtenir ce résultat, on est obligé souvent de rompre avec les habitudes locales et même d'introduire certains noms nouveaux.

Les noms que nous proposons dans le cours de cette étude sont déterminés, soit par un sommet remarquable, comme l'*Ouarsenis* ou les *Babor*; soit

par un accident géologique important, comme les *Biban;* soit par la principale tribu qui habite la contrée, comme les *Oulad Nayl*, les *Beni Chougran;* soit simplement par le nom d'une localité voisine : *Tlemcen*, *Mascara*, etc. ; soit enfin, dans quelques cas où ces repères manquaient, par un nom géographique ancien, quelquefois oublié, mais historiquement connu, comme le *Zab*, le *Titeri*.

Il est fort probable que les vieux Algériens s'étonneront de ces hardiesses de néologisme géographique, mais ils ne se sont point trouvés aux prises avec les difficultés d'un enseignement méthodique. Nous leur demanderons donc de nous ménager leurs critiques, et même de nous prêter leur appui dans l'effort que nous tentons pour mieux faire connaître leur pays.

Nous avons indiqué les principaux traits de cette systématisation dans une petite carte schématique (au 1/5,000,000e), à laquelle il sera utile de se reporter tout d'abord, si l'on veut avoir une première idée d'ensemble de l'Algérie.

Cette carte devra se lire avec l'**Esquisse sommaire** suivante, qui servira ainsi d'introduction à la description de détail.

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE SOMMAIRE DE L'ALGÉRIE

Dans son ensemble, la structure de l'Algérie est extrêmement simple. Deux grands plis de terrain, formés d'éléments à peu près parallèles, sont orientés dans la direction générale de la côte, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, en remontant un peu vers le nord. Ce sont : les **Montagnes du Tell**, qui bordent la Méditerranée, et la **Chaîne saharienne**, qui borde le Sahara. Elles soutiennent une terrasse allongée, dont l'altitude varie de **500 à 1000** mètres, et à laquelle on donne ordinairement le nom de **Hauts-Plateaux.**

Ces deux chaînes, d'abord écartées de **150** à **200** kilomètres, sur la frontière du Maroc, se rapprochent peu à peu l'une de l'autre, et, dans la Tunisie, elles dessinent les deux berges de la longue vallée de la Medjerda. L'une se termine au Ras el Mekki ; l'autre, au cap Bon. Entre ces deux promontoires, se creuse le Golfe de Tunis.

Montagnes du Tell :

Elles sont formées par des escarpes étagées les unes au-dessus des autres ; leurs brisures sont, d'une manière générale, tournées vers le nord. On peut les décomposer de la façon suivante, en les groupant en chaînes ou en massifs, que séparent de profondes coupures pour la plupart perpendicu

laires à la côte, c'est-à-dire perpendiculaires à l'axe de direction des montagnes.

Ces coupures sont les lits des principales rivières de l'Algérie.

Dans la province d'Oran :

1° — Étage supérieur, en bordure des Hauts-Plateaux :

Monts de **Tlemcen,** aux sources de la Tafna et de l'Isser (point culminant, djebel Kouabet, **1621**m).

Monts de **Daya**, entre le Sig et l'Habra (vigie **1342**m).

Monts de **Saïda**, entre l'Habra et la Mina.

2°— Étage inférieur, en bordure de la côte ou des plaines du littoral :

Monts des **Traras**, que coupe la Tafna inférieure (djebel Filhaucen **1157**m).

Monts du **Tessala**, au sud de la sebkha d'Oran (**1063**m).

Monts des **Beni Chougran**, entre le Sig, l'Habra, et la Mina (djebel Nador **808**m).

Dans la province d'Alger :

Monts de **l'Ouarsenis** (pic de l'Ouarsenis, 1985 mètres), entre la Mina à l'ouest, le Nahr Ouassel au sud, le Chelif inférieur à l'est et au sud.

Monts du **Dahra**, entre le Chelif et la côte (djebel Zaccar **1535**m).

Monts du **Titeri** (point culminant, djebel Dira, **1810** mètres), entre la plaine de la Métidja au nord, les Hauts-Plateaux au sud, le Chelif à l'ouest, les sources de l'Isser et du Sahel à l'est. Les monts du Titeri se décomposent eux-mêmes en deux masses parallèles séparées par un pli longitudinal, la plaine des Beni Sliman et des Arib. Leurs escarpes du nord portent les noms de : monts de **Mouzaïa**, monts des **Beni Sala** et des **Beni Mouça.**

Montagnes de la **Grande-Kabylie** (point culminant, Lella Kedidja, **2,308** mètres, dans l'arête du Jurjura), entre l'Isser à l'ouest et le Sahel au sud.

Dans la province de Constantine :

Massif de la **Petite Kabylie**, entre l'oued Sahel à l'ouest et l'oued el Kebir à l'est; il est formé par des montagnes très confuses, qui dessinent deux chaînes principales, parallèles entre elles : la chaîne des **Babor** (point culminant, djebel Adrar, **1994** mètres), et la chaîne des **Biban**, qui limite les Hauts-Plateaux. — Entre l'oued el Kebir et la Seybouse, la chaîne des Babor se prolonge par les monts d'el **Kantour**; la chaîne des Biban, par les monts de **Constantine.**

Monts du **Hodna**, qui forment la ceinture nord du bassin du Hodna.

Monts de la **Kroumirie**, près de la côte, sur la frontière tunisienne, et monts de la **Medjerda**, dans la haute vallée de cette rivière.

Chaîne saharienne :

Elle peut se décomposer de la manière suivante :

Monts des **Ksour** (des Oulad Sidi Cheikh), entre Figuig et Géryville (point culminant, djebel Mzi, 2,200 mètres environ).

Djebel-Amour (point culminant, djebel Touila Makna, 1900 mètres), entre Géryville, Zenina, et Laghouat.

Monts des **Oulad Nayl**, entre Zenina, Bou Saâda et Aïn Rich (djebel Bou Kahil, 1500 mètres).

Monts du **Zab**, entre Aïn Rich et Biskra.

Massif de **l'Aurès**, entre Batna et Biskra à l'ouest, Khenchela et Khanga à l'est.

Monts des **Nemencha** au sud de Tebessa.

La chaîne saharienne se prolonge en Tunisie par les monts des **Frechiche**, les **Hamadas**, le djebel **Zaghouan**, et les collines de la presqu'île de **Dakla Mahouïn**.

Dans un premier aperçu d'ensemble de la géographie de l'Algérie, on pourra négliger les cours d'eau secondaires, et donner le tableau suivant des rivières :

Versant méditerranéen :

La **Tafna** prend ses sources dans les monts de Tlemcen ; elle a pour principal affluent l'Isser.

La **Macta** est formée de la réunion du **Sig** et de l'**Habra.**

Le **Chelif** prend ses sources dans le Djebel-Amour; il traverse les Hauts-Plateaux. Ses principaux affluents sont le Nahr Ouassel et la Mina, qui circonscrivent les montagnes de l'Ouarsenis.

Le **Mazafran** est formé de la réunion de l'oued Djer et de la Chiffa.

L'**Isser** prend ses sources à l'extrémité occidentale de la Plaine des Beni Sliman et limite à l'ouest la Grande Kabylie.

Le **Sebaou** traverse les montagnes de la Grande Kabylie.

Le **Sahel** (Soummam) prend ses sources près d'Aumale et limite au sud la Grande Kabylie.

L'oued **el Kebir**, sous le nom de Roummel, descend des plateaux de Constantine.

La **Safsaf** descend des monts d'el Kantour.

La **Seybouse** est formée, en amont de Guelma, de la réunion de l'oued Zenati et de l'oued Cherf. L'oued Cherf descend des plateaux d'Aïn Beida.

La **Medjerda** vient des montagnes du même nom, et reçoit l'oued Mellègue, qui descend des plateaux de Tebessa.

Hauts-Plateaux :

Les Hauts-Plateaux sont constitués par une succession de terrasses, ou bassins fermés, à des alti-

tudes différentes, légèrement creusés à leur milieu, où se trouvent des cuvettes peu profondes dans lesquelles les eaux se rassemblent à l'époque des grandes pluies :

Chotts Gharbi et **Chergui**, dans la province d'Oran.

Zahrès Gharbi et **Chergui**, dans la province d'Alger.

Chotts du Hodna et **Sbakh**, dans la province de Constantine.

Le chott du Hodna est le seul qui reçoive des rivières de quelque importance. Ce sont : l'oued Chellal, l'oued Ksob, l'oued Barika, l'oued Chaïr, et l'oued Dermel.

Versant saharien :

Cinq rivières principales descendent des montagnes des Ksour entre Figuig et Géryville, et vont se perdre dans les sables ou areg. Ce sont : l'oued **Sousfana** (rivière de Figuig), tributaire de l'oued Guir, l'oued **Namous** (rivière d'Aïn Sefra), l'oued **Gharbi** (rivière d'el Abiod), l'oued **Seggueur** (rivière de Brézina), l'oued **Zergoun** (rivière de Tadjerouna).

Entre Géryville et Tebessa, toutes les eaux de la chaîne saharienne se réunissent dans la grande vallée longitudinale de l'oued **Djedi** et dans les grands chotts sahariens (chott Melghir), dont l'altitude est en partie inférieure à celle de la Méditer-

ranée, ce qui a fait naître la pensée de les transformer en *mer intérieure* par l'ouverture d'un canal de communication avec le golfe de Gabès.

Quatre longues vallées leur amènent les eaux de l'Aurès. Ce sont celles de l'oued **Kantara**, de l'oued **Abdi**, de l'oued **el Abiod**, et de l'oued **el Arab.**

En Tunisie, la grande vallée de l'oued **el Hatob** reçoit toutes les rivières du versant sud et se dirige vers le golfe de Sousse, mais ses eaux disparaissent avant d'arriver à la mer. Pendant la saison des pluies, elles forment un vaste lac entre Kairouan et la côte.

Dans les dépressions qui se trouvent dans le Sahara de Constantine viennent aboutir de longues vallées dans lesquelles on ne voit plus l'eau couler, mais qui indiquent néanmoins la direction probable des courants souterrains.

Le bassin d'**Ouargla** reçoit ainsi l'oued **Mzab**, qui a son origine dans le Mzab, et l'oued **Mia**, qui descend du Touat.

Le bassin de l'oued **Righ** reçoit l'oued **Igharghar**, qui descend des montagnes des Touareg.

DE LA TRANSCRIPTION DES NOMS ARABES.

La règle la plus logique à adopter pour l'orthographe des noms géographiques des langues étrangères parait être celle-ci :

Écrire les noms comme ils s'écrivent dans la langue d'origine, et s'abstenir de tout essai de prononciation figurée.

En appliquant cette théorie dans toute sa rigueur, il faudrait donc, sur les cartes, ne pas traduire même les noms auxquels un long usage a donné une forme française. On écrirait Milano, Wien, Regensburg, Basel, quitte à mettre entre parenthèses les noms français : Milan, Vienne, Ratisbonne, Bâle, et l'on éviterait ainsi le danger de transcriptions et de déformations bizarres, sinon barbares.

Il ne pourrait y avoir d'hésitation dans l'application de cette règle pour les noms des langues qui s'écrivent avec des caractères latins. La difficulté commence déjà avec les langues slaves, même avec celles dont les lettres, empruntées à l'alphabet latin, sont modifiées seulement par des accents ou des barres. On peut, à la rigueur, se servir dans un texte français de lettres accentuées, mais ce serait sans doute trop présumer des connaissances philologiques des lecteurs que de leur présenter des L barrées ou d'autres analogues. Le mieux serait d'avoir, pour ces lettres, une transcription française scientifiquement fixée.

En ce qui concerne les langues dont les caractères diffèrent complètement des caractères latins, comme les langues orientales, l'embarras devient très grand lorsqu'il n'a point été dressé un tableau de correspondance, permettant de rendre fidèlement et invariablement chaque lettre par une autre ou par un groupe de lettres qui la représentent.

Si l'on se borne à vouloir rendre le son entendu au lieu de transcrire le mot écrit, on s'expose à des erreurs d'autant plus fâcheuses que le même mot a des prononciations différentes suivant les pays et suivant leurs dialectes.

M. le général Parmentier, dans les mémoires qu'il a présentés à l'*Association française pour l'avancement des sciences*, a donné un tableau de transcription des lettres arabes ; c'est le meilleur guide que l'on puisse se proposer. Il a admis cependant le principe de la transcription phonétique.

On s'est généralement conformé à l'orthographe qu'il a adoptée, et on a particulièrement évité l'emploi des apostrophes, qui n'ont pas de

signification précise en français. Mais un fort grand nombre de noms de lieux ne se trouvent pas dans son vocabulaire. Aussi, de trop fréquentes erreurs ont dû être commises, parce que, la plupart du temps, on a dû copier des documents déjà fautifs, sans avoir la possibilité de les vérifier [1].

Suivant le conseil de M. le général Parmentier, le *ghaïn*, qui se prononce comme une *r* grasseyée, doit être transcrite par *gh* et non par *rh* ou *r'*. C'est une des lettres sur la transcription desquelles on est le moins d'accord. Cependant cette règle paraîtra n'avoir pas été toujours ponctuellement suivie. Ce sont des fautes qu'on aurait désiré mais qu'on n'a pas pu éviter [2]. Notre texte aurait donc besoin, à ce point de vue comme à bien d'autres, d'une révision minutieuse qui tentera, nous l'espérons, ceux qui écriront après nous sur la géographie de l'Algérie.

La plupart des noms de lieux arabes ne sont que des noms communs ou des qualificatifs ; ainsi *oued Melah* la rivière salée, *Aïn Beida* la source blanche, etc. On les a cependant écrits avec des lettres majuscules. Pour le lecteur qui ne sait pas l'arabe, ces mots se transforment d'ailleurs en véritables noms propres ; on écrit de même le *mont Blanc*, la *mer Rouge* ; et, d'ailleurs, il n'était pas possible de faire suivre chacun d'eux de sa traduction française.

L'usage a dénaturé quelques mots fréquemment répandus. On s'y est généralement conformé, parce qu'il a semblé superflu de prétendre remonter à la racine scientifique de chacun des termes employés dans la nomenclature géographique. Il faudrait, dans ce cas, bouleverser l'orthographe géographique de toutes les langues. C'est ainsi, par

[1] ***Transcription pratique, au point de vue français, des noms arabes en caractères latins***, par le général Parmentier (mémoire présenté à la session de 1879 de l'*Association française pour l'avancement des sciences*.

Vocabulaire arabe-français des principaux termes de géographie et des mots qui entrent le plus fréquemment dans la composition des noms de lieux. — Mémoire présenté à la section de géographie de l'Association française pour l'avancement des sciences, au congrès d'Alger, le 14 avril 1881, par le général Parmentier.

[2] C'est ainsi qu'on trouvera parfois écrit Rira au lieu de Righa, Melrir au lieu de Melghir, oued Ghir au lieu d'oued Righ, etc.

exemple. qu'on lira *djebel Lazereg*, la montagne bleue, au lieu de djebel el Azereg ; *djebel Lakhdar*, la montagne verte, au lieu de djebel el Akhdar, etc.

Enfin, certains mots ont acquis en quelque sorte droit de cité dans la langue française. On dit le *chott* et les *chotts*. On a donc mis l'*s* du pluriel pour ce mot francisé, sinon il aurait fallu employer la forme du pluriel arabe *chetout*, qui n'est pas vulgarisée.

Il en est de même de *oued ;* on a écrit les *oueds*, ne pouvant mettre les *aoudia*.

Au contraire, on devra écrire un *ksar* et des *ksour*, parce que ksour est déjà un pluriel ; un *thaleb* et des *tolba ;* un *targui* et des *touareg ;* un *chérif* et des *chorfa ;* etc.

Il a fallu, souvent aussi, faire des concessions aux habitudes prises. C'est ainsi que l'on dit vulgairement *rhazzia* ou *razzia*, *razier* et même *raser*, une tribu, en substituant le terme français au terme arabe. Régulièrement, il faudrait écrire une *ghazzia*, mais on s'exposerait à ne pas être compris de tout le monde. Cependant, il paraît mieux de conserver la forme arabe au mot *ghazzou*, la bande qui fait la razzia, parce que ce mot n'est pas vulgarisé, et l'on acceptera le néologisme français *razzier*

On voit que la question de la transcription des noms arabes n'est pas de celles que l'on peut résoudre facilement. Il faut, à grand regret, se borner à en indiquer les difficultés, et affirmer, tout au moins, l'intention qu'on aurait eu de suivre une règle précise.

On voudra bien, pour certaines rectifications et pour quelques explications complémentaires, se reporter au Vocabulaire qui termine le volume.

PREMIERE PARTIE

ALGÉRIE

L'Algérie n'a point de centre géographique.

Les plis qui en accidentent la surface se succèdent les uns aux autres dans une direction générale parallèle à la côte, en formant des terrasses allongées, d'altitudes différentes. Il n'y a aucune masse orographique puissante et, par conséquent, aucun centre de divergence des eaux. Les peuples autochtones n'y ont pas trouvé ces grandes citadelles naturelles où pouvait se concentrer la résistance ; alors, celle-ci s'est divisée sur plusieurs points, dans de petits réduits sans relation les uns avec les autres : la Kabylie et le Dahra, l'Ouarsenis et l'Aurès. Des groupes de populations vaincues ont pu se réfugier dans ces îlots, conserver leurs caractères ethniques et leur langue, mais, en adoptant la religion du conquérant, elles ont perdu leur individualité comme peuple et leur cohésion nationale.

Il n'y a non plus dans l'Algérie aucun de ces beaux bassins hydrographiques où la civilisation ait pu se concentrer et grandir. Il n'a pu par conséquent s'y constituer de centre de gouvernement, de foyer littéraire, de centre commercial attirant à lui les éléments de force du pays et rayonnant à son tour pour en

accroître la prospérité et la richesse. La culture littéraire n'a jamais eu qu'un caractère local et une étendue restreinte, soit, à diverses époques, autour des quelques grandes villes du littoral : Oran, Cherchel, Alger, Bougie, Bône; soit, dans l'intérieur, autour de Tlemcen, de Mascara, de Constantine, de Tebessa. Manquant d'aliments suffisants, elle n'a pu résister à l'ouragan des grandes incursions barbares et s'est éteinte partout sans laisser d'autres traces que quelques ruines.

L'Algérie est, en quelque sorte, formée de compartiments juxtaposés qui ont certaine analogie entre eux dans le sens des parallèles, sans toutefois se ressembler, et qui, dans le sens des méridiens, ont une dissemblance complète, comme aspect, comme produits du sol, et comme mœurs des habitants. C'est ce morcellement naturel du pays qui explique les destinées à peu près identiques des peuples qui, depuis l'origine de l'histoire, ont vécu sur cette terre, l'ont conquise, et l'ont perdue.

La conquête a toujours été longue, difficile, laborieuse, parce que le défaut de cohésion de la défense, conséquence de la nature du sol, obligeait le conquérant à se rendre successivement maître de chaque carré de montagne, et qu'il ne suffisait pas de porter un grand coup sur un point donné pour réduire une contrée à l'obéissance.

Une fois la conquête terminée, c'est-à-dire lorsque la résistance armée a été réduite, la domination du vainqueur s'est maintenue avec une assez grande facilité ; elle a cependant été troublée par des révoltes fréquentes, mais en définitive impuissantes, parce que, à la dissémination et au manque d'entente des vaincus, il opposait une unité de vue et d'efforts qui devait lui assurer le succès.

L'histoire du passé a été l'histoire du présent; mais les conquérants modernes de l'Algérie ont des moyens d'action bien autrement efficaces que ceux dont disposaient leurs devanciers. L'électricité et les chemins de fer rapprochent pour eux les distances; il leur sera sans doute possible de constituer un centre artificiel à ce pays qui manque de centre naturel, et, par conséquent, de mieux asseoir leur puissance.

L'histoire dit encore que le particularisme géographique des provinces amène logiquement un particularisme dans les intérêts et dans les tendances, et que c'est là une cause notable de faiblesse dont a toujours souffert le nord de l'Afrique.

En y établissant une forte centralisation, on écartera ces inconvénients dont le passé révèle les dangers, et l'on pourra espérer justement dans l'avenir.

Le nord du continent africain, depuis les côtes occidentales du Maroc, jusqu'aux côtes orientales de la Tunisie, présente une grande unité de structure.

Il semble être le résultat d'un plissement considérable de l'écorce terrestre, dont la direction générale est sensiblement parallèle à la direction du soulèvement des Grandes Alpes; il pourrait en être contemporain. L'alignememt en est donné par la ligne : Pic de Ténériffe — Etna. Il est très remarquablement caractérisé par la vallée marocaine de l'oued Draâ, par la vallée algérienne de l'oued Djedi, et par son prolongement jusqu'au golfe de Gabès [1].

[1] L'orientation sur le méridien de Paris du plissement des Biban (département de Constantine) est sensiblement de 73° comme pour les

Mais il s'est produit, dans d'autres directions, des plissements et des fractures qu'un examen attentif permettrait de reconnaître, et il en résulte une orographie parfois très confuse dans ses détails, mais très simple dans son ensemble, par suite de la prédominance de la direction est-1/4 nord, à laquelle nous donnerons le nom de **direction des plissements nord-africains.**

Si l'on pouvait observer, à vol d'oiseau, l'ensemble de la région algérienne, les détails s'effaçant, les grandes lignes restant saillantes, sa structure en paraîtrait donc extrêmement facile à comprendre.

Ces accidents orographiques, dont nous exagérons l'importance parce que nous n'avons pour mesure de

Grandes Alpes; l'orientation des plis orographiques principaux du département d'Oran est de 69° sous le méridien 4° ouest.

Celle du plissement de l'Aurès est de 48° à 50° sensiblement parallèle au soulèvement de la Côte-d'Or.

Celle des montegnes des Beni Sala (Médéa), des Beni Chougran (Mascara), est de 65°, parallèle au soulèvement du Sancerrois.

Celle du djebel Antar très remarquable dans le Sud Oranais rappelle la direction des Alpes occidentales. Az. = 24°.

Nous ne faisons d'ailleurs ces rapprochements que pour donner un moyen mnémonique qui facilite le classement des montagnes algériennes; nous ne prétendons en tirer aucune conséquence quant à leur âge géologique, ni prendre parti dans les différentes hypothèses émises relativement au mode de formation des montagnes.

Cependant, nous pensons devoir substituer à l'expression de *soulèvement*, introduite dans la science géologique par l'école d'Élie de Beaumont, les termes de *plissements* ou de *fractures* qui nous paraissent rendre plus exactement les phénomènes de formation des montagnes, en Algérie du moins.

L'écorce terrestre s'est ridée, s'est plissée comme la surface d'un ballon qui se dégonfle. Les grandes rides sont d'une manière générale parallèles entre elles, mais de nombreuses rides accessoires viennent croiser les premières dans tous les sens et leurs escarpes ne sont autres que les berges des grands fleuves ou les falaises des anciennes mers.

comparaison que les dimensions exiguës des objets qui nous entourent et celle de notre propre taille, seraient à peine sensibles dans le vaste panorama que l'œil saisirait, et l'esprit ne songerait pas plus à se préoccuper des causes auxquelles leur formation est due, qu'il ne pense à donner de l'importance aux ondulations d'une prairie ou aux sillons d'une terre labourée.

Ce que, dans l'emphase ordinaire de notre langage, nous appelons de gigantesques fractures, d'énormes soulèvements; ce que nous sommes tentés d'expliquer par d'effroyables cataclysmes, se réduit singulièrement même pour l'œil humain placé simplement au sommet d'une haute montagne. Les grands plissements n'appa-raissent plus que comme des rides insignifiantes.

Dans la portion du territoire algérien comprise entre le méridien d'Alger et le Maroc, on observerait d'abord une zone plissée large de 30 à 35 lieues; les rides sont séparées par de grandes plaines; aucune n'a comme épaisseur, ni comme altitude une importance assez grande pour constituer une barrière alpestre.

Seule, la pyramide de l'Ouarsenis, que les Arabes appellent l'œil du monde, domine un massif un peu plus compact, mais découpé néanmoins par une infinité de vallées et de ravines qui le pénètrent dans tous les sens.

Cette zone mouvementée se termine brusquement sur un plateau élevé, absolument uni comme la surface de l'Océan. Des lacs allongés, ou, suivant la saison, des nappes brillantes d'efflorescences salines ne signalent les parties les plus basses, comme ces flaques d'eau qui, après une nuit d'orage, subsistent quelque temps dans les creux d'une terrasse.

Quelques sommets isolés pointent de loin en loin la surface uniforme du plateau; puis, vers le sud, depuis

le Maroc jusqu'au djebel Amour, une longue arête marque la limite nord du Sahara. C'est la **chaîne saharienne**, dont les crêtes dépassent 2,000 mètres. Leurs escarpes se dressent comme un rempart d'un millier de mètres de relief vers le nord, de 1500 mètres environ vers le sud ; c'est aussi la limite que la nature semble imposer aux conquérants européens du nord de l'Afrique.

La portion orientale de l'Algérie offre des différences assez marquées avec la portion occidentale.

Le Tell est plus montagneux, les Plateaux sont moins uniformes, la chaîne saharienne moins nettement tracée, et le Sahara plus habité et mieux cultivé.

Au lieu des rides étroites qui, dans la région oranaise, semblent être les marches du gigantesque escalier qui, de la côte, conduit aux Plateaux, on voit ici, sur le littoral même, depuis la Métidja d'Alger jusqu'aux plaines de la Seybouse, un pays très tourmenté dont les cimes atteignent souvent près de 2,000 mètres, creusé par des ravins si profonds et si sauvages qu'on ne peut s'y frayer un passage qu'avec une extrême difficulté.

Ce sont les montagnes des Kabyles, refuge des plus anciennes populations de l'Algérie, qui ont pu y conserver leurs mœurs, leur langue, et une certaine autonomie.

Les plateaux qui succèdent à la région tellienne, ne se présentent pas avec la même régularité que dans l'ouest. Ils se creusent d'abord en un vaste bassin, le **Hodna**, puis se relèvent en dominant de petites plaines séparées, dont chacune a son étang, son petit cholt ou, suivant l'expression locale, sa *guera*. Les terres arables sont plus nombreuses et les eaux moins rares.

La chaîne saharienne ne forme pas rempart comme dans le sud oranais; elle s'élargit dans l'Aurès en longues arêtes que séparent de belles vallées, cultivées par une population sédentaire et relativement dense. C'est là que se trouve, au Chelia (2,312m), le point culminant de l'Algérie entière. Les eaux qui en descendent, se perdent bientôt dans les sables, mais elles arrosent d'abord un grand nombre de petites oasis qui dessinent un collier de verdure à la limite du Sahara.

Autrefois, ces rivières venaient se perdre dans un grand lac intérieur, dont le chott Melghir marque la partie la plus profonde (30m au-dessous du niveau de la Méditerranée). Ce lac recevait aussi du sud deux grands tributaires : l'oued Igharghar et son affluent l'oued Mia. Ces fleuves sont aujourd'hui desséchés comme la mer qu'ils alimentaient, mais leurs eaux coulent souterrainement, et fertilisent encore les superbes plantations de l'oued Righ et les grandes oasis d'Ouargla, la capitale saharienne; enfin, elles jalonnent les routes du Touat.

Tell, Plateaux, Sahara, telles sont les trois zones si caractéristiques dont nous venons de donner une première idée.

Le **Tell**, c'est la région labourable, colonisable par l'Européen, qui trouve dans ses vallées, aux différentes altitudes, non seulement une terre exceptionnelllement fertile, mais des conditions climatériques analogues à celles de son pays d'origine.

Les **Plateaux** sont le domaine de l'Arabe pasteur. Arides, balayés par les ouragans de sable, ils ne se prêtent à aucune culture, mais ils offrent d'excellents

pâturages lorsque les pluies d'automne et de printemps n'ont pas fait défaut.

Dans les montagnes de la chaîne saharienne, on retrouverait des conditions de vie favorables à la colonisation européenne ; mais de longtemps, sans doute, on n'y établira que des postes militaires, lointaines avancées chargées de surveiller le Sahara et de protéger le Tell.

Le **Sahara** est une vaste mer intérieure, desséchée, aujourd'hui sans aucune vallée de communication avec l'Océan ; mais ce n'est pas le désert. Pendant l'hiver, ses pâturages sont couverts de troupeaux; des oasis d'une fraîcheur délicieuse ont pu être créées par l'industrie humaine, lorsque les nappes d'eau souterraines n'étaient pas trop profondes; des villes se sont bâties près des jardins de palmiers et servent d'étapes aux migrations des nomades.

Mais, à quelques journées de marche au sud de la chaîne saharienne, s'étendent de grands espaces stériles, couverts de cailloux brisés ; c'est le **Hamada**; puis, au delà encore, des plaines de sable inhabitables et désertes, que les caravanes ne traversent jamais sans crainte; ce sont les **Areg**. Ils séparent les nomades qui entretiennent des relations avec les habitants du Tell, de ceux qui semblent appartenir plus particulièrement au centre d'activité du Soudan. Leur largeur est d'environ 50 lieues dans le Sud Oranais; elle dépasse 100 lieues dans le sud de Constantine. Cette zone se rétrécit, au contraire, et se restreint même à 1500 mètres sous le méridien d'Alger.

Ce pays désolé appartient à la bande de déserts qui s'étend de l'océan Atlantique aux mers de la Chine par la Nubie, l'Arabie, la Perse, le désert de Gobi, et la Mongolie. Il n'y pleut presque jamais; les grands cou-

rants atmosphériques qui portent sur l'Europe et sur le nord de l'Afrique les vapeurs du golfe du Mexique n'atteignent pas cette région qui, d'autre part, est en dehors de la zone des pluies tropicales.

Les seules eaux qu'elle reçoit lui sont donc fournies par les condensations des vapeurs sur les hautes montagnes du littoral et sur celles que l'on suppose exister à la limite nord du bassin du Niger, mais les vents et l'ardeur du soleil ne permettraient pas à ces eaux de couler à la superficie du sol; elles se sont creusé des lits souterrains, où elles s'étendent parfois en nappes considérables, et c'est là que l'industrie de l'homme doit aller les chercher pour entretenir quelques cultures et pour abreuver les caravanes, qui traversent ces grandes solitudes.

Il n'a pas dû en être toujours ainsi. Le travail lent des âges géologiques ou quelque grande commotion ont amené certainement des modifications notables dans le régime climatérique de l'Afrique.

On trouve, en effet, dans le Sahara, des vallons et des collines, des lits de fleuves et des bassins de lacs, le tout sans eau. Ces fleuves à sec ont conservé le nom d'*oued*. On n'y voit plus l'eau couler, mais on reconnaît facilement, soit les traces d'un lit aux berges marquées, soit une succession de bas-fonds qui, s'égrenant en chapelet, indiquent l'ancien cours des eaux, et dans lesquels apparaît, de distance en distance, le feuillage verdoyant de quelques broussailles qui persistent à vivre.

La cuvette saharienne se compose de deux bassins; une ride orographique, le djebel Albeg, entre Insala et Goléa, sépare la vallée de l'oued Seggueur orientée du nord au sud, de celle de l'oued Mia orientée du sud

au nord. Cette arête marque donc le partage des eaux entre deux systèmes hydrographiques distincts.

Dans le premier de ces bassins, les eaux descendent des massifs neigeux du Maroc, des montagnes des Ksour ou du Djebel-Amour oranais. Les oueds sont dirigés du nord au sud et quelques-uns de ceux qui descendent des montagnes marocaines reçoivent une alimentation suffisante pour que les eaux coulent à l'air libre jusqu'à la région des Areg.

Dans le deuxième bassin, les oueds sont, au contraire, dirigés du sud au nord ; ils viennent du Touat ou des monts du Ahaggar. Ils convergent vers une même région, qui est l'oasis de l'oued Righ, véritable delta d'embouchure de l'oued Igharghar dans le chott Melghir.

Laghouat se trouve au point de divergence des eaux des deux bassins; de là son importance au point de vue géographique comme au point de vue militaire.

L'Algérie vient à peine d'émerger des eaux.

Des sommets qui forment la bordure septentrionale des Plateaux, le regard s'étend au sud vers un horizon sans limites. C'est l'infini de la mer. Les îlots de montagnes, les mirages des chotts, ajoutent encore à cette illusion.

Lorsque l'on s'élève sur les derniers cols de la chaîne saharienne, c'est encore l'immensité de l'Océan que l'œil croit sonder et cette impression est si puissante, si spontanée, que les premiers de nos soldats, qui descendirent vers le sud, saluèrent, dit-on, le désert africain par ces cris : La mer ! la mer !

Que l'on voyage dans le Tell, que l'on traverse les massifs montagneux de la Kabylie ou de l'Aurès, que

l'on se perde dans les solitudes des Plateaux ou du Sahara, partout on reconnaîtra les traces du passage récent de masses océaniques énormes qui, abandonnant leurs anciens lits, par suite de quelque rupture d'équilibre, se sont ruées avec une force effroyable et une vitesse prodigieuse, abattant leurs rivages, sculptant ici des falaises gigantesques, déposant là de véritables montagnes de limon et de cailloux roulés.

A ce cataclysme a dû succéder une assez longue période de calme, pendant laquelle les eaux ont déposé leurs sédiments dans les bassins temporaires qu'elles avaient remplis; mais l'asséchement s'est continué lentement; les grands lacs se sont vidés à leur tour; les rivières ont roulé un moins grand volume d'eau; quelques-unes se sont définitivement taries. Cet appauvrissement a dû être très rapide, et, de notre temps même, on constate encore, à quelques années de distance, le desséchement progressif des puits et l'affaiblissement des sources. C'est ainsi qu'il a fallu, par des forages artésiens, rendre la fécondité aux oasis de l'oued Righ dont l'eau s'était retirée. Or, depuis que ces puits sont ouverts, les uns qui étaient jaillissants ne sont déjà plus qu'ascendants; partout le niveau a baissé [1].

---

[1] Cet asséchement est particulièrement constaté dans la partie orientale du département de Constantine. Les puits de Batna diminuent d'année en année. Des rivières poissonneuses qui coulaient dans le territoire des Oulad Sidi Iaya ont à peine un filet d'eau entre les rochers de leurs lits. Les jardins de la smala d'el Meridj créés à grand frais, sont abandonnés parce qu'on ne peut plus les arroser.

Des ruines romaines considérables attestant l'existence de grands

COUP D'ŒIL GÉOLOGIQUE D'ENSEMBLE [1]

Comme nous l'avons dit précédemment, la caractéristique principale du relief de l'Algérie, particulièrement dans la partie occidentale, est un plissement considérable dans la direction Etna—Ténériffe.

Ce plissement a surtout affecté les terrains de l'âge secondaire, c'est-à-dire du lias, du jurassique, et de la craie. Ce sont eux dont les crêtes rebroussées forment les rides qui accidentent le Tell et qui constituent les chaînes sahariennes. Dans ces dernières, la prédominance des terrains de grès est très remarquable; les roches, dépourvues du manteau protecteur des forêts ou du gazon, s'effritent sous l'action successive des eaux

villages, et de villes populeuses, se voient dans des régions absolument dépourvues d'eau aujourd'hui et où l'on ne saurait tenter aucune exploitation agricole. Une partie des piscines romaines découvertes à Hamman Meskoutine, sont à un niveau supérieur à celui auquel sourdent actuellement les sources.

On ne saurait donc espérer que le reboisement et le rétablissement des barrages que les Romains avaient pu construire suffiraient à rendre au pays les eaux qui font aujourd'hui défaut à l'agriculture; il est vrai que le régime des pluies est toujours considérable dans la région tellienne et sur les plateaux, mais l'appauvrissement des sources est constaté d'une manière trop générale depuis le littoral jusqu'aux oasis sahariennes pour qu'on ne doive pas en attribuer la cause à quelque phénomène de modification physique de la structure intérieure du sol, dont l'explication nous échappe.

[1] Consulter les cartes géologiques provisoires de l'Algérie, dressées par MM. Pouyanne et Tissot, ingénieurs en chef des mines.

torrentielles, du soleil, et des vents violents, et fournissent des masses énormes de sable que les courants atmosphériques charrient dans une direction presque constante, les étalant sur les surfaces horizontales des plateaux ou les accumulant en dunes plus ou moins hautes dans les couloirs des montagnes.

A côté des dislocations incontestablement produites par des plissements, des fractures, des convulsions géologiques, il faut attribuer, dans le modelage extérieur du sol, un rôle beaucoup plus important aux grandes érosions par les eaux. Ce sont elles qui ont profondément creusé les vallées et en ont escarpé les berges; partout, elles ont laissé des traces imposantes de leur travail, en accentuant les reliefs dont la première ébauche est due aux mouvements lents ou subits de l'écorce terrestre, *aux jeux de voussoirs*, sans l'hypothèse desquels il semble difficile de comprendre les déformations des stratifications primitives.

Tantôt, les eaux ont ouvert des sillons énormes dans le sens même du plissement, tantôt elles ont approfondi les brèches dans le sens perpendiculaire et préparé les lits tourmentés des rivières torrentueuses de l'époque moderne. Parfois, elles ont détruit des montagnes entières, emportant les couches supérieures des terrains et mettant à nu les couches inférieures, comme dans une partie de la chaîne des Beni Chougran, au nord de Mascara. Les ravines y sont encore si aiguës, les roches si dénudées, que l'on croirait reconnaître dans l'action torrentielle actuelle, la continuation du travail ralenti, mais non interrompu, des grands flots diluviens d'un autre âge.

Ce sont les eaux qui, dirait-on, ont, presque exclusivement, façonné les terrains tertiaires, dont les stratifi-

cations, presque toujours horizontales, ont subi peu de dislocations. Ce sont les eaux, enfin, qui ont constitué, dans les parties les plus basses, ces épais dépôts quaternaires et ces alluvions limoneuses qui forment le sol si fécond des terres cultivables.

Les terrains anciens, ceux de l'âge houiller, manquent malheureusement en Algérie, ou, du moins, leurs couches précieuses n'ont point été assez relevées pour apparaître. Les schistes, les gneiss, les roches granitoïdes, ne forment que des îlots accidentels et de peu d'importance, la plupart dans la zone du littoral, où se rencontrent aussi quelques roches gypseuses éruptives.

On peut dire que la majeure partie du sol algérien est formée de grès et d'argiles. On y trouve cependant, à toutes les profondeurs, des éléments calcaires. Dans beaucoup d'endroits la formation calcaire est attribuée à un travail d'incrustation par les eaux postérieurement à l'émersion des terrains [1].

[1] Presque dans tout le Tell, « les terrains tertiaires et quaternaires sont recouverts d'une sorte de carapace calcaire blanche, très dure » dont l'épaisseur varie entre quelques centimètres et plusieurs mètres; de sorte que c'est surtout à la surface que l'on trouve des roches solides disposées par bancs continus. Les formes de cette couche se modèlent toujours sur le relief du sol et sa composition varie avec celle des terrains qu'elle recouvre. Parmi ces couches rocheuses, il en est de fort anciennes et de natures très diverses; elles forment table sur les plus hautes crêtes; elles ont protégé contre les dénudations les masses friables sous-jacentes et ont conservé aux sommets, que leurs lambeaux recouvrent encore, les formes planes ou doucement ondulées que le sol primitif devait avoir au fond des mers.

Ces roches superficielles continuent à se former lentement. Elles diffèrent comme constitution intime, mais leur ciment se compose toujours de sels calcaires, parfois d'oxyde de fer, fournis soit par les eaux, soit, suivant une opinion hardie, par des emprunts faits à l'atmosphère par

On peut se rendre compte, par les figures théoriques ci-contre, des différentes formes qu'affectent les plissements algériens.

---

l'intermédiaire des organismes animaux ou végétaux de la surface. C'est entre les racines des broussailles (palmiers nains, lentisques, jujubiers, etc.) que commencerait ce singulier travail de consolidation, dont on peut en quelque sorte suivre les progrès.

Cette opinion émise par le capitaine Bourdon (*le Dahra*) est confirmée, dit-il, par l'analogie de formations semblables observées dans les plaines alluviales du Gange par Victor Jacquemont. C'est ainsi d'ailleurs que se forment aussi les couches d'*alios* des landes du sud-ouest de la France.

Il est probable aussi que c'est une carapace de cette nature qui a recouvert et fixé les dunes de sable au pied méridional de la grande chaîne saharienne et formé cet étroit bourrelet rectiligne si caractérisé que l'on voit depuis les montagnes des Ksour jusqu'aux environs de Laghouat.

Plissements et érosions.

Fig. 1.

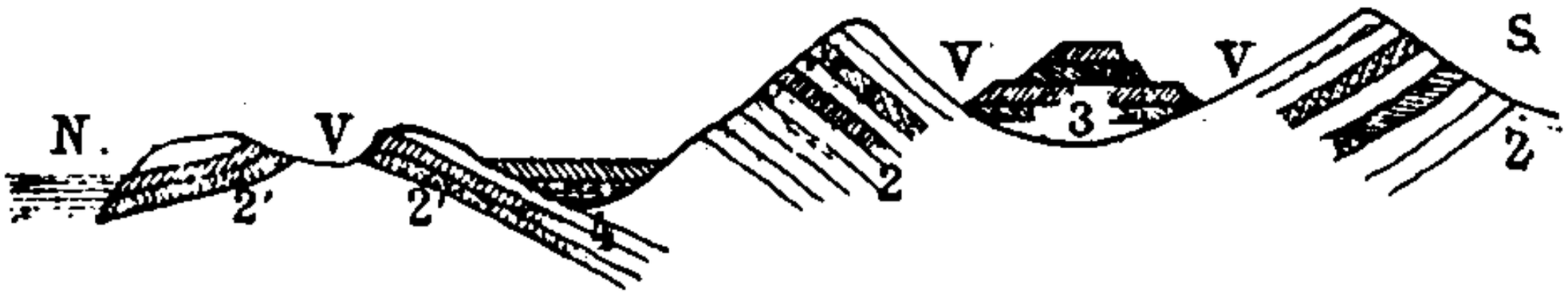
2. Terrain secondaire plissé et érodé.
3. Terrain tertiaire en stratification horizontale et érodé.
4. Alluvions quaternaires.

(Les lignes ponctuées indiquent les parties enlevées par les érosions.)

Le terrain secondaire a été plissé, puis profondément érodé par les eaux, de sorte que les escarpes peuvent se présenter, soit au nord, soit au sud ; elles sont plus généralement au nord. Le terrain tertiaire est stratifié horizontalement et a été également très érodé.

Les fonds sont comblés par des alluvions récentes.

Fig. 1 *bis*.



2. 2'. Terrains secondaires.
3. Terrains tertiaires.
4. Alluvions quaternaires.
V. Vallées d'érosion.

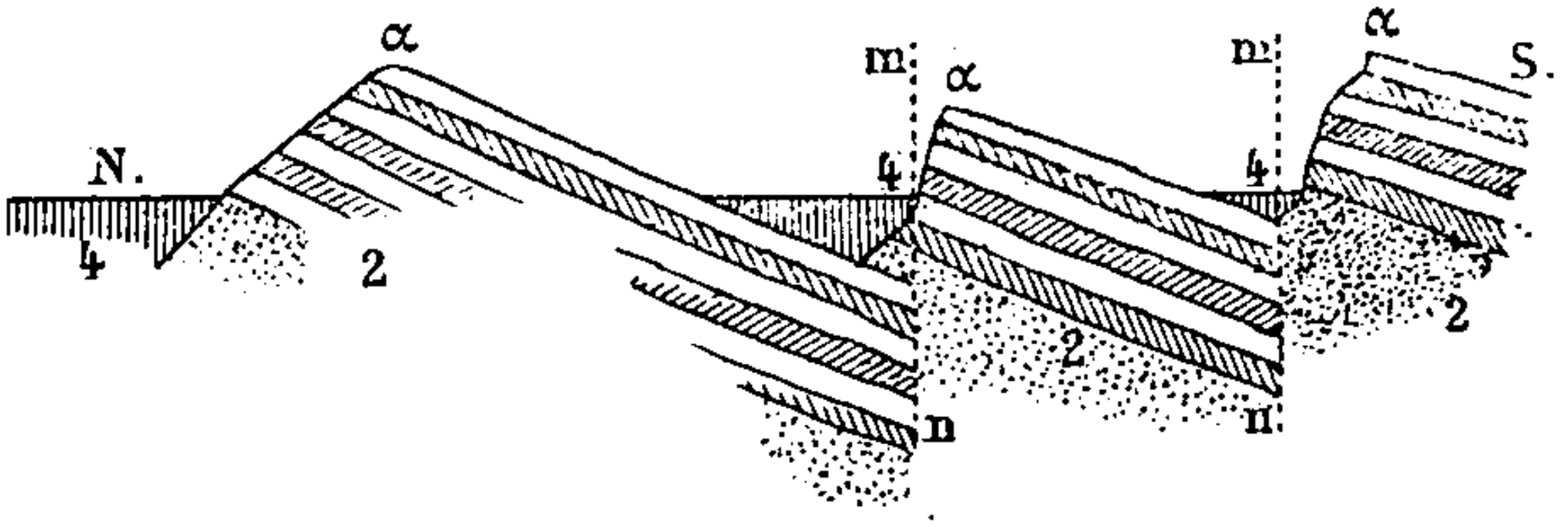
Stratification du terrain secondaire, 2', en manteau, avec fracture de la voûte et érosion longitudinale.

Stratification du terrain secondaire, 2, en fond de bateau ; couches semblables plongeant au nord et au sud.

Terrain tertiaire, 3, en stratification horizontale.

Failles et érosions.

Fig. 2.

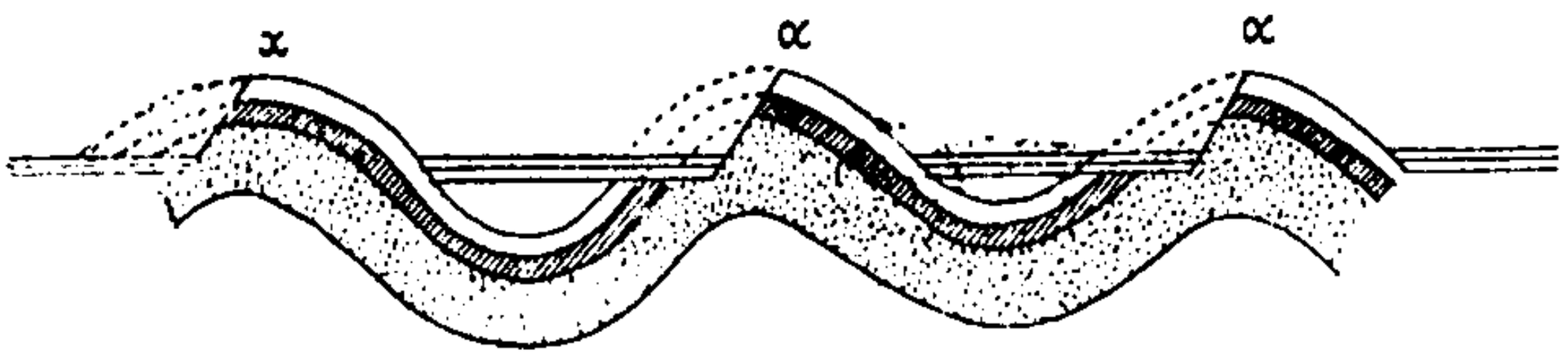


m n. Plans verticaux des failles.
α. Crêtes de même terrain, rebroussées.

Les escarpes successives sont au nord. Les couches ont été brisées et se sont effondrées suivant des failles m, n; les plongements sont au sud. Les crêtes α, α, sont de même terrain.

Ce même aspect pourrait être le résultat d'une érosion ayant enlevé symétriquement les terrains de plusieurs rides successives, ainsi que le montre la figure 2 *bis*.

Fig. 2 *bis*.

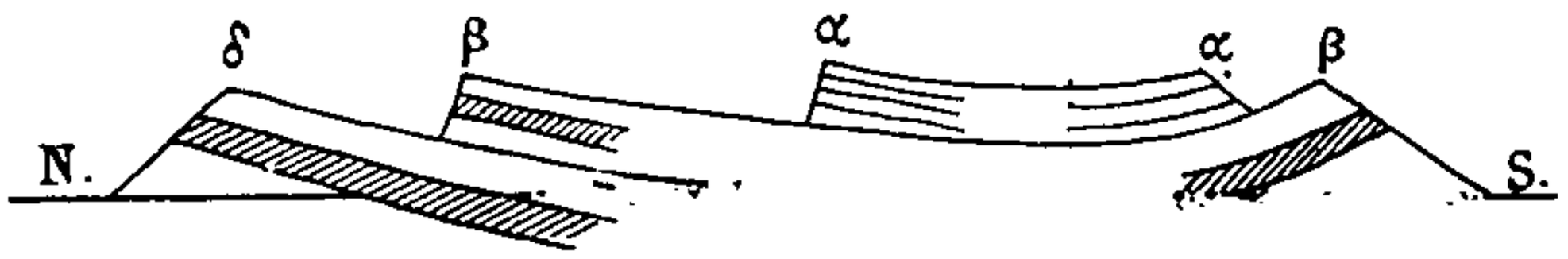


Les crêtes α, α, appartiennent à la même formation.

En général, les escarpes des rides de l'Algérie font face au nord.

Vallées d'érosion sans fracture.

Fig. 3.



Les couches n'ont point été brisées ; elles plongent les unes sous les autres en stratification concordante. Les crêtes α, β, δ, produites par les érosions, appartiennent à des étages différents.

Plissements normaux du type jurassique.

Fig. 4.

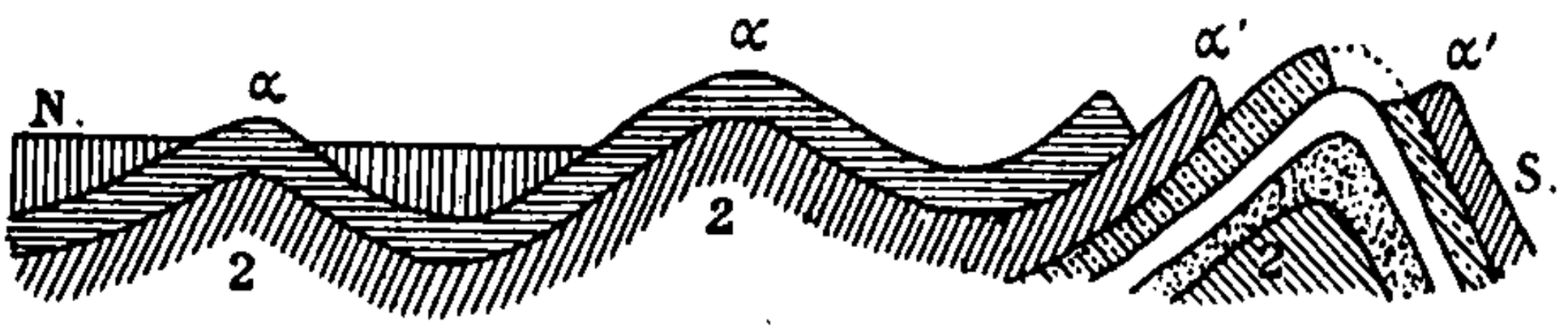
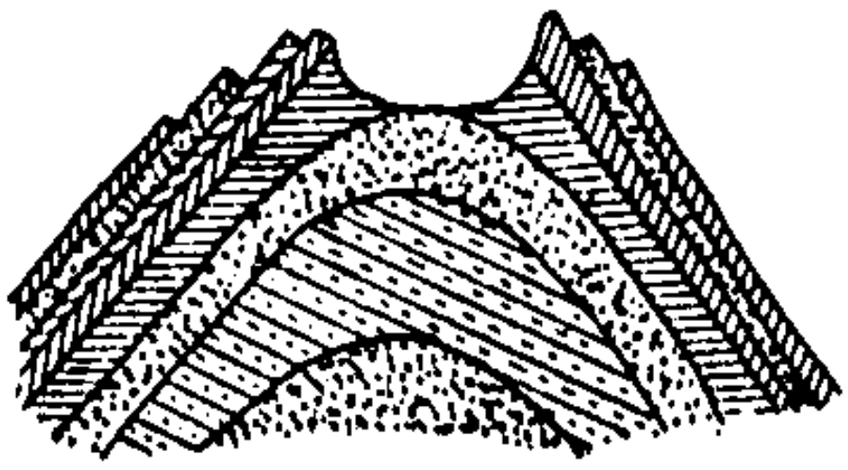


Fig. 4 *bis*.

(Formation du mont Reculet.)

Fig. 4 *ter*.



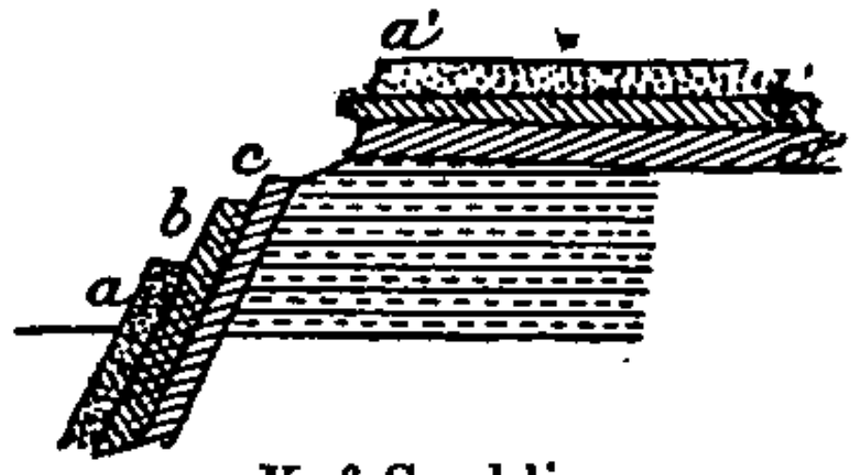
Les figures 4, 4 *bis* et 4 *ter* rappellent les formations des plissements jurassiques ordinaires.

Effondrement des couches supérieures dans le Djebel-Amour.

Fig. 5.

Djebel Miloch.
(Environs de Laghouat.)

Fig. 5 *bis*.



Kef Gueblì.
(Entre el Ghicha et Aïn Madhi.)

Les figures 5 et 5 *bis* représentent des effondrements de couches qui se sont brisées et se sont écroulées sous l'action des eaux qui ont miné le pied des falaises ; les couches *a*, *b*, *c*, qui sont presque verticales, ne sont que des fragments détachés des couches *a' b' c'* stratifiées horizontalement.

SOMMAIRE HISTORIQUE.

Les Romains divisaient le nord de l'Afrique, de l'ouest à l'est, en Mauritanie, Numidie, et Afrique.

L'Afrique proprement dite (Afrique proconsulaire — *Ifrikia*) correspondait à la Tunisie actuelle et à la Tripolitaine; c'était un des greniers de Rome (*Ferax Africa*) dont le nom est conservé par une partie de la vallée de la Medjerda, appelée encore *Frigia*.

La Numidie correspondait à peu près à la province de Constantine, et la Mauritanie comprenait le reste du pays jusqu'aux colonnes d'Hercule ; mais les divisions administratives varièrent plusieurs fois, et la Mauritanie se subdivisa en Mauritanie sitifienne avec Sitifis (Sétif) pour capitale, Mauritanie césarienne avec Césaréa (Cherchell), et Mauritanie tingitane avec Tingis (Tanger).

Après la ruine de Carthage (145 av. J.-C.), lorsque les Romains colonisèrent le nord de l'Afrique, ils l'abordèrent principalement par les rivages de l'est, c'est-à-dire par la façade tournée vers l'orient, du cap Bon au golfe de Gabès. Ils s'installèrent d'abord sur les territoires des anciennes colonies phéniciennes et fondèrent successivement de grandes cités dont les ruines immenses nous frappent d'étonnement. L'amphithéâtre d'el Djem est le plus vaste que l'on connaisse ; à Sbeitla (Sufetula), à Gilma, se trouvaient des agglomérations considérables, si l'on en juge par la surface couverte par

les ruines et par le nombre des grandes voies qui en divergeaient.

Ce pays était à coup sûr mieux arrosé que de nos jours, cependant Salluste le caractérisait déjà par ces mots : *arbori infecundus.*

Les Romains marchèrent ensuite de l'est à l'ouest, et la province de Constantine conserve encore des traces nombreuses de leurs établissements agricoles et de leurs colonies de vétérans. Ils tenaient l'Aurès; ils avaient des postes militaires à Biskra (*ad piscinam*) et dans les oasis voisines; mais la zone de leur occupation ne s'étendait guère sur les hauts plateaux de la province d'Alger et de la province d'Oran. Ils n'avaient point pénétré en Kabylie au delà de Tizi Ouzou, et vers l'ouest, ils ne possédaient qu'une bande assez étroite du littoral de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Les invasions barbares (430), au contraire, vinrent de l'ouest par les rivages de l'Espagne; elles suivirent dans leurs dévastations une marche inverse de celle de la conquête romaine; plus tard, les Byzantins reprirent possession du pays pour un siècle (533 à 620), de sorte qu'en résumé, ce furent les parties orientales du nord de l'Afrique qui subirent le plus profondément et conservèrent le mieux l'empreinte de la culture romaine.

Les Arabes, après avoir pris l'Égypte, la Cyrénaïque, et la Tripolitaine, s'élancèrent à la conquête du Maghreb en 646.

Les populations berbères qui, depuis des siècles, avaient plié sous le joug des Romains et des Byzantins, toutefois sans perdre leur individualisme, virent d'abord en eux des libérateurs ; elles leur prêtèrent leur appui et, fort indifférentes en matière religieuse, comme elles

le sont encore aujourd'hui, elles acceptèrent facilement l'islamisme. Cependant les Berbères s'aperçurent bientôt que la tyrannie religieuse musulmane était aussi lourde que la tyrannie des exarques byzantins. Ils s'allièrent de nouveau à ceux-ci et repoussèrent les Arabes.

Kairouan avait été fondé par Okba pour devenir la capitale de l'Afrique musulmane ; les Berbères s'en rendirent maîtres, mais leurs succès ne furent qu'éphémères (683-688). De nouvelles armées arabes, accourues de l'Orient, balayèrent les Berbères, les refoulèrent dans les montagnes et traversèrent le nord de l'Afrique comme une charge de cavalerie. Vingt après (711), elles étaient passées en Espagne, avaient écrasé les Wisigoths à la bataille du Guadalète et planté l'étendard du Coran sur la terre européenne.

Ces Arabes, qui laissèrent en Espagne de si magnifiques traces de leur industrie, de leur science agricole, de leur génie littéraire et artistique ; ces émirs glorieux qui, après la conquête, savaient gouverner, élever des villes magnifiques, protéger les sciences, les arts, et les lettres, à une époque où les nations européennes étaient engourdies dans la torpeur du moyen âge, qu'avaient-ils de commun avec les tribus errantes de nos jours? Celles-ci nous présentent l'image exacte des sociétés pastorales des temps bibliques ; elles sont, depuis l'origine de l'histoire, immobilisées dans une existence appropriée aux déserts qu'elles parcourent ; elles ne pourraient la modifier, et n'ont jamais su planter un arbre, ni tailler une pierre.

Peut-on voir avec plus de raison les descendants des Maures d'Espagne dans les populations sédentaires du Tell ? Mais leurs villes ne sont que des agglomérations de ruines qu'elles ne songent même pas à réparer.

Entre leurs mains qu'est devenu Kairouan, la grande métropole religieuse et littéraire? qu'est devenu Tlemcen, la superbe reine du Magreb, qui, au XVe siècle encore, passait pour une des villes les plus policées et les plus civilisées du monde ?

Cette race superbe s'est donc éteinte après avoir traversé l'Occident comme un météore brillant, ou bien le souffle stérilisant de l'islam en a-t-il desséché la sève? C'étaient des Orientaux que l'idée religieuse avait momentanément galvanisés et qui, portés, par un prodigieux élan, jusqu'aux limites des terres connues, venaient étonner les barbares autant par l'élégance de leur mœurs et la délicatesse de leur esprit, que par l'enthousiasme de leur foi religieuse; mais ce n'étaient point des Arabes, ce n'étaient pas du moins les frères de sang des tribus auxquelles, de nos jours, on applique ce nom.

Le Sémite spiritualiste qui s'appelle lui-même l'Arabe, est incapable de créer et de prévoir. Il n'a jamais été qu'un destructeur. Son royaume n'est pas de ce monde. En fait, il ne conçoit et ne désire rien en dehors de la vie traditionnelle de la tente et du soin de ses troupeaux. Lorsque ses tribus ont été entraînées à la conquête de l'Afrique, elles se sont abattues comme des sauterelles dévastatrices ; elles en ont ravagé les champs, en ont livré les forêts en pâture à leurs troupeaux, se contentant, lorsqu'une région était épuisée, de lever leurs campements et de porter la dévastation plus loin ; de sorte que deux on trois millions d'hommes eurent bientôt peine à vivre sur une terre qui avait porté une population décuple.

Depuis cinquante ans, la France a planté à son tour son drapeau sur les côtes nord de l'Afrique ; elle a entrepris

d'y faire pénétrer la civilisation moderne. Après douze siècles, c'est l'œuvre romaine qu'elle s'efforce de reprendre et par des procédés assez semblables. A l'insouciance de l'Arabe elle oppose l'esprit de persévérance et de prévoyance ; à son fanatisme religieux infécond, la tolérance la plus indifférente ; à ses rêveries spiritualistes, la préoccupation presque exclusive des intérêts matériels. Elle trouve des terrains toujours fertiles, mais certainement plus desséchés qu'à l'époque romaine et plus difficiles à mettre en culture ; mais elle dispose d'un matériel industriel qu'ignoraient ses devanciers, et lorsque ses agriculteurs auront définitivement pris possession du sol, ils y apporteront sans doute la patience distinctive de leur race, l'amour de la terre, l'âpreté laborieuse et la même énergie que le *durus arator* de l'antiquité.

A travers des vicissitudes, en dépit de découragements momentanés, la France poursuit son œuvre ; quels que puissent en être, dans l'avenir, les difficultés et les périls, elle ne saurait plus l'abandonner.

Lorsque commença cette grande colonisation africaine, et, il y a quelques années encore, la prépondérance de la France sur les autres puissances du bassin de la Méditerranée était si bien établie qu'elle ne pensait pas devoir trouver chez elles des rivales et encore moins des ennemies. Il avait même paru généreux à quelques esprits de partager entre les trois peuples latins du bassin occidental de cette mer, la tâche future de la colonisation de l'Afrique du Nord. On pensait ainsi que le Maroc serait réservé aux Espagnols, l'Algérie aux Français, et la Tunisie aux Italiens.

Quelques idées furent même échangées à ce sujet

entre les hommes d'État de ces différents pays. Ceux de l'Italie, préoccupés avant tout de reconstituer l'unité de leur patrie, refusèrent de s'engager dans une aventure dangereuse peut-être, en tout cas dispendieuse et hors de proportion avec leurs ressources. Ils espéraient alors pouvoir réserver l'avenir, et l'on comprend que le protectorat imposé par la France à la Tunisie ait pu, en détruisant certaines espérances, froisser certains sentiments.

Quant à l'Espagne, qui, aux époques de sa grande puissance, avait occupé et fortifié la plupart des points importants du littoral algérien, elle eût été et serait certainement encore disposée à s'étendre au delà du détroit de Gibraltar, mais le Maroc est un pays qui ne se laisse pas facilement entamer et l'Espagne doit se contenter de l'occupation de quelques points de la côte, qui sont pour elle des *présidios*, des lieux de déportation bien plutôt que des colonies ou des comptoirs de commerce : Ceuta, les îles de Velez de la Gomera, les îles Alhucemas, la place de Melilla, et, près de la frontière algérienne, les îles Chafarinas, qu'elle a occupées en 1847 seulement. Mais les travailleurs espagnols débordent en grand nombre sur le territoire de l'Algérie où ils fournissent une grande partie de la main-d'œuvre. Dans la province d'Oran, notamment, ils forment, dès maintenant, la majorité de la population européenne.

La manière dont le gouvernement français appréciait alors le partage de la côte du nord de l'Afrique et des pays qui en dépendent, s'est, avec raison, modifiée de notre temps.

Si l'on prend une carte générale de la Méditerranée, on voit que cette mer se divise en deux bassins qui ne

communiquent entre eux que par un passage relativement étroit entre la Sicile et la Tunisie. Du cap Bon, on peut voir, par un temps clair, les côtes de Sicile.

Ce passage est encore resserré par l'île italienne de Pantellaria qui est fortifiée et qui ne laisse entre elle et la côte de Tunisie qu'un détroit de dix à douze lieues.

Il est donc extrêmement facile de passer de la Sicile en Afrique. Les navires à vapeur franchissent la distance de Marsala à Tunis en moins de 17 heures et l'île de Pantellaria est une escale à moitié chemin.

Si l'on admet donc qu'une puissance maritime ennemie occupe, en même temps, les côtes d'Afrique, Pantellaria, et la Sicile, elle commande les communications entre les deux bassins de la Méditerranée et peut jeter en quelque heures des forces importantes en Tunisie.

L'Angleterre, en s'établissant à Malte, a, depuis longtemps, pris ses précautions pour rester maîtresse de ce passage.

Que l'on observe, d'autre part, que Gibraltar et Ceuta commandent la sortie de la Méditerranée sur l'Océan, il en résulterait que, si la France n'était pas maîtresse des côtes de la Tunisie, les flottes françaises pourraient, dans certaines circonstances à prévoir, être en quelque sorte enfermées dans la Méditerranée occidentale comme les flottes russes sont enfermées dans la mer Noire. Si, à cette considération d'importance capitale, viennent s'ajouter celles relatives à la sécurité de l'Algérie toujours prête aux insurrections, on comprendra facilement que la France ne pouvait, à aucun prix, admettre qu'une influence rivale de la sienne pût s'implanter en Tunisie.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

A l'est, l'Algérie confine à la Tunisie; à l'ouest, au Maroc.

Bien que la Tunisie soit placée sous le protectorat français et que nous en occupions militairement le territoire, la limite politique entre la Régence et l'Algérie n'en conserve pas moins une certaine importance, puisqu'elle sépare des populations soumises à un régime administratif très différent; c'est en outre une ligne douanière sur laquelle nous sommes obligés d'exercer une surveillance attentive.

Cette frontière part d'un point de la côte à l'est du cap Rosa; elle est tracée directement au sud, coupant la Medjerda en amont de Ghardimaou, l'oued Mellègue en aval du bordj d'el Meridj, passant à quelques kilomètres à l'est de Tebessa, et se continuant d'une manière assez indécise en laissant à la Tunisie Nefta; à l'Algérie, Négrine et les oasis du Souf.

L'Algérie[1] est séparée du Maroc par une ligne sinueuse qui, partant de l'embouchure de l'oued Adjeroud, se

[1] Pas plus pour l'Algérie que pour les autres régions précédemment étudiées jusqu'ici, notre but n'est de donner une nomenclature géographique méthodique et complète. Notre intention est seulement de dessiner une esquisse d'ensemble et de faire ressortir ensuite les caractéristiques principales du pays.

dirige au sud et coupe le chott Gharbi. Cette frontière a été déterminée jusqu'au 32° de latitude par le traité du 18 mars 1845. L'article 4 du traité porte qu'« *au delà il est inutile d'établir une limite puisque la terre ne se laboure pas* ». On a énuméré seulement les tribus nomades qui relèveraient de chaque gouvernement; il en résulte que pour châtier les tribus insurgées, les colonnes françaises doivent s'engager très loin vers l'ouest en entrant en contact avec les tribus marocaines, ce qui ne laisse pas d'offrir de graves inconvénients, comme on le verra plus loin.

A l'époque où le traité a été signé, on connaissait imparfaitement les conditions politiques et géographiques de cette région, et l'on a laissé au Maroc la ville d'Oudjda dont le caïd (Amel) exerce une certaine autorité sur les tribus nomades qui passent tantôt sur un territoire, tantôt sur l'autre.

L'Algérie, dans le sens de la profondeur, peut se diviser, avons-nous dit, en trois zones parallèles à la côte et présentant des caractères très distincts. Ce sont les régions du Tell, des Hauts-Plateaux, et du Sahara.

Au premier abord, il pourrait sembler logique, dans une description de l'Algérie, de considérer successivement les trois zones naturelles; mais cette division aurait pour inconvénient de disjoindre les régions entre lesquelles s'établissent les relations ordinaires des populations algériennes.

En effet, le mouvement périodique des nomades du Sahara est une sorte de balancement annuel du sud au nord et du nord au sud, et, lorsque nos troupes ont à châtier leurs insurrections, c'est également dans une direction générale du nord au sud qu'elles doivent

opérer; au contraire, les relations commerciales et les mouvements militaires de l'ouest à l'est sont relativement fort rares.

Dès que l'on s'est occupé d'organiser la conquête, on a partagé l'Algérie en trois provinces dans le sens perpendiculaire à la côte, et l'on n'a fait que consacrer ainsi une division naturelle existant à toutes les époques. Les tribus ont fort peu de rapports de province à province. Elles se traitent en étrangers, sinon en ennemis. Pour les Larbaâ de la province d'Alger, par exemple, les Trafi de la province d'Oran sont les gens de l'ouest, les ennemis ordinaires, et l'on peut assez facilement opposer les uns aux autres. Ces provinces sont devenues aujourd'hui des départements administratifs et sont restées des commandements militaires de division. Chaque province a ses régiments spéciaux; l'esprit de particularisme ancien s'est conservé dans une certaine mesure, de sorte que les limites conventionnelles tracées sur les cartes ont acquis autant de valeur qu'une barrière réelle marquée par quelque accident géographique. Il est donc normal de conserver cette division, au moins jusqu'à la grande chaîne saharienne, et nous étudierons sommairement chacune de ces régions en leur conservant l'ancienne dénomination de province.

Le cours supérieur du Chelif, orienté du nord au sud, en s'écartant peu de la direction du méridien de Paris, sépare l'Algérie en deux parties à peu près égales et très différentes de configuration :

A l'ouest, les vallées fertiles et les massifs montagneux du Tell oranais, les bassins des chotts Gharbi et Chergui, le massif du Djebel-Amour, les oasis des Ksour et le territoire de la grande tribu des Oulad Sidi Cheikh,

l'oued Guir et les autres vallées qui ouvrent les routes du Gourara et du Touat.

A l'est, la grande et la petite Kabylie et le Tell de Constantine, les plateaux des Zahrès, du Hodna, et des Sbakh, le massif si caractérisé de l'Aurès, le bassin du grand chott Melghir, et les vallées si intéressantes de l'oued Righ, de l'oued Mia, et de l'oued Igharghar.

On constate, en outre, de l'ouest à l'est, de grandes différences dans la nature des populations.

Tandis qu'au Maroc les tribus sont toujours armées pour la lutte, qu'elles offrent une résistance jusqu'à présent impénétrable à l'influence européenne, les populations de l'est sont beaucoup moins farouches. L'esprit guerrier va s'affaiblissant de l'ouest à l'est; quelques marches militaires ont suffi pour soumettre la Tunisie, tandis qu'on n'a eu raison de l'Algérie qu'après de longues années de combats.

I.

PROVINCE D'ORAN

ET

PARTIE OCCIDENTALE DE LA PROVINCE D'ALGER.

La limite de la province d'Oran est tracée à l'est, depuis le cap Kramis; elle traverse le massif du Dahra coupe le Chelif, traverse le massif de l'Ouarsenis, laisse à l'est les bassins des Zahrès et le cercle de Laghouat

A l'ouest, les limites sont celles du Maroc; nous avons déjà dit combien elles sont défectueuses et la suite de la description le fera ressortir encore. La frontière aurait été plus naturellement et plus avantageusement tracée sur la Moulouïa. Elle aurait dû nous laisser le chott Gharbi entier, le chott Tigri, le groupe des oasis de Figuig, et la ligne de l'oued Messaoura, qui est la route la meilleure pour aller au Touat et au Soudan.

Les grandes régions naturelles de la province d'Oran sont :

1° Le Tell, qui se subdivise en bassin de la Tafna et monts de Tlemcen, bassin de la Sebkha d'Oran et mont de Tessala, bassin du Sig et de l'Habra et monts des Beni Chougran, bassin de la Mina.

2° La vallée inférieure du Chelif avec les massifs de l'Ouarsenis et du Dahra.

3° Les Hauts-Plateaux.

4° Les montagnes des Ksour et les oasis des Oulad Sidi Cheikh.

5° Les montagnes du Ksel et le Djebel-Amour [1].

La directrice principale des relations entre le Tell et le Sud Oranais est donnée par le chemin de fer d'Arzeu à Saïda, récemment prolongée par le Kheider jusqu'à Mecheria, et dont on doit prévoir l'extension prochaine jusqu'à Aïn Sefra.

1° TELL ORANAIS.

Les rides montagneuses qui marquent le premier étage des plissements de l'Algérie sont disposées en échelons les unes derrière les autres, de sorte que leurs extrémités projettent au nord-est des caps à l'abri desquels se sont creusés des ports de peu d'étendue, mais assez bien abrités contre les vents les plus fréquents et les plus dangereux qui sont ceux du nord-ouest.

[1] Nous ferons observer que l'expression de bassin appliquée au régime hydrographique de l'Algérie doit s'entendre d'une succession de cuvettes situées à des étages différents; les eaux descendent de l'une à l'autre par des brèches plus ou moins longues, plus ou moins étroites, qui brisent les digues formées par les rides orographiques. Celles-ci sont, d'une manière générale, orientées du sud-ouest au nord-est, parallèlement à la côte, tandis que la rivière principale de chaque bassin, c'est-à-dire le cours d'eau collecteur, court ordinairement du sud au nord, descendant d'étage en étage, et perce par conséquent les murailles montagneuses.

Cette observation est générale.

L'embouchure de l'oued Adjeroud marque la frontière du Maroc, au fond d'une baie que ferme à l'est le promontoire du cap Milonia.

Le port de **Nemours** (Djemma Ghazouat, le nid des pirates) n'est pas assez protégé pour que les vapeurs qui font les escales de la côte puissent s'y arrêter par tous les temps. C'est l'ancien *ad fratres* des Romains, nom qui lui venait de deux écueils « les frères » situés à 600 mètres de la côte.

A 10 kilomètres au sud, se trouve le marabout de Sidi Brahim, illustré par l'héroïque résistance d'un petit détachement français (22 septembre 1845) contre l'émir Abd el Kader. C'est à Sidi Brahim que, deux ans plus tard, en 1847, Abd el Kader vint se rendre aux mains du général de Lamoricière.

En face de l'embouchure de la Tafna, l'île volcanique de **Rachgoun,** située à 2 kilomètres de la côte, avec un phare, protège un bon mouillage.

Un camp avait établi à Rachgoun en 1841 pour les ravitaillements de Tlemcen. Une ville ne tardera pas à s'y créer. Ce sera le port de Tlemcen, lorsque le chemin de fer sera construit. A quelques kilomètres, à l'est, sont les mines de fer extrêmement riches des Beni Saf.

Entre le cap Figalo et le cap Sigale sont les îles Habibas.

Oran. — Entre le cap Falcon et la pointe Abuja (ou de l'aiguille) se creuse le golfe d'**Oran.**

Le port d'Oran [1] est tout artificiel et n'offre pas de

[1] Le mouvement du port d'Oran — Mers el Kébir est fort impor-

mouillage extérieur ; mais, à quelques kilomètres à l'ouest, se trouve la belle rade de Mers el Kébir qui peut abriter une flotte entière.

Elle est défendue par quelques batteries de côte et dominée par le fort du Santon, de construction récente. Cette position est une des plus importantes du bassin occidental de la Méditerranée.

Oran a une population de 53,500 habitants, qui s'accroît rapidement. Les Espagnols y sont en grand nombre. La ville se développe par des constructions neuves très étendues, surtout dans la direction du faubourg de Karguentah. D'anciennes fortifications, datant de l'occupation espagnole, couronnent les rochers au-dessus de la ville.

tant. En 1881, il tenait le cinquième rang parmi les ports français, entre Dunkerque et Rouen.

Tonnage des principaux ports français en 1881.

	Tonnes.		Tonnes.
1. Marseille.	4,031,328	8. Saint-Nazaire	698,087
2. Le Havre.	2,524,563	9. Dieppe	599,387
3. Bordeaux.	1,934,423	10. Boulogne	563,701
4. Dunkerque	1,442,595	11. La Rochelle.	404,944
5. Oran (4,281 navires)	1,187,471	12. Nantes.	378,489
6. Rouen	1,140,342	13. Calais.	330,746
7. Cette.	998,887		

Calculé seulement à l'entrée, le mouvement du port d'Oran—Mers el Kebir, en 1882, est de 2,578 navires et 594,983 tonnes ; soit 571 navires et 16,041 tonnes de plus qu'en 1881.

Le mouvement de la navigation pour les autres ports de la province d'Oran pendant l'année 1882 est en progrès.

Arzeu : 394 navires et 99,292 tonnes ;
Nemours : 305 navires et 62,851 tonnes ;
Mostaganem : 223 navires et 48,061 tonnes ;
Beni-Saf : 708 navires et 409,794 tonnes

A l'ouest d'Oran, la côte est soutenue par une arête rocheuse que dominent le cône remarquable de la **montagne des Lions** (djebel Kahar) (300m) et les crêtes du djebel Orouze (600m). Elles projettent trois caps : l'Aiguille, Ferrat, et Carbon, et protègent efficacement le mouillage et le port d'Arzeu.

En continuant vers l'est et après avoir doublé le cap Ferrat, on arrive à la baie d'**Arzeu**, qui est comprise entre les caps Carbon et Ivi ; sur la côte ouest, le port un des meilleurs mouillages de l'Algérie, peut recevoir les navires de toutes grandeurs ; il est défendu par trois batteries. C'est un des points principaux de l'exportation de l'alfa, pour l'exploitation duquel a été construit le chemin de fer d'Arzeu à Saïda.

Au fond de la baie, au milieu des marécages, près de l'ancien port de Porto-Poulo (dont on a fait plaisamment Port aux Poules, nom qui lui est resté), se jette la Macta ; enfin, en face d'Arzeu, sur la côte est, se trouve la petite ville importante de **Mostaganem**, dont le port est peu praticable et au nord de laquelle vient finir le Chelif.

Les environs de Mostaganem sont remarquables par leurs cultures. A 3 kilomètres, à l'ouest, est le village de Mazagran, dont le nom rappelle l'héroïque résistance des 300 hommes du capitaine Lelièvre en 1845 ; plus loin Rivoli ; à l'est, le village de Pelissier et, plus près du Chelif, Aïn Tedeles, le centre principal agricole de la région ; au sud, Aboukir, Aïn Nouissy, etc.

A part de très rares exceptions, on ne voit pas dans le Tell de la province d'Oran de pays réellement montagneux. L'horizon semble toujours bordé de hautes

montagnes, mais en s'approchant tout se réduit. On ne trouve plus que des collines médiocres ou des plaines inclinées et souvent profondément ravinées, formant des étages successifs. Il n'y a pas de vallées profondes et bien dessinées, ni de pics saillants et, par suite, l'ensemble offre une grande monotonie d'aspect.

L'oued **Adjeroud** est la première rivière algérienne en partant de l'ouest. Il marque, pendant une partie de son cours, la frontière du Maroc.

Bassin de la Tafna et monts de Tlemcen.

L'embouchure de la Tafna est en face l'île Rachgoun. Les premières eaux descendent d'un sillon formé par l'ourlet montagneux qui borde les Hauts-Plateaux. La **Tafna** (ou l'oued el Merdja qui en est une des têtes) et l'oued **Isser**, qui en est le principal affluent, y prennent leurs sources au pied du djebel Kouabet et coulent en sens opposé. Les deux rivières décrivent ensuite une grande circonférence, la première à l'ouest, la seconde à l'est, pour se réunir à Remchi, à 25 kilomètres de la côte, enveloppant ainsi dans leurs courbes le massif montagneux de Tlemcen.

L'oued Sikkah, affluent de l'Isser, coule du sud au nord en traçant à peu près le diamètre de cette circonférence.

Au centre de la cuvette supérieure se trouve **Sebdou** en face de la cassure par laquelle s'écoulent les eaux de la Tafna, en traversant un rempart de 1400 mètres à 1600 mètres d'altitude (Ras er Roudjen 1413 mètres;

djebel Kouabet, 1621m); c'est une position importante gardée par une redoute, point d'appui des colonnes qui opèrent sur les Hauts-Plateaux, dans les environs de la frontière.

Lorsque la rivière se dégage des longues gorges dans lesquelles son lit est encaissé, elle reçoit, sur sa rive gauche, les eaux d'un vaste demi-cercle de montagnes dont les ravins dessinent un éventail à la poignée duquel est Lalla Maghnia.

Ce sont : l'oued **Mouïla** ;

Son affluent l'**Isly,** qui traverse le célèbre champ de bataille du 12 août 1844, et dans le bassin duquel se trouve Oudjda, ville marocaine importante, résidence d'un *Amel* dont l'influence rayonne sur notre territoire;

L'oued **Ouerdefou** qui passe à Lalla Maghnia ;

Et d'autres moins importants.

Lalla - Maghnia est, par conséquent, une position de laquelle on peut commander le réseau des chemins qui suivent ces nombreux ravins ; c'est un poste militaire qui surveille la frontière marocaine. Une route conduit de Lalla Maghnia à Nemours par Nedroma, en traversant une arête de 1000 à 1100 mètres.

Après avoir reçu l'Isser à Remchi, la Tafna perce la muraille des montagnes des **Traras.** Le dernier bourrelet qu'elle franchit près de la côte, a encore des altitudes de plus de 400 mètres.

L'**Isser,** qui prend sa source dans le même sillon que la Tafna, coule d'abord vers le nord-est; il se replie ensuite perpendiculairement au nord et se dégage des montagnes par de belles cascades d'environ 12 mètres de hauteur. Il coule alors dans la large vallée des Ou-

lad Mimoun, dont les terres argileuses rougeâtres portent de superbes moissons. Un village de colonisation, Lamoricière, a été créé dans cette vallée, près de l'emplacement d'une ancienne ville romaine que l'on croit être *Rubræ* (les terres rouges), et dont les ruines très étendues sont appelées par les Arabes Hadjar Roum (les pierres romaines). C'était un des postes extrêmes de l'occupation romaine vers le IIIe siècle.

L'Isser reçoit (r. g.) l'oued **Chouli** ; puis il passe au Pont de l'Isser, village de colons sur la route de Tlemcen à Aïn Temouchent.

L'oued **Sikkah**, le principal affluent de l'Isser, a une direction générale sud-nord ; il forme de superbes cascades en franchissant le dernier escalier des monts de Tlemcen, et fournit des eaux aux moulins et aux belles cultures des villages de Safsaf, de Négrier, etc.

A l'époque de la lutte contre Abd el Kader, le ravitaillement de Tlemcen se faisait en partant du camp de Rachgoun, par la route qui remonte la Tafna, puis l'oued Sikkah. Dans une de ces opérations, le général Bugeaud ayant attiré l'émir sur un terrain favorable entre la Sikkah et l'Isser, le battit complètement (6 juillet 1836). Mais, par le traité de la Tafna, signé l'année suivante (30 mai 1837), on abandonna Rachgoun, le camp de la Tafna, Tlemcen ; on reconnut l'autorité d'Abd el Kader sur toute la province d'Oran, à l'exception de quelques villes de la côte, et on lui constitua ainsi un véritable royaume dont Tlemcen devint la capitale.

Au sud de Sebdou, la limite orographique du Tell est marquée par une ride entre le djebel Tnouchfi et le djebel Ouargla.

Le djebel **Tnouchfi** (1842m), point culminant de la région, marque la séparation des eaux qui coulent au sud-ouest dans le bassin de la Moulouia, au nord-est dans la vallée de la Tafna, à l'est dans la daya Ferd.

A l'est de Sebdou, le djebel **Ouargla** (1412m) marque de même la séparation entre les eaux de la Tafna, celles de la daya Ferd, et celles du bassin du Sig.

La bordure méridionale de la daya Ferd est dessinée par les crêtes jurassiques d'une ride qui émerge des alluvions quaternaires (djebel Mekaïdou, 1470m).

Au pied du versant sud de ces hauteurs, sur le méridien de Sebdou et à 50 kilomètres de distance, le poste d'**el Aricha** (redoute et quelques maisons) surveille la frontière marocaine, la tribu des Oulad en Nahr, et la grande tribu des Hamian, dont les terres de parcours enveloppent le chott Gharbi. C'était, avant l'insurrection de 1881; le poste le plus avancé de notre occupation permanente dans le Sud Oranais.

La frontière marocaine est à 40 kilomètres à l'ouest. Elle coupe le djebel Sidi el Habet.

Monts de Tlemcen. — Nous donnerons le nom de monts de Tlemcen, à l'ensemble des montagnes qui comprennent la ride du djebel Tnoufchi et les rides successives et à peu près parallèles entre la Tafna et l'Isser : chaîne des Beni Smiel (dj. Kouabet, 1621m); chaîne du Nador (1580m); chaîne de Lella Setti (1016m), et du dj. Roumelia (1209m).

Elles présentent en général de fortes escarpes vers le nord; l'oued Sikkah franchit la dernière d'entre elles à l'est de Tlemcen, en formant des cascades remarquables.

Tlemcen, adossé au dernier étage de ces mon-

tagnes, au pied des rochers à pic de Lella Setti (1016m), à la lisière des calcaires jurassiques et dominant les riches terrains des couches tertiaires, est ainsi dans une situation exceptionnellement avantageuse. Les observations géologiques qui précèdent expliquent l'importance que cette ville a eue de tout temps. Abritée des vents brûlants et des sables du Sahara par les écrans des montagnes, elle reçoit, au contraire, les vents plus frais de la mer. Son altitude de 830 mètres lui donne un climat sain et tempéré, avec une température moyenne de 17° environ, et des écarts de 0° en décembre et de 41° en août (la moyenne du mois d'août restant inférieure à 30°).

La ville est entourée de belles cultures et de magnifiques bois d'oliviers qui fournissent des huiles renommées.

Avec 17,000 habitants en 1881, c'est la cinquième ville de l'Algérie après les trois chefs-lieux de départements et Bône. C'est un centre de marchés importants, fréquentés par les caravanes du Sud-Oranais et du Maroc.

Au milieu de la ville est une forte citadelle, le *Mechouar*[1], l'ancien palais des émirs, où sont réunis aujourd'hui les casernes et les établissements militaires.

A côté du quartier européen subsiste la vieille ville arabe aux maisons à demi effondrées, avec de vastes et belles mosquées.

Les Juifs sont nombreux (3 à 4,000) et forment une corporation puissante.

[1] Lieu où se tient le conseil ; ainsi nommé parce que c'était le lieu de réunion des ministres.

Les poètes arabes ont souvent chanté les beautés de Tlemcen, la reine du Maghreb. Au temps des Romains, elle s'appelait *Pomaria;* au temps des Arabes, c'était *Agadir*, sans cesse disputée dans les guerres entre les Almoravides et les Almohades. Tlemcen devint ensuite la capitale d'un royaume duquel relevaient Oran, Arzeu, Mostaganem, Mazagran, Nedroma, etc. Elle avait, dit-on, 125,000 habitants. Les sciences et les arts y étaient en honneur. Elle vit naître des savants et des hommes illustres, entre autres le célèbre historien Ibn-Khaldoun. Ce fut au XVe et au XVIe siècle « une des villes les mieux policées et les plus civilisées du monde ».

Au XIVe siècle, elle avait résisté pendant 8 ans (1299 à 1308) aux sultans mérinides. Pendant ce long siège, les assiégeants construisirent, sur l'emplacement de leur camp, une ville entière, Mansoura, dont l'enceinte et la grande mosquée offrent encore des ruines fort curieuses et bien conservées.

La domination turque, pendant près de 300 ans, pesa lourdement sur Tlemcen.

Après la prise d'Alger par les Français, l'empereur du Maroc Abd er Rhaman tenta de s'en emparer. Les Kouloughlis, sous le commandement de Mustapha ben Ismaïl, résistèrent courageusement dans le Mechouar, d'abord pour les Turcs, puis pour les Français, qui les prirent à leur solde.

Occupée par le général Clauzel en 1836, Tlemcen fut héroïquement défendue par le capitaine Cavaignac; le traité de la Tafna (20 mai 1837) la céda à Abd el Kader qui en fit sa capitale. Depuis 1842, elle a été définitivement gardée par nous.

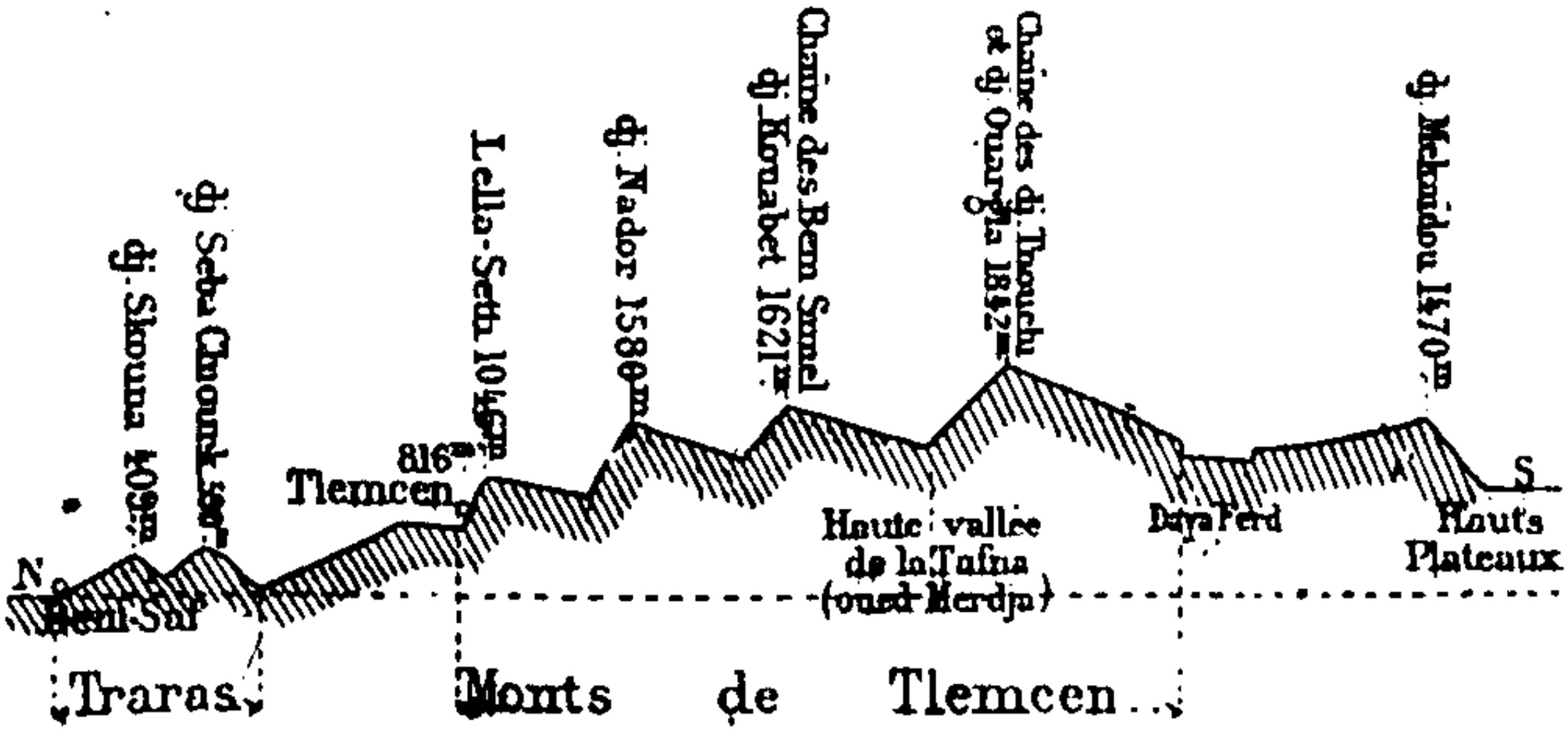
A quelques minutes au nord de Tlemcen, le village

arabe de Sidi bou Médine s'est groupé avec ses jardins et ses vergers sur le flanc de la montagne, auprès d'une fort belle mosquée et du tombeau d'un marabout vénéré. C'était autrefois le lieu de retraite et de repos favori des sultans de Tlemcen.

Monts des Traras. — Lorsque la Tafna a réuni ses eaux à celles de l'Isser, à Remchi, elle coule directement au nord en perçant la chaîne du littoral.

Les montagnes qui constituent cette chaîne ont un relief important, rendu plus sensible par le voisinage de la mer. Nous donnons à leur ensemble le nom de **Monts des Traras.** L'orientation des crêtes est toujours sensiblement la même avec certaines variations de direction.

Coupe théorique suivant le méridien de Tlemcen.



Le sommet principal est le djebel **Filhaucen** (1157m), à l'est de Nedroma. Sa crête calcaire domine des terrains fort anciens, de schistes et de granits. A 40 kilomètres

environ au sud de Lalla Maghnia, près de la frontière, sont les mines de plomb argentifère de Gar Rouban ;

Sur la côte, à l'ouest de Rachgoun, les mines des Beni Saf.

Bassin de la Sebkha d'Oran.

Monts Tessala.

Au sud d'Oran, est une assez grande dépression analogue aux chotts, la **Sebkha**, qui contient une mince nappe d'eau salée. Elle occupe le fond d'un bassin, dont la ceinture méridionale est formée par la longue chaîne du **Tessala** (1063m). Elle est bordée au sud par la plaine de la Mléta.

Les plateaux et les pentes du Tessala sont particulièrement fertiles. Son orientation est, comme pour les autres rides, entre 65° et 70° nord-est.

Les escarpes sont au sud.

A l'extrémité orientale de cette ride, le cône du djebel **Tafaroui** domine la coupure dans laquelle a été tracé le chemin de fer de Bel Abbès.

Le bassin de la Sebkha est séparé de la mer par une ride de 500 à 600 mètres, le **Ghamera**, qui porte la forêt de Msila. Elle se termine par la colline de Santa Cruz, au-dessus d'Oran.

A l'ouest, sont la vallée de l'oued Hallouf, avec l'important centre d'Aïn Temouchent (708m), et la vallée du rio Salado (ou oued Melah).

Ces territoires, en partie déjà transformés par la culture européenne, formaient les domaines des tribus des Douair et des Sméla, les premières qui se soient

soumises à la France et dont la fidélité ne s'est jamais démentie.

Bassins du Sig et de l'Habra.

Monts des Beni Chougran.

Au fond du golfe d'Arzeu, près de Port-aux-Poules, se jette la **Macta**, qui n'est que l'émissaire des marais du même nom où viennent se réunir les eaux du Sig et celles de l'Habra.

Les têtes de ces deux rivières se trouvent sur la lisière nord des Hauts-Plateaux.

Le **Sig** (qui s'appelle en amont l'oued Mekerra) a ses sources au pied du djebel Beguira (1402^{m}) (mont de la vache), au Ras el Ma (tête des eaux), passage de la route de Sebdou à Daya et Saïda, chantiers d'alfa.

Le Sig (Mekerra) descend par une gorge rapide, passe à Magenta, bordj et village; à Ben Youb ou Chanzy (ancien poste militaire romain sous le nom *d'Albulæ*), village de colonisation (terminus du chemin de fer en 1883); Boukanifis, pénitencier agricole. Le Sig débouche ensuite dans la combe de **Sidi bel Abbès**, ville de construction moderne (1849), créée pour assurer la possession du pays entre Tlemcen et Mascara, une des plus jolies de l'Algérie, en pleine croissance (13,300 habitants), salubre, abondamment pourvue d'eau, au centre d'un territoire très fertile, nœud de nombreuses routes, centre principal des Espagnols de la province d'Oran.

A partir des Trembles, la rivière longe le pied de la muraille qui ferme au sud le bassin de la Sebkha

d'Oran ; elle la franchit par une brisure à la sortie de laquelle est Saint-Denis du Sig. Un barrage large de 43 mètres sur une hauteur de 9 mètres en retient les eaux, qui sont ensuite distribuées pour alimenter les riches cultures de la plaine du Sig, les moulins, et les usines.

La route de Sidi bel Abbès à Oran et le chemin de fer quittent la vallée aux Trembles et débouchent sur le versant septentrional, à Sainte-Barbe du Tlébat.

Un chemin de fer en construction remontera la vallée du Sig jusqu'à Magenta et Ras el Ma. (Il est terminé jusqu'à Ben Youb, 1883.)

L'**Habra** est formée de quatre branches principales :

L'oued **Tenira**, qui descend du massif de Daya.

L'oued **Mouça**, dont les têtes sont voisines de celles de la Mekerra ;

L'oued **Saïda**, qui passe à Nazereg, Franchetti, et qui se réunit à l'oued **Traria** (affl. de droite).

Ces trois dernières descendent de la bordure des Hauts-Plateaux. Daya et Saïda sont des postes fortifiés qui les surveillent. On peut considérer l'oued Saïda comme la branche principale de l'Habra.

L'Habra, qui s'appelle alors oued el Hammam, perce ensuite la muraille montagneuse des Beni Chougran ; elle en sort à Perrégaux. Au sud de ce village, un magnifique barrage en retenait les eaux dans un bassin de 14 millions de mètres cubes, d'où elles étaient réparties pour l'irrigation des terrains de cultures. La rupture de cette digue, au mois de décembre 1881, a causé d'immenses désastres. On l'a reconstruite.

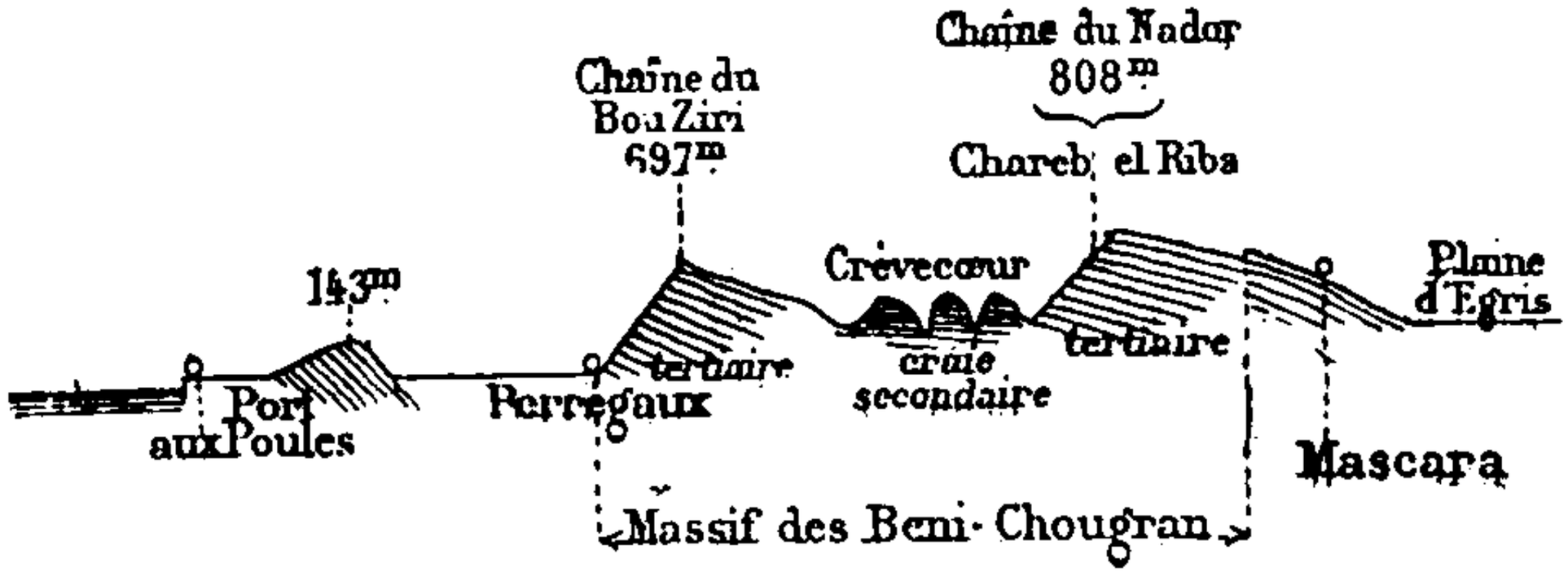
Le massif de Mascara ou des Beni Chougran com-

prend plusieurs arêtes parallèles à l'orientation ordinaire du nord de l'Afrique, présentant de fortes escarpes au nord.

La première a pour cime principale le Bou Ziri (697m), entre Saint-Denis et Perrégaux.

La deuxième a son altitude maximum au djebel Nador (808m), au nord-est de Mascara.

Coupe théorique des monts des Beni Chougran.



Entre les deux est un terrain profondément érodé, sans végétation aucune, formé de craie ou de schistes d'un âge antérieur aux crêtes qui le bordent ; on dirait qu'une érosion, étonnamment puissante, l'a dépouillé des couches tertiaires qui le recouvraient et dont on voit les brisures au sud. Le ravinement continue de nos jours, et ce sont des masses d'eau exceptionnelles glissant sur ces couches imperméables qui ont causé le désastre de 1881 à Perrégaux.

La route de Mascara à Mostaganem traversait autrefois ce pays désolé. Les fatigues qu'ils y éprouvaient lui ont fait donner par nos soldats le nom de *Crève-cœur*, qui lui est resté. Ces montagnes sont le domaine

de la tribu des Beni Chougran, dont la mauvaise réputation ne s'est point encore démentie.

La troisième crête est moins accentuée. Sur son versant sud, à 585 mètres d'altitude, est assis **Mascara**, qui domine au nord l'immense plaine d'Egris, prolonlongée par la plaine de Traria.

Ces terres, extrêmement fertiles, sont couvertes de fermes et de villages florissants : Saint-Hippolyte, Saint-André, près de Mascara, Palikao, Frarier, Benian, Franchetti, Nazereg. Les plantations de vignes réussissent, particulièrement sur les coteaux bien exposés de Mascara [1].

La main-d'œuvre agricole est surtout fournie par les Espagnols et par les Marocains. Le concours des premiers est indispensable, dit-on, au progrès de la colonisation. Ils arrivent en grand nombre, depuis quelque temps, mais la plupart retournent au pays après avoir amassé quelque pécule. Quelques familles se fixent cependant et font souche.

Du sommet de Chareb er Riba (la lèvre du vent) on peut apercevoir la mer; mais les vents rafraîchissants sont arrêtés par cette crête même, tandis que Mascara est exposé aux vents chauds du sud. C'est un marché très fréquenté.

Abd el Kader, qui était de la grande tribu voisine des Hachem, avait fait de Mascara sa résidence favorite. La ville fut brûlée par nous en 1835, reconstruite et ruinée de nouveau par les Arabes en 1841, à l'époque où nous en prîmes définitivement possession.

[1] On comptait en 1883 environ 1000 hectares plantés, donnant un produit de 40 barriques (228 litres) d'une valeur de 80 à 100 fr. — L'hectare défriché revient à 800 fr.

Les plaines d'Egris et de Traria sont limitées au sud par des hauteurs qui atteignent 1204 mètres au djebel Nesmote et dont on voit les escarpements (1024m) au-dessus de Franchetti. Puis le pays est ondulé jusqu'au dernier bourrelet qui limite le Tell et sur le versant nord duquel est Saïda. Le chemin de fer en franchit les pentes par des courbes fort prononcées.

Cette arête semble prolonger les crêtes du djebel Beguira (sources du Sig et de l'oued Mouça). Au delà se développent les Hauts-Plateaux.

Entre les hautes vallées du Sig et de l'oued Mouça, se dresse une crête boisée fort élevée, la crête de **Daya** (vigie 1392), qui est le premier rempart du Tell.

Bassin de la Mina.

A la région de Mascara, se rattache naturellement le bassin de la Mina, tributaire du Chelif inférieur.

C'est une région mouvementée, creusée par de profondes vallées dans lesquelles coulent, du sud au nord, la rivière de Tagremaret (oued el Abd), la rivière de Frenda (oued el That), etc. La plupart de ces cours d'eau ont, comme la Mina, leurs sources dans le faîte de partage, formé de collines peu accentuées et élevé ici de 1100 à 1300 mètres environ.

Frenda est près de la tête de leurs eaux, sur un petit plateau cultivé, à 1130 mètres d'altitude, en vue « du superbe amphithéâtre du djebel Gaada. » C'est le chef-lieu d'un grand bachalik.

Les montagnes qui séparent les vallées de ces rivières sont en général formées d'assises de grès à peu près

horizontales, fortement érodées par les eaux et se terminant par des falaises.

Entre l'oued el That et l'oued el Abd, la crête du djebel **Sidi ben Halyma** est remarquable.

Le partage des eaux entre l'Habra et la Mina est formé par une arête terminée au-dessus de la plaine d'Egris par le djebel **Nesmote** (1204m).

La colonisation européenne n'a point encore abordé les hautes vallées de la Mina, où se trouveront aussi des terres fertiles. Ce pays est cependant traversé déjà par les routes stratégiques qui conduisent de Mascara à Tiaret par Palikao et Sidi Djilali ben Amar, de Mascara à Frenda, de Tiaret à Frenda, Tagremaret, Saïda. Cette dernière, connue sous le nom de *route Lamoricière*, a été construite pour établir une liaison entre les postes chargés de surveiller la limite sud du Tell; elle se prolonge à l'ouest sur Daya et Sebdou, à l'est sur Teniet el Haad et Boghar.

La rivière de Tagremaret prend sa source sur le versant sud des Gaada; les autres descendent du versant nord du plateau de Frenda.

La Mina vient du djebel Harbouz, sur la limite des plateaux; elle passe à 12 kilomètres de Tiaret; près du point où la traverse la route de Frenda, elle forme de belles cascades d'une quarantaine de mètres.

Après un cours très tourmenté, dans un pays peu peuplé, elle se dégage des montagnes à Relizane. Ses eaux, retenues par un grand barrage comme celles du Sig et de l'Habra, en fertilisent les terres.

A quelques kilomètres en aval, elle reçoit (r. g.) l'oued Hillil. Cette rivière descend du djebel Nador

dans les monts de Mascara, près d'el Bordj ; un barrage retient également ses eaux pour le village de l'Hillil.

La ligne ferrée d'Alger à Oran suit au nord le pied des monts de Mascara, en reliant entre eux les centres de colonisation florissants de Relizane, l'Hillil, Perrégaux, Saint-Denis, Sainte-Barbe du Tlélat, dont les cultures sont irriguées grâce aux barrages dont nous avons parlé.

Cette longue plaine est séparée de la mer par un bourrelet de collines moyennes entre lesquelles se creuse le golfe d'Arzeu.

2° OUARSENIS ET DAHRA.

Ouarsenis. — La vallée du Chelif depuis Boghar jusqu'au confluent de l'oued Mina, la Mina elle-même, et le Nahr Ouassel affluent supérieur du Chelif, dessinent un vaste rectangle très allongé et enveloppent un grand massif montagneux auquel on peut donner le nom de l'**Ouarsenis**, qui est son pic culminant (1935^{m}), et qui en occupe à peu près le centre.

Cette montagne se profile au-dessus des chaînes voisines et domine majestueusement les plateaux du Sud. Les Arabes l'appellent l'*Œil du monde*.

L'ensemble des chaînes présente l'orientation ordinaire des rides du nord de l'Afrique ; mais les brisures n'ont pas la régularité de parallélisme remarquée dans les monts de Mascara. Au contraire, en étudiant la disposition des escarpes, on reconnaît que les unes se

présentent face au sud ; les autres, très fortement accentuées aussi, face à l'est.

Ouarsenis.

(Vu du nord, de l'oued Fodda.)

Pour se rendre compte de cette disposition, on peut supposer que les terrains ont subi deux plissements : l'un, ayant produit des rides dans le sens ordinaire du nord de l'Afrique ; l'autre, dans le sens nord-sud ; ou encore que les fractures ont eu lieu par un double mouvement de voussoirs, l'un ayant relevé les escarpes au sud, le deuxième les ayant relevées à l'est, de sorte que les points culminants se trouvent à l'angle formé par ces deux directions.

L'action des eaux est venue postérieurement accentuer ces escarpes.

Il en résulte ainsi d'abord une crête brisée avec des éléments disposés en crémaillères, des escarpes rapides au sud, des sommets élevés : Ouarsenis (1985^{m}), Ras el Prarit (1787^{m}), Amrouna (1504^{m}), Achaoun (1804^{m}), etc., à l'angle des brisures et séparés les uns des autres par de profondes coupures ; en second lieu des arêtes, à peu près perpendiculaires aux crêtes, ce que l'on appelle vulgairement des contreforts, présentant des escarpes à l'est, formant la bordure des vallées

tributaires du Chelif et dont les directions parallèles sont à peu près nord 1/4 ouest.

Les plus importants de ces contreforts sont : celui qui se détache de l'Ouarsenis dans la direction d'Orléansville, et celui qui se détache de l'Amrouna et forme le défilé de Duperré. On l'appelle en cet endroit el Kadra (la verte), du nom d'une ville arabe disparue, construite elle-même sur l'emplacement de l'*Oppidum novum* des Romains, dont on voit encore les ruines.

L'arête principale du massif de l'Ouarsenis est jalonnée par le dj. Sidi Daoud (1016m), l'Ouarsenis (1985m), le Ras el Prarit (1787m), l'Achaoun (1804m), le djebel Taguensa (1731m), le signal de Boghar (1441m). Ce dernier groupe marque l'extrémité orientale de ce soulèvement; le Chelif et son affluent l'Oum Djelil qui descend de l'Achaoun au sud, dessinent une grande circonférence qui en limite la base. Les contreforts s'en épanouissent en éventail et sont creusés par des ravins qui rayonnent vers ces deux rivières. Entre l'oued Oum Djelil (r. d.) et le Chelif se détache une arête étroite, le djebel Gourin (918m).

Le Nahr Ouassel creuse au contraire un long sillon longitudinal qui limite tout le massif au sud et le sépare des Plateaux du Sersou.

Vues du nord, ces montagnes semblent s'étager en longues chaînes superposées les unes aux autres; vues du sud, elles paraissent dessiner une muraille continue, mais les crêtes sont au contraire séparées par de profondes entailles. Les passages sont partout nombreux; le principal est celui de Teniet el Haad, rendu praticable aux voitures.

Les pentes sont en général nues, dépouillées, avec

des roches effondrées. Le versant septentrional est cependant en partie boisé et les eaux y abondent.

Teniet el Haad (col du marché du dimanche) (altitude 1160 métres), est une petite ville de 1100 hab., avec un bordj qui commande ce passage stratégique, centre d'un marché très fréquenté, au milieu de montagnes d'un accès relativement facile, aux pentes gazonnées très favorables à l'élevage des troupeaux ; entourée de terres propres à la culture des céréales.

A 4 kil. à l'ouest commence la Forêt de Cèdres, arbres magnifiques dont quelques-uns atteignent des dimensions remarquables (la Sultane $2^{m},50$ de diamètre), très clair semés malheureusement, derniers restes des anciennes richesses forestières de ces montagnes. Ils ne poussent qu'à une altitude supérieure à 1200 mètres. On trouve cependant encore des ressources en pins d'Alep, chênes-lièges, oliviers sauvages, pistachiers, etc., que l'on protège par des règlements sévères contre les dégâts de la pâture, mais qu'on ne peut toujours mettre à l'abri des désastres causés par des incendies, la plupart dus à la malveillance arabe.

Une route en construction conduit à l'est vers Boghar en passant par les ruines de Taza (30 kil.), ancien oppidum romain ; Abd el Kader y avait établi une de ses places de sûreté qu'il fit détruire lui-même, en 1841, à l'approche du général Baraguey-d'Hilliers.

Les eaux de l'Ouarsenis s'écoulent, pour la plupart, dans de longues coupures perpendiculaires qui les conduisent dans la vallée inférieure du Chelif. Nous citerons les principales rivières :

L oued **Deurdeur** reçoit ses premières eaux du mas-

sif de Teniet el Haad, dont les sommets principaux sont le Ras el Prarit (1787m) et l'Amrouna (1507m), et du djebel Achaonn (1804m).

L'oued **Massin** est remonté par la route de Teniet.

L'oued **Rouina** descend également du Ras el Prarit.

L'oued **Fodda**, qui s'appelle plus haut l'oued Larba, passe au pied de l'Ouarsenis, mais il reçoit ses premières eaux de la crête même qui borde le Nahr Ouassel beaucoup plus au sud.

L'oued **Sly** descend du groupe de l'Ouarsenis sous le nom d'oued Ardjem.

L'oued **Riou** vient de l'arête méridionale, à très peu de distance du Nahr Ouassel. Il passe au pied d'Ammi Moussa, village et poste fortifié, et à Inkermann, sur le chemin de fer.

L'oued **Djidiounia**, dont la vallée est suivie en partie par la route de Relizane à Tiaret par Zamora.

L'oued **Mina** dont il a été antérieurement parlé.

Le **Chelif**, après avoir contourné à l'est le massif de l'Ouarsenis, coule jusqu'à la mer dans la direction de l'ouest, dans une belle vallée cultivée et assez bien arrosée, grâce aux neiges de l'hiver qui couvrent les montagnes de l'Ouarsenis et dont les eaux sont retenues par des barrages à leur sortie des gorges. Un assez grand nombre de villages de colonisation, la plupart florissants, ont été créés dans cette vallée et jalonnent la route et le chemin de fer d'Alger à Oran.

Ce sont : Aïn Sultan; Affreville (1000 hab.) au pied de Miliana, point de départ de la route de Teniet; Laverande, Duperré, dans un fond autrefois malsain que la persévérance des colons a admirablement transformé.

Oued Rouina, Saint-Cyprien des Attafs, les Attafs, oued Fodda, le Barrage, Ponteba.

Orléansville, fondé en 1843 sur l'emplacement d'El Esnam (*Castellum Tingitii*), pour servir de base de ravitaillement aux colonnes opérant dans l'Ouarsenis, juste à moitié chemin d'Alger et d'Oran, 2,200 habitants. Le climat est très chaud parce que les vents de la mer sont arrêtés par les montagnes. Les plantations et les cultures l'ont adouci depuis quelques années, et la moyenne estivale est descendue de quelques degrés [1].

Les barrages, récemment construits, vont permettre la culture sur 10,000 hectares de terres excellentes.

Viennent ensuite : Malakoff (oued Sly), Merdja, Inkermann (oued Riou) Saint-Aimé.

La vallée s'élargit alors dans une vaste plaine appelée **Plaine du Chelif.**

Le chemin de fer traverse la Mina au village de Relizane. C'est un centre prospère, point de départ de la route de Tiaret par Zamora.

La vallée du **Nahr Ouassel,** qui limite les montagnes au sud, devait être également très fertile à l'époque romaine, si l'on en juge par les nombreuses ruines dont elle est couverte. Actuellement elle est desséchée; les eaux n'y sont plus courantes et ne se trouvent ordinairement que dans des trous de distance en distance.

[1] **Minimum. . . . . 3°,5 janvier.**
Maximum. . . . . 49°,2 août.
Moyenne de juillet et août . . . . . 33°
Moyenne annuelle. . . . . 20°,6
C'est le point le plus chaud du Tell.

Elle est bordée au sud par les escarpements des Plateaux du Sersou.

Au nœud orographique duquel descendent les premières eaux du Nahr Ouassel, de l'oued Riou, de l'oued Mina, se trouve **Tiaret** (2,800 hab.), créé en 1843 (1083m d'altitude), dans une position stratégique importante; c'est une base de ravitaillement pour les colonnes qui opèrent sur les Hauts-Plateaux, au centre des immenses pâturages des Harar, qui possèdent de grands troupeaux de moutons et de beaux chevaux. C'est un des points les plus importants du Sud. Il s'y tient un grand marché d'échange entre les produits du Tell et ceux des caravanes sahariennes. Les routes de Saïda, Mascara, Relizane, Teniet el Haad, viennent s'y réunir. Tiaret est la tête de la route de ravitaillement du poste d'Aflou dans le Djebel-Amour et le grand marché des tribus de cette région. La route passe à quelque distance d'Aïn Souguer autrefois résidence de Sarahoui, ancien agha des Harar, et à Oussekr, où est installé un poste de surveillance. A moitié chemin d'Oussekr et d'Aflou sont les puits d'ed Dib.

Près de Tiaret sont les ruines de Tagdemt, détruit en 1841, une des places d'Abd el Kader. Il s'y trouvait un oppidum romain.

Pris dans son ensemble, le massif de l'Ouarsenis est une sorte de vaste place d'armes. Abd el Kader en avait fait sa forteresse principale, avec des places à Boghar, à Taza, à Tagdemt, à Miliana.

Actuellement, Teniet en est le réduit central; Tiaret à l'ouest, Boghar à l'est, Ammi Moussa et Orléansville au nord, en sont les poternes. Les principales tribus sont

les Flitta, entre Relizane et Tiaret, très remuants, les Beni Ourar dans le cercle d'Ammi Moussa, les Beni Zougzoug et les Djendel à l'est.

Ces populations sont de race berbère. Elles se sont insurgées en 1864. Les villages de colonisation de cette région ont alors eu beaucoup à souffrir et plusieurs ont été pillés.

Les Plateaux du Sersou, compris entre le Nahr Ouassel et l'oued Belbela, ont une largeur d'environ 20 kilomètres.

Dans la partie orientale, la vallée du Nahr Ouassel est fertile, mais les coteaux et le plateau sont arides et sans végétation. Ces plateaux sont soutenus au nord par des escarpes de 50 à 100 mètres. Le point le plus bas est à 685 mètres et le plus élevé à 1000 mètres environ.

La partie occidentale au delà d'Aïn Timetlaket est cultivée en céréales; de nombreuses ruines romaines et des monuments mégalithiques attestent son ancienne fécondité. A l'est et au centre, il n'y a qu'une herbe maigre et de l'alfa, et aucune habitation.

Au sud du Sersou, s'étend la plaine de Sousselem et de l'Ourenk. L'oued Sousselem, qui coule de l'ouest à l'est, se perd dans les terres. Au delà, les massifs de Goudjila et de Chellala sont les dernières rides de la bordure tellienne des Hauts-Plateaux.

Cette avant-chaîne est ainsi jalonnée depuis Frenda : djebel Harbouz, djebel ben Loual, massif de Goudjila, dont le point culminant est au Ras Fortas (1530^{m}); elle présente vers le nord des escarpes inaccessibles.

Le **massif de Goudjila** est formé de trois rides paral-

lèles; celle du centre est la plus élevée. Ces hauteurs, dont le relief est ainsi de 400 à 500 mètres, surgissent de la plaine, comme une île escarpée. Elles versent la majeure partie de leurs eaux dans l'oued Ourenk.

Le **massif** de **Chellala**, dont la direction d'ensemble est parallèle au précédent, a pour point culminant 1330 mètres environ. Il est formé de plateaux ou gada.

Chellala est occupé par un poste qui, de même que celui d'Oussekr, doit surveiller les tribus des Harar.

Le ksar de Ben Hammad est ruiné depuis l'insurrection de 1864.

Cette ride est coupée par le Chelif entre le djebel Daoura (rive gauche) et le djebel Noukra (rive droite).

Le Dahra. — Entre le Chelif inférieur et la mer se trouve une zone très montagneuse que l'on appelle le **Dahra** depuis Miliana jusqu'à l'embouchure du Chelif.

Les Européens ont l'habitude de donner ce nom de Dahra, exclusivement à la portion occidentale, à l'ouest de l'oued Kramis, mais la signification exacte du mot arabe étant « le nord [1] », il n'y aurait aucune raison d'en restreindre ainsi l'application.

Dans son ensemble, le Dahra forme une longue chaîne dont les altitudes les plus grandes se trouvent à l'est, où des sommets comme les deux Zaccar (1580m, 1527m), le Bou Mad (1417m), se pyramident au-dessus de la plaine de la Métidja, présentant ainsi, du côté de l'est et au sud, des escarpes considérables, tandis que

1 Les étymologistes, tout en donnant au mot dahra ou dhahra la signification de nord, en trouvent la racine dans *dhohor* (dos). — Général Parmentier : *Vocabulaire;* Capitaine Bourdon : ***Le Dahra.***

l'arête, s'abaissant graduellement vers l'ouest, n'offre plus au-dessus du Chelif, à son extrémité occidentale, que des berges de 500 à 600 mètres.

« Vues des plaines du Chelif, les montagnes du Dahra se dressent comme une énorme digue d'aspect uniforme dans laquelle on ne distingue ni sommet, ni brèches » ; en réalité, il y a plusieurs crêtes parallèles les unes derrière les autres, dans la direction ordinaire du nord de l'Afrique. Par suite des dislocations subies par les terrains, leurs arêtes présentent leurs escarpes tantôt au sud, tantôt au nord. Mais, comme dans l'Ouarsenis, on trouve un système de fractures très fréquentes face à l'est, bordant les vallées des cours d'eau côtiers ou affluents du Chelif. L'ensemble même de la région paraît d'ailleurs avoir subi une flexion dans le sens est-ouest, puisque, comme nous l'avons dit, les plus grandes altitudes se rencontrent dans la région orientale.

Dans cette partie, la cime principale et centrale est le **Bou Mad** (1417^{m}), au centre du pays des Beni Menacer. L'arête dont il est la borne terminale se continue à l'ouest par le Lari (1055^{m}).

Au nord, la ride littorale se termine par le promontoire du **Chenoua** (900^{m} environ), qui protège le petit port de Tipaza.

Au sud, une puissante arête s'escarpe au-dessus du Chelif. C'est le **Zaccar** (1580 et 1527^{m}) sur le flanc duquel est accroché Miliana.

Vu du nord, l'aspect du Dahra est plus varié. L'horizon n'est pas fermé, comme du côté du Chelif, par une digue massive ; il se compose de plusieurs plans successifs de hauteurs. Ce sont d'abord de hautes falaises, puis des plaines étagées, puis de hautes collines arrondies au sommet, déchiquetées sur leurs flancs par

les érosions. Presque partout, et particulièrement dans le Dahra proprement dit, c'est-à-dire à l'ouest, se trouvent des terres cultivables, une végétation vigoureuse, des maisons arabes, et des villages de colonisation de récente création offrant des espérances de prospérité.

La côte du Dahra est peu accidentée ; elle offre peu d'abris. Les petits ports de Tenès et de Cherchell ont seuls quelque importance. Ce sont les points de départ des routes qui relient la côte à la vallée du Chelif.

Tenès (2,500 hab. environ) a été fondé en 1842 sur l'emplacement de l'ancienne *Cartenna*, pour servir de port à Orléansville, dont la création était simultanée, et pour assurer la domination du Dahra. On y a créé un port de refuge.

Cherchell, créé en 1840, 3,000 habitants environ, sur l'emplacement de la grande cité romaine de *Césarea*, dont on trouve des ruines très intéressantes, n'a pourtant qu'un petit bassin fort restreint.

La fertilité de son terroir était célèbre dans l'antiquité. Les fermes modernes, enrichies par la culture de la vigne, sont en pleine prospérité.

Des routes de Cherchell à Duperré, de Cherchell à Miliana, de Tenès à Orléansville, ont été construites dans le but de faciliter la marche des troupes. Une autre route militaire (*route Lapasset*) conduit de même du cap Ivi par Oullis, Cassaigne, Renault, à Inkermann. Elle suit les crêtes et traverse le territoire des Oulad Riah, dans lequel se trouvent les grottes où, en 1845, périrent enfumés des centaines de malheureux qui s'y étaient réfugiés et refusaient de capituler.

La crête culminante du Dahra se trouve plus près du Chelif que de la côte; aussi les vallées du versant sud

sont-elles en général plus courtes, plus déchirées et plus rapides. La plus notable est celle de l'oued **Ouaran**, que remonte la route d'Orléansville à Tenès.

Sur le versant nord : l'oued **Kadous** ou Kramis, qui limite à l'est le Dahra proprement dit ;

L'oued **Hallala**, qui finit à Tenès ;

L'oued **Damous**, sources au djebel Sidi Aïssa (614m);

L'oued **Sebt**, sources au djebel Lari (1055m);

L'oued **el Hachem**, sources au Bou Mad (1417m), passe à Zurich, finit à l'est de Cherchell ;

L'oued **Nador**, qui limite à l'est le massif du Chenoua et finit près de Tipaza.

Le Dahra est habité par des populations kabyles, dont la soumission, toujours précaire, a coûté de sérieux efforts. Nous avons déjà cité les Oulad Riah, à l'ouest. A l'est, dans les montagnes difficiles du Bou Mad, sont les Beni Menacer, dont l'insurrection, en 1871, eut une certaine gravité et compromit les villages des colons voisins, dont plusieurs furent attaqués et pillés, entre autres Vesoul-Benian, centre florissant créé par des Francs-Comtois, à l'est et au pied de Miliana.

Miliana est une sous-préfecture de 3,000 habitants, adossée au Zaccar (1580m) à 740 mètres d'altitude ; elle commande à la fois le chemin de fer et la route d'Alger à Oran, l'entrée de la vallée du Chelif, et celle de la Métidja. C'est le point d'appui des troupes qui ont à opérer au nord dans le Dahra oriental ou au sud dans l'Ouarsenis. Elle fut occupée en juin 1840, et, pendant l'hiver suivant, étroitement bloquée par Abd el Kader. La garnison, forte de 1200 hommes, fut réduite par

la famine et les maladies à une centaine de soldats, à peine en état de tenir une arme. 700 étaient morts.

3° HAUTS-PLATEAUX.

Après la conquête, lorsqu'il s'agit de consolider notre occupation en Algérie, on se demanda quelles limites il convenait de lui donner dans le Sud.

On connaissait fort imparfaitement les conditions de vie des tribus nomades et la nature de leur pays. Les uns conseillaient la création d'une ligne continue de postes destinés à couvrir notre frontière méridionale, recommandaient de ne pas se laisser entraîner dans des expéditions lointaines contre des tribus souvent insaisissables, et de laisser à eux-mêmes, sans s'ingérer dans leurs affaires, les nomades du désert.

Mais une connaissance plus exacte du mode d'existence des tribus sahariennes devait bientôt modifier, au moins en certains points, cette manière de voir.

« Arrivé à l'extrême limite du Tell, écrivait le général Daumas, où l'on a occupé les postes de Sebdou, Daya, Frenda, Takdemt, Tiaret, Teniet el Haad, Boghar, Bou Saada, Msila, Biskra, Tebessa, on a cru, sur la foi d'anciens géographes, être en plein désert, que là commençait le vide, et qu'à part quelques tribus égarées, errantes dans les sables, ou totalement circonscrites dans d'étroites oasis, il n'y avait plus sur ce sol déshérité ni famille humaine, ni végétation. Ce désert, on l'a successivement sondé; partout, on y trouve des villes, des villages, des tentes, une vie active, mais exceptionnelle. »

Les tribus sahariennes se déplacent avec une grande régularité. Pendant l'été, elles remontent vers le nord pour trouver des pâturages et pour faire les échanges de leurs produits contre ceux du Tell, contre des grains surtout; lorsque l'hiver s'approche, elles redescendent dans le Sahara. Ces migrations périodiques amènent des relations constantes entre elles et les populations sédentaires que nous avons les premières soumises à notre autorité, et nous obligent à exercer sur les unes et sur les autres une active surveillance.

Il est impossible de supprimer ces relations. Le peuple qui domine dans le Tell ne peut, par conséquent, se désintéresser de ce qui se passe dans le Sahara, parce que de là viendront souvent, avec les caravanes de nomades, les excitations religieuses, qui troublent les sédentaires du nord de l'Algérie.

Il est bien difficile, on le comprendra, de déterminer une frontière fixe. Les prédications de quelques marabouts fanatiques, les querelles de tribus à tribus, des violences exercées contre celles que nous protégeons directement, des tentatives d'insurrection, nous mettent souvent dans la nécessité de porter nos troupes à grande distance et d'avoir dans l'extrême Sud non seulement des postes d'observation, mais encore des magasins où puissent se ravitailler les colonnes expéditionnaires. Il convient peut-être d'ajouter encore à ces raisons politiques qui nous ont entraînés dans le Sud, un certain attrait vers l'inconnu, et le désir d'en soulever le voile.

On a quelquefois distingué les solitudes du sud de l'Algérie en grand et petit Sahara. La limite naturelle entre ces deux régions est la grande chaîne saharienne.

On désigne plus habituellement la région du nord sous le nom de **Hauts-Plateaux**.

A quelques kilomètres au sud des postes de Sebdou, de Daya, de Saïda, de Frenda, au-dessous même de Tiaret et de Boghar, se dressent de puissantes falaises du sommet desquelles on domine de vastes plaines à l'horizon indéterminé comme celui de la mer. Ce n'est pas encore le Sahara ; mais on a eu raison d'appeler ces solitudes le petit Sahara, parce qu'elles en ont tous les caractères, moins l'étendue indéfinie.

Elles sont séparées du Sahara proprement dit par une épaisse région montagneuse, qui n'a pas moins d'une vingtaine de lieues de largeur dans certaines parties et dont les crêtes dépassent parfois 2,000 mètres. Leurs altitudes varient entre 900 et 1000 mètres, et c'est à peine si la monotomie de leur aspect est variée par de petites crêtes, ou par quelques îlots rocheux qui émergent de loin en loin et qui ont résisté au gigantesque travail de dénivellation par les eaux, dont ce pays conserve les traces irrécusables.

La plaine n'est pas horizontale cependant ; elle est ondulée comme le fond d'une mer affouillée par le mouvement des vagues ; elle est déchirée par quelques ravines creusées autrefois par les eaux ; mais l'uniformité et la nudité de sa surface sont telles, que l'œil, manquant de point de repère, ne peut apprécier ni les creux ni les hauteurs. Une troupe en marche ou un campement doivent se faire éclairer à grandes distances pour se garder contre des embuscades, aussi dangereuses et presque aussi faciles à tendre que dans le pays le plus couvert. L'étranger qu'aucun indice n'alarme, aussi loin que porte sa vue, ne se doute pas souvent que dans un pli de terrain, à moins d'une portée

de fusil, se dérobe un douar de nomades, un djich de pillards, un ennemi quelconque.

Le caractère principal de ces grandes plaines est leur aridité. Dans bien des endroits le sol serait fertile s'il était arrosé; mais il ne pleut presque jamais, quelques jours à peine vers l'équinoxe du printemps et celui d'automne. La terre desséchée boit rapidement les eaux; le peu qui n'est pas absorbé ou emporté par l'évaporation causée par des vents d'une extrême violence, se rassemble dans quelques trous naturels, *ghedir*, où elle séjourne quelques jours, quelques semaines parfois, à moins que des troupeaux ne viennent les épuiser.

En certains endroits, lorsqu'une couche imperméable forme cuvette à quelque distance de la surface, on peut creuser des puits dans lesquels l'eau se conserve toute l'année. Ce sont des *oglat*, près desquels se trouve parfois un campement permanent, mais ces points d'eau sont extrêmement rares.

Enfin, dans les parties les plus basses des plateaux, se voient des bassins plus ou moins étendus : mares, étangs ou lacs, la plupart du temps desséchés, qu'on appelle daya, sebkha ou chott, suivant leur étendue, derniers résidus du grand lac intérieur dont les rivages étaient autrefois la falaise tellienne au nord, les escarpes de la chaîne saharienne au sud. En hiver, les pluies et les neiges y amènent une couche d'eau très mince qui, en s'évaporant, dépose en efflorescences blanchâtres les sels qu'elles ont dissous en coulant sur les roches magnésiennes. Les plus importants sont les chotts Gharbi et Chergui (c'est-à-dire les chotts de l'ouest et de l'est). Pendant l'été, on peut les traverser presque partout en prenant simplement la précaution d'éviter le danger de l'enlisement dans les

flaques de sables mouillés. Mais la chaleur produite par la réverbération impose des fatigues extrêmement pénibles à des hommes à pied. De décevants mirages semblent toujours annoncer l'approche d'une nappe liquide qui n'existe pas et sur laquelle paraissent se refléter des îles et des rivages imaginaires.

Dans ces lacs sans eau viennent finir des vallées également arides. Les cartes doivent cependant les indiquer soigneusement, non pas tant à cause de l'importance du relief qui les borde, qu'en raison des puits ou des ghedirs qu'on peut y rencontrer. C'est là aussi que l'on peut espérer trouver encore quelques arbustes rabougris, quelques broussailles de jujubiers sauvages épargnés par le feu des campements des nomades arabes ou des colonnes françaises.

Sur ces immenses étendues, aussi grandes en surface que le Tell tout entier, il n'existe en effet aucune culture, et en fait de végétation naturelle, il n'y pousse que de l'alfa, du diss, des touffes de thym ou de lavande, quelques autres plantes ligneuses. Parfois, après les pluies, apparaissent soudain de véritables prairies émaillées de fleurs éphémères que l'humidité a fait éclore en quelques jours et que le brûlant sirocco flétrira en quelques heures.

Si misérables que paraissent être ces pauvres plantes, dont le robuste tempérament s'accommode de la sécheresse ordinaire du sol, de l'envahissement du sable, des rigueurs d'un climat excessif dont les écarts sont parfois de 40 à 50 degrés, entre le froid glacial des nuits et la chaleur torride du soleil de midi, elles n'en constituent pas moins des ressources d'autant plus précieuses que ce sont les seules qui permettent aux no-

mades d'y vivre, parce qu'ils peuvent y faire vivre leurs troupeaux [1].

L'alfa est la plante la plus répandue et la plus utile. C'est une sorte de jonc herbacé. Il offre un fourrage qu'acceptent les chevaux et même les petits bœufs du pays, comme les moutons et les chameaux, plus sobres et moins exigeants. Lorsque la terre est profonde et assez arrosée, les touffes sont épaisses, serrées les unes contre les autres ; les tiges s'élèvent de leurs gaines à 50, 60 centimètres du sol et quelquefois plus ; mais on ne trouve guère ces conditions favorables que dans les montagnes du Sud ; partout ailleurs, l'alfa est moitié moins haut ; mais lorsqu'il est fin, il n'en est pas moins recherché et apprécié. Outre ses propriétés nutritives, l'alfa se prête à divers usages industriels, à la sparterie, à la fabrication du papier. Depuis quelques années, on l'exploite régulièrement pour cet usage ; on en exporte d'énormes quantités qui constituent un fret rémunérateur pour les chemins de fer dont les têtes atteignent les Hauts-Plateaux. La ligne d'Arzeu à Saïda n'a même été construite que dans le but d'exploiter l'alfa ; plusieurs autres seront bientôt terminées sur d'autres points.

Bien conduite, l'exploitation de l'alfa est pour ainsi dire indéfinie, à la condition de ménager la plante, d'arracher les tiges des gaines sans toucher à la racine.

[1] Le climat des Hauts-Plateaux passe pour être généralement sain ; il est très rigoureux parfois en hiver. Au mois de janvier 1882, lorsque la colonne Brunelière se portait de Tiaret sur Aflou, d'effrayables tourmentes de neige imposèrent des souffrances exceptionnelles aux hommes et aux animaux. Le 21 décembre, la couche de neige avait 0m,30 ; le 30 décembre le thermomètre descendit à — 17° ; on perdit 116 chameaux dans une journée.

La tige se reforme alors en trois ou quatre années. Il y a donc là une source incontestablement importante de profits pour l'Algérie. Il faut dire cependant que les spéculateurs industriels et les ouvriers, la plupart Espagnols et Marocains, qu'ils emploient, nomades d'un certain genre que rien n'attache au sol et qui disparaissent aussitôt le gain réalisé, ne contribuent pas à la colonisation stable et à la prise réelle de possession du pays. D'autre part, les nomades déjà repoussés du Tell voient, par suite des concessions des terrains d'alfa, se restreindre chaque jour l'étendue des parcours sur lesquels ils promènent leurs troupeaux. Les tribus s'appauvrissent, et la misère est toujours mauvaise conseillère.

La sécurité sera-t-elle plus grande à mesure que le vide se fera sur les plateaux ? C'est là une opinion qui a ses défenseurs ; l'avenir pourra la justifier, mais quant à présent, il faut s'attendre à ce que l'Arabe résiste avant de se laisser refouler plus loin.

Le diss a certaine analogie avec l'alfa, mais il est plus fin et ses touffes sont plus minces. Quant aux autres plantes, elles n'offrent de pâturages aux bestiaux qu'au moment où poussent leurs bourgeons, et les troupeaux les détruisent vite ; seuls, les chameaux, grâce à leurs puissantes mâchoires, peuvent en broyer les rudes tiges épineuses et trouver une nourriture dans les brindilles desséchées que l'on ne croirait propres qu'à faire du feu et que l'on appelle pour cela le bois de chameaux.

Tel qu'il est, le désert a son charme ; l'Arabe aime ses vastes horizons, son silence, la majesté de ses nuits, soit que les étoiles piquent de leurs mille points brillants un ciel sombre et profond dans une atmosphère

sans vapeurs, soit que la lune projette son éblouissante clarté sur les plaines sans limites ; mais le vent du sud y vient trop souvent pousser ses rafales de sable; il est difficile de rendre l'angoisse qui saisit alors hommes et animaux étouffés dans un air brûlant et irrespirable.

Quoi qu'il en soit, cette vie de la tente a exercé aussi son attrait sur beaucoup de ceux qui, libres d'autres soucis, ont pu la mener librement ; on comprend que le nomade tienne à cette existence, qu'il ne veuille pas l'échanger contre la contrainte de nos habitudes, qu'il dédaigne les avances fallacieuses que la civilisation vient lui faire, et qu'il soit l'ennemi forcément irréconciliable de quiconque voudra lui en imposer les entraves.

Les principales tribus nomades du Sud Oranais sont, en allant de l'ouest à l'est, à partir de la frontière du Maroc, les Oulad en Nahr, fraction dissidente des Oulad Sidi Cheikh ;

Les Oulad Balach ;

Les Hamian, qui se divisent en deux grandes fractions, dont l'une est marocaine, tribus remuantes, incertaines, difficiles à gouverner ;

Les Beni Matar, au nord du chott ;

Les Yacoub, grande tribu, mais qui dans ses migrations restreintes s'éloigne peu des chotts,

Les Rezaina, refoulés du Tell, et qui campent actuellement au sud du chott ;

Les Harar, puissante tribu qui s'étend depuis les pieds de l'Ouarsenis jusqu'au Djebel-Amour,

Les Trafi, la plus importante de toutes, dont les migrations s'étendent du Gourara aux limites du Tell.

Serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh, ils ont été entraînés dans toutes les insurrections et constituent la majeure partie de leurs contingents. Ils ont tous émigré au Maroc au moment de l'insurrection de 1881, et n'ont été autorisés à rentrer qu'en 1883.

Les Harar se sont toujours montrés d'une fidélité incertaine; mais comme ils sont rapprochés de nos postes et campent dans le territoire compris entre Frenda, Tiaret, Aflou, et Géryville, on peut les surveiller assez efficacement. Un poste nouveau a, dans ce but, été créé à Aïn Oussekr, entre Aflou et Tiaret. La résidence de leur bach-aga, El Hadj Kaddour ben Sahraoui, était à Aïn Souguer, à une vingtaine de kilomètres du sud de Tiaret [1].

Il n'y a pas de route, à proprement parler, à travers les Hauts-Plateaux oranais, mais seulement des pistes que suivent les convois. On peut d'ailleurs passer presque partout, mais les directions sont néanmoins

[1] En 1864, l'attitude de ce personnage, au moment du massacre de la colonne Beauprêtre, a été plus que douteuse; s'étant éloigné avec ses goums, il a favorisé l'embuscade et l'attaque, sans toutefois y prendre part. En 1881, il a autant que possible évité de se compromettre. Il vit toujours loin de nos établissements, ne fait aucune concession aux habitudes françaises, et représente presque seul aujourd'hui dans la province d'Oran ces grands chefs militaires avec lesquels l'autorité est obligée de compter si elle craint de les supprimer. Sa fortune est énorme, mais elle ne consiste qu'en troupeaux et en argent qu'il emporte avec lui. Il n'a ni terres, ni maisons.

Par contre, le bach-aga de Frenda est d'une vieille famille dont l'amitié et le dévouement ne se sont point démentis. C'est lui qui a donné les premiers renseignements sur les mouvements qui agitaient les tribus en 1871 et qui a prévenu de l'insurrection menaçante.

(Ceci était déjà écrit, lorsqu'on annonça l'arrestation de Sahraoui et son internement d'abord à Oran, puis à Bougie.)

absolument fixées par la nécessité de venir camper près des puits ou des ghedirs. Ils sont rares. Amis et ennemis doivent venir s'y désaltérer ; la plupart du temps, il suffirait donc de tenir quelques points pour intercepter les mouvements des tribus insurgées.

Les directions les plus ordinairement suivies sont celles qui vont du nord au sud et dont les points d'attache sont à la lisière du Tell : El Aricha, Ras el Ma, Daya, Saïda, Tiaret. Ces chemins conduisent à Mecheria et à Géryville, les deux places de ravitaillement où l'on reprend haleine pour pousser vers le Sud.

Une description de détail des solitudes des Hauts-Plateaux n'ajouterait rien aux renseignements donnés par l'étude de la carte. Aussi nous bornerons-nous à une sorte de nomenclature méthodique des points qui intéressent le plus les opérations militaires.

Mecheria était un ancien ksar ruiné, au pied du djebel Antar, à l'angle formé par les deux directions de la montagne, très exposé par cette situation aux tourbillons des vents qui viennent se briser sur ses flancs, près d'une source d'un faible débit. Ce point a eté choisi en 1881, pendant l'insurrection de Bou Amama, pour devenir la tête de ligne du chemin de fer et la principale place de ravitaillement des colonnes du Sud. On y a construit de grands baraquements pour magasins et logements, et on les a entourés d'une chemise en pierre d'un grand développement.

Géryville [1], à la limite nord des montagnes du Ksel,

[1] Le colonel Géry est le premier officier qui ait conduit une colonne dans cette région, en 1845. (Lat., 33° 40′. Long. O., 1° 16′ 30″.)

a été fondé en 1853, près du ksar d'el Biod, sur un emplacement qui a été occupé à l'époque romaine, comme le témoignent quelques pierres tombales. C'est un grand fort entouré d'une haute chemise maçonnée, à l'abri de toute attaque. A ses pieds se groupent le village arabe et quelques maisons européennes formant agglomération de 800 à 900 individus; c'est l'embryon d'une ville, mais d'une ville exclusivement militaire, où il y aurait plus d'inconvénients que d'avantages à attirer la colonisation. Les températures extrêmes ont été, en 1882, de — 12° en hiver et + 40° en été. Altitude, 1307 mètres.

Géryville avait, jusqu'à présent, ses communications avec Saïda par une route jalonnée par des caravansérails, dans la vallée de l'oued Cherrafa. Un poste était établi à moitié chemin, à Aïn Sfissifa, au sud du chott. La construction de la ligne ferrée de Mecheria a fait reporter à la station de Bou Guetoub la tête de la route.

Entre Géryville et Mecheria, le pays est absolument désert; mais, à moitié chemin environ, les puits de Tismoulin indiquent le point de rencontre des pistes que suivent les nomades; c'est un carrefour du désert, d'une grande importance.

Les routes de Saïda à Mecheria et à Géryville traversent le chott Chergui.

Le chott **Chergui** s'allonge de l'ouest à l'est, dans la direction ordinaire du nord de l'Afrique, sur une longueur de 150 kilomètres environ. Il se compose de deux bassins principaux séparés par le seuil du Kheider, par lequel a été tracé le chemin de fer de Saïda à Mecheria.

Le **Kheider** est un point très remarquable. Une

source abondante jaillit au pied d'un monticule sur lequel a été construite une tour pour les signaux optiques, de laquelle on communique avec Mecheria, Géryville, Ras el Ma, Saïda.

On y a établi une redoute importante, une gare fortifiée et des magasins.

L'oued **Cherrafa** est le principal tributaire de la portion orientale du chott Chergui.

Il descend du djebel el Biod et du djebel Ksel, dans les environs de Géryville, et passe au caravansérail du kheneg Azir, où il traverse la dernière ride formant la bordure méridionale du bassin du chott.

La **Daya Askoura** n'est, en quelque sorte, que le prolongement oriental du chott Chergui, dont elle n'est séparée que par un pays plat : Oum el Firan. C'est le bassin de réception de l'oued **Sidi en Nacer**, qui reçoit ses premières eaux du plateau d'Aouinet bou Beker, du djebel Ksel, et du djebel Tarf.

Dans sa vallée se trouvent le marabout de Sidi en Nacer, et, à quelques kilomètres à l'est, l'Aïn Riah, près duquel étaient campés les douars qui donnèrent le signal de la révolte de 1881, par le massacre du lieutenant Weinbrenner.

A l'extrémité sud-ouest du chott, le poste de Bou Guern jalonne la route de Mecheria à Ras el Ma. C'est là que vient finir l'oued **El Adjedar**, dont l'origine est à la séparation même des eaux, au nord d'Aïn Sfissifa.

Dominant sa vallée, le poste d'**Aïn ben Khelil** com-

mande les passages des routes d'Aïn Chaïr, à travers le djebel Guettar.

Aïn ben Khelil est à 110 kilomètres d'El Aricha, à 45 kilomètres sud-ouest de Mecheria, à 45 kilomètres à l'ouest des dayas et des puits de Tonadjer et de Feretis, où viennent boire les nombreux troupeaux des Trafi, à 25 kilomètres au nord de Magroun, où se trouvent de nombreux puits et où viennent se croiser plusieurs routes, sur Géryville, le chott Tigri, et les oasis des Oulad Sidi Cheikh.

C'est le centre du territoire des Hamian; l'eau y est très abondante; l'alfa couvre les plateaux.

Ce poste avait été autrefois occupé, mais on l'avait abandonné depuis 1856; on l'a repris depuis 1881.

Le chemin de fer de Mecheria sera vraisemblablement prolongé dans la direction d'Aïn Sefra; Mecheria perdra alors toute son importance.

Cette ligne, à laquelle les éléments d'un trafic sérieux feront sans doute toujours défaut, est jalonnée par des stations fortifiées dont les principales sont, en partant de Saïda :

Aïn el Hadjar, grands ateliers de bottelage d'alfa de la Compagnie franco-algérienne. Belles cultures et eaux abondantes. Ce centre, récemment formé, compte plus de 3,000 habitauts, la plupart espagnols.

Tafaroua, point de départ de l'ancienne route de Géryville ;

Khalfalla, chantiers d'alfa sur lesquels eurent lieu les massacres de 1881 ;

Modzba, bifurcation à l'ouest, sur les chantiers d'alfa de Mahroum (alt. 1057m);

Le Kheider (alt. 985m);

Près du Kheider se trouve le village de marabouts de Sidi Khelifa.

Bou Guetoub, point de départ de la route nouvelle de Géryville et probablement du chemin de fer qui sera poussé dans cette direction.

A l'ouest de Mecheria et d'Aïn ben Khelil, sur la frontière marocaine, sont les chotts Tigri et Gharbi.

Le chott **Tigri**[1], tout entier sur le territoire marocain, reçoit très peu d'oueds. Les montagnes qui en forment la ceinture méridionale ont cependant des altitudes de 1200 à 1300 mètres et au delà, mais la dépression du chott se trouve sur la ligne même de séparation des eaux, entre les deux versants des Hauts-Plateaux.

Le chott **Gharbi** est coupé par la frontière marocaine.

Le seul oued notable qu'il reçoit vient du sud : c'est l'oued **Bou Remod**, dont l'origine se trouve près du chott Tigri.

---

[1] Une reconnaissance topographique du chott Tigri a été faite au mois d'avril 1882 par une mission dirigée par le capitaine de Castries. Cette région était alors occupée par les insurgés au milieu desquels se trouvait Bou Amama. L'escorte, formée d'une compagnie de la légion, fut enveloppée et attaquée par des forces nombreuses ; elle réussit à se dégager; mais la plupart des documents furent malheureusement perdus avec le convoi (26 avril 1882).

Zone frontière et Sahara marocain.

Les relations incessantes de nos tribus avec les tribus marocaines, l'incertitude de la délimitation entre l'Algérie et le Maroc, nous obligent à donner quelques notions sur le Sahara marocain, en même temps que sur le Sahara oranais.

Le traité de délimitation du 18 mars 1845 avec le Maroc dit que, dans le Sahara, il n'y a pas de limite territoriale à établir, puisque la terre ne se laboure pas et qu'elle sert de pacage aux nomades des deux empires, qui viennent y camper pour y trouver les pâturages et les eaux qui leur sont nécessaires.

« Les Hamian Djemba et les Oulad Sidi Cheikh Gharaba dépendent du Maroc ; les Oulad Sidi Cheikh Cheraga et tous les autres Hamian dépendent de l'Algérie.

« Les ksour qui appartiennent au Maroc sont ceux de Ich et de Figuig; ceux qui appartiennent à l'Algérie sont ceux d'Aïn Sefra, Aïn Sfissifa, Asla, Tiout, Chellala, El Abiod, et Bou Semghoun (art. 5).

« Quant au pays qui est au sud des ksour des deux gouvernements, comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabitable, que c'est le désert proprement dit, la délimitation, dit le traité, en serait superflue. »

Les principales tribus marocaines sont :

Les **Beni Guil**, grande tribu dont le territoire fait face à celui des Hamian ; ils ont pour limite le chott Tigri, le ksar d'Aïn Chair où ils déposent leurs grains, les ksour d'El Mekam et de Debdou au nord, le djebel Grouz qui domine Figuig, et la source de Ben Ghadaïa.

Outre les ksour précédents, ils ont ceux d'El Amar Sfissifa et de Mongheul.

Ils ont 1000 tentes environ et peuvent mettre sur pied 600 cavaliers et 2,000 fantassins.

Les **Oulad Djerir** à l'ouest de Figuig. Peu nombreux, ils habitent les montagnes. 60 cavaliers.

Les **Douy Menia**, évalués à 2,500 individus, habitent l'oued Guir, tantôt dans sa partie supérieure, tantôt dans sa partie inférieure. Ils commercent entre Figuig et Tafilala. Leurs ksour principaux sont : Beni Goumi, Tourefana, El Kenadsa, Beni Abbès, Sigueli, sur l'oued Guir. Ils peuvent mettre sur pied 1000 cavaliers et 2,500 fantassins. Ce sont des agriculteurs et des pasteurs petits nomades.

Les **Beraber**, nom générique donné aux ksouriens de race berbère qui habitent les ksour entre Figuig et le Tafilalet.

L'ensemble de ces tribus forme le Zegdou, c'est-à-dire une confédération. C'est contre elles qu'eut lieu l'expédition du général de Wimpfen, en 1870; depuis lors, elles sont restés fidèles à leur promesse de ne plus porter les armes contre nous.

Les **Amour**, petite tribu qui habite les montagnes escarpées près de Moghar et vient camper près de Figuig. Hardis pillards, ils forment des djich de 10 à 20 cavaliers, auxquels on doit attribuer la plupart des méfaits qui se commettent dans le Sud.

Les **Angad** et les **Beni Snassen**, tribus de la frontière

aux environs de Sebdou, contre lesquelles eut lieu l'expédition de 1859.

Le **Sahara marocain** comprend deux versants, celui de l'Océan, celui de l'oued Guir.

On n'a sur cette région que des renseignements fort incomplets. Elle a été traversée par Caillé, en 1828, lors de son voyage à Timbouctou ; par Gerhard Rohlfs, en 1864, dans son voyage de Tanger à Tripoli ; plus récemment en 1880, par le Dr Lentz, qui s'est rendu du Maroc au Sénégal par Timbouctou. Aucun de ces voyageurs n'a parcouru le versant océanique.

Sur ce versant s'ouvrent trois principales vallées : celles de l'oued Sous, de l'oued Noum, et de l'oued Draâ.

La vallée de l'oued **Sous** est une des plus riches du Maroc, le jardin de cette partie de l'Afrique.

La vallée de l'oued **Noum** est fort peu connue. Un voyageur français, Léopol Panet, qui, au prix des plus grands dangers, se rendit, en 1850, du Sénégal à Mogador, passa par Aouguilmin, le chef-lieu de l'oued Noum.

Sur la vallée de l'oued **Draâ**, les renseignement sont plus précis [1]. Une de ses vallées supérieures, l'oued Dadès, occupe une des grandes gorges, au pied même de l'Atlas. « Sur un parcours de quarante lieues, ses deux rives sont bordées sans interruption de jardins et de villages. »

L'oued Draâ coule du nord au sud jusqu'à la sebkha de Debiaïat, que les habitants cultivent lorsque l'inondation est suffisante. Il se replie ensuite perpendicu-

1 Voir : Notice sur l'oued Draâ. *Bulletin de la Société de Géographie*, décembre 1880.

lairement à l'ouest, et à 200 lieues environ, à vol d'oiseau, il atteint les rives de l'Océan sur le parallèle des îles Canaries.

Les zaouïas sont nombreuses dans sa vallée; celle de Tamegrout (30° latitude nord), résidence du chef de l'ordre des Nassiria, jouit d'une grande réputation et d'une grande influence. Elle a de nombreuses succursales, entre autres la grande zaouïa de Irazan dans l'oued Sous, où 500 tolba font leurs études aux frais de la confrérie.

Après l'insurrection de 1864, les familles algériennes des Laghouat et des Trafi, émigrées dans le Sud-Ouest, s'affilièrent à cet ordre; elles ont, depuis lors, conservé des relations avec lui et sont visitées par ses mokhaddem.

Cette région ne relève que nominalement du sultan du Maroc, dont les makhzen y paraissent cependant de temps à autre pour lever l'impôt.

En marchant de l'ouest à l'est, on rencontre ensuite les grandes oasis du **Tafilet** (Tafilala), dont la ville principale est Abouan. Elles ont 200,000 palmiers, dit-on. C'est le point de départ des caravanes qui vont à Timbouctou par Taudeni et de celles qui vont au Touat.

C'est donc un important centre de trafic où viennent s'approvisionner les tribus sahariennes du Sud-Ouest.

Elles sont arrosées par l'oued Sis, qui disparaît sous les sables dans la sebkha de Daoura (29° lat. nord).

Vient ensuite la région du **Zegdou**, habitée par des populations remuantes et belliqueuses, chez lesquelles nos tribus sahariennes révoltées sont assurées de trouver le refuge dont elles ont besoin, et qui, d'autre part,

tournissent les plus nombreux contingents aux insurrections du Sud Oranais.

Ce pays est traversé par l'oued Guir et par ses tributaires, dont un des principaux est l'oued Zousfana, qui vient des oasis de Figuig.

L'oued Guir change plusieurs fois de nom; après avoir reçu l'oued Zousfana, on l'appelle oued Messaoud, Messaoura ou Saoura. Sa vallée est une suite d'oasis et de villages, avec de l'eau abondante à chaque étape, et des ressources variées jusqu'au Gourara. Le voyageur allemand Rohlfs dit qu'on l'appelle Ghaba (la forêt) à cause de ses nombreux palmiers.

Expédition du général de Wimpfen (1870).

Au commencement de l'année 1870, des incursions des tribus marocaines ayant eu lieu sur notre territoire, le général de Wimpfen, commandant alors la division d'Oran, sollicita et obtint l'autorisation de conduire une expédition au centre même de ce foyer d'hostilité.

Au mois de mars 1870, il rassembla donc une colonne nombreuse [1] aux puits d'Aïn ben Khelil, et se porta sur le Zegdou. Il laissa un poste, pour jalonner sa route, aux oasis de Bou Kaïs, dont les cultures magnifiques s'étendent sur 40 ou 50 hectares, et traversa l'oasis de Kenadsa (30 kilomètres de l'oued Guir), dont la zaouïa, très vénérée, envoie de nombreux missionnaires dans le Tell algérien.

[1] 1500 hommes d'Infanterie, 12 escadrons, 600 chameaux, des cavaliers de goums, 3 sections d'artillerie.

Le 11 avril, la colonne arriva sur les bords de l'oued Guir. Une crue subite venait de gonfler le fleuve; large alors comme un bras de mer, « ses vagues écumantes bondissaient comme les flots d'une mer en courroux ».

Tout ce pays est remarquable par la richesse de ses cultures et de ses pâturages toujours frais [1]. On descendit le fleuve pendant deux étapes, et, le 15 avril au matin, on arriva « au point nommé Bahariat, ou les petites mers, parce que c'est la partie la plus large de cette riche vallée, dont la fertilité est due aux crues périodiques d'une rivière qui, petite image du Nil, féconde de ses eaux des surfaces très étendues ».

« .... Au centre de ces lagunes, et sur une étendue de 8 à 10 kilomètres, s'élèvent des dunes qui forment une espèce de grande place forte naturelle où les Douy Menia s'étaient réunis avec leurs troupeaux et leurs richesses. »

Cette très forte position fut attaquée et enlevée le 15 avril. Le rapport du général de Wimpfen évalue à 16,000 le chiffre des populations concentrées autour de ce point, dont 7 à 8,000 en armes.

Deux jours après, la colonne, ayant reçu les otages comme garantie des conditions de paix, rétrograda.

Pendant cette expédition, le poste de Bou Kaïs avait été attaqué à plusieurs reprises. Le général de Wimpfen voulut châtier les coupables de cette agression et se porta snr l'Aïn Chair.

Cette oasis est dominée par un ksar fortifié. Deux cents coups de canon furent tirés sur son enceinte de terre; mais les projectiles passaient « comme une vrille

[1] On évalue à 150,000 les palmiers de l'oued Guir.

dans une planche », sans produire d'effet sérieux. L'attaque fut ordonnée ; l'oasis fut enlevée; mais les efforts des assaillants furent arrêtés par la résistance du ksar. Cette affaire coûta 14 tués et 130 blessés.

Le lendemain eurent lieu quelques pourparlers que l'on voulut bien considérer comme un acte de soumission, et la colonne reprit sa marche.

Cette expédition, qu'il nous a paru intéressant de résumer, a permis de connaître un pays sur lequel on avait peu de renseignements, et d'apprécier l'appui que nos dissidents peuvent trouver chez les tribus marocaines.

El Bahariat est à 14 jours de caravane de Gourara et à 17 jours du Touat, à travers un pays peuplé et cultivé.

Si la France avait porté ses frontières sur l'oued Saoura, elle aurait pu dominer le pays, en assurer la sécurité, et peut-être ouvrir à son commerce cette route très avantageuse.

Le Sahara n'est donc pas le désert que l'on avait cru. Il est parsemé d'oasis appartenant à des tribus rivales, souvent en guerre les unes contre les autres, et sur lesquelles les chefs religieux seuls exercent une influence sérieuse.

Les oasis sont, en quelque sorte, les points de repère des tribus nomades dans leurs migrations périodiques; migrations de quelques journées seulement pour les unes, migrations à très longs parcours pour les autres. C'est là qu'elles emmagasinent leurs grains, qu'elles déposent leurs réserves, sous la garde d'une population sédentaire qui joue le rôle de fermiers et qu'on appelle *Khammès*. L'oasis est toujours entourée d'une enceinte ;

elle est irriguée par des puits et renferme des cultures de légumes, d'orge, mais surtout de palmiers dont les dattes sont, avec les laines, la principale denrée d'échange avec les produits du Tell.

Au centre de l'oasis est un *ksar*, village fortifié susceptible d'une très grande résistance.

L'attaque d'Aïn Chair est venue après bien d'autres en donner la preuve. Le ksar est une fortification imprenable pour des Arabes, qui n'ont ni canons, ni engins de siège [1].

4° MONTAGNES DES KSOUR ET OASIS DES OULAD SIDI CHEIKH.

La limite méridionale des Hauts-Plateaux est formée par une suite de montagnes importantes dont les directions de fractures rappellent les directions ordinaires du nord de l'Afrique. Leurs altitudes dépassent 2,000 mètres à certains sommets, et plusieurs massifs ont souvent une grande importance. Nous leur donnons, dans leur ensemble, le nom de **Chaîne saharienne.**

Dans la province d'Oran, cette chaîne se subdivise de la manière suivante, en allant de l'ouest à l'est :

Les montagnes des Ksour, entre Figuig et Géryville;
Le massif secondaire du Ksel, à l'est de Géryville;
Et le Djebel-Amour, jusqu'au méridien de Laghouat.

1 En 1838, Abd el Kader, qui avait des troupes régulières et de l'artillerie, assiégea pendant neuf mois le ksar d'Aïn Madhi avant de s'en rendre maître.

On connaît aussi les énergiques résistances des ksour de Zaatcha et de Laghouat.

Les **montagnes des Ksour** sont composées des masses suivantes :

Djebel Maïz, au nord de Figuig;

Djebel Grouz, à l'ouest de Figuig;

Djebel Beni Smir et djebel Mzi, entre les branches supérieures des cours d'eau tributaires de l'oued Zousfana;

Mir el djebel, djebel Mekter, djebel Djara, à la tête des eaux de l'oued Namous.

La chaîne s'affaisse ensuite; elle se prolonge par de longues arêtes parallèles de peu d'épaisseur et d'une faible altitude, dessinant de longs couloirs qui ouvrent, de l'ouest à l'est, des communications assez faciles entre les ksour.

Il est très à remarquer que ces montagnes ne forment nullement la ligne de partage des eaux entre le versant saharien et le versant des Hauts-Plateaux. Cette ligne de partage se trouve très au nord de leurs crêtes; on pourrait la jalonner ainsi : puits de Magroun, sebkha de Naâma, Géryville, à une altitude qui varie entre 1200 mètres vers Magroun et 1000 mètres à Géryville.

Les massifs sont presque exclusivement composés de roches de grès, fracturées, démolies, bouleversées, offrant, pour ainsi dire, la navrante image d'une effroyable destruction. Ce sont d'immenses ruines dont les matériaux gisent de toutes parts dans un complet désordre; cependant on reconnaît que les escarpes sont ordinairement orientées au nord. Ces roches, dépouillées de végétation, s'effritent sous l'action successive des eaux, de la chaleur, et des vents; leurs débris couvrent les plaines desquelles elles émergent. Ce sont tantôt, comme sur les Hamada, des cailloux de toute grosseur, aux angles vifs, recouverts d'une espèce de vernis noi-

râtre d'origine organique; tantôt des sables fins et secs qui s'accumulent en dunes mouvantes; tantôt des masses plus ou moins argileuses qui retiennent les eaux et forment des garaas, des daïas, étangs ou marais. Les montagnes dominent les plateaux d'environ 1000 mètres; leurs escarpes aux parois verticales leur donnent un aspect assez imposant; ce sont des citadelles colossales qu'il a fallu souvent enlever de vive force. Les Amour en font encore leurs réduits, et, chaque fois que l'on voulait les châtier, il fallait pénétrer dans des gorges où nulle piste n'est tracée, et en gravir les rochers sous le feu de l'ennemi embusqué.

Les plus hautes crêtes du djebel Beni Smir, du djebel Mzi, du Mir el djebel, ont été ainsi emportées d'assaut en 1881-1882, pendant l'insurrection de Bou Amama, à la suite de laquelle nous avons définitivement affirmé notre puissance en créant la redoute d'Aïn Sefra, et en ouvrant plusieurs routes militaires pour traverser les montagnes.

Ksour et vallées sahariennes.

Des montagnes des Ksour descendent vers le Sud cinq rivières principales dont les vallées coupent les routes de Figuig à Laghouat, et sont les directions naturelles des nomades dans leurs migrations périodiques du nord au sud, et réciproquement.

Ce sont, de l'ouest à l'est :

L'oued Zousfana, l'oued Namous, l'oued Gharbi, l'oued Seggueur, l'oued Zerghoun.

Leurs vallées indiquent les lignes d'eau et ouvrent,

par conséquent, les routes naturelles entre le Sahara et les Hauts-Plateaux depuis la frontière marocaine jusqu'à Géryville.

Oued Zousfana. — L'oued Zousfana est tributaire de gauche de l'oued Guir; il est le grand collecteur d'une vaste région montagneuse dont les eaux viennent se réunir dans le pays de Figuig.

La branche maîtresse, qui descend directement du nord au sud, sous différents noms, commence aux environs d'Oulakak, à 20 kilomètres à l'ouest de Sfissifa.

Au point d'El Attatich, elle reçoit (r. d.) les eaux qui viennent de Souf Kesser, du djebel Melah, et l'oued el Kheroua qui dessine une longue vallée de l'ouest à l'est, sur le versant nord du djebel Maïz.

Au pied de cette montagne il faut citer le point d'eau d'Hadjerat es Sem.

La masse du djebel Maïz est limitée au sud par la vallée de l'oued Tisserfin parallèle à la précédente; elle sépare le djebel Maïz du djebel Grouz. Ces deux vallées ouvrent les routes d'Ain Chaïr.

L'oued Zousfana contourne à l'est les oasis de Figuig, et à 25 kilomètres plus au sud, près de Nakhelet el Brahimi, il se réunit à l'oued **Dermel**, dont le cours est également dirigé du nord au sud et qui ouvre le col de Founassa, entre le Mzi et le Mir el djebel (route de Figuig à Sfissifa).

L'oued Dermel reçoit (r. d.) la rivière d'Ich, qui contourne à l'ouest le massif du Mzi. On voit donc quelle est son importance pour les communications entre

Figuig et le cercle d'Aïn Sefra, la distance entre ces deux points étant d'environ 130 kilomètres.

Plus au sud, l'oued Zousfana reçoit (r. d.) l'oued **Fendi**, dont les eaux arrosent les belles oasis de Bou Yala et de Fendi.

Figuig. — Le pays de **Figuig** comprend neuf ksour réunis dans une même enceinte. Le plus important est celui de Zenaga. On en a estimé la population totale à plus de 15,000 habitants, ayant 3,000 fusils.

« C'est une grande forêt de palmiers, entourée de villages qui paraissent se toucher. Une ravissante verdure forme comme le fleuron de ce paysage, d'où se dégagent d'élégantes mosquées et de blancs minarets. Une longue muraille en pisé, surmontée de nombreuses tours, enferme le tout... Enfin un cercle de petites montagnes ont l'air d'avoir été plantées exprès pour rompre l'effort des vents violents du nord et pour opposer une barrière aux sables du désert [1].»

Elles sont composées de roches de forme dentelée, et sont séparées par des cols assez faciles.

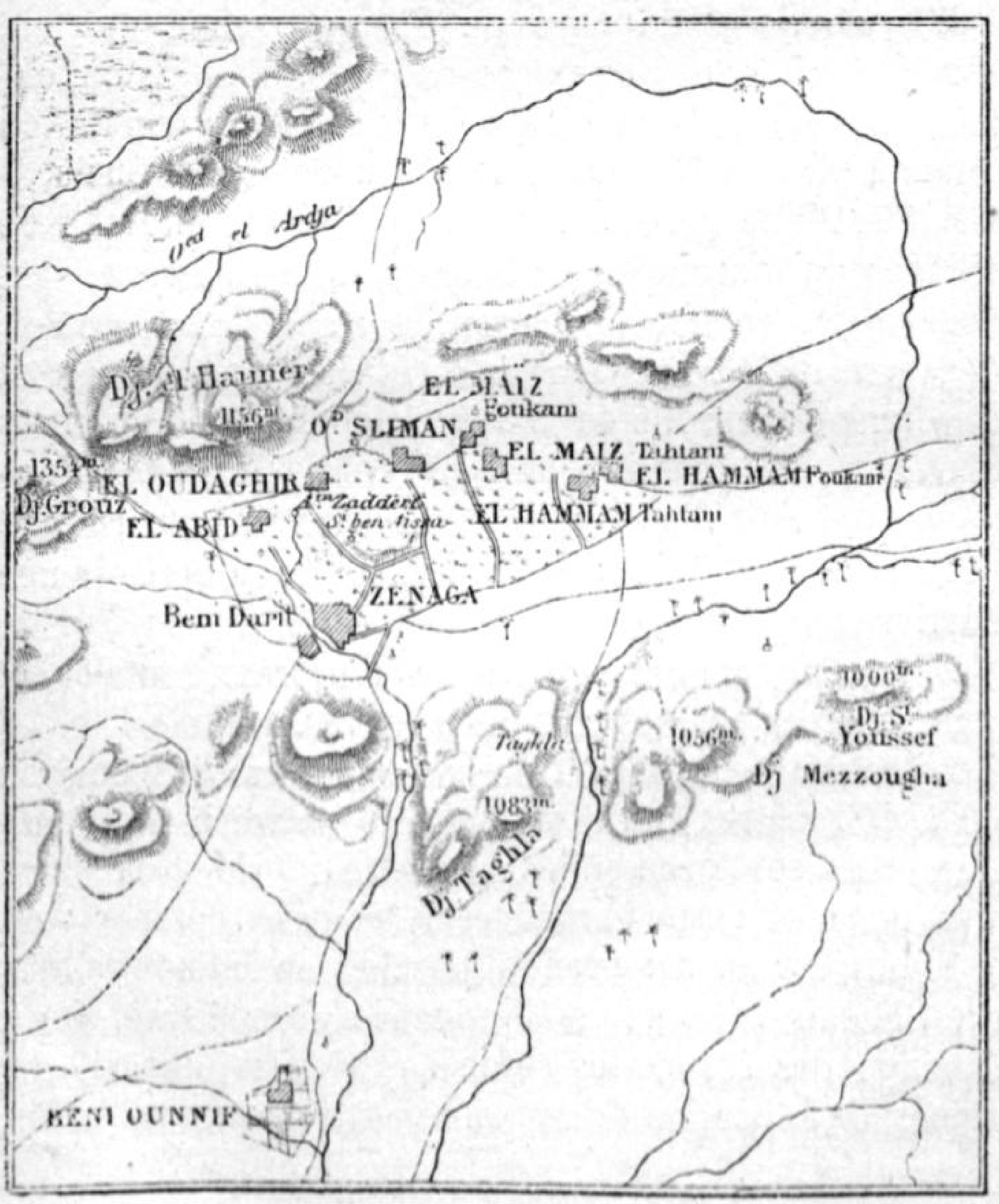
Le relief de la plupart de ces hauteurs est d'environ 60 à 100 mètres au-dessus du terrain avoisinant. Quelques-unes sont accessibles pour l'artillerie et dans une situation d'où l'on commanderait les oasis.

Figuig est un des grands marchés entre les produits du Soudan et ceux de l'industrie européenne. On y échange des soies, des cotons, des toiles, du sel, des armes, de la poudre, de menus objets : ciseaux, aiguilles,

[1] Itinéraire de Géryville à Figuig, par le capitaine Perrot (*Spectateur militaire*, 1881).—Notes sur Figuig, par le capitaine de Castries (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1882).

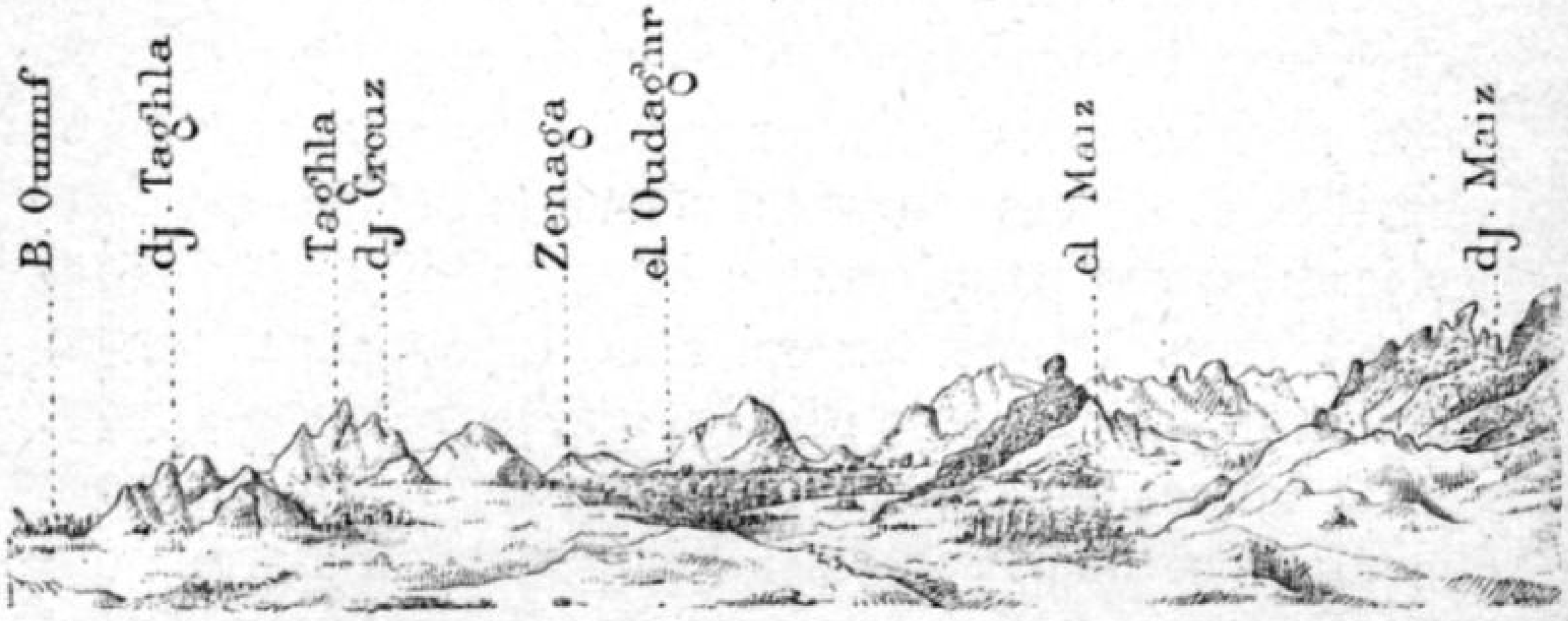
miroirs, etc., contre l'ivoire, la poudre d'or, les plumes d'autruche, les cuirs, les esclaves, etc.... du pays des nègres. Il arrive chaque année deux ou trois caravanes du Gourara, qui est à 16 jours de marche.

Environs de Figuig [1].



[1] D'après les travaux de MM. de Castries, capitaine, Delcroix et Broselard, lieutenants.

Vue panoramique de l'oasis de Figuig.



Les habitants de Figuig n'ont jamais laissé pénétrer un Français dans leur enceinte; ils refusent de commercer avec nous, et prétendent avoir les bénéfices de la neutralité, ce qui ne les empêche pas de prêter appui à tous les dissidents de notre frontière saharienne.

En 1868, la colonne du colonel Colonieu vint camper aux portes mêmes de l'oasis, sans y pénétrer.

En 1870, des instructions spéciales avaient été données au général de Wimpfen pour qu'il évitât un conflit avec les populations de Figuig.

En 1882, lors de la poursuite de Bou Amama, des colonnes se rapprochèrent de Figuig. Les habitants manifestèrent chaque fois leurs intentions belliqueuses en sortant en armes de leurs oasis. Une fois même, à la suite d'un engagement de nuit avec les insurgés, qui s'étaient réfugiés sous leurs murs, les projectiles ayant atteint leurs jardins, ils vinrent en grand nombre attaquer le détachement français et chercher à lui couper la retraite.

Cette insulte est restée impunie. Elle aurait pu être le motif d'une action militaire sérieuse contre ce repaire.

Si l'on voulait attaquer Figuig, il faudrait, a-t-on dit, s'attendre à trouver derrière ses murs tous les guerriers de la région; mais on a exagéré l'importance de ses murailles et de ses tours. La véritable défense est dans ses jardins, ses palmiers, ses clôtures enchevêtrées, et surtout dans l'esprit guerrier et indépendant de sa population. Les gens de Figuig, que le tracé de la frontière a laissés en dehors de notre territoire, ne sont que nominalement soumis à l'empereur du Maroc, qui n'exerce chez eux aucune autorité effective, mais dont ils réclament l'intervention dans les questions internationales, lorsque leurs intérêts le leur conseillent.

Sans attaquer de vive force l'oasis, ce qui nécessiterait un effort considérable, et entraînerait, sans doute, des sacrifices importants, il serait possible de ruiner les ksour par un bombardement et d'amener ainsi à composition ces populations malveillantes, dont l'insolente attitude porte atteinte au prestige de notre puissance et chez lesquelles nos ennemis sont toujours sûrs de trouver appui et refuge; mais l'occupation permanente de ces oasis nous obligerait à nous immiscer dans leur administration, dans leurs procédés commerciaux[1], et nous entraînerait probablement dans des difficultés nombreuses.

[1] Une des questions les plus délicates à régler avec les tribus qui commercent avec le Soudan, est celle du trafic des esclaves. La condition de l'esclave dans la société arabe est d'ailleurs fort douce. C'est un membre de la famille, traité comme les autres serviteurs et vivant de la vie commune, sans être pour personne un objet de mépris. La femme esclave, épousée par le maître, a les mêmes prérogatives que la femme libre, et les enfants jouissent de droits égaux à ceux des autres. L'empereur du

Outre les ksour dont nous avons parlé, de nombreuses oasis sont disséminées dans la contrée.

Les Zenaga sont les maîtres réels de Figuig. Leurs jardins occupent plus d'un quart de la superficie de l'oasis ; ce sont eux qui possèdent la plus grande partie des palmiers des oasis voisines. Ils ont 1600 fusils. Leurs querelles avec leurs voisins d'Oudaghir pour la possession des eaux de l'Aïn Zaddert ont maintes fois ensanglanté les ksour, qui sont ainsi divisés en deux sofs très hostiles.

Les Amour sont, pour ainsi dire, l'unique tribu nomade de l'oasis de Figuig, aux environs de laquelle ils campent exclusivement.

Ich est le dernier ksar marocain à l'est de Figuig, à l'extrémité d'un long et pénible défilé, au pied d'une montagne qui l'abrite des vents du nord, sur le bord de l'eau, avec un millier de palmiers et 200 habitants.

Oued Namous (rivière aux moustiques).—Il reçoit ses premières eaux des environs de la sebkha de Naâma ; une de ses branches supérieures coule dans la vallée, orientée du nord au sud, qui unit la sebkha à Tiout et fournit des eaux abondantes à cette oasis.

Un peu plus au sud, il se réunit à l'oued qui draine les eaux du versant nord du Mir el djebel et du djebel Mekter, entre Aïn Sfissifa et Aïn Sefra.

Après avoir traversé les montagnes dans le kheneg el Hadjadj, il reçoit les eaux de leur versant sud par la rivière des Moghar.

Un des points les plus importants de sa vallée infé-

Maroc, plusieurs des chefs des Oulad Sidi Cheikh, Bou Amama, etc., descendent de femmes noires esclaves.

rieure est el Outed (Outidat), point d'étape des nomades lorsqu'ils se portent de Figuig à Laghouat et cherchent à se tenir en dehors de notre atteinte.

Aïn Sfissifa est bâti en amphithéâtre sur un plateau incliné à l'est et taillé à pic à l'ouest; le climat est trop froid pour que les palmiers puissent y pousser. Le ksar est pauvre, mais la position est militairement importante. Il doit son origine à la koubba de Lalla Sfixa, mère des Oulad Nahr, une fraction dissidente des Oulad Sidi Cheikh.

Aïn Sefra, à 30 kilomètres en aval dans la vallée de l'oued Sfissifa, est plus important; le village renferme 800 habitants. Les jardins sont bien cultivés, les palmiers commencent à se montrer. Le ksar est adossé à des dunes élevées qui, au coucher du soleil, bordent d'une tranche dorée le pied des escarpes sombres du djebel Mekter, et dont les sables menacent maisons et cultures d'un envahissement prochain.

C'est ce point qui a été choisi en 1882 pour l'établissement du poste avancé dans les montagnes sahariennes. On a construit une redoute, de vastes magasins, des casernements, etc., enveloppés par une chemise de pierre d'un grand développement. Ce poste commande la longue vallée longitudinale du nord des montagnes, et quelques-uns des passages; mais il n'a qu'une action éloignée sur les débouchés de Sfissifa et de Tiout. Il est en communication optique avec Mecheria par un observatoire situé sur le djebel Aïssa.

Dans une des vallées supérieures du djebel Aïssa, on a installé un sanitorium qui reçoit les malades et où

vient s'installer, pendant la saison chaude, une partie de la garnison d'Aïn Sefra, dont le séjour est pernicieux.

Tiout, environ 800 habitants, au milieu de montagnes de grès dont les dépressions ont été aménagées en canaux et en réservoirs pour les eaux, qui sont abondantes; leurs dérivations arrosent de belles cultures d'orge, de vignes, et de palmiers. Les indigènes, dans leur langage imagé, disent : « Il y a à Tiout un fleuve comme le Nil, une véritable mer. » Les maisons sont mieux bâties que dans les autres ksour. Tiout renferme un certain nombre de serviteurs des Tedjâna et des descendants de Sidi Ahmed ben Youcef, qui sont nos alliés naturels.

Tiout est donc une position facile et importante à garder. Elle commande en outre la tête de la vallée de l'oued Namous, où se trouvent en aval les deux ksour de Moghar [1].

Moghar Foukani (Moghar supérieur), 4,000 palmiers, et **Moghar-Tahtani** (Moghar inférieur), 15,000 palmiers, sur l'oued Namous, au sud de Tiout. Ces deux ksour ont été les foyers où a pris naissance, en 1880, l'insurrection de Bou Amama. On l'appelait le sultan de l'oued Namous.

Ces ksour ont été visités, pour la première fois, en

1 On voit sur des rochers, aux environs de Tiout, des dessins représentant des éléphants, des antilopes, etc , auxquels on attribue une antiquité très grande; puis une tête de Christ, ce qui a fait supposer qu'à une époque relativement plus récente, l'influence européenne avait déjà pénétré jusque là.

1847, par la colonne du général Cavaignac, et les oasis rasées.

Ils servent de dépôt aux Hamïan Gharaba.

Situés au sud des montagnes, ils permettent de surveiller les mouvements des Sahariens. On y a placé (1883) un détachement de spahis en poste avancé.

Oued Gharbi. — Il est formé de deux branches :

Dans la vallée de la branche occidentale sont les ksour d'Asla, de Chellala, de Bou Semghoun et d'En Nkhaïla.

Dans la vallée de la branche orientale (oued Beredad), sont les Arbâouat et el Abiod Sidi Cheikh.

Plus au sud, dans la vallée même de l'oued Gharbi, Benoud et les puits de Mengoub à l'entrée des Areg.

Cette dernière ligne d'eau est très importante; c'est celle que suivent d'ordinaire les caravanes qui vont au Gourara après s'être organisées à El Abiod.

Asla est perché en nid d'aigle sur une colline rocheuse ; entouré d'une muraille flanquée de cinq grosses tours, avec des ruelles malsaines, des maisons misérables ; les jardins sont assez bien entretenus, abrités contre les vents du nord et du sud par deux chaînes parallèles ; environ 1200 palmiers.

Chellâla Dahrania (Chellâla du Nord) (alt. 1095m) est plus important; c'est un ksar de 700 habitants environ, avec des eaux abondantes et de beaux jardins. Si Hamza (des Oulad Sidi Cheikh) y avait une maison construite à la française.

Un peu plus loin se trouve **Chellâla Gueblia** (Chellâla du Sud), petit ksar d'une centaine d'habitations.

Ces villages nous ont toujours été peu sympathiques. En 1867, ils ont donné appui aux prétentions de Si Lala ; on y a livré combat.

En 1881, c'est près de Chellâla que les contingents de Bou Amama vinrent offrir le combat à la colonne du colonel Innocenti, dans la vallée ou feidj de Milagh (19 mai). Nos goums ayant été ramenés sur le convoi, il en résulta un certain désordre et des pertes sensibles.

Bou Semghoun (alt. 986m), eaux abondantes, environ 10,000 palmiers, 600 habitants. Koubba de Sidi Ahmed Tedjini.

En Khaïla, ksar ruiné.

Les Arbaouat : Arba Foukani (Arba = piton), 150 habitants.

Arba Tahtani (300 habitants), cultures de palmiers, grenadiers, figuiers, pêchers, etc.

Tous ces villages sont affreusement misérables; population chétive, étiolée par la vie déprimante des ksour.

El Abiod Sidi Cheikh : cinq ksour groupés autour de la koubba de Sidi Cheikh [1]. Cette koubba a été détruite par le colonel Négrier pendant l'insurrection de 1882, et les ossements du marabout transportés à Géryville. Les maisons des ksour sont pour la plupart ruinées et toute la population avait émigré; mais on n'a point coupé les palmiers, et ce centre peut reprendre son ancienne importance, si la koubba est réédifiée et

[1] Voir au chapitre des confréries religieuses.

redevient le lieu de pèlerinage des Sahariens, dont les dons reconstitueront rapidement ses richesses.

C'est à El Abiod que s'organisaient les caravanes des Trafi et des Hamian pour le voyage annuel du Gourara ; c'est une des raisons de l'importance acquise par cette oasis.

Oued Seggueur. — Sa vallée est très importante par la route qu'elle ouvre vers le Touat. Elle reçoit ses premières eaux du massif du Ksel et des environs de Géryville même, par un réseau très développé de vallées dont la principale est l'oued Ghassoul.

Ghassoul, ksar de 300 habitants ; l'eau, très abondante, coule en tout temps.

A l'oued Ghassoul viennent se réunir les eaux qui descendent d'Aïn el Orak (route de Géryville aux Arbâouat) et du ksar de Kenakda (route des Arbâouat à Ghassoul).

Les sinuosités décrites par l'oued Seggueur pour descendre de Ghassoul à Brézina sont extrêmement accentuées.

Brézina (alt. 560m), environ 8,000 palmiers, à la limite méridionale des montagnes, nœud important de communications ; c'est la vigie de Géryville vers le Sud, comme Moghar est celle d'Aïn Sefra.

Près de Brézina, la rivière perce la montagne en coulant dans un tunnel naturel. C'est au sud de Brézina qu'elle prend le nom d'oued Seggueur.

A environ 25 kilomètres plus au sud et à 2 kilomètres à l'ouest de l'oued Seggueur, est le ksar abandonné de

Si el Hadj ed Din. La koubba a été détruite par la colonne de Sonis en 1868.

L'oued Seggueur reçoit ses premières eaux du plateau d'Aïoun bou Beker, au pied des montagnes du Ksel, d'où descendent également les ruisseaux qui forment l'oued Sidi en Nasser, tributaire des Hauts-Plateaux.

Sa vallée est ainsi une des directions les plus habituellement suivies par les nomades ; elle a, par cela même, une importance particulière.

Entre l'oued Gharbi et l'oued Seggueur, on pourrait citer encore plusieurs petits oueds moins importants et moins connus, qui reçoivent leurs eaux de la dernière avant-chaîne saharienne entre El Abiod et Brézina. Ils coupent les routes d'El Abiod et de Benoud à Sidi el Hadj ed Din et en indiquent les points d'eau.

Oued Zerghoun.— A l'est de l'oued Seggueur, on indiquerait aussi un ou deux oueds de même nature, jusqu'à l'oued Zerghoun, qui reçoit les eaux du massif principal du Djebel-Amour, et dont les vallées supérieures, creusées entre des montagnes qui atteignent près de 2,000 mètres, sont directement opposées à celles que l'on considère comme la tête du Chelif. Elles passent au pied du djebel Touila et se réunissent au ksar d'el Macta (1064^{m}), sur la route de Géryville à Laghouat. Plus bas, l'oued s'appelle oued Melah, oued el Douma, et passe à **Tadjerouna** (alt. 873^{m}), légumes et céréales, mais peu de palmiers, ksar des Oulad Yacoub, à la limite méridionale des montagnes.

L'oued Zerghoun a pour tributaire (r. d.) l'oued Mellala, qui descend des hauteurs de Sidi Brahim (1422^{m}) et passe à **el Maïa** (945^{m}), ksar très pauvre, avec des palmiers chétifs, à 8 kil. à l'ouest de Tadjerouna.

BIBLIOTHÈQUE ... LIBRAIRIE

Tous les oueds que nous venons de citer s'arrêtent à une distance moyenne de 120 kilomètres des montagnes sahariennes, à la limite de la zone des Areg, dans laquelle leurs vallées disparaissent et où on ne trouve plus d'eau.

Montagnes des Ksour.

On donne le nom de djebel **Grouz** aux montagnes encore peu connues qui s'étendent entre Aïn Chaïr et Figuig.

Le djebel **Maïz**, au nord de Figuig, est un massif isolé, singulièrement abrupt et fracturé, dont l'altitude est de 1950 mètres environ. Il est entouré par les vallées supérieures des oueds qui se réunissent à Figuig.

Le djebel **Beni Smir** (2,000m) est compris entre l'oued de Figuig et l'oued d'Ich.

Le djebel **Mzi** (2,200m) est la masse culminante de cette région, entre l'oued d'Ich et le teniet Founassa.

Ce passage très difficile sépare le djebel Mzi du Mir el djebel; il a été amélioré par les travaux de nos colonnes, et offre aujourd'hui la direction la plus courte et la meilleure, en partant des postes d'Aïn Sfissifa et d'Aïn Sefra, pour marcher sur Figuig.

Le **Mir el Djebel** (2,100m) est compris entre le teniet Founassa et le teniet Djeliba. Ce dernier passage, qui conduit directement de Sfissifa aux Moghar, est ort mauvais.

Le djebel **Mekter** est compris entre le teniet Djeliba et la route de Tiout aux Moghar par le kheneg el Hadjad et la vallée de l'oued Namous.

La direction générale de l'ensemble des massifs que nous venons de citer est celle des plissements du nord de l'Afrique; mais, comme nous l'avons dit, leurs crêtes présentent des brisures dans tous les sens. L'intérieur des massifs offre l'aspect de véritables cratères d'effondrement, et les couches bouleversées en tous sens montrent toutes les inclinaisons, depuis l'horizontale jusqu'à la verticale. Ces montagnes sont, en partie, boisées : thuyas et quelques chênes.

Dans toute cette région, les térébinthes atteignent des proportions considérables.

Les ravins qui les déchirent et les plaines qui les séparent offrent de riches pâturages. Le palmier prospère dans les vallées, généralement bien arrosées. L'hiver est donc tempéré dans les plaines, tandis que la neige, couvrant les sommets pendant plusieurs mois, assure le régime des eaux et la fertilité des régions inférieures. « Le printemps est surtout admirable; la flore saharienne transforme les plaines en parterres parfumés, et les sources, alimentées par la fonte des neiges, jaillissent plus abondantes; la limpidité du ciel y est en tout temps sans égale [1]. »

« Le fond des pâturages est l'alfa; mais une infinité d'autres plantes, que les troupeaux affectionnent, y croissent à profusion. Le bouz (épi de l'alfa), qui constitue un fourrage aussi nourrissant que l'avoine, y est superbe; et, en outre, comme il se forme plus ou moins tôt, suivant l'exposition et l'élévation des sites, il peut s'y cueillir pendant au moins deux mois (mars et avril).

1 *Le Cercle d'Ain Sefra* (1883), par le capitaine de Beauval; intéressant travail auquel nous avons emprunté une partie des renseignements suivants.

Les eaux, sans aucun aménagement, s'y présentent, toute l'année, abondantes, sur des points nombreux et rapprochés.

Le bœuf des Amour, petit et trapu, la chèvre, mais principalement le mouton et le chameau, s'y multiplieront dans de grandes proportions, lorsque la sécurité du pays sera assurée, que les tribus n'auront plus à craindre d'être continuellement razziées par leurs voisins, et qu'elles trouveront à écouler leurs produits vers le Tell.

Il y a des palmiers à Ich, à Tiout, et aux Moghar; mais la région dattifère proprement dite s'étend autour et au sud de Figuig. En dehors de la grande oasis, de nombreux bouquets de palmiers jalonnent le cours de l'oued Zousfana et de ses affluents. Exploitées par les seuls habitants de Figuig, ces plantations sont loin d'avoir l'extension dont elles sont susceptibles; il suffirait de quelques travaux pour les développer, et les deux rives de la rivière, jusqu'à une grande distance dans le Sud, pourraient être transformées en une forêt véritable. En effet, l'oued Zousfana est le collecteur de masses d'eaux considérables qui alimentent de grandes nappes souterraines; sur tous les points où l'on voit des touffes verdoyantes, l'eau est à fleur de terre. « Plusieurs ksour ont existé dans ces bosquets; mais ils ont été abandonnés faute de protection. Ici encore, c'est au manque de sécurité qu'il faut s'en prendre, si cette terre ne rend qu'une faible partie de ce qu'elle pourrait produire. »

Les ksour actuels de la région sont fort misérables; Tiout, les Moghar, et le petit ksar d'Ich ont seuls conservé une certaine apparence prospère, grâce à leurs palmiers. Cependant plusieurs d'entre eux étaient jadis

assez importants. Sfissifa a compté, dit-on, plus de 1000 habitants; Aïn Sefra atteignait le même chiffre de population. Tous sont appelés à se relever rapidement, car l'eau y abonde; à Aïn Sefra, Sfissifa, Tiout, les terrains irrigables sont très étendus; les Moghar sont bien situés, bien plantés, bien arrosés.

En dehors des ksour nous citerons quelques points remarquables :

Hadjerat el Meguil, sur l'oued Dermel, un des camps du général Colonieu, où l'eau coule à pleins bords pendant 3 kilomètres, présente des profondeurs de 2 à 3 mètres, entretient des rives verdoyantes, et pourrait servir à fertiliser de grands espaces en aval;

Oulakak est une des sources de l'oued Mader el Ahmar; il s'y trouve une fontaine d'un grand débit, et, un peu plus à l'ouest, une autre source du même cours d'eau, presque aussi abondante que la première; les terres qui avoisinent ces sources sont très bonnes; à quelques kilomètres plus au sud, l'oued Mader el Ahmar (d'ed Dighem à ed Doghima) présente encore de bons terrains de culture; on y trouve de très beaux térébinthes;

Aïn Gharnoug, sur le même oued, à la sortie du chabet Touïla; les Médabia y ont encore des jardins et des champs d'orge;

Le point d'eau situé sur l'oued Kéroua à 16 kilomètres à l'ouest d'El Attatich; il se trouve en cet endroit, où l'eau abonde, un grand bois de térébinthes séculaires; c'est un des sites les plus séduisants du sud;

Fendi, susceptible d'une grande prospérité par l'abondance de ses eaux, le nombre de ses palmiers, l'étendue de ses terres irrigables;

Bou Jala, « endroit délicieux »;

Nakhelet el Brahimi, et des points nombreux sur l'oued Zousfana et ses affluents.

Les terres irrigables donnent de l'orge. Ce qui précède indique assez qu'avec quelques travaux leur superficie serait considérable. « Si l'eau n'est pas partout visible à l'œil nu, elle descend, en vastes nappes souterraines, des hauteurs où l'hiver laisse longtemps séjourner ses neiges, et qui, encore suffisamment boisées, conservent l'humidité. Ainsi, les puits creusés à Aïn Sefra ont plongé de suite dans une immense nappe d'eau coulant du Mekter; en face, dans la vallée de l'oued Mouïla, on voit sourdre en des points nombreux les eaux d'infiltration qui descendent du djebel Aïssa. Il en est de même dans le djebel Beni Smir, dans le djebel Grouz. »

Les montagnes des ksour sont bordées au sud d'une série d'avant-chaînes beaucoup moins élevées (Chebka Tamednaïa, djebel Kardacha, djebel Keridicha, djebel Karouba), par-dessus lesquelles, des sommets du Mir el djebel et du djebel Mekter, on aperçoit les plateaux pierreux des Hamada et l'horizon indéfini des Areg.

Le djebel Mekter est, à l'est, le dernier massif considérable de la chaîne des Ksour. La vallée de l'oued Namous circonscrit, de ce côté, la haute région montagneuse du Sud Oranais; elle est limitée à l'ouest par le grand collecteur qui descend sur Figuig et qui prend ensuite le nom d'oued Zousfana.

A l'est de Tiout, les montagnes s'affaissent. Ce sont d'abord les rides qui séparent les vallées supérieures de l'oued Namous et de l'oued Gharbi (djebel Djara, etc).

Elles ont l'orientation nord 1/4 est.

A l'est de l'oued Gharbi, les chaînes s'allongent en étroites arêtes dans la direction générale des plissements du nord de l'Afrique, dessinant entre elles de longues vallées, autrefois lits de fleuves considérables dont les eaux se sont vidées dans la mer saharienne par les brisures de leurs berges méridionales.

Entre l'oued Bou Semghoun et l'oued des Arbâouat, les principales rides portent les noms de djebel es Soum, djebel es Seba.

Entre la rivière des Arbâouat et l'oued Seggueur, l'aspect des montagnes est le même. Ce sont le djebel Bou Noukla à l'est des Arbâouat, le djebel el Ghiar entre Kerakda et Ghassoul ; au nord, le djebel Guerdjouma, dont les pentes dominent le défilé d'Aïn el Orak, route de Géryville aux Arbâouat.

Un pays très accidenté, sans crête maîtresse, réunit ces montagnes aux massifs du Ksel.

Vers le sud, jusqu'à Brézina, se succèdent une série d'arêtes parallèles, courtes et étroites, entre lesquelles coulent les eaux de l'oued Seggueur.

Le versant méridional de la région montagneuse est marqué par une mince arête rectiligne, sorte de long mur, aligné suivant les deux directions ordinaires des plissements de cette région, et très caractéristique dans son aspect. Bien que l'observation n'en ait pas été faite, il est à supposer que cette formation est due à la solidification de dunes, protégées maintenant par une enveloppe calcaire.

Il est difficile de déterminer d'une manière précise une limite nord à la région montagneuse du Sud Oranais.

En avant de la puissante muraille de 2,000 mètres

environ d'altitude, entre le djebel Maïz et le djebel Mekter, entre Figuig et Tiout, muraille qui sépare bien nettement les Hauts-Plateaux du Sahara, des crêtes, sans liaison marquée les unes avec les autres, surgissent du fond de l'ancienne mer intérieure. Ces îlots de montagnes ne sont évidemment que les parties culminantes des plissements anciens, érodés par de puissants mouvements torrentiels ou recouverts en partie par les sédiments qui ont comblé. le fond de cette mer.

Les plus remarquables sont les alignements formés par le djebel **Guettar,** qui sépare les versants des chotts Gharbi et Chergui, et le djebel **Aïssa** (1800^{m}).

Entre eux, se creuse un grand golfe de 50 kilomètres de large, séparé en deux bras par une crête moins importante que les précédentes, djebel Morghad, etc., entre Sfissifa et Magroun. Dans le bras occidental passe la route de Mecheria à Aïn ben Khelil et à Aïn Chaïr; dans le bras oriental est tracée la route de Mecheria à Aïn Sefra par Naâma et Mekalis.

La partie la plus creuse entre Aïn ben Khelil et Mecheria porte encore le nom de el Bahar (la mer).

Les sections de route entre Mecheria et Aïn ben Khelil, entre Mecheria et Aïn Sefra, ont été rendues praticables aux charrois.

La direction des crêtes est ici celle du nord 1/4 est.

C'est aussi la direction principale de la crête du djebel **Antar,** qui se dresse isolé à 1550 mètres environ d'altitude et se continue par le djebel **Amrag** jusqu'aux rives méridionales du chott Chergui.

Mais le plissement du nord de l'Afrique a contribué à relever la partie sud du djebel Antar. Au sommet de

l'angle formé par ces deux directions, est le poste de Mecheria, à l'extrémité du couloir qui sépare le djebel Antar de son avant-chaîne, le djebel Aniter, et, par conséquent, dans une situation exceptionnellement exposée aux violences des vents.

Oulad Sidi Cheikh [1].

Sur la frontière commune de l'Algérie et du Maroc est établie la grande tribu des Oulad Sidi Cheikh.

L'influence de cette tribu s'étend sur le Sahara tout entier.

La pacification du Sud dépend donc des relations que l'autorité française peut établir avec ses chefs influents.

Cette tribu a pour ancêtre le marabout Sidi Cheikh.

Les Oulad Sidi Cheikh se divisent en Gharaba (Occidentaux) et Cheraga (Orientaux). Ces derniers sont deux fois plus nombreux. Ces fractions sont séparées par des haines traditionnelles qui les arment sans cesse les unes contre les autres. Par moments, un accord survient pourtant entre elles pour s'opposer à l'ennemi commun.

D'après l'art. 4 du traité de délimitation conclu avec le Maroc, les Gharaba sont sujets marocains et les Cheraga sont sujets français; mais néanmoins les Gharaba, quoique Marocains, ont des ksour sur le territoire français, et encore on a omis de dire quelles étaient les

[1] On prononce dans la province d'Oran : Oulad Sidi Chihr; c'est l'orthographe donnée par *de Slane* et *Gabeau* (Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms de personnes et de lieux usités chez les indigènes de l'Algérie). Le général Parmentier a calculé que l'on pourrait écrire le mot de Cheikh de 160 manières.

fractions des Oulad Sidi Cheikh qui constituent les Gharaba et celles qui constituent les Cheraga. Les limites territoriales ne sont pas mieux fixées. On s'est borné à énumérer les tribus et les ksour qui appartiennent à l'une et l'autre puissance. Il résulte de ces singulières conventions que la France est autorisée à poursuivre ses sujets rebelles au delà des ksour qui appartiennent au Maroc, mais qu'on ignore souvent si l'ennemi que l'on poursuit relève de la France ou du Maroc. Des complications incessantes sont la conséquence de cet état de choses.

Il faut ajouter que, par suite de l'instabilité de la politique suivie à leur égard, nous sommes fréquemment en état d'hostilité avec les Cheraga comme avec les Gharaba.

Les premières relations avec les Oulad Sidi Cheikh datent de 1845, époque à laquelle le colonel Géry conduisit une colonne de reconnaissance dans le Sud Oranais. Les ksour étaient alors assez florissants. Ils avaient pour chefs Si Hamza qui commandait dans la région d'El Abiod, et Ben Tayeb qui commandait dans la région de Figuig.

Des relations d'amitié furent établies avec eux. Sept ans plus tard, par un coup de main hardi, Si Hamza, dont on croyait avoir à se plaindre, était enlevé au milieu de ses goums et conduit par surprise à Alger. Notre prestige était alors si grand que Si Hamza accepta le titre de khalifa des populations sahariennes. Il combattit dès lors avec fidélité pour notre cause. Ce fut pour appuyer son autorité, et pour le surveiller tout en même temps, que la construction de la redoute de Géryville fut décidée en 1853.

La puissance de Si Hamza grandissait chaque jour ;

c'est avec « un luxe tout asiatique, et une magnificence imposante » [1], qu'il venait, en 1858, à la tête de ses brillants cavaliers, au-devant de la colonne du général Durrieu. Cette puissance porta ombrage. « On regretta peut-être d'avoir investi un Arabe d'un aussi grand commandement. On oublia que, d'un autre côté, nous avions le plus grand besoin d'un voisin et d'un allié puissant, autant pour garder notre frontière que pour servir d'intermédiaire entre nous et les tribus plus éloignées. » On traita dès lors le grand chef avec moins d'égards. Sa fidélité ne se démentit pas cependant, jusqu'au moment où il mourut du choléra, à Alger, en 1861. Son fils et l'héritier de sa puissance, Bou Beker, mourut également l'année suivante à Alger; dès lors, semblent rompus les liens qui attachaient cette grande famille à notre service. Des froissements dans les rapports avec les bureaux arabes achevèrent leur désaffection, et le deuxième fils, Si Sliman, leva l'étendard de la révolte.

Il vint attaquer, à Aïoun Bou Beker, une petite colonne conduite par le lieutenant-colonel Beauprêtre, commandant supérieur du cercle de Tiaret, et la détruisit complètement (8 avril 1864). Lui-même fut tué.

Le commandement passa successivement aux mains de ses frères Mohammed et Ahmed, qui moururent en 1865 et en 1867, et ensuite à Si Kaddour, qui est actuellement encore le chef militaire, tandis que son neveu, Si Hamza, est l'héritier de l'autorité religieuse.

La conquête définitive de la région des ksour des Oulad Sidi Cheikh n'a eu lieu qu'à la suite des expéditions conduites dans ces montagnes, depuis le mois de

[1] Perrot, *De Géryville à Figuig*.

février jusqu'au mois de mai 1882, pour atteindre les tribus insurgées par Bou Amama, les rejeter dans l'ouest, et leur interdire l'accès de ces riches pâturages.

Le 11 avril 1882, les contingents ennemis furent rejoints et battus à l'oasis de Fendi, à environ 30 kilomètres au sud de Figuig. A la fin du mois, on les dispersait de nouveau à Souf Kesser, à 60 kilomètres au nord de Figuig.

Le 11 mai, on avait poussé jusqu'à 180 kilomètres à l'ouest de Figuig, à 35 kilomètres au delà d'Aïn Chair, et l'on culbutait de nouveau les tribus qui suivaient Bou Amama.

La création du poste d'Aïn Sefra et l'organisation de ce nouveau cercle ont pour but de maintenir désormais tout ce pays sous notre autorité directe. Ce résultat ne sera atteint qu'à la condition que les colonnes d'Aïn Sefra puissent facilement se porter sur le versant saharien, et couper en deux les tribus, en rejetant à l'est Trafi et Oulad Sidi Cheikh Cheraga; à l'ouest, Oulad Sidi Cheikh Gharaba, Beni Guir, Douy Menia, Oulad Djerir, en ne leur permettant de communiquer que par les déserts pierreux des Hamada et en leur fermant les routes des montagnes.

5° MONTAGNES DU KSEL ET DJEBEL-AMOUR.

Sous le nom de **Montagnes du Ksel** nous comprendrons l'ensemble des crêtes qui accidentent le pays à l'est de Géryville, et dont l'une des plus accentuées est celle du **Ksel**, entre Géryville et Stitten, dans les gorges de laquelle vit une tribu remuante, souvent insurgée,

les Laghouat du Ksel. Elle marque la séparation des eaux entre le versant des chotts et le versant saharien. Un de ses sommets culminants est le djebel Bou Derga, que l'on peut mettre en communication optique d'un côté avec le Kheider sur le chott Chergui, de l'autre avec le djebel Okba, près d'Aflou.

Les nomades qui se rendent au Sahara en passant à l'ouest du Djebel-Amour ont deux directions à suivre, à l'est ou à l'ouest du djebel Ksel ; d'un côté par Géryville, de l'autre par le plateau d'**Aïoun bou Beker**, où fu détruite la colonne Beauprêtre.

Ce plateau, de 10 à 12 kilomètres de l'est à l'ouest, à l'altitude de 1360 mètres, forme la séparation des eaux entre l'oued Sidi en Nacer, tributaire des chotts du Nord, et les affluents supérieurs de l'oued Seggueur. C'est le point de croisement des chemins qui répondent le mieux aux besoins des nomades de cette région. De là son importance géographique.

Parallèlement à la chaîne du Ksel, à moins de 20 kilomètres en descendant vers le chott Gharbi, on doit franchir le djebel **Tarf**, qui forme une sorte d'avant-chaîne entre Géryville et Sidi en Nacer, et, à une vingtaine de kilomètres plus loin, la ride appelée **Es Sekkin**, qui constitue à hauteur du kheneg **Azir** la berge même du bassin du chott.

Le Djebel-Amour.

Le Djebel-Amour n'est pas une montagne; c'est une haute région que l'on peut assez exactement limiter à

l'ouest par le chemin de Stitten, teniet Ouassa, El Maïa ; à l'est, par le chemin de Zenina à Tadjemout.

Une énorme muraille à pic, le **Kef Guebli** (les rochers du Sud) la termine brusquement au-dessus du Sahara. Un des points culminants de cette muraille est le Ras Merkeb (1580^{m}) au nord-ouest d'Aïn Madhi, d'où l'on découvre tout le massif du Djebel-Amour jusqu'au djebel Gourou au nord.

Le plan d'ensemble de sa surface s'abaisse vers le nord, où il est soutenu par des plis moins élevés.

Le djebel Sidi Lahssen (1408^{m}) et le djebel Archa, qui forment la cluse traversée par le Chelif en aval d'el Beïda, en sont les derniers accidents : ils forment caps sur les plaines du Nord ; de leurs sommets, on voit les avant-chaînes du Tell.

Cet épais massif, comme les autres massifs de la chaîne saharienne, est le résultat d'un plissement considérable de l'écorce terrestre et d'un exhaussement en forme de banquette. La direction du plissement principal est la direction ordinaire du nord de l'Afrique ; mais la masse paraît avoir subi un deuxième mouvement, par suite duquel elle a plongé à l'ouest en se brisant et s'escarpant en divers points à l'est.

Ce deuxième mouvement est manifesté par les directions du djebel Ksel et par celle du djebel Lazereg ; il en est résulté que plusieurs des rides qui accidentent la surface du plateau, comme, par exemple, le djebel Okba (1710^{m}), le djebel Gourou (1708^{m}), le djebel Bou Zid au nord d'Aflou, ont une crête orientée nord-est et présentent leur sommet culminant et une forte escarpe à leur extrémité orientale, tandis qu'à l'ouest la crête s'affaisse en pente adoucie jusqu'au plateau.

On trouve dans le Djebel-Amour des plaines élevées

ou de larges vallées de pâturages, des pentes qui ont été boisées, mais qui, de leurs anciens manteaux de forêts, n'ont conservé que des arbres isolés, détruits chaque jour par une dévastation inconsciente : thuyas, chênes verts, lauriers-roses.

Une des caractéristiques principales de la portion orientale du Djebel-Amour, sont les plateaux des **Gada**; on appelle ainsi d'immenses tables de rochers, découpées dans le massif par de profondes érosions. Nues, désolées, avec des murs de pierres éboulées, surmontées par des falaises à pic, presque partout inaccessibles, elles dominent de 50 mètres, de 60 mètres, de 100 mètres et plus, les vallées qui les entourent. La plus étendue est la Gada d'Enfous, comprise entre l'oued Mzi et l'oued Ghicha, les deux bras supérieurs de l'oued Djedi.

Au pied des Gada, on circule assez facilement dans des vallées presque toujours arrosées et herbeuses. Sur les plateaux, des pâturages variés offrent des ressources pour l'élevage des troupeaux. Il n'y a de difficulté à la marche que dans les ravines que l'on doit suivre en en descendant.

Le Kef Guebli au sud, qui a une épaisseur de 8 à 12 kilomètres, n'est au contraire franchissable que par un petit nombre de passages; ce sont : le teniet el Ouassa, chemin de Géryville à el Maïa;

Le teniet Melah, route de Taouiala à Tadjerouna; il est ouvert par l'oued Zergoun, qui, dans la montagne, s'appelle l'oued Melah et passe au pied de deux rochers de sel, d'une altitude de **1284** mètres, masses énormes de sel éruptif aux tons tantôt violets, tantôt blancs ou verdâtres, profondément ravinées par les eaux;

Le teniet ou Foumm Reddad, c'est la route d'Aflou à Aïn Madhi;

Le teniet Seklafa, ouvert par l'oued Mzi; c'est la route directe d'Aflou à Laghouat par Tadjemout.

Ces chemins sont tracés dans des vallées de fracture et relativement faciles; on ne trouve en dehors d'eux que des sentiers extrêmement rapides.

La montagne principale du Djebel-Amour est le djebel **Touila Makna** (la montagne longue des Makna), régulièrement profilée avec une cime de plus de 1900 mètres d'altitude. Elle domine le pauvre ksar et les pâturages de Bou Alem.

La ligne de séparation des eaux entre les deux versants passe au nord de Bou Alem, de Taouiala, et près d'Aflou, sur les plateaux. Là, sourdent de nombreuses sources qui se réunissent en ruisseaux d'eaux limpides, remplissent des cuvettes poissonneuses, se perdent dans de petits vallons de prairie, arrosent des terres fertiles mais non cultivées, et forment un ensemble pittoresque fort rare à rencontrer en Algérie. Ce sont les sources du Chelif, celles de l'oued Zergoun et de l'oued Mzi.

Autrefois, des eaux torrentueuses ont dû remplir jusqu'au bord ces étroites vallées. Lorsqu'elles se sont écoulées, elles ont, dans leur course rapide, ruiné leurs berges, de sorte que les assises supérieures des terrains, suspendues en toits à peu près horizontaux, et manquant de soutien, se sont effondrées et ont recouvert les flancs de la montagne d'immenses plaques d'apparence schisteuse en forme d'écailles gigantesques [1].

Ce caractère est général dans le Kef Guebli et dans le

[1] Voir p. 19, les fig. 5 et 5 *bis*.

djebel Touila. Le plongement des couches est au sud, les escarpes au nord, mais, sur le versant septentrional, des couches effondrées plongent au nord et parfois paraissent verticalement fichées dans les alluvions de la vallée.

Le Djebel-Amour doit son nom à la tribu des Amour (pluriel de Amer), qui vivait dans ses vallées, mais qui a été presque totalement rejetée du côté du Maroc. Les habitants actuels sont ou bien de petits nomades, ou des ksouriens, en grande partie d'origine berbère, mais ne parlant d'ailleurs que l'arabe. Cette région est en outre traversée par les migrations des Larbâa, des Trafi, de quelques autres encore.

Le ksar principal est **Taouiala** ; c'est presque une ville; elle est entourée de hautes murailles, avec portes ferrées, tours de flanquement, comme une fortification du moyen âge. C'était la résidence d'un chef puissant, dont les exactions et les cruautés rappelaient également l'époque féodale. Il avait une vaste habitation solidement construite près d'une des portes de la ville, et un crochet de pendaison en permanence près de l'entrée témoignait des droits de haute et basse justice qu'il s'était attribués.

Taouiala a subi plusieurs sièges de la part des beys d'Oran. Elle commande la route principale du Sud par l'oued Zergoun, au point de rencontre des chemins d'Aflou et de Géryville; c'était bien en effet une des positions maîtresses de la région, et, au point de vue de l'occupation comme de la surveillance, mieux placée qu'Aflou, qui est actuellement le centre du commandement français du Djebel-Amour.

Aflou (1350^{m}) est une annexe administrative du cercle

militaire de Tiaret, et non un poste fortifié. La maison de commandement ressemble plutôt à une maison agricole qu'à un établissement militaire; elle n'est en effet destinée qu'au logement des officiers du bureau arabe et de quelques hommes de service. Susceptible cependant de défense contre les Arabes, elle n'est pas destinée à recevoir une garnison permanente. Autour se groupent quelques jardins et les maisons d'un petit ksar. Cette annexe a été créée parce que le poste de Tiaret était trop éloigné.

La population du cercle d'Aflou était d'environ 13,000 individus en 1883. Elle a été peu impressionnée par l'insurrection de 1881; un très petit nombre de tentes ont fait défection.

Si l'on avait l'intention de surveiller les mouvements des Sahariens, il faudrait se porter au delà du Kef Guebli.

Les petites oasis d'el Maïa, de Tadjerouna, sont leurs magasins d'approvisionnement et commandent l'entrée des défilés de l'ouest. Tadjerouna est l'œil du Djebel-Amour vers le Sud.

Les passages de l'est sont tenus par Aïn Madhi et Tadjemout qui relèvent de Laghouat.

Aïn Madhi a une certaine importance : c'est la résidence du marabout, chef de l'ordre des Tedjâna. On y maintient une petite garnison.

L'influence du marabout a souvent porté ombrage aux chefs qui commandaient dans le Tell. En 1820, il résista au bey d'Oran, qui ne put s'emparer d'Aïn Madhi. En 1838, Abd el Kader attaqua Aïn Madhi. Il avait des canons dont nous lui avions fourni les munitions.

Après un siège de neuf mois, il ne s'en rendit maître que par suite d'une trahison. Il en fit raser les maisons. Elles ont été reconstruites grâce aux libéralités des serviteurs religieux de Tedjini.

Les autres ksour ne méritent pas d'être mentionnés.

Le marché principal fréquenté par les gens du Djebel-Amour est Tiaret. Chaque année ils prennent part également à la caravane de Gourara.

Les laines sont une source de richesses pour ce pays. On y fabrique des tapis estimés qui s'exportent dans le Tell comme dans le Sahara. L'alfa est remarquable par sa vigueur; les pâturages sont nombreux, les terres sont fertiles en bien des endroits; le climat tempéré rappelle celui du centre de la France.

Aflou, à l'altitude de 1350 mètres, a une température moyenne de 15 à 16 degrés, avec des écarts maxima de — 13° au mois de janvier, 40° au mois de juillet[1].

On trouverait donc dans cette région, que l'on a pu appeler le Tell saharien, des éléments appréciables de prospérité coloniale; mais l'éloignement, la difficulté des communications, l'absence de débouchés, retarderont naturellement tout essai d'établissement européen, jusqu'au moment où le chemin de fer y pénétrera. On doit la considérer comme une réserve de l'avenir.

Le djebel **Lazereg** (montagne bleue) est une chaîne isolée bien distincte, orientée au nord 1/4 est, d'une longueur de 45 kilomètres sur 3 à 4 kilomètres de largeur. Sa crête présente des sommets arrondis, à l'altitude de 1400 mètres environ (Toumiat Zeg, 1480m). Elle

[1] Observations de 1882.

n'est franchissable que par d'étroits ravins, aux parois verticales.

Bien qu'on ne puisse la considérer comme faisant partie du Djebel-Amour, elle constitue en quelque sorte la limite orientale de cette région.

Organisation défensive de la frontière marocaine et du Sud Oranais.

Nous avons dit plus haut comment était tracée la frontière entre l'Algérie et le Maroc.

Les positions d'où l'on peut la surveiller le plus efficacement sont, à partir de Sebdou : El Aricha, au nord du chott; Aïn ben Khelil, au sud du chott; Aïn Sfissifa, dans la montagne, au carrefour des principaux chemins de la région.

Les tribus de ce territoire suivent forcément la fortune et obéissent aux influences insurrectionnelles des marabouts qui sont maîtres des ksour du Sud.

C'est donc en dominant les montagnes au milieu desquelles ces ksour sont situés, que l'on peut le plus efficacement protéger les tribus algériennes contre les agressions de leurs voisins et assurer la sécurité du Tell.

A la suite de l'insurrection de 1881, on a créé, comme nous l'avons dit, le poste de Mecheria, près d'un ksar ruiné, où se trouvent des sources, mais trop peu abondantes pour de grandes colonnes; on en a fait la tête du chemin de fer qui sera sans doute prolongé jusqu'à Aïn Sefra.

L'ennemi qui venait de la frontière marocaine pouvait suivre plusieurs directions de l'ouest à l'est :

Lorsqu'il se sentait appuyé par les populations des Hauts-Plateaux, il passait soit au nord des chotts, soit au sud, par Aïn ben Khelil et Mecheria, ou par Magroun, Naâma, et Tismoulin ;

Lorsqu'il voulait se dérober à la surveillance des postes du Sud Oranais et venir surprendre les populations du Djebel-Amour et du cercle de Laghouat, il passait par Aïn Sfissifa, Aïn Sefra, Tiout, Asla, Chellala, Aïn el Orak, et Géryville, ou mieux par Moghar Tatani, En Khaïla, el Abiod Sidi Cheikh, et Sidi el Hadj ed Din ;

Ou, plus au sud, par El Outed (sur l'oued Namous), Benoud (sur l'oued Gharbi), et Sidi el Hadj ed Din (sur l'oued Seggueur).

Les directions à suivre par les colonnes françaises envoyées pour couper les routes aux dissidents étaient évidemment celles du nord au sud en suivant les vallées.

Ces conditions sont changées depuis l'établissement des postes permanents créés en 1881.

En étant maître des montagnes des ksour, on domine à la fois les Hauts-Plateaux et le Sahara.

Les passages qui traversent les montagnes sont en petit nombre, faciles à surveiller ; il suffit de les garder pour épier tous les mouvements des tribus et pour les arrêter dans leurs migrations. Des altitudes élevées, des eaux suffisantes, offrent des conditions de salubrité très satisfaisantes aux petites garnisons que l'on maintiendrait dans des blokhaus de montagne, mais non dans les fonds, ou les fièvres sont à craindre, et des-

quels d'ailleurs la surveillance est restreinte à un horizon borné.

La meilleure arme des tribus nomades, c'est la fuite. Elles imposent alors à nos colonnes, alourdies par d'immenses convois, des marches pénibles, et la plupart du temps stériles parce qu'elles sont insaisissables.

Lorsque l'on est le moins leste, et il en sera toujours ainsi dans nos guerres avec les nomades, il faut avoir la prévoyance de se placer d'avance sur les points où devra nécessairement passer l'ennemi, et puisqu'il ne nous est pas possible de le gagner de vitesse et de nous passer comme lui de convois de ravitaillement, il faut, si nous voulons dominer définitivement dans le Sud, faire appel à la supériorité de notre industrie et construire des chemins de fer qui transporteront colonnes et approvisionnements[1]. L'établissement d'une ligne ferrée, au moins jusqu'à Géryville et jusqu'à Aïn Sefra, s'imposera probablement dans un délai prochain.

Mais ni Géryville, ni Aïn Sefra, ne suffisent à la surveillance du Sahara, puisqu'ils en sont séparés par une épaisse région montagneuse. C'est donc au delà des montagnes qu'il faudra porter les postes d'observation.

Les avancées d'Aïn Sefra vers le Sud doivent être un point à choisir sur l'oued Dermel (par exemple Hadjerat el Meguil), et Moghar dans l'oued Namous.

Les avancées de Géryville seront el Abiod et Brézina.

L'avancée d'Aflou doit être Tadjerouna.

Ce n'est qu'à la condition d'avoir dans ces oasis des

[1] On a calculé que la dépense d'établissement d'une voie ferrée, à voie étroite, par la main-d'œuvre militaire et arabe, serait rapidement couverte par l'économie réalisée sur les transports.

postes permanents du maghzen, sous le commandement d'officiers vigilants, que l'on pourra être informé à temps des mouvements insurrectionnels des nomades du Sahara et appeler du Tell des colonnes mobiles tenues toujours prêtes à marcher.

Du côté de l'ouest, Aïn ben Khelil et surtout Aïn Sfissifa permettent de bien surveiller les routes du Maroc ; de ces postes peuvent s'élancer les colonnes qui ont à châtier les nomades marocains.

D'Aïn Sfissifa on se porte :

sur le djebel Dong par Oulakak;

dans la plaine du Tamlet par Souf Kesser;

sur Aïn Chaïr par Souf Kesser, ou par Ich, Attatich et l'oued Kheroua ;

sur Figuig par Ich, ou par le col de Founassa et Hadjerat el Meguil.

Ces postes seront mis facilement en communication avec l'intérieur par le réseau de télégraphie optique qui fonctionne déjà dans des conditions excellentes, à des distances qui peuvent dépasser 100 et 120 kilomètres, grâce à la pureté ordinaire de l'atmosphère dans ces hautes régions.

II.

PROVINCE D'ALGER.

Enclavée entre les deux provinces d'Oran et de Constantine, la province d'Alger comprend la partie du Tell qui, avant notre occupation, s'appelait le beylicat du Titeri, et dont Médéa était le chef-lieu. Ses limites actuelles sont assez capricieusement tracées. Elles lui donnent à l'ouest la majeure partie du Dahra, la moitié du massif de l'Ouarsenis; elles laissent à la province d'Oran le massif entier du Djebel-Amour, de sorte que sur le parallèle de Laghouat la province d'Alger a moitié moins de largeur que celle d'Oran. Le conseil général d'Alger a demandé que le Djebel-Amour fût rattaché à la province, mais les nomades qui campent dans ce massif ayant leurs relations avec Tiaret au nord, avec les oasis des Oulad Sidi Cheikh au sud, il a paru jusqu'ici préférable de laisser leur administration aux antorités de la province d'Oran.

Du côté de l'est, on a réuni depuis quelques années à la province d'Alger le cercle de Bou Saâda et les oasis d'Ouargla.

Les régions naturelles de la province d'Alger sont, outre les massifs de l'Ouarsenis et du Dahra dont il a déjà été parlé :

1° Les côtes et la Métidja;

2° Les monts du Titeri ;

3° La Kabylie;

4° Les Hauts-Plateaux, les monts des Oulad Nayl et du Zab;

5° Le Sahara.

Nulle part, mieux que dans la province d'Alger, n'est caractérisée la direction des grands plis et des grandes érosions du nord de l'Afrique : vallée inférieure du Chelif; vallées de l'oued Melah et de l'oued Isser, de Berrouaghia jusqu'au pied des montagnes de Kabylie; vallée de l'oued Sahel; vallée de l'oued Djedi, et, d'une manière générale, toutes les rides orographiques ont cette orientation.

Route d'Alger à Laghouat.

La route d'Alger à Laghouat est la grande artère de communication entre la côte, les Hauts-Plateaux, et le Sahara. En la suivant, on a un premier aperçu d'ensemble de la province.

D'Alger au pied des montagnes des Beni Sala, qui forment la bordure méridionale de la chaîne tellienne, on traverse les admirables cultures de la plaine de la Métidja. Pour s'élever sur les montagnes, on s'engage, à quelques kilomètres à l'ouest de Blida, dans les pittoresques gorges de la Chiffa [1] et dans les défilés du Mouzaïa.

1 Les difficultés qu'offre la traversée des montagnes des Beni Sala retarde malheureusement la construction d'un chemin de fer qui est vivement réclamé aussi bien par les intérêts économiques que par les intérêts militaires du pays. Par suite de la difficulté des communications et

Blida est une gracieuse petite ville de 8,900 habitants, à physionomie tout européenne, avec de beaux jardins et des plantations d'oliviers renommées.

De vigoureux combats ont été plusieurs fois livrés par nos soldats pour emporter les gorges de Mouzaïa, et s'ouvrir le chemin de Médéa.

Médéa (5,000 habitants) est un centre important, sous-préfecture, chef-lieu du commandement de la subdivision qui embrasse tout le territoire du sud de la province d'Alger, y compris le Mzab et Ouargla. Les coteaux du Nador, couronnés par le piton du Dakla (1062m), dont les vignobles sont réputés, dominent la ville au nord.

A l'altitude de 920 mètres, son climat passe pour un des plus sains de l'Algérie ; ses terres, cultivées en céréales, sont extrêmement fertiles.

Chaîne du Gontas, du Mouzaïa, et des Beni Sala. — Cette première arête de montagnes est fortement accentuée; elle présente au nord des brisures presque verticales. Tandis que l'arête presque rectiligne du **Gontas** atteint à peine 900 mètres, le sommet du **Mouzaïa** dépasse 1600 mètres, et les crêtes des **Beni Sala** sont à 1640 mètres.

Sur le versant sud du Mouzaïa sont des mines de cuivre dont l'exploitation est actuellement suspendue.

Le Mouzaïa et les Beni Sala présentent une énorme muraille, face au nord, de roches à allures schisteuses

de la cherté des transports, l'exploitation de l'alfa est à peine commencée sur les Hauts-Plateaux d'Alger; d'autre part, le ravitaillement des garnisons que l'on doit maintenir dans le Sud, et celui des colonnes que l'on est obligé d'y envoyer de temps à autre, entraînent des dépenses considérables et causent des embarras périodiquement renouvelés.

fortement métamorphosées, désagrégées par les eaux, sujettes à des éboulements. La *Roche-Pourrie*, entre Blida et Médéa, couvrait souvent la route de ses débris. On a dû faire disparaître le danger qui en résultait en la démolissant à coups de canon.

Au contraire, Médéa se trouve dans une vaste combe dont les terrains tertiaires, profondément ravinés aussi, présentent des étages de grès, d'argiles, et de conglomérats grossiers, s'élevant en escaliers horizontaux jusqu'au sommet du Nador (1062m), au nord de la ville. Le pays conserve cette physionomie jusqu'à la vallée de plissement marquée par Berrouaghia. Elle est si caractéristique qu'on a donné le nom d'escalier à la montagne du **Haouara** (1526m), que l'on traverse à Ben Chikao, point culminant de la route.

Berrouaghia est un village de colonisation, dans un long couloir sans cesse balayé par les vents qui vont de l'Ouarsenis à la Kabylie. A peu de distance se trouve un grand pénitencier agricole. C'était un poste romain, et l'on voit en effet que cette position marque la liaison entre la vallée du Chelif d'une part, et la vallée de l'oued Sahel de l'autre.

Boghar (le balcon du désert), à 970 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et à 400 mètres au-dessus de la plaine, marque la limite de la zone tellienne dans la province d'Alger. Au delà s'étendent les solitudes interdites à l'activité agricole européenne, mais productives encore, puisque l'alfa offre les mêmes richesses que dans la province d'Oran.

Boghar, c'était la limite indiquée par les uns à l'extension utile de l'action française; cette limite est bien dépassée, et l'on commence déjà à mettre en valeur des terres de culture sur les montagnes et dans les oasis

sahariennes; mais il restera toujours une large zone intermédiaire, domaine incontestable des tribus pastorales, inhospitalière pour les colons. La prospérité, l'existence même de ces tribus, sont étroitement liées à l'abondance des pâturages; cinq années consécutives de sécheresse (1883) ont ruiné plusieurs d'entre elles. On ne trouve plus déjà les superbes chevaux qu'élevaient les Rahman Gharaba, les Oulad Moktar, etc.

Boghar (*Castellum Mauritanum* des Romains) était une des places d'Abd el Kader; il l'abandonna et la fit incendier en 1841, à l'approche de nos colonnes. Cette position a une grande importance militaire, parce qu'elle permet de garder la trouée du Chelif dans les montagnes du Tell, c'est-à-dire une des routes les plus fréquentées par les tribus. On y a construit une forte redoute, près de laquelle se sont groupées quelques maisons européennes.

Au pied de Boghar, le village européen de Boghari prend une rapide extension. Il s'y tient un marché hebdomadaire très fréquenté, où les tribus sahariennes font leurs échanges contre les produits du Tell.

Enfin, à quelques centaines de mètres de distance, accroché aux dernières pentes d'un petit plateau, le ksar arabe de Boukhari a déjà une physionomie toute saharienne, et présente chaque nuit, jusqu'à une heure avancée, ce genre d'animation particulier aux villes du Sud, avec leurs musiciens nègres et leurs danseuses Oulad Nayl.

Au delà commencent les steppes des Hauts-Plateaux. Ce sont d'abord des plaines rougeâtres, dépouillées de toute végétation, calcinées et craquelées par les feux du soleil, argileuses et imperméables aux eaux; de sorte que la moindre pluie transforme des kilomètres

de route en bourbiers impraticables. Peu à peu le sol devient plus sablonneux, et apparaissent quelques touffes de thym, de lavande, de salsolacées; puis enfin l'alfa, cette richesse naturelle de ces régions déshéritées.

L'aspect des Haut-Plateaux est le même que dans la province d'Oran : solitude absolue, uniformité complète d'un sol horizontal à l'œil, mais très ondulé cependant et creusé de ravines nombreuses. De loin en loin une petite crête de pierrailles émerge de la plaine limoneuse; une bande de chameaux au pacage se profile singulièrement à l'horizon, une caravane se montre au loin, ne laissant pas même, comme le vaisseau, trace de son sillage; quelques tentes noirâtres indiquent un campement de nomades.

La route, si l'on peut appeler ainsi une piste mal tracée sur le sol naturel, tantôt encombrée par les sables, tantôt emportée par une pluie d'orage, est jalonnée par des caravansérails, construits par les ordres du maréchal Randon après la prise de Laghouat, et qui marquent les points d'eau et les étapes des colonnes de troupe.

Entre Boghar et Djelfa, ce sont : Bou Ghezoul, El Krachem, Aïn Oussera, Bou Cedraïa, Guelt es Stel, El Messerane, le Rocher-de-Sel.

Dans l'origine, c'étaient aussi des postes militaires de surveillance et de ravitaillement; maintenant ce sont des hôtelleries et des relais. Quelques cultures les entourent, et l'on s'étonne de trouver dans plusieurs d'entre eux une propreté, un confortable même, qui permettent de traverser sans privations les 310 kilomètres de désert qui séparent Boghar de Laghouat.

L'horizon de Boghar est bordé au sud par une mince

ride de collines, qui dessinent une bizarre dentelure sur le ciel. On les appelle la chaîne des Oukaït à l'ouest, les Seba Rous (sept têtes) à l'est. Elles formaient les rivages nord d'un grand lac qui ne s'est desséché qu'en dernier lieu, et qui conserve encore quelque peu d'eau dans ses fonds les plus creux : les **Zahrez.**

La route franchit cette arête au défilé de Guelt es Stel (bassin de l'écuelle), qui a été vraisemblablement le canal de déversoir des eaux ; après avoir traversé le bassin des Zahrez, dont le fond est formé d'une argile plus blanche, on en sort en remontant la vallée de l'oued Melah, le principal tributaire du Zahrez Gharbi, qui descend de Djelfa, et l'on passe au pied du *Rocher-de-Sel.*

On donne ce nom à une masse vraiment extraordinaire de sels éruptifs, haute de 35 mètres, ayant 4 kilomètres de tour, contournée, plissée, froissée de la manière la plus étrange, offrant des tons rougeâtres, verdâtres, bleuâtres, enveloppée de boues grises desséchées. Des milliers de pigeons, voletant autour de ces roches de gemme, dans lesquelles ils nichent, contribuent à la singularité du paysage. Soudain une verdure inattendue vient surprendre les yeux; un groupe de gaies maisons françaises s'en détache : ce sont les plantations et les cultures très soignées qui entourent le caravansérail, et le caravansérail lui-même.

Entre Messerane et le Rocher-de-Sel, il faut traverser péniblement une dune de sables mouvants, large de 2 à 300 mètres, que les vents de l'ouest déplacent et reforment sans cesse au pied des premières collines de la chaîne saharienne.

C'est au Rocher-de-Sel que commencent les premiers talus des hauteurs qui séparent le petit et le grand dé-

sert, et auxquelles nous proposons de donner le nom général de monts des Oulad Nayl; la route s'élève sans pente excessive jusqu'à Djelfa (1167m), et en franchit le faîte à quelques kilomètres plus loin (1310m).

Djelfa est un centre européen. Il a eu pour origine un bordj ou poste militaire, créé, en 1852, au nœud des routes de Laghouat, d'Aflou, de Bou Saâda. On y a construit une maison de commandement pour l'aga de la grande tribu des Oulad Nay), qui campent dans ces montagnes, et dont les migrations s'étendent jusqu'aux limites du Touat.

Autour de Djelfa sont de grandes forêts d'une superficie de 156,000 hectares.

On a trouvé aux environs des ruines romaines.

De Djelfa à Laghouat, la route franchit le col des Caravanes, descend dans un pays plutôt accidenté que montagneux. Elle est jalonnée par les caravansérails de l'oued Seddeur, de Ksar Timekmeret, de Ksar Zeira, d'Aïn el Ibel, de Sidi Maklouf, de Metlili.

De Djelfa, ou mieux du Rocher-de-Sel, on peut aller à Laghouat en contournant au nord les massifs du djebel Senalba et du djebel Sera par Zenina.

La route de Djelfa à Zenina, que l'on améliore pour relier ces deux centres et pour favoriser l'exploitation des bois, passe près du ksar Charef.

De Zenina, on peut suivre deux directions : l'une à l'est par la daya Tadmit. On rejoint la route près de Sidi Maklouf. Le seuil de partage entre les deux versants est peu élevé, aussi a-t-on émis le projet d'y faire passer le chemin de fer destiné à relier Laghouat au Tell. La ligne serait tracée sur les Hauts-Plateaux par la vallée du Chelif, Taguin, et Zenina.

Le deuxième chemin conduit directement au sud, soit en traversant le djebel Lazereg, soit en descendant la vallée qui aboutit à Tadjemout.

Les nombreuses directions qui se croisent à Zenina donnent une certaine importance à cette position.

Laghouat[1] est à la limite même du grand désert, à 460 kilomètres d'Alger, à 741 mètres d'altitude, entourée d'une oasis d'une superficie de 200 hectares environ, avec 30,000 palmiers; à côté de la ville arabe est un quartier européen agréablement construit.

Laghouat avait été visité pour la première fois par les colonnes du général Marey-Monge en 1847; mais ce fut en 1852 seulement que le général Pélissier s'en empara, après une résistance acharnée. C'est aujourd'hui une véritable place de guerre, entourée d'une vaste enceinte crénelée, avec les deux forts Morand et Bouscarin, construits sur des rochers, et qui ont des vues étendues. Outre la garnison, on y entretient une forte colonne mobile et des magasins importants. C'est la place de ravitaillement et la base principale des entreprises que l'on pourra tenter pour pénétrer dans le Sud; c'est le poste le plus avancé de la civilisation moderne sur les confins de la barbarie africaine, le poste de liaison entre le Sud Oranais et le sud de Constantine, le point de divergence des routes qui conduisent vers l'ouest chez les Oulad Sidi Cheikh; vers le sud, au Mzab et à Ouargla; vers l'est dans les Ziban et à Biskra.

Le climat y est excessif; la température varie dans une année de — 7° à + 45°.

Laghouat est au milieu d'une région désolée, bien

[1] Latitude nord = 33° 48'; longitude ouest = 0° 32'.

appelée le *désert d'érosion*. Les rochers qui émergent de la mer saharienne ne sont que les débris des terres effondrées. En observant leurs assises fichées verticalement dans le sable, on a le sentiment d'une effroyable destruction. Leurs ruines ressemblent à des épaves pétrifiées de vaisseaux gigantesques, brisés par quelque tempête formidable; depuis des siècles et des siècles, nulle verdure n'est venue couvrir ces ruines; elles resteront éternellement stériles, avec leurs murs rougeâtres qui percent leur linceul de sable, sans cesse battues par des vents brûlants et calcinées par un soleil de feu. Cependant, au centre même de ces roches effondrées, dans les fonds où les terres argileuses retiennent un peu d'eau, on trouve quelques plantes et l'on a même fait quelques cultures; des fermes et de petits ksour s'y abritent, comme dans les cuvettes du Miloch et d'El Haouita.

La ceinture de rochers qui ferme ces cuvettes, présente l'aspect le plus pittoresque; ce sont des murailles énormes renversées les unes sur les autres, et dont les brisures offrent au-dessus de la plaine le plus bizarre profil. Le Guern Haouita (petite muraille) s'élève à 1185 mètres au-dessus du niveau da la mer, avec un relief absolu de 140 mètres.

1° LES CÔTES ET LA MÉTIDJA.

Depuis l'embouchure de l'oued Nador qui limite à l'est le Dahra, près du petit port de Tipaza, jusqu'à l'embouchure de l'Isser qui limite à l'ouest la Kabylie, la côte ne présente qu'une profonde échancrure, entre

la pointe Pescade et le cap Matifou. C'est l'admirable baie d'Alger.

Alger (el Djezaïr = les îles) est une des plus belles stations maritimes du bassin de la Méditerranée. Le panorama qu'offre sa rade serait comparable à celui du golfe de Naples si un Vésuve la dominait.

Les terrasses étagées des blanches maisons de la ville arabe, qui se serrent autour de l'ancienne kasba, dominent le quartier européen, dont les lourdes constructions à étages symétriques, contrastent d'ailleurs fâcheusement avec le paysage semi-oriental qui les encadre. Des collines boisées, parsemées de villas et de jardins de plaisance, dessinent autour de la ville une charmante guirlande de verdure. Un ciel presque toujours pur, la mer du bleu intense des bassins méditerranéens, un climat d'une extrême douceur sous lequel on ignore les rigueurs de l'hiver, et dont les chaleurs des trois mois d'été sont toujours tempérées par la brise marine, tout cet ensemble contribue à faire de la ville d'Alger un des lieux les plus favorisés du globe. Aussi s'accroît-elle avec une merveilleuse rapidité depuis que l'occupation française en a permis le séjour aux familles riches de l'Europe.

Sa population est aujourd'hui de plus de 65,000 habitants.

Son port, insuffisamment abrité contre les vents dangereux du nord-ouest par les collines du Sahel et complètement ouvert au nord et à l'est, est cependant devenu d'une tenue très sûre, grâce aux travaux de protection qui ont été entrepris; mais comme celui de Marseille, qui lui est symétrique sur le rivage nord de la Méditerranée, il serait absolument exposé aux insultes d'une flotte ennemie. Des fortifications du côté de terre

défendent la ville contre toute agression arabe, mais seraient sans valeur contre une attaque d'une armée européenne.

A l'ouest d'Alger, entre l'embouchure de l'oued Nador et celle de l'oued Mazafran, la côte est bordée par un mince bourrelet de collines de 200 à 300 mètres d'altitude que l'on appelle le **Sahel de Koléa.**

Koléa est une agréable petite ville devenue française, à mi-côte sur le versant sud des collines dominant la plaine.

Le Sahel est bien cultivé et bordé de nombreux villages de colons. Sur sa crête, au-dessus de Montebello, se dresse un antique monument, improprement appelé « le tombeau de la chrétienne », et par les Arabes, Kouber Roumia [1].

Le Sahel d'Alger est plus accidenté que le Sahel de Koléa ; il est très cultivé et percé de nombreux chemins. Près d'un promontoire à l'ouest, est la rade de Sidi Ferruch, où débarqua, le 14 juin 1830, l'armée qui commença la conquête d'Alger, et, à quelques kilomètres à l'est, Staoueli, où fut livrée, le 19 juin, une première grande bataille contre les armées des beys d'Oran et de Constantine, et d'Ibrahim Aga, fortes de 50,000 hommes. Un deuxième combat, le 24 juin, ouvrit définitivement la route d'Alger.

A l'est d'Alger, jusqu'à l'oued Isser, la côte est basse.

[1] C'est un édifice rond, de 30 mètres de hauteur, s'élevant sur un soubassement carré de 63 mètres de côté. Les fouilles pratiquées en 1866 ont fait reconnaître des couloirs et de grandes chambres funéraires que l'on croit avoir servi de sépulture au roi Juba II et à la reine Cléopâtre Séléné. Le monument aurait été achevé en l'an 20 de l'ère chrétienne. Comparez avec le *Medracen* de la province de Constantine (Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*).

Dans la baie finissent l'oued el Harrach et l'oued el Hamiz.

Le cap Matifou limite à l'est la rade d'Alger. La côte décrit une longue courbe jusqu'au cap Djinet, qui est la première avancée de la Kabylie. Elle est bordée de fermes et de plantations qui se développent chaque jour.

Le promontoire du cap Bengut, qui abrite le petit port de Dellys, est, de même, couvert de jardins et de fort belles cultures. Ce caractère est commun à toute la côte de la Kabylie, qui est malheureusement dépourvue de bons abris et se prolonge régulièrement à l'est jusqu'au cap Sigli, puis au sud-est jusqu'au cap Carbon, sans présenter d'anfractuosités capables d'abriter convenablement même des caboteurs.

Le cap Corbelin, qui est le point le plus saillant au nord, offre seulement un assez bon mouillage contre les vents d'est. C'est là que les barques venaient autrefois chercher le charbon qu'elles transportaient à Alger.

A l'est du cap Corbelin, on a créé un village à Zeffoun.

Entre le cap Sigli et le cap Carbon, se voit l'île Pisan, rocher de 50 mètres de haut sur 500 mètres environ de long.

Le cap Carbon termine le massif du Gouraya, au pied duquel est creusée la belle rade de Bougie, première ville de la province de Constantine.

La Métidja.

La Métidja est un bassin lacustre, ou mieux un profond golfe ouvert au nord-est et que les sédiments ont

comblé. Un superbe amphithéâtre de montagnes en forme la ceinture : le Chennoua (860m) et les Zaccar (1580m), à l'ouest; le Mouzaïa (1600m), les monts des Beni Sala (1640m) et des Beni Mouça (1200 à 1300m), au sud ; les montagnes de la Kabylie, à l'est.

La plaine est limitée, à 50 kilomètres environ à l'est d'Alger, par les premières avant-chaînes de la Kabylie. Elle est traversée, de l'ouest à l'est, par la ligne ferrée, dont les stations marquent les principaux centres de population et les villages de colonisation : Bou Medfa, l'Oued-Djer, Affroun, Bou Roumi, Mouzaïa, Chiffa, Blida, Joinville, Montpensier, Beni Mered, Boufarik, Douera, Maison-Carrée (bifurcation de la ligne d'Oran et de celle de Constantine), Rouiba, Reghaïa, Beni Aïcha ou Ménerville, qui est actuellement la station terminus à l'est.

Toute cette plaine est superbe de culture.

La chaîne littorale est bordée de villages et de fermes florissantes : Boufarik, Douera, sont à citer parmi les centres les plus importants.

Les eaux des rivières qui traversent la plaine, du sud au nord, sont aménagées par des barrages.

Les principales sont, à partir de l'ouest :

L'oued Nador ;

Le Mazafran, réunion de l'oued Djer et de la Chiffa ;

L'oued el Harrach ;

L'oued el Hamiz ;

L'oued Boudouaou.

L'oued **Djer**, dont les branches principales descendent du versant nord des montagnes de Miliana, fournit des eaux aux belles cultures de Vesoul Benian, de l'Oued-Djer, d'Affroun, et longe le versant sud des col-

lines du Sahel, au pied desquelles il reçoit (r. d.) l'oued Bou Roumi, qui passe au village de même nom et qui prend ses sources près de Médéa, dans le djebel Ouameri (1000m), sous le nom d'oued Sebt. L'oued Djer se réunit à la Chiffa.

La **Chiffa** descend des montagnes de Médéa, parcourt les gorges profondes et pittoresques de Mouzaïa, où elle roule torrentueusement ses eaux, entre le Mouzaïa et les Beni Sala ; elle débouche en plaine au village de la Chiffa et cause parfois des inondations terribles. Réunie à l'oued Djer, elle prend le nom de **Mazafran** et perce les collines du Sahel pour se rendre à la mer.

L'oued el **Harrach** est formé par les eaux qui descendent d'un massif peu étendu, mais très tourmenté, que l'on peut désigner sous le nom de monts des Beni Mouça, leur tribu principale, et que circonscrivent les routes de Blida à Médéa à l'ouest, d'Alger à Aumale à l'est, la vallée de l'oued Melah, tributaire de l'oued Isser, au sud.

L'Harrach passe à Rovigo; son affluent de droite, l'oued Djemad, passe à l'Arba, à Sidi Mouça, et à la Maison-Carrée.

Dans la vallée de l'oued **Hamiz** sont les villages de Foudouk, d'Hamedi, etc.

La banlieue même d'Alger est couverte de cultures maraîchères admirablement soignées par des Mahonais.

Plus à l'ouest, l'oued **Boudouaou**, qui descend du djebel Bou Zegza, traverse au village de l'Alma la route

de Constantine et marque pour ainsi dire la limite occidentale de la Kabylie. Le village de l'Alma, à 35 kilomètres seulement d'Alger, a été illustré par les combats de 1839 et de 1871. A cette dernière époque, c'est là que l'on arrêta les bandes de Kabyles, qui, après avoir saccagé les villages environnants, notamment Saint-Pierre et Saint-Paul, cherchaient à faire irruption dans la plaine.

2° LE TITERI.

Entre le Chelif qui limite à l'est les montagnes de l'Ouarsenis, et l'Isser inférieur qui contourne la Kabylie, la zone montagneuse du Tell d'Alger est formée de deux plis considérables séparés par une longue vallée qui s'élargit parfois en une plaine mamelonnée.

Dans cette vallée, est creusé, à l'est, le lit d'un petit affluent du Chelif, l'oued el Haad, et à l'ouest celui de l'oued Melah, qui est une des branches principales de l'Isser. Cette vallée est orientée dans le sens ordinaire des plissements du nord de l'Afrique. Au point de partage des eaux est le village de Berrouaghia, dont nous avons déjà fait ressortir l'importance.

Cette position commande également l'entrée de la longue plaine des Beni Sliman, qui se prolonge à l'est par la plaine des Arib et par la vallée de l'oued Sahel.

Nous proposerons de donner à l'ensemble des montagnes au nord et au sud de la vallée de Berrouaghia le nom de **monts du Titeri**, du nom de l'ancien beylicat, dont Médéa était le chef-lieu. Ce nom n'est pas usité dans le pays ; mais il nous a paru d'autant préfé-

rable au point de vue synthétique, qu'entre les termes locaux le choix est singulièrement embarrassant.

L'escarpe nord de ce massif est formée par le Gontas, le Mouzaïa, les Beni Sala, les Beni Mouça, le djebel Zima, belles chaînes boisées qui, comme nous l'avons dit, surplombent la Métidja.

Les crêtes du pli méridional des monts de Titeri ne sont pas moins notables :

Ce sont de l'ouest à l'est : le djebel Tangréguet (1415^{m}), le kef Lakhdar (1464^{m}), et le massif du Dira au sud d'Aumale (1810^{m}).

La colonisation européenne a fort peu pénétré dans ce pays. Il n'est encore traversé que par un petit nombre de routes : à l'ouest celle de Blida à Boghar, à l'est celle d'Alger à Aumale, desservies l'une et l'autre par des services réguliers de voitures.

Nous avons déjà parlé de la première de ces routes. Celle d'Aumale est jalonnée par Arba, dernier village de la Métidja; Sakamodi, au point culminant de la route (1000^{m}) (c'est le symétrique de Ben Chikao, sur la route de Boghar); Tablat, ancien poste romain, village de colonisation (450^{m}).

On traverse ensuite la plaine des Arib, très bonnes terres, mais peu cultivées; la route passe par les Frênes, Bir Rabalou, les Trembles, petits villages de colonisation, pour pénétrer dans la cuvette dont Aumale occupe le centre.

Aumale a été construit en 1846, sur l'emplacement de l'antique *Auzia* des Romains et près d'un ancien fort turc qui commandait cette position importante, à la limite du pays kabyle et du pays arabe, sur la route la plus directe que suivent les Oulad Nayl et les no-

mades du Hodna pour échanger leurs produits avec ceux du Tell d'Alger. De tout temps, il s'y est tenu un grand marché hebdomadaire. Chef-lieu d'une subdivision, du commandement militaire du cercle de Bou Saâda et d'une grande partie du sud de la province, sa population agglomérée est de 1500 habitants environ. La ville est au pied du djebel **Dira** (1810^{m}), montagne très boisée, couverte de massifs de chênes et riche en sources qui entretiennent d'excellents pâturages.

D'Aumale des routes divergent sur les Beni Mansour, sur Msila, sur Bou Saâda, et à l'est sur Berrouaghia.

De Berrouaghia, qui est une position symétrique d'Aumale, partent également des chemins dans toutes les directions, notamment sur Tablat, par la vallée de l'oued Melah, et au sud vers le Zahrez Chergui. Ce dernier chemin est un chemin arabe que jalonnent Bordj Aïn Boucif, et Bordj el Hammam, dans la chaîne des Seba Rous; il se prolonge sur Djelfa.

La route de Berrouaghia à Aumale était une section de la grande voie militaire romaine, de rocade, qui conduisait d'Aumale (*Auzia*) à Hadjar er Roum (*Rubræ*) près de Tlemcen, par Sour Djouab (*Rapidi*), où l'on voit des ruines importantes, Berrouaghia (*Tirinadi*), Duperré (*Oppidum novum*), Orléansville (*Castellum Tingitii*), Sidi Ali ben Youb (*Albulæ*)[1].

3° KABYLIE.

La Kabylie, c'est-à-dire le pays des Kabyles, comprend tout l'ensemble de la région montagneuse depuis

[1] Piesse, *Itinéraire de l'Algérie.*

Alger jusqu'à Philippeville; mais on a coutume de distinguer la grande Kabylie de la petite Kabylie, en réservant cette dernière dénomination à la région de la rive droite de l'oued Sahel. Nous ne nous occupons ici que de la grande Kabylie, c'est-à-dire du massif de montagnes circonscrit au sud par l'oued Sahel, à l'ouest par l'oued Isser.

Ces montagnes se décomposent en deux étages : celui du littoral, dont le massif de **Dellys** forme le centre, et la chaîne principale, dont les escarpes gigantesques dominent la rive gauche de l'oued Sahel.

Le centre de celle-ci et de la Kabylie tout entière est le massif du **Jurjura**, qu'entourent, comme un chemin de ronde, la route Bordj Bouira — Dra el Mizan — Fort-National — Col de Tirourda — Beni Mansour. La cîme la plus élevée, **Lella Khedidja**, atteint 2,308 mètres.

Des extrémités de la chaîne du Jurjura se séparent, vers le nord, deux arêtes ou contreforts qui vont rejoindre la chaîne du littoral, de sorte que l'ensemble dessine une grande ellipse qui est le bassin de l'oued Sebaou. L'oued Isser et l'oued Sahel sont les fossés extérieurs de cette énorme forteresse.

L'oued **Isser** reçoit ses premières eaux de la chaîne du kef Lakhdar et de la portion occidentale de la chaîne du Dira ; celles qui descendent du kef Lakhdar portent le nom d'oued **El Melah.**

Celles qui descendent du djebel Dira sont l'oued **Halleba** et l'oued **Zeroua.** Elles se réunissent et prennent alors le nom d'Isser. C'est là que vient passer la route d'Alger à Aumale, en descendant par Tablat.

L'oued Isser s'engage d'abord dans un long sillon

parallèle à la direction de soulèvement, puis il se replie en faisant un angle très aigu dans la gorge à la sortie de laquelle est le village de Palestro.

Palestro, village d'environ 250 habitants, à 1 kilomètre de la rivière, a été attaqué par les Kabyles lors de l'insurrection de 1871 et brûlé. La plupart des habitants ont été massacrés après une résistance acharnée. Les ruines ont été réparées.

Entre Palestro, Beni Amram, et Souk el Haad, villages de colonisation créés en 1872, l'Isser coule entre des murs de rochers dans des gorges superbes qui rappellent celles de la Chiffa. De chaque côté de sa vallée, qui s'élargit en certains endroits et offre des terrains fort riches, des villages kabyles, bâtis en pierre et entourés de jardins, s'accrochent aux crêtes des montagnes.

Le col des Beni Aïcha, avec le village de Ménerville, passage de la route d'Alger et point terminus du chemin de fer, est à 6 kilomètres au nord-ouest de l'Isser. C'est la poterne occidentale de la Kabylie.

La vallée inférieure de l'Isser est bordée de villages de création récente, au milieu de terres fertiles. Le centre de cette circonscription est Bordj Menaïel.

L'oued **Sebaou** parcourt de l'est à l'ouest une très large vallée longitudinale qui longe le pied méridional de la chaîne du littoral, puis il se recourbe perpendiculairement, et perce cette chaîne pour se rendre à la mer à quelques kilomètres à l'ouest de Dellys.

Trois grandes coupures perpendiculaires, dont la plus profonde est creusée par l'oued **Aïssi**, lui amènent (r. g.) les eaux de la grande chaîne.

Au centre de son bassin, mais séparé de sa vallée

même par un petit massif boisé, le djebel Belloua, **Tizi Ouzou**, sous-préfecture avec un fort et une ville française de 400 habitants environ, a été bâti en 1858 sur un mamelon qui domine la plaine à grande distance. C'est le chef-lieu administratif de la grande Kabylie. C'était autrefois la limite de la domination romaine. Les Turcs ne l'avaient pas dépassé. La ville fut attaquée par 10,000 Kabyles au début de l'insurrection de 1871, et en partie détruite ; on l'a reconstruite depuis. Le bordj résista un mois, jusqu'à l'arrivée d'une colonne de secours.

Deux autres positions fortifiées dans les montagnes, Dra el Mizan et Fort-National, maîtrisent la Kabylie.

Dra el Mizan est un village de 500 habitants européens, avec un fort. Il a été créé en 1855.

Fort-National (916m) est une véritable place de guerre construite en 1857, en cinq mois, aussitôt après la conquête[1] de la Kabylie, sur le plateau des Beni Raten ; elle a une vaste enceinte bastionnée de 2,200 mètres de développement. Elle est au centre même de la Kabylie, et nous en assure la possession. En 1871, elle fut assiégée et bloquée pendant deux mois, et eut à repousser plusieurs attaques de vive force. Une route de crête terminée jusqu'à Aïn Hammam, centre administratif de la commune mixte du Jurjura, met Fort-National en relation avec Beni Mansour sur l'oued Sahel en passant par le col de **Tirourda**.

La muraille du Jurjura n'est aisément franchissable que par ce chemin, tracé en corniche sur le flanc de ravins d'une effrayante profondeur et qui, malgré les

[1] Voir plus loin le précis historique de la conquête.

travaux dont il a été l'objet, présente plusieurs endroits dangereux dans le mauvais temps.

Les Kabyles utilisent plusieurs autres passages ; les plus fréquentés sont le col de **Chellata**, qui descend sur Akbou, et le col **d'Akfadou** plus au nord.

La muraille côtière est traversée par la route de Dellys ou du cap Benguts, et par celle de Zeffoun ou du cap Corbelin à Tizi Ouzou.

Dellys (ancienne *Rusucurus*), ville mixte, arabe et française, de 3,000 habitants environ, chef-lieu de subdivision, est la place maritime de la Kabylie.

Fort-National en est la forteresse centrale.

Aumale et Bougie flanquent les fossés extérieurs : Aumale à la tête des eaux de l'oued Sahel, Bougie à l'embouchure. Nous avons déjà dit quelle était l'importance stratégique d'Aumale.

Bougie est dans une situation maritime des plus avantageuses, avec une belle rade, un grand port de refuge naturel, bien abrité, au débouché des riches bassins d'Aumale et de Sétif, exactement au sud de Marseille et de Toulon, et par conséquent fort bien placé pour permettre aux flottes françaises de dominer la Méditerranée entre les Baléares et la Sardaigne. Les Romains y avaient une grande ville, *Saldæ ;* ce fut plus tard la capitale de l'empire berbère. Les Espagnols l'occupèrent pendant un demi-siècle. Un fort sur le Gouraya domine la rade à une grande hauteur.

La route qui unit Aumale et Bougie suit la vallée de l'oued Sahel ; c'est le chemin de ronde de la Kabylie.

Pour avoir une idée d'ensemble de la Kabylie, il faut

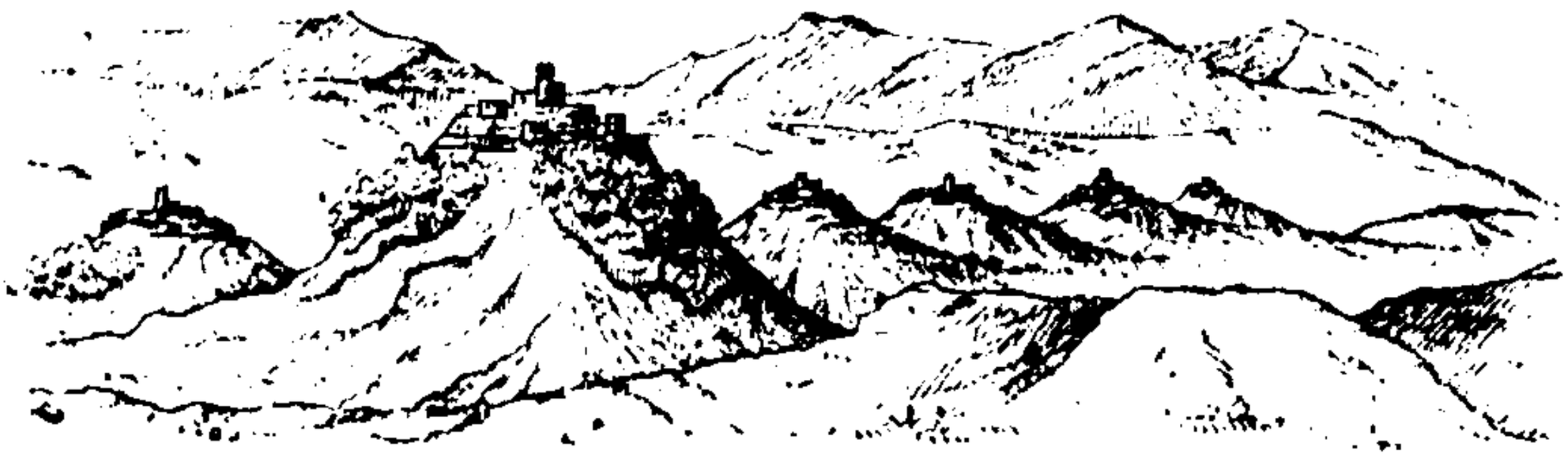
s'élever sur les flancs du Jurjura, en dépassant Fort-National vers le sud. On voit alors se développer le beau bassin elliptique du Sebaou, ancien lac dont les eaux se sont vidées par les coupures de la chaîne côtière.

Les énormes torrents d'un autre âge qui descendirent des crêtes de Jurjura n'ont laissé sur ses sommets que le squelette des rochers, creusant dans leur course des ravins d'une profondeur prodigieuse, séparés les uns des autres par des arêtes si étroites qu'en certains points, elles ressemblent à des chaussées artificielles, à des ponts jetés d'une rive à l'autre et sur lesquels quatre cavaliers ne pourraient passer de front.

Villages des Beni Yeni.

(Pays du Fer. — Vallée de l'oued Aïssi.)

(Vue prise d'Aïn Hammam sur la route du col de Tirourda, au sud de Fort-National.)



1. Taourirt des Beni Menguillet.
2. Taourirt Mimoun (Beni Yeni).
3. Aït Larbaâ (Beni Yeni).
4. Aït Lahssen (Beni Yeni), grand village de 4 à 5,000 habitants, renommés comme fabricants d'armes et de bijoux.

Les villages kabyles couronnent tous les sommets de ces arêtes. Les préoccupations de la défense et certai-

nement aussi un instinct de race les ont amenés à grouper leurs habitations sur les arêtes. Ils en voient ainsi les deux versants et en utilisent les lambeaux de terre cultivable ; mais ils n'ont pas d'eau ; aussi leur faut-il aller la chercher dans les ruisseaux à une grande distance, et c'est là le labeur principal et quotidien des femmes.

Autour des villages sont souvent de beaux jardins, des arbres fruitiers, surtout des oliviers et de nombreux figuiers sur les branches desquels la vigne, qu'on laisse croître en toute liberté, étale follement ses guirlandes, et fait mûrir ses grappes magnifiques.

Vues à distance, les habitations, avec leurs constructions étagées, leurs toitures de briques rouges, leurs corbeilles de verdure, offrent un aspect pittoresque ; si l'on gravit les sentiers escarpés qui conduisent au village, le charme du tableau s'évanouit et l'on voit que l'incurie kabyle ne le cède en rien à l'incurie arabe.

Le Kabyle est un homme laborieux ; on est tenté de l'admirer parce qu'il plante des arbres et qu'il cultive la terre ; c'est une sorte de paysan démocrate, jaloux de son bien, un piéton, un travailleur agricole, tandis que l'Arabe, drapé dans son burnous, étendu paresseusement à l'ombre de son gourbis, ou trottinant sur son cheval étique, grave et dédaigneux, nous apparaît comme un grand seigneur ruiné, un aristocrate auquel notre activité fiévreuse semble digne de pitié.

Quoi qu'il en soit pourtant de la haute morale de leurs coutumes et de la savante législation de leurs *kanouns*, objets d'étonnement, dit-on, pour nos modernes administrateurs, les Kabyles nous semblent, comme les Arabes, un peuple depuis des siècles immobilisé dans sa vie, ennemi de tout changement comme de tout pro-

grès, qui dissimule sa haine, qui n'est guère susceptible de comprendre les bienfaits que la nouvelle organisation municipale française répand sur le pays sous la forme de routes, de maisons d'école, de gendarmes, de gardes champêtres, etc., et qui, dans tous les cas, n'en conservera nulle reconnaissance.

La Kabylie est pauvre, parce que la terre cultivable est rare et que la population est très dense[1], aussi les hommes émigrent-ils en grand nombre dans les villes, comme émigrent les montagnards des Alpes ou ceux du centre de la France. Beaucoup s'engagent dans le régiment de tirailleurs, attirés par l'appât de la prime qui leur est payée.

Il doit exister beaucoup d'argent monnayé dans les villages. Les impôts rentrent avec une grande facilité. Les hommes qui ont émigré rapportent des sommes relativement considérables[2].

Comme les Kabyles sont sédentaires, qu'ils vivent dans des maisons, qu'ils sont des musulmans fort tièdes, et que leur scepticisme religieux se rapproche du nôtre, on est assez disposé à en conclure à une certaine aptitude d'assimilation. Cette opinion s'était déjà très répandue avant l'insurrection de 1871 ; elle perdit alors la plupart de ses partisans, mais elle en a recruté de nouveaux qui semblent avoir ignoré ou avoir oublié

[1] La population de la commune de Fort-National est plus dense que celle de beaucoup de nos départements : 26,600 habitants sur 20,000 hectares.

Chez les Beni Raten : 21,000 habitants sur 9,000 hectares.

Dans la commune du Jurjura : 60,000 habitants répartis en 113 villages, sur 47,000 hectares dont 22,000 seulement sont cultivables.

[2] De janvier à août 1883, le bureau de poste de la commune du Jurjura a payé 64,000 francs de mandats aux Kabyles de sa circonscription.

l'acharnement sauvage, les barbaries, les cruautés dont les insurgés donnèrent alors l'affligeant spectacle.

Tous les villages européens furent pillés et ravagés, tous les bordjs furent attaqués et bloqués. Quelques-uns subirent des investissements de deux mois, eurent à repousser d'énergiques tentatives de vive force et à se défendre contre les approches faites à la mine, mais tous purent heureusement tenir assez longtemps pour permettre aux colonnes de secours de les dégager.

Le pays a été durement châtié, de lourdes contributions de guerre ont été imposées aux populations, une partie des terres mises sous le séquestre et affectées à des villages de colonisation. On peut espérer que la leçon a été assez rude pour détourner les Kabyles de nouveaux soulèvements, au moins pendant quelques années, mais ces gens sont crédules et rien n'assure qu'ils ne se laisseraient pas aller encore aux excitations d'agitateurs qui leur représenteraient la France comme impuissante ou paralysée par une guerre européenne.

Cependant les routes stratégiques que l'on ouvre, les chemins muletiers qu'on améliore, rendent de plus en plus difficile la défense des montagnes; lorsque les batteries pourront circuler au trot de leurs attelages des Beni Mansour à Fort-National comme elles vont déjà de Fort-National à Tizi Ouzou, il n'y aura plus un village du Jurjura que nos canons ne puissent démolir en quelques instants, et les soldats qui auront à châtier les insurrections de l'avenir resteront incrédules lorsqu'on leur dira que leurs devanciers ont traversé ces précipices, gravi ces rochers où aucune sente n'était tracée, qu'armés d'un fusil à peine supérieur comme portée à celui de l'ennemi, ils ont emporté d'assaut ses villages et l'ont délogé de ses nids d'aigle.

Il n'y a point de juifs en Kabylie, mais il y a des Arabes. Ce sont en général des marabouts descendant de ceux qui ont, il y a 350 ans environ, introduit l'islamisme dans le pays. Ils habitent des villages à part ou des quartiers séparés dans les villages. Ils reçoivent certaine rémunération comme salaire plutôt que comme tribut religieux, n'ont qu'une influence restreinte, mais ils sont néanmoins écoutés et peuvent être considérés comme des agents dangereux de propagande.

4° LES HAUTS-PLATEAUX.

LES MONTS DES OULAD NAYL ET DU ZAB.

Nous avons déjà dit quelle était la physionomie d'ensemble des plateaux de la province d'Alger. Toutefois, à l'est du Chelif, leurs limites nord et sud ne paraissent pas aussi nettement tracées que dans les parties occidentales.

Une longue arête présentant des escarpes au nord, que nous avons appelée la chaîne des **Oukaït** et des Seba Rous, les partage de l'ouest à l'est : Oukaït Gharbi (1193^{m}), Oukaït Chergui (1188^{m}), et sépare le bassin particulier des Zahrez au sud, du versant de la daya Kahla au nord. Une partie des eaux qu'ils reçoivent s'écoulent, en outre, vers le creux du Hodna. Les directions dans lesquelles on les traverse le plus ordinairement sont celles déjà indiquées : de la route de Boghar à Djelfa, par les caravansérails; de Berrouaghia à Djelfa, par Bordj Aïn Boucif, Bordj el Hammam; et

d'Aumale à Bou Saâda, par Sidi Aïssa, Aïn Adjel, Aïn Kermark.

Les **Zahrez**, à l'altitude de 870 mètres environ, sont des chotts analogues à ceux de la province d'Oran. Ils ont 30 et 40 kilomètres de long, sur une largeur moyenne de 10 à 15 kilomètres.

Le Zahrez Gharbi reçoit au sud l'oued Hadjia, qui descend du djebel Senalba, et l'oued Melah, qui vient de Djelfa, et dont la vallée est suivie par la route de Laghouat.

Le Zahrez Chergui reçoit au sud l'oued Medjedel, qui donne les points d'eau des routes de Boghar à Bou Saâda et de Boghar à Aïn Rich.

Dans la province d'Alger, la chaîne saharienne n'a pas la même puissance que dans les deux autres provinces. Entre le Djebel-Amour et l'Aurès, elle s'affaisse en quelque sorte, bien que certains sommets dépassent encore 1500 mètres.

Les plissements rappellent les deux directions principales qui se rencontrent en Algérie, c'est-à-dire la direction nord 1/4 est, dans les arêtes qui profilent les montagnes vers le nord et dans le djebel Bou Kahil au sud, et la direction ordinaire du nord de l'Afrique, est 1/4 nord, dans les crêtes qui forment la dorsale et dans celles qui bordent les plaines des Ziban.

Nous donnons à cette partie de la chaîne saharienne le nom de monts des Oulad Nayl à l'ouest et de monts du Zab à l'est.

Monts des Oulad Nayl. — Nous avons choisi ce nom parce que c'est dans ces montagnes que les fractions de cette grande tribu viennent prendre leurs cam-

pement d'été. Cette dénomination s'étend ainsi à la région montagneuse comprise depuis la dépression de la daya Tademit au sud-ouest, jusqu'à Bou Saâda au nord-est; depuis les berges méridionales du bassin des Zahrez au nord, jusqu'aux berges septentrionales de la vallée saharienne de l'oued Djedi, au sud.

Dans sa partie la plus étroite cette région montagneuse a plus de 20 lieues. Elle est constituée par plusieurs rides à peu près parallèles qui comprennent entre elles de longues vallées orientées à l'est 1/4 nord : fonds des Zahrez; vallée de l'oued Medjedel tributaire du Zahrez Chergui; vallées de l'oued Dermel (oued Bou Saâda), de l'oued Chaïr, tributaires du Hodna, et vallée de l'oued Djedi.

Une première ride forme la berge même du bassin des Zahrez, c'est celle que la route de Boghar à Djelfa traverse au Rocher-de-Sel. Elle est jalonnée par le djebel Djerf (1500m) au nord-est de Zenina et par le Rocher-de-Sel (dans cette partie on l'appelle parfois djebel Sahari); elle se continue par des escarpes de hauteurs variables et se termine dans le djebel Zemra qui sépare les Zahrez du Hodna.

La deuxième ride est jalonnée par la crête boisée du djebel **Senalba** (1570m) au nord de Tademit, dans le prolongement de la direction du djebel Lazereg, par Djelfa et par le djebel Baten Deroua, que traverse la route de Boghar à Aïn Rich; elle se confond avec la précédente au djebel Zemra. Entre ces deux crêtes se creuse la vallée de l'oued Medjedel.

La troisième ride est très accentuée dans le djebel **Sera** (1480m) au sud de Djelfa, le djebel Djelal, les **Seba Mokran** (1486m), le djebel Sba Chouaia, les mas-

sifs neigeux du Msad et du djebel Fernan au sud de Bou Saâda, et le djebel Bou Ferdjoun qui fait partie de la ceinture méridionale du Hodna.

Entre la deuxième et la troisième ride se creuse la vallée de l'oued Dermel.

La quatrième ride est celle du djebel Bou Kahil et des berges de la vallée de l'oued Djedi. Elles se prolonge par les monts du Zab.

Entre ces deux dernières se creuse la belle vallée de l'oued Chair.

Ces crêtes ne sont point continues ; elles sont au contraire brisées en de nombreux tronçons ; dans les coupures qui les séparent, passent les routes suivies par les caravanes des Oulad Nayl, dans leurs migrations annuelles. Les principales sont celles de Zeniha, par l'oued Tademit ; de Djelfa sur Laghouat et de Djelfa sur Messad ; du Zahrez Chergui et de Bou Saâda sur Aïn Rich et l'oued Djedi.

Djelfa est au point de divergence des eaux vers les Zahrez, vers le Hodna, et vers le Sahara. C'est le centre du commandement des Oulad Nayl et la résidence de leur aga.

Ces tribus ont, dans cette région, huit villages principaux ou dacheras, qui leur servent de dépôt, et comptent environ de 100 à 300 habitants. Ce sont : Ksar Charef, à 60 kilomètres ouest de Djelfa, au pied septentrional du djebel Djerf (1500m), sur la route de Zeniha ; Hamra, à 44 kilomètres sud-ouest ; Zaccar, à 40 kilomètres sud, dans un défilé où passe un des chemins les plus fréquentés du Sud, qui conduit par Messad dans l'oued Djedi ; Medjbara, à 36 kilomètres sud-ouest sur un autre chemin qui conduit aussi à Messad. Ces quatre villages sont rangés en demi-cercle autour de

Djelfa, sur les routes ordinaires des caravanes. Djelfa est donc leur centre naturel et leur principal marché.

A plus grande distance : Amoura, sur le versant sud du djebel Bou Kahil, puis, groupés près de la cluse, que la rivière de Tademit traverse pour descendre dans la vallée saharienne de l'oued Djedi, les villages de Messad, Deinmed, el Hania. Messad est le plus peuplé et le plus beau de ces villages.

C'est là une des grandes portes des caravanes; il y existait autrefois un poste romain.

Dans leurs migrations d'hiver, les **Ouled Nayl** s'enfoncent très loin dans le Sud; entre les terrains de parcours des Larbaâ à l'ouest, et ceux des Chambâa à l'est, ils entrent en contact avec les Touareg et les gens du Touat. Le nom de ces nomades est connu dans l'Algérie entière, car leurs femmes, aussi renommées par la licence de leurs mœurs que par leurs grâces physiques, forment le noyau de la population galante obligée de tous les ksour du Sud. Lorsqu'elles ont amassé un pécule suffisant, elles cèdent la place à d'autres; rentrent dans leurs tribus, se marient, et ont des enfants.

Quelques-unes de ces femmes ont une distinction naturelle que l'on s'étonne de trouver dans le milieu où elles vivent. C'est une des preuves remarquables que l'on peut donner de la finesse de la race à laquelle elles appartiennent. Aussi exercent-elles souvent un très grand ascendant sur les chefs arabes, qui font souvent pour elles des prodigalités folles.

L'oued **Tademit** qui est le déversoir de la daya du même nom, traverse la route de Laghouat près de Mocta el Oust (auberge ruinée). C'est un des affluents principaux

de l'oued Djedi auquel il se réunit à 90 kilomètres environ en aval de Laghouat. Il reçoit (r. g.) par l'oued **Seddeur** les eaux du versant méridional du djebel Sera, qui arrosent les plantations des caravansérails de Ksar Seddeur, de Ksar Zeïra, et d'Aïn el Ibel. Près de ce dernier, on avait construit un village arabe, mais les habitants sont, pour la plupart, retournés à leur vie nomade.

Les montagnes de ceinture du bassin de Tademit sont élevées. On y trouve des altitudes d'environ 1500 mètres; au nord, le djebel **Senalba** a 1570 mètres; au sud, le **Dra el Merga** a 1215 mètres.

On trouve dans ces montagnes des plateaux aux murailles rocheuses, surmontées de chapeaux calcaires de formes géométriques, qui ont de loin l'apparence de fortifications. Les richesses forestières sont importantes, mais encore peu exploitées.

L'oued Tademit change plusieurs fois de nom. Il s'appelle oued Demmed à partir du ksar Demmed, où il franchit la dernière ride de la chaîne saharienne.

En amont de ce point, il reçoit (r. g.) plusieurs oueds dont les vallées permettent de remonter dans les montagnes. Les principaux sont l'oued Medjbara qui conduit à Djelfa; l'oued Bel Aroug qui conduit à Aïn Rich; l'oued Bouira qui amène les eaux des versants nord du djebel Bou Kahil.

Deux longues vallées dont les têtes sont dans les environs de Djelfa, creusent le masssif des Oulad Nayl, dans l'orientation ordinaire du nord de l'Afrique. L'une et l'autre sont tributaires du Hodna.

La première est la vallée de l'oued Dermel ou oued

Bou Saâda; elle ouvre une communication facile entre Djelfa et Bou Saâda par l'oglat Selim et Oued-Dermel.

La seconde est celle de l'oued **Chaïr.** C'est une belle vallée dont la population est évaluée à 20,000 individus.

L'oued Chaïr (vallée de l'orge) alimenté par les rivières qui descendent du djebel Sba Chaouia, et des chaînes neigeuses du djebel Msad, conserve toute l'année une certaine quantité d'eau. Le point important de sa vallée est **Aïn Rich,** où se croisent les routes de Djelfa à Biskra, de Bou Saâda à Laghouat et à Ouargla. On y a créé de belles plantations d'arbres fruitiers.

« Les berges généralement élevées à pic ou à pentes raides sont bordées de plateaux dont la végétation varie suivant l'altitude et la nature du sol. » (Dr Reboud.)

Le pays produit du blé, de l'orge et nourrit de nombreux troupeaux.

On trouve des traces d'établissements romains à Guelalia, à Khorbet el Gara, à Aïn Rich.

Les affluents principaux de gauche sont : l'oued **Melah** qui descend par le bordj d'Aïn Smara et franchit la crête du djebel Fernan au défilé de Zeriba. C'est lui qui ouvre la route de Bou Saâda à Aïn Rich;

L'oued **Mzirzou** qui passe au bordj du même nom, résidence du caïd de l'oued Chaïr;

L'oued **Mouila** qui vient du bordj Bou Ferdjoun.

Les affluents de la rive droite sont sans importance.

Entre l'oued Chaïr et l'oued Djedi, le djebel **Bou Kahil** est un massif montagneux considérable dont les sommets sont à plus de 1500 mètres d'altitude et qui dresse ses escarpes au sud. Sur ses pentes méridio-

nales le ksar d'Amoura, abondamment pourvu d'eau, est un des villages principaux des Oulad Nayl. La route d'Aïn Rich à Ouargla traverse le Bou Kahil par le long défilé d'Aïn Kahla. Ces montagnes forment la berge nord de la mer saharienne et se prolongent à l'est par les monts du Zab.

Elles sont précédées d'une mince crête, sorte d'avant-chaîne, que l'oued Tademit traverse près des ksour Messad, Demmed, el Hania, et qui dessine jusqu'au djebel Hamara une ligne continue coupée par d'étroits ravins, par lesquels les eaux du Bou Kahil descendent dans l'oued Djedi.

Les plus intéressantes de ces vallées sont celles qui viennent d'Amoura et l'oued Namous qui est suivie par la route d'Aïn Rich à Ouargla.

Monts du Zab. — Plus à l'est, les montagnes de la chaîne saharienne s'affaissent et se rétrécissent. Nous leur donnons le nom de **Monts du Zab**. Le Zab, à l'époque romaine, comprenait en effet tout le bassin du Hodna et la région des oasis nord-sahariennes. Ce nom est maintenant plus ordinairement réservé à celles-ci.

La route de Bou Saâda à Biskra les traverse par le kheneg Sadouri entre le djebel Kahila et le djebel Aksoun et conduit aux oasis d'el Amri.

Le chemin de Barika, Mdoukal, el Amri les traverse par le kheneg Salzou au pied du djebel el Guelb. C'est un des principaux passages des nomades lors de leurs migrations. Ce passage conduit dans un petit bassin fermé, la **daya de Sildjen**, appelée aussi plaine d'el Outaya, où se trouvent d'excellentes terres de culture et de fort beaux pâturages.

Ce bassin est fermé au sud par une mince ride de montagnes : djebel Matraf, djebel Mendjenaïb, djebel Bou Ghezal, réservoirs naturels des eaux qui arrosent les oasis des Ziban.

L'oued Kantara limite à l'est le bassin de la dava de Sildjen et marque le commencement de la région de l'Aurès.

5° LE SAHARA.

Oued Djedi. — La longue vallée de l'oued Djedi limite au sud les accidents montagneux de la chaîne saharienne; elle se termine dans le chott Melghir, à l'extrémité de ce grand bassin que l'on peut appeler la mer intérieure de l'Algérie, mer ou lac desséché depuis bien des siècles sans doute.

Il fut un temps où ces régions, désolées aujourd'hui, étaient abondamment arrosées; l'oued Djedi était un grand fleuve qui coulait à pleins bords, emplissant une large vallée dont on voit encore les berges érodées par les eaux. Ses tributaires étaient nombreux et puissants. Les grands pachydermes habitaient ses rives. On peut croire même que l'homme a vécu dans cette région à une époque antérieure à toute histoire et qui coïncide peut-être avec la période de la grande extension des glaciers des Alpes. Aujourd'hui, l'oued Djedi n'a d'un fleuve que le nom; ses eaux affleurent parfois lorsque le sous-sol est imperméable, mais, la plupart du temps, elles disparaissent sous les sables et la région que parcourent ses affluents a reçu le nom expressif de *Bled el Atoch* (le pays de la soif).

L'oued Djedi est formé en aval de Laghouat par la réunion de l'oued Mzi et de l'oued Messad.

Dans l'oued **Mzi**, les eaux coulent presque toute l'année et les pluies de l'hiver le transforment souvent en une rivière véritable de plusieurs centaines de mètres de large. Ce sont ces eaux qui, retenues par des barrages, alimentent les oasis de Laghouat[1].

Les têtes des vallées supérieures tributaires de l'oued Mzi se trouvent sur le plateau d'Aflou à peu de distance de celles qui descendent vers le Chelif. L'oued Mzi traverse la région des Gada, se dégage des montagnes par le kheneg Seklafa, près de Rima, et passe au pied du ksar de Tadjemout.

En amont de ce ksar aboutissent (r. g.) l'oued Manreg qui ouvre la route de Zenina, et, en aval, l'oued Mograte qui conduit à la daya de Tademit.

Sur sa rive droite, l'oued Mzi reçoit, dans le kheneg Seklafa, la rivière d'el Ghicha, qui descend, comme lui, du plateau d'Aflou, et arrose des cultures assez étendues près de ce ksar.

En aval de Tadjemout, il reçoit (r. d.) l'oued Mkrabet dont les torrents supérieurs percent la muraille du Kef Guebli en ouvrant plusieurs passages, notamment celui du Foum Reddad qui est la meilleure communication entre Aïn Madhi et Aflou. Il passe près d'Aïn Madhi.

Au-dessous de Laghouat tombe (r. d.) l'oued **Messad** qui n'est qu'une vallée saharienne, c'est-à-dire ordinairement à sec; il recoit, entre autres, l'oued d'el

[1] Au printemps de 1884, à la suite de pluies abondantes, les eaux de l'oued Mzi ont inondé les parties basses de la ville de Laghouat et causé de grands dommages.

Haouita, qui vient du petit cirque rocheux du même nom.

En descendant la vallée de l'oued Djedi, on passe près des petits ksour ruinés d'el Assafia et d'el Hiran

A 90 kilomètres de Laghouat, finit (r. g.) la vallée de l'oued **Tademit** dont nous avons déjà parlé. C'est le principal tributaire de l'oued Djedi. Le défilé, par lequel elle traverse la dernière ride des montagnes, est un des passages principaux des caravanes venant du Sud et qui se dirigent ensuite vers les différentes dacheras des Oulad Nayl.

Plus en aval, la vallée de l'oued Djedi est déserte et sans cultures; il faut signaler le confluent de l'oued **Namous** (r. g.), passage de la route de Bou Saâda, Aïn Rich, sur Tougourt et Ouargla.

C'est le seul point intéressant jusqu'à l'entrée des Ziban qui appartiennent au point de vue géographique, comme au point de vue administratif, à la province de Constantine.

Lorsque l'on dépasse Laghouat en s'avançant vers le sud, on entre dans le grand désert, dans le Sahara jusqu'ici insondé. D'abord ce sont de grandes plaines de sable ou d'argile doucement modelées par quelques vallées peu profondes, puis des ravines aux berges arrachées, séparées par des plateaux de cailloux brisés, enfin des sables purs amoncelés par les efforts des vents en dunes instables. Au delà de ces sables, on atteint un pays plus accidenté : d'un côté le Touat, sur le même

méridien que Laghouat, de l'autre les montagnes inexplorées du pays des Touareg.

Les Dayas. — La première région s'appelle la région des Dayas : c'est la solitude, mais ce n'est point la stérilité. Le sol est couvert de touffes de salsolacées ligneuses, d'armoises, d'hélianthèmes, de différents arbrisseaux épineux; l'alfa est fort rare.

Dans les parties creuses se forment de petits étangs temporaires, ce sont les dayas. Il en est de quelques mètres seulement de large, d'autres ont plusieurs kilomètre de tour.

D'épais buissons de jujubiers sauvages, que dominent les belles ramures du pistachier (betoun ou térébinthe), protègent un gazon qui reverdit au moment des pluies d'automne et subsiste une grande partie de l'année. Ces bosquets verdoyants charment la vue et offrent un abri agréable contre la chaleur du milieu du jour.

Lorsque l'on voyage dans ce pays au moment où les arbrisseaux portent leurs feuilles, on pourrait croire traverser les grandes plaines de la Beauce, après la récolte faite; les dayas ressemblent de loin à ces petites remises boisées qui interrompent seules la monotonie des champs dépouillés de leurs chaumes. Ce sont elles aussi qui abritent les petites hardes de gazelles et quelques gracieux oiseaux qui animent ces solitudes.

Avec quelques précautions, ces dayas seraient cultivables; quelques-unes, comme celle de Tilrempt sur la route du Mzab, conservent l'eau pendant longtemps. Les superbes térébinthes qui la couvrent (on en compte 3,000), attestent la fertilité du sol; on pourrait peut-être y créer des oasis; mais les récoltes seraient trop souvent à la merci d'une sécheresse inopinée ou d'une tempête

du simoun, le vent maudit. Aussi nulle part ne trouve-t-on de campements agricoles; cultiver le désert et le peupler est un rêve généreux dont la réalisation serait possible toutefois si les forages artésiens se multipliaient assez pour arroser le sol et si les capitaux désintéressés affluaient dans le pays; mais il faudrait alors, au lieu des quelques bandes de nomades disséminées sur de vastes espaces, une population dense fixée à la terre. Les Européens n'ont point encore épuisé les contrées où leur race prospère sans souffrances; les Arabes sont trop fiers et trop heureux de leur vie libre pour vouloir la modifier, et les migrations des noirs du Soudan vers le nord de l'Afrique ne paraissent point devoir être pro-chaines, et seront peut-être dangereuses, en dépit des espérances de quelques hommes d'imagination.

Le désert convient à la vie pastorale telle que la mènent les Larbaâ, les Chambaâ, les Oulad Nayl. Les besoins de la civilisation ne conseillent pas de leur disputer leurs domaines.

La Chebka.— A 150 kilomètres au sud de Laghouat, on entre dans la Chebka : c'est la région caillouteuse, absolument stérile celle-ci, où les chameaux ne trouvent même plus les misérables touffes ligneuses dont ils peuvent momentanément se contenter. C'est le désert dans toute sa tristesse désolée, sans une goutte d'eau, sans une plante et, par conséquent, sans un oiseau, sans un insecte. Lorsque les pluies tombent en abondance, les eaux coulent un certain temps au fond des vallées, c'est pourquoi on leur donne le nom d'oueds, et quelques pauvres arbrisseaux rappellent qu'à certaines époques de l'année, ces étroites bandes de terre sont moins attristantes que le reste du pays.

Les Arabes lui ont donné le nom de *Chebka*, ce qui veut dire réseau au filet, parce que les ravins s'entrecroisent dans un désordre en apparence inextricable; il y a cependant une loi régulière dans la disposition de ces vallées qui viennent aboutir à quelques branches maîtresses et se réunir ensuite dans un bassin commun, mais il y a une telle uniformité dans ces plateaux et dans ces ravins, que l'on ne saurait s'orienter sans un guide expérimenté ou sans des relèvements topographiques soigneusement établis.

Les plateaux ont 50 ou 100 mètres de relief; dans les fonds se dressent aussi des buttes tabulaires, véritables témoins restés debout après le gigantesques travail des eaux.

Le sol est parsemé de cailloux de grès, brisés à angles aigus, recouverts d'une espèce de vernis noirâtre d'origine organique, ou rougis comme s'ils avaient été passés au feu.

Pour quelle raison cette grande dissemblance entre la désolation de la Chebka et la fécondité relative de la région des dayas? L'une fait suite à l'autre; l'altitude est la même, les conditions de climat sont identiques, c'est donc le sol qui diffère. Ici, en effet, on trouve un limon plus ou moins argileux, tel qu'il se dépose au fond des eaux; là, au contraire, le roc abrupt et ses débris concassés, mais non pétris par l'action des eaux. Lorsque la mer couvrait le Sahara, la Chebka était sans doute un vaste récif; les eaux l'ont ravinée aux époques des grandes tourmentes géologiques, mais elle émergeait au-dessus des assises sédimentaires qui se solidifiaient lentement autour d'elle [1].

[1] Ville, *Exploration géologique du Sahara.*

Dans les parties les plus méridionales de la Chebka, lorsque les ravins sont plus creux et mieux marqués, on voit qu'ils dessinent de longues lignes presque parallèles qui convergent vers le bassin d'Ouargla, **el Heicha**; là se trouvait vraisemblablement un grand lac intérieur, qui ne s'est desséché à son tour que bien longtemps après le Sahara. Dans cette partie, les plateaux s'allongent comme des chaussées entre les vallées des oueds; on leur a donné pour cette raison le nom de **Gantara** (les ponts).

La route de Laghouat à Gardaïa traverse la région des dayas et la portion nord de la Chebka. Sur cette distance de 210 kilomètres, elle est jalonnée par les citernes de Nili et de Tilrempt, construites par les ordres du général Marguerite. Quelques heures de pluie suffisent à les remplir, mais, en quelques heures, elles s'épuisent de même si les troupeaux des Larbaâ viennent s'y abreuver, de sorte qu'on ne saurait compter sur leurs ressources pour l'alimentation des colonnes. On a commencé, en 1883, le forage d'un puits à l'oued Setaffa, à 35 kilomètres de Berrian. Son débit sera, dans tous les cas fort restreint et c'est à Berrian seulement, la première ville du Mzab, que l'on est assuré de trouver, dans les puits, l'eau en quantité suffisante.

Berrian est à 180 kilomètres de Laghouat et à 30 kilomètres de Gardaïa.

Le Mzab.

Dans une des vallées de la Chebka, qui s'élargit en forme de cirque, s'est établie, il y a huit siècles (el Ateuf a été fondé en 1012), une population d'émigrants, persécutés religieux, les Mzabites, qui ont donné leur nom à l'oued Mzab. Ils venaient, en dernier lieu, de la région d'Ouargla, où ils avaient séjourné 40 ans seulement et construit des villes, dont les noms se retrouvent dans celles du Mzab; mais leur secte avait pris naissance en Arabie.

Cinq villes se sont élevées les unes près des autres sur les berges rocheuses qui dominent la vallée : ce sont Gardaïa, Melika, Beni Isguen, Bou Noura, et el

Gardaïa.

(Vue du sud, côté opposé à l'oasis.)

Ateuf. La plus importante est Gardaïa sur un rocher conique, isolé au milieu de l'oued Mzab.

Outre les cinq villes de l'oued Mzab, les Mzabites ont encore Berrian, dont nous avons parlé; et Guerara à 86 kilomètres au nord-est d'el Ateuf.

Leur population totale est évaluée à 45,000 individus.

Toutes ces villes sont bâties en amphithéâtre, dominées par le minaret de la mosquée, qui se dresse comme un style gigantesque au point le plus élevé. Les maisons, sordides d'aspect, s'étagent les unes au-dessus des autres; les rues sont étroites; sales et tortueuses. Chaque ville est partagée en deux sofs, ennemis acharnés; qui, avant l'occupation française, se livraient de sanglants combats. L'arme ordinaire du Mzabite est l'énorme clef de sa maison; casse-tête terrible entre ses mains. Toutefois ces gens ne sont pas d'humeur guerrière; ce sont d'habiles marchands, de riches négociants même. Au lieu de se défendre eux-mêmes contre les ennemis dont ils sont entourés, ils préféraient acheter la paix à prix d'argent et ils soudoyaient même quelques tentes arabes qui campaient en dehors de leurs murs pour les protéger contre les pillards de l'extérieur.

Ces agrégations d'Arabes portent le nom de zaouïas, bien qu'elles n'aient rien de religieux[1].

Dans quelques villes, les Arabes sont mêlés aux Mzabites; ils habitent des maisons et possèdent des jardins. Ils sont, dit-on, au nombre de 600 à Berrian, de 300 à Guerara, de 100 à Gardaïa.

Chaque ville est entourée d'une enceinte dont les portes sont soigneusement closes à la nuit. A Gardaïa, un quartier est réservé aux juifs, plus méprisés et plus misérables ici que partout ailleurs, mais, comme ils

[1] Commandant Coyne, *Le Mzab*.

exercent certains métiers utiles, bijoutiers, armuriers, cordonniers, tanneurs, on ne leur permet ni de s'expatrier, ni même de quitter la ville.

L'occupation française a eu pour conséquence de rendre leur situation moins dure.

A Gardaïa, les juifs ont 200 maisons; à Berrian et à Guerara il n'y en a que 7 ou 8. Ils ne sont pas tolérés dans les autres villes. Ils ne pouvaient user que de l'eau d'un seul puits. Ils ne devaient jamais franchir sans permission les murs de la ville, jamais laver leurs vêtements. Le quartier qu'ils habitent était d'une saleté repoussante; leurs habitations ignobles. Quand une ville de la confédération avait besoin de leurs services, le caïd en faisait la demande à celui de Gardaïa qui autorisait *tant* de juifs à sortir pour *tant* de jours.

On rencontre aussi un certain nombre de noirs; ce sont des esclaves amenés du Soudan, que les Mzabites emploient à la culture des jardins. Beaucoup sont affranchis. Leur condition n'est pas plus dure d'ailleurs que celle des autres serviteurs et ils s'attachent souvent à leurs maîtres lorsqu'ils en sont bien traités. Cependant un grand nombre s'évadent depuis qu'ils savent trouver liberté et protection près des Français; le règlement de leur situation actuelle, l'interdiction de la vente des esclaves, ne seront pas une des moindres difficultés de l'administration intérieure du pays.

L'esclavage doit à coup sûr disparaître d'une terre où flotte le drapeau français; il doit disparaître comme institution, l'esclave recouvrera donc sa liberté d'homme, mais, devenu libre, il ne saurait se soustraire pour cela à la loi de travail qui est la condition d'existence de toute société.

Chacune des villes du Mzab constituait une petite république théocratique, gérée par l'assemblée des tolba, mais bien que leurs mœurs, leurs lois, leurs intérêts généraux, fussent les mêmes, les villes du Mzab ne formaient point une confédération dans le sens ordinaire de ce mot.

Les lois religieuses sont extrêmement rigoureuses et leur imposent des règles d'une étroite bigoterie; cinq fois dans la journée, le muezzin appelle les fidèles à la mosquée. Les femmes sont assujetties à une clôture absolue; elles sont complètement voilées et ne sortent jamais que pour aller au jardin. Il ne leur est pas permis de voyager, tandis que l'instinct de la race, autant que l'insuffisance des ressources de leur pays, pousse les Mzabites à aller commercer partout où il y a quelque profit à faire. Ceux qui s'expatrient encourent les censures religieuses, mais il est, sans doute, des accommodements avec l'Église, et l'émigration est la règle générale de la population; il n'est pas un village de l'Algérie qui n'ait sa boutique de Mzabite où l'on trouve des étoffes, des menus objets, des ustensiles, des épices, etc., nécessaires à l'Arabe comme à l'Européen. Guelma et Constantine ont une population nombreuse de Mzabites; on les trouve non seulement dans le Tell algérien, mais dans toute la Tunisie. Quelques-uns acquièrent de grandes fortunes[1].

Mais l'émigrant revient de temps à autre, chaque année, tous les deux ans, ou à intervalles plus éloignés, selon ses ressources, pour revoir sa famille. Cet exode régulier d'une grande partie de la population mâle ne

[1] Le caïd de Melika possède 4 magasins à Batna, 2 à Constantine, 2 à Médéa, le Hammam à Alger; il a 22 maisons à Constantine.

doit pas avoir de résultats moraux excellents pour la partie féminine, de là sans doute la sévérité de la clôture imposée aux femmes, sévérité qu'elles savent d'ailleurs déjouer.

Le Mzab était en outre un des marchés d'échange des Touareg et des grands nomades du Sud. La surveillance que nous exercerons sur le commerce des armes, l'interdiction du commerce des esclaves, la crainte d'entrer en contact avec nous, sont autant de causes qui arrêteront la venue des caravanes, quels que soient l'intérêt ou le désir que nous puissions avoir au contraire d'entretenir et de développer le mouvement commercial.

En venant s'établir dans la Chebka, les Mzabites fuyaient, avons-nous dit, la persécution religieuse. Ce sont en effet des schismatiques, appartenant à une secte particulière. Les Arabes disent à la cinquième secte[1]. On a cru reconnaître une certaine analogie entre leurs mœurs religieuses et celles des Ouahabites, les puritains musulmans de l'Arabie. Il n'est pas certain cependant qu'ils aient une origine commune; cette hypothèse ne saurait être vérifiée que par des études comparatives qui restent à faire.

On a dit aussi que les Mzabites étaient de race berbère; cette opinion n'a aucun fondement; on est fort disposé en Algérie à considérer comme Berbère tout ce qui n'est pas Arabe. Enfin, on a supposé que, loin d'appartenir à une famille distincte, les Mzabites venaient de souches très diverses, qu'il n'existait entre eux aucun lien ethnique et seulement un lien religieux. Ces ques-

1 Les quatre sectes orthodoxes sont les Maleki, Hanefi, Ambeli, et Chafaï.

tions d'origine sont toujours fort difficiles à élucider et assez stériles d'ailleurs.

Les habitudes sédentaires ont donné aux Mzabites un teint plus clair que celui des Arabes, et des formes moins heurtées; la pratique du commerce a délié leur esprit; le contact habituel avec les Français, l'antipathie dont ils sont l'objet de la part des Arabes, une tendance naturelle à utiliser nos procédés, prédispose les Mzabites, mieux que toute autre société indigène, à entrer dans le courant de notre civilisation et peut-être à s'en faire les agents.

Ils n'ignorent pas le parti que l'on peut tirer de l'influence de la presse. On dit qu'ils ont cherché à l'utiliser pour soutenir leurs intérêts et particulièrement pour combattre le projet, réalisé néanmoins, de prononcer l'annexion de leur pays et d'y construire un fort. Ce n'est pas sans regret, en effet, que la plupart d'entre eux, les tolba surtout, nous ont vus nous établir au Mzab, mais ils s'inclineront devant le fait accompli et chercheront à en tirer profit. Ils se sont hâtés de se servir de la poste française et, dès le premier jour, ont encombré de leurs dépêches le bureau du télégraphe. Ils espèrent maintenant la construction d'un chemin de fer; aussitôt qu'une route praticable a été ouverte, un riche habitant de Beni Isguen, au grand scandale des tolba fanatiques, a fait venir une calèche d'Alger.

Ce qui distingue surtout cette population, c'est l'économie, la persévérance, l'ardeur au travail. Personne ne reste inactif; tandis que les hommes et les enfants sont occupés dans les jardins, les femmes confectionnent des tissus de laine qui sont en partie exportés. Du sol pierreux et desséché de la Chebka, ils ont fait surgir

les plus admirables jardins que l'on puisse voir. Il y a plus de 60,000 palmiers à Gardaïa. Sous les ombrages de leurs larges feuilles, impénétrables aux rayons brûlants du soleil, ils cultivent tous les arbres fruitiers de l'Algérie, des champs d'orge superbes, et les quelques légumes dont ils se nourrissent.

Lorsque l'on arrive à Gardaïa par l'ancienne route de Laghouat, des berges arides de la Chebka, on découvre tout à coup une magnique oasis verdoyante; en sortant de l'atmosphère embrasée d'une terre maudite, on respire un air rafraîchi et embaumé de mille parfums. Après avoir péniblement cheminé dans d'affreux ravins pierreux où l'on étouffe, on voit s'ouvrir devant soi une superbe avenue ombragée, de deux kilomètres de longueur, le long de laquelle les guirlandes de vigne courent d'arbre en arbre. Nulle part sans doute, on ne trouve un semblable contraste. Mais quel travail incessant réclame l'entretien de ces jardins au milieu de la fournaise du Mzab! Non seulement il n'y a pas d'eau superficielle, mais les plus profonds forages n'ont permis d'atteindre ni une nappe artésienne, ni même une nappe permanente. Les puits ne s'alimentent que par une lente infiltration; ils se tarissent comme se tarit l'eau d'un réservoir où l'on puise sans relâche. Ils se dessèchent parfois définitivement; il faut alors en creuser de nouveaux, abandonner le jardin qu'on ne peut plus arroser et en créer un autre plus en amont, c'est ainsi que l'oasis de Gardaïa se déplace d'année en année et s'éloigne de la ville en remontant la vallée, tandis que le désert reprend ses droits sur les terres délaissées. Ce travail de puisage ne peut être arrêté un seul jour sous peine de voir les cultures périr; on y emploie des animaux, chevaux, ânes ou chameaux, et

surtout des esclaves noirs du concours desquels les Mzabites ne sauraient que difficilement se passer.

On a estimé à 180,000 le nombre des palmiers du Mzab. Ce chiffre devra, sans nul doute, être corrigé après les travaux du recensement. On évalue à 800,000 francs leur produit annuel. Un palmier en rapport a une valeur considérable, 500 à 600 fr., en moyenne; elle s'accroît encore par suite de la proximité des puits. Ceux-ci, forés à 30 ou 40 mètres, coûtent environ 1000 fr.

Tout est cher au Mzab, la main-d'œuvre surtout, et lorsque l'on ne peut utiliser les corvées de prestation régulière, il est souvent avantageux de faire venir des ouvriers européens, malgré le prix élevé qu'ils réclament.

Les habitants du Mzab ont entre les mains de véritables fortunes en numéraire, amassées surtout dans le Tell. On en aura une idée par ce fait qu'une contribution de guerre de 60,000 fr. ayant été imposée à Gardaïa, lors de l'annexion, en punition de sévices exercés contre nos partisans, le payement en a été effectué en 24 heures.

Aussi exagéraient-ils la puissance de l'argent et ont-ils été étonnés de n'avoir pu réussir à éviter l'annexion en 1883, comme ils l'avaient fait jusqu'alors. Lorsque les tolba, en 1853, avaient consenti une capitulation avec le général Randon, ils n'avaient point l'idée de se reconnaître nos vassaux, mais ils pensaient avoir acheté, moyennant une modeste annuité de 45 à 50,000 fr., le droit de gouverner le pays à leur guise, comme ils achetaient la sécurité de leurs villes et de leurs caravanes en donnant de l'argent aux tribus arabes. Leur désillusion a dû être d'autant plus cruelle

que les premiers actes de l'autorité française ont tendu à ruiner l'influence et le prestige du clergé en lui substituant des caïds laïques et en astreignant les tolba, sans faculté de rachat, à toutes les corvées personnelles imposées au reste de la population. Ainsi, on a vu les plus fiers d'entre eux obligés de venir travailler aux routes, et y charrier les matériaux. Cette mesure n'aura pas dû diminuer leur hostilité à notre égard.

Le climat du Mzab passe pour être sain, mais la chaleur de l'été et la poussière du sable y occasionnent de fréquentes ophtalmies. La température s'abaisse à près de zéro en hiver et s'élève à plus de 45° dans les mois d'été.

L'altitude de la vallée doit être de 600 à 650 mètres.

Il n'y a pas de bois au Mzab. Le seul combustible est le retem, petit arbrisseau du genre du genêt, qu'il faut aller chercher à 40 kilomètres de distance, et qui s'épuise rapidement. (En 1883, les 100 kilos revenaient à 4 francs).

Gardaïa est la plus importante ville du Mzab.

A peu de distance se trouve le ksar en ruine de Sidi Saâd.

C'est en face de Gardaïa, au sud, qu'a été construit le fort français qui tient également sous son canon Melika et Beni Isguen. Ce fort est établi sur les pentes rocheuses de la montagne, avec des escarpes élevées, à l'abri de toute insulte.

Les jardins de Gardaïa qui s'étendent, comme nous l'avons dit, en amont de la ville, outre l'eau des puits, reçoivent celles que leur donne, à l'époque des grandes pluies, un barrage établi dans la vallée. Mais la rivière

coule rarement, une fois tout au plus, tous les trois ou quatre ans.

Melika est une petite ville, la plus voisine de Gardaïa, construite sur le sommet d'un mamelon. Son oasis est ruinée, et ses habitants ont acquis des jardins à Metlili.

Beni Isguen est la ville puritaine, mais aussi la plus propre et la mieux construite. Jamais un étranger n'a été autorisé à y passer la nuit.

Bou Noura n'est qu'un petit ksar.

El Ateuf est la dernière de l'oued Mzab, du côté d'aval, une des moins hostiles, dit-on, à l'influence française.

Berrian et **Guerara**, sont, en quelque sorte, des colonies extérieures. Ces deux dernières ont, dit-on, moins de rigorisme que les autres.

Un premier recensement, dont les chiffres sont sujets à rectification, a donné les résultats suivants :

	Population.	Palmiers.
Gardaïa	10,000	65,000
Melika	2,000	2,000
Boui Isguen	6,000	28,000
Bou Noura	500	2,000
El Atouf	4,000	16,000
Berrian	3,500	35,000
Guerara	5,000	45,000

La capitulation de 1853 avait été imposée au Mzab par le général Randon, quelques mois après l'occupation de Laghouat. A cette époque, tous les nomades du Sud, Oulad Nayl, Larbaâ, Oulad Sidi Cheikh, etc., étaient nos ennemis. Il y avait intérêt à leur interdire

les marchés du Mzab; ce résultat ne fut naturellement pas obtenu, puisque les Mzabites avaient, avant tout, leurs propres intérêts à considérer et qu'il leur était avantageux de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins immédiats. Au contraire, ils avaient eu la pensée de sauvegarder leur indépendance et ils avaient l'espoir prétentieux de rester à l'état de société libre au milieu de l'Algérie conquise.

Il y avait eu entre eux et nous un malentendu plus ou moins volontaire, qu'ils avaient intérêt à maintenir. Ils n'envoyèrent pas leurs notables saluer l'empereur Napoléon, lors de son voyage à Alger, malgré l'invitation qui leur en avait été faite.

En 1857, une colonne conduite par le colonel Marguerite de Laghouat à Ouargla, passant sur leur territoire, ils ne voulurent pas lui permettre d'entrer dans Gardaïa. On avait dû faire jeter les portes bas, à coups de hache, et, à leur grande humiliation, la colonne avait traversé la ville tambours battants. Ce fut d'ailleurs la seule velléité de résistance qu'ils montrèrent.

Notre domination dans le Sud Algérien s'affermissant par le progrès général de la pacification, il devenait nécessaire de régler sur d'autres bases nos rapports avec les villes du Mzab et de faire cesser le privilège d'autonomie dont elles jouissaient sans raison. Gardaïa est sur la route ordinaire de Laghouat à Ouargla, de Laghouat à Goléa; non seulement ces routes devaient nous appartenir, mais nous devions pouvoir user librement des ressources du Mzab et de ses puits, y commander en maîtres, et non point y être tolérés en vertu d'un traité de puissance à puissance. Un grand nombre de Mzabites qui avaient vécu, à notre contact, dans le Tell, et qui se rendaient compte des avantages

qu'une annexion leur procurerait, en manifestaient le désir. On pensait en outre qu'il était utile d'avoir un point d'appui dans le Sud pour surveiller les agissements des Chambaâ, grande tribu nomade, serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh, souvent à l'état d'hostilité et qu'il avait fallu châtier en détruisant leur ksar de Metlili. On peut ajouter encore que le désastre de la mission Flatters avait porté atteinte à notre prestige, que l'on désirait sans doute en réparer peu à peu les fâcheuses conséquences en jalonnant plus prudemment nos étapes vers l'intérieur, et que l'occupation, soit de Gardaïa, soit de Metlili, paraissait répondre à cette idée. On hésita en effet entre ces deux projets; en s'établissant à Metlili, on respectait, il est vrai, la convention de 1853 et l'autonomie du Mzab, mais ce résultat avait peut-être plus d'inconvénients que d'avantages.

L'occupation du Mzab fut donc décidée; une colonne y fut conduite par le général de La Tour d'Auvergne; le 30 novembre 1882, l'annexion en fut solennellement prononcée, sans résistance d'ailleurs, et l'investiture des caïds des villes leur fut donnée au nom de la France.

En quelques mois, un fort fut construit au-dessus de Gardaïa pour abriter la petite garnison permanente que l'on se proposait de maintenir au Mzab; un télégraphe fut établi entre Gardaïa et Laghouat et une route carrossable ouverte entre ces deux villes.

Metlili des Chambaâ est à 35 kilomètres environ au sud de Gardaïa, également dans la Chebka. Le ksar, situé sur les hauteurs, a été détruit par nos troupes, mais l'oasis (environ 30,000 palmiers) a été respectée et,

la tranquillité étant actuellement rétablie, les habitants reconstruisent leurs habitations dans la vallée.

On compte 240 kilomètres de Gardaïa à Goléa par Metlili ; et l'on trouve de l'eau sur la route.

Après l'insurrection de 1871-72, nos colonnes de la province de Constantine poussèrent au sud d'Ouargla jusqu'à **Goléa**, oasis des Chambaâ.

Cette tribu avait assiégé Tougourt en 1871 et en avait massacré la garnison indigène. Dès que le Tell fut entièrement pacifié, on résolut de là châtier; une expédition fut préparée à Tougourt, et, en janvier 1873, on marcha sur Ouargla et de là sur Goléa qui avait déjà été visité en 1862-1863 par M. Duveyrier. D'Ouargla à Goléa il y a 321 kilomètres (7 ou 8 marches) en plein désert; l'infanterie et un équipage d'eau durent être transportés à dos de chameaux. Les tribus voisines nous avaient fourni 3,000 de ces animaux. L'expédition ne rencontra pas de résistance. Une maison de commandement fut installée à Goléa, mais on n'y laissa pas de poste permanent.

Une partie des Chambaâ firent leur soumission, les autres se retirèrent dans le Touat.

De Gardaïa à Ouargla, la distance est de 175 kilomètres avec un seul puits.

Ouargla, la grande capitale saharienne, relève, au point de vue du commandement, de la division d'Alger. Depuis l'occupation du Mzab, ses communications avec Laghouat sont régulièrement assurées, mais il nous a semblé préférable de réunir l'étude de cette région à celle de l'oued Righ qui en est voisin et avec lequel elle

constitue un bassin hydrologique et géologique d'une grande unité.

Les principales tribus des grands nomades, au sud de la province d'Alger, sont les Oulad Nayl, les Larbaâ, les Chambaâ, les Mekhralif el Djereub, les Atatiha, et les Oulad Saïah.

Nous avons déjà parlé des **Oulad Nayl**, dont les terres de parcours s'étendent de Tougourt à Djelfa et à Bou Saâda.

Les parcours des **Larbaâ**[1] sont à l'ouest des précédents.

Pendant l'hiver, ils vont jusqu'au Mzab. Au printemps, ils reviennent autour de Laghouat; ils remontent jusqu'à Boghar, Teniet el Haad, et Tiaret, où ils achètent des grains. Leurs cavaliers sont réputés les plus braves du Sahara. Leurs goums sont redoutés au loin; bien qu'une partie d'entre eux se soient, un instant, laissé entraîner dans l'insurrection de 1864, ils se montrent bien disposés pour l'autorité française, qui leur assure la liberté de leurs mouvements, et ce sont eux qui sont nos meilleurs auxiliaires contre les Oulad Sidi Cheikh. Ils sont pour la plupart affiliés à l'ordre de Tedjini.

Les **Chambaâ** ne sont pas aussi bien dans la main du commandement; serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh, ils ont été fatalement entraînés dans leurs insurrections lorsqu'on n'a pas réussi à les soustraire à

[1] Cette grande tribu était originairement formée de quatre fractions d'où le nom de Larbaâ (Arba = quatre).

leur influence directe. La création du cercle du Mzab permettra à nos officiers d'agir plus efficacement sur eux. Nous avons dit que leur ksar principal était Metlili. Ils sont en contact immédiat avec les Touareg. Hoggar et leurs parcours s'étendent du Mzab à Ouargla, à Ghadamès, à Insalah.

Leurs goums, montés à mehara, sont nos auxiliaires indispensables dans l'extrême sud. C'étaient les Chambaâ qui avaient fourni les guides aux missions du colonel Flatters[1].

Les **Mekhralif el Djeurb** (Mekhralif galeux) étaient autrefois les plus renommés parmi les forbans du désert. Ils ne vivaient que de pillage. Nous leur avons imposé depuis peu un genre de vie plus normal et nous avons rétabli quelque sécurité pour les caravanes du Sud. Leur grande occupation était la chasse, particulièrement la chasse de l'autruche[2], mais les troupeaux d'autruches deviennent de plus en plus rares dans le Sud Algérien.

Les **Atatiha** et les **Oulad Saïah** ont leurs parcours dans la région d'Ouargla. Il en sera parlé plus loin.

---

[1] Voir plus loin.

[2] Il faut lire les pages si entraînantes que le général Marguerite a écrites sur ses chasses avec les Mekhralif.

III.

PROVINCE DE CONSTANTINE.

On dit souvent que la province de Constantine est la plus belle de l'Algérie. C'est en effet celle qui paraît offrir les plus grandes ressources d'avenir et celle qui garde les traces les plus nombreuses et les mieux accusées de la culture romaine. Elle a trois grands ports : Bougie, Philippeville, Bône, et trois ports secondaires de quelque importance également : Djidjelli, Collo, La Calle.

Ses montagnes ont conservé en partie leur parure et leurs richesses forestières; ses plateaux ne sont pas inhabitables et ne présentent pas l'aspect attristant du désert; la chaîne saharienne s'épanouit dans l'Aurès en longues vallées fertiles et cultivées; le Sahara lui-même a de superbes oasis dans l'oued Righ et dans le bassin d'Ouargla.

La grande directrice des relations du Tell avec le Sahara est la route de Philippeville, Constantine, Biskra, qui se prolonge sur Tougourt et Ouargla; mais il existe une deuxième ligne très fréquentée également par Bône, Guelma, Aïn Beida, Tebessa, d'où l'on va soit dans le Souf par Negrine, soit dans le Djerid tunisien par Gafsa.

Les grandes réglons naturelles sont les suivantes :

1° Le Tell, comprenant les bassins inférieurs de l'oued Sahel, de l'oued el Kebir, de l'oued Safsaf et de la Seybouse;

La partie comprise entre Bougie, Sétif et Philippeville, fait partie de la Kabylie.

2° Les Hauts-Plateaux;

3° Le Hodna;

4° L'Aurès et les Ziban;

5° Le Sahara (chott Melghir, oasis du Souf, de l'oued Righ et d'Ouargla).

1° TELL.

Côtes. — Les côtes sont accidentées et présentent, comme nous l'avons dit, plusieurs bons ports.

Bougie (l'ancienne *Saldæ* des Romains, *Bedjaia* des Berbères) fut un des comptoirs de Carthage. A plusieurs époques, elle a été la capitale de petits États musulmans. Elle était enrichie par les courses des corsaires « que la beauté de son port attirait de toutes parts »; les Espagnols l'ont occupée pendant près de 50 ans (1509 à 1555). Nos troupes s'en emparèrent par débarquement (29 septembre 1833). La ville compte aujourd'hui 5,000 habitants. C'est le port principal de la grande et de la petite Kabylie. Il s'y tient des marchés importants, et l'on prévoit que lorsque le département de Constantine sera divisé, à cause de sa trop grande étendue, Bougie deviendra, comme Bône, le chef-lieu d'une grande circonscription administrative.

Sa rade, dans laquelle finit l'oued Soummam (oued Sahel), est aussi belle que celle d'Alger et son port est

meilleur parce qu'il est protégé contre les vents du nord et de l'ouest, par le massif du **Gouraya** qui projette le cap Carbon. C'est le meilleur mouillage de l'Algérie.

Les remparts de l'époque romaine et de l'époque sarrazine ont laissé des ruines importantes ; les fortifications des Espagnols sont encore utilisées en partie.

Le fort Abd el Kader ou fort de la mer, la Kasba, le fort Barral, défendent la ville et le port. Le sommet du Gouraya est couronné par un ouvrage; plus bas, à l'ouest, est le fort Clausel et, sur la côte, le blokhaus Salomon de Musis.

Djidjelli (3,000 habitants) a eu quelque importance sous la domination arabe; son port, bien que d'assez mauvaise tenue, était très fréquenté par les Pisans et par les Gênois, puis il devint un nid de corsaires redoutables. Cette ville est destinée à prendre un certain essor lorsque son port sera amélioré et lorsque des routes de communication avec l'intérieur permettront l'exploitation des richesses forestières et métallurgiques des montagnes. A la suite de l'insurrection de 1871, on a séquestré une partie des terres des tribus kabyles voisines, et plusieurs villages de colonisation doivent être créés. Des centres ont déjà été formés près du cap Cavallo à l'est, et à Duquesne au sud.

Les montagnes du Sahel de Collo forment un vaste promontoire demi-circulaire que termine le cap Bou Garoun (Bougiarone). Le petit port de **Collo** (1300 habitants) est bien abrité, mais de peu d'étendue; il manque de communications avec l'intérieur. Des chemins muletiers conduisent à Philippeville et, par la vallée

de l'oued Guebli, à Robertville, station du chemin de fer de Constantine.

Le commerce qui se faisait autrefois à Collo a été absorbé par **Philippeville.** Cette ville a été créée en 1838, à 5 kilomètres au sud de Stora, sur l'emplacement de la station romaine de Rusicade. C'était le point de la côte le plus rapproché de Constantine (37 kilomètres), et on le choisit pour en faire le port du chef-lieu de la province, afin d'éviter le long trajet de la route de Bône.

Sa population est de 13,000 habitants sur lesquels on ne compte guère que 2,000 musulmans. Les Italiens sont en grand nombre. Des travaux importants ont amélioré son port; des villas et des jardins garnissent d'une manière pittoresque les hauteurs, dont les dernières pentes sont couvertes par les maisons de la ville.

Entre Philippeville et Bône, la côte est très accidentée par le massif de l'**Edough**, qui projette à l'ouest le cap de Fer, à l'est le cap de Garde.

Le cap de Fer (Ras el Hadid) doit son nom aux riches mines de fer qu'on y exploitait autrefois.

Sous le cap de Garde se trouve le Fort-Génois, construit au XVe siècle, pour la protection des barques de corailleurs.

A peu de distance se creusent la rade et le beau port de Bône.

Bône est une ville en pleine croissance (20,000 habitants), la quatrième de l'Algérie par l'importance de sa population ; elle a un assez bon port très-fréquenté,

à l'embouchure de la Seybouse, la seule rivière de l'Algérie qui mérite ce nom ; les caboteurs peuvent la remonter à quelque distance.

Bône est à 2 kilomètres au nord de l'ancienne Hippone, qui était une des plus belles villes de l'Afrique romaine. Elle eut saint Augustin pour évêque pendant 35 ans (395-430) ; prise et ruinée par les Vandales, en 431, sa destruction fut achevée en 697 par les Arabes.

Les environs sont admirablement fertiles.

« Le territoire de la banlieue de Bône peut, à juste titre, être appelé le jardin de l'Algérie. Il serait difficile, en effet, de trouver sur un même point plus de richesses agricoles de toute nature et plus de facilité pour les exploiter avec profit[1]. »

A l'ouest de Bône, le superbe massif de l'**Edough** (point culminant à 1004^{m}) est couvert d'une magnifique forêt de chênes-lièges. Sur les hauteurs se trouve le village de Bugeaud. Des fermes et des villas se sont construites sur ses contreforts qui dominent la mer. Un nouveau village, Herbillon, a été créé près du cap Katouch.

On trouve dans l'Edough de riches mines de fer dont la plus importante est celle de Mokta el Hadid sur son versant méridional, près du village d'Aïn Mokra[2].

Le massif de l'Edough est un îlot de roches plutoniques. Des secousses volcaniques s'y font encore assez

1 Piesse, *Itinéraire de l'Algérie.*

2 Les minerais, traités dans l'usine de l'Alélik, donnent des fontes aciéreuses d'une excellente qualité. Cette usine produit annuellement 240,000 tonnes de fonte éminemment propre à la fabrication des canons et des projectiles.

fréquemment sentir. A la suite d'un affaissement du sol, les eaux ayant envahi la plaine au sud de l'Edough, avaient formé le lac Fezzara [1], qui était une cause d'insalubrité pour cette riche contrée. Des travaux d'asséchement, aujourd'hui terminés, ont fait découvrir dans son bassin les ruines d'une ancienne cité romaine.

Plusieurs rivières de cette région portent le nom d'oued el Kebir.

L'une d'elles creuse un fossé à l'ouest, autour du massif de l'Edough ; elle vient finir sous le cap de Fer. Son affluent de gauche, l'oued Sanedja, est suivi par la route de Guelma à Philippeville qui longe ensuite la vallée d'un sous-affluent, l'oued Emchekel, en passant par **Jemmapes, petite ville florissante de 1200 habitants.**

Dans le golfe de Bône, à l'est de la Seybouse, vient tomber l'oued **Mafrag** qui descend des montagnes de Souk Arras. Il reçoit (r. d.) près de son embouchure un autre oued el Kebir qui vient de la frontière de Tunisie par Roum el Souk et le Tarf.

Le cap Rosa limite à l'est le golfe de Bône. A quelques milles au sud, on voit les ruines du *Bastion de France*, qui a été un des premiers établissements français en Afrique.

La Calle (3,600 habitants) est une petite ville construite sur une pointe de rochers, avec un port d'un accès assez difficile. Une compagnie française, connue

[1] Niveau à 15 mètres au-dessus de la mer ; profondeur, 2 mètres environ ; superficie, 12,700 hectares.

sous le nom de Compagnie d'Afrique, et qui jouissait, par traité, du monopole de la pêche du corail sur les côtes d'Algérie, y avait de grands établissements. C'est elle qui avait fait construire le Bastion de France. Ses privilèges remontaient à 1560; elle fut ruinée par la Révolution française. Les Anglais occupèrent La Calle pendant une dizaine d'années. Nous en reprîmes possession en 1816; mais la guerre qui éclata en 1827 en détermina de nouveau l'abandon. La pêche du corail a toujours une certaine activité; elle est pratiquée en majeure partie par des barques italiennes.

A 12 kilomètres à l'est, près la frontière tunisienne, sont les mines de plomb argentifère de Kef Oum et Teboul.

Le cap Roux marque la limite orientale de l'Algérie.

Petite Kabylie.

Sous le nom de petite Kabylie, on comprend l'ensemble du pays montagneux habité par les Kabyles, entre Bougie, Sétif, et Philippeville.

Une chaîne, formée d'éléments généralement parallèles à la direction ordinaire du nord de l'Afrique, court à une distance moyenne de 40 kilomètres de la côte et sépare le Tell de la région des Plateaux où se trouvent Bordj bou Areridj, Sétif, Constantine.

Un deuxième pli de montagnes qui prolonge visiblement l'alignement de la crête du Jurjura, forme une puissante arête dont les sommets atteignent près de

2,000 mètres : c'est elle qui constitue, à moitié distance de la mer, la dorsale principale de la petite Kabylie.

Entre ces deux chaînes se trouve l'étage supérieur du Tell.

Nous donnerons à la première ride le nom de **chaîne des Biban** (ou Portes de fer), à cause des remarquables défilés par lesquels passe la route de Constantine à Alger, et nous étendrons ce nom à la ligne de hauteurs comprises depuis le djebel Dira d'Aumale jusqu'au djebel Meghris, au nord de Sétif.

Nous appelons du nom de la tribu des **Oulad Kebbab** qui les habitent, les montagnes qui leur font suite jusqu'aux **monts de Constantine.**

Nous appelons la deuxième ride, c'est-à-dire la dorsale, **chaîne des Babor,** du nom des montagnes qui en sont les cimes principales, et nous étendons ce nom à la ligne de hauteurs comprise depuis la cluse d'Akbou sur l'oued Sahel jusqu'à la cluse du djebel Zouagha par laquelle passe l'oued el Kebir.

Chaîne des Biban. — La chaîne des Biban, qui sépare le bassin de l'oued Sahel des bassins lacustres supérieurs, a été brisée en plusieurs points et profondément creusée par les eaux qui se sont écoulées de l'étage supérieur vers l'étage inférieur, ou plaine du Sahel. Elle est jalonnée par des sommets aux formes bizarres, très érodés par les eaux. Ses masses les plus remarquables sont les **Toumiet** (mamelles), deux montagnes coniques rapprochées et très caractéristiques que l'on aperçoit des Beni Mansour dans la direction d'Aumale, le djebel **Haraza** (1270^{m}) à l'ouest des Biban, le djebel **Gada** (1200^{m}) à l'est, le djebel **Zamoura** (1380^{m}), le djebel **Guergour** et le djebel **Anini** entre lesquels

coule l'oued Bou Selam, et le djebel **Meghris** au nord de Sétif.

Cette crête est constituée par des roches d'un calcaire compact si noir, que les abords des excavations, creusées pour le chemin de fer, ressemblent à des houillères du nord de la France. L'arête principale est précédée de crêtes rebroussées discontinues, de moindre hauteur, et dont la dernière domine à peu de distance le lit de l'oued Sahel.

La chaîne des Biban forme la digue nord d'une suite d'anciens petits bassins lacustres, situés à la limite méridionale du Tell. Les eaux qu'ils reçoivent se réunissent en trois branches principales qui franchissent la chaîne par trois cluses remarquables; ce sont l'oued el Hammam, l'oued des Biban, et l'oued Mahadjar affluent de l'oued Bou Selam.

Chaîne des Babor. — Elle prolonge, comme nous l'avons dit, l'alignement de la crête principale du Jurjura. Elle est jalonnée par le djebel **Gueldaman** qui forme la cluse d'Akbou, par le djebel **Trouna**, le **Dra el Arba**, le djebel **Takintoucht** (1674m), le djebel **Takoucht** (1904m) et le djebel **Adrar** (1994m) entre lesquels est creusé le Chabet el Akra, le **Tababor** (1965m) et le grand **Babor** (1970m) qui lui fait face au sud. La route muletière de Setif à Djidjelli franchit cette chaîne au col de Tibaïren, au pied du pic **Temesguida** (1633m); la route de Constantine à Djidjelli passe au col de Fedj el Beinen entre le djebel **Arhes** (1355m) et le djebel **Zouagha** (1292m).

Ces montagnes sont précédées par des avant-chaînes qui accidentent le pays jusqu'à la côte. Leurs richesses forestières sont encore très considérables. Les Turcs

s'y approvisionnaient de bois pour leur marine, et l'on y trouverait toujours des ressources importantes pour la construction des navires, la fabrication du goudron, etc. Plusieurs mines y sont en exploitation, notamment une mine de fer au cap Cavallo, et des mines de plomb argentifère également dans les environs de Djidjelli. La création de routes amènera sans doute une grande prospérité dans cette contrée, si riche en minerais de fer, de cuivre, de lignite, en chênes-lièges, chênes-zan, en cires, en huiles, en grains. Jusqu'à présent, on ne peut suivre de Sétif et de Constantine à Djidjelli que les chemins muletiers mentionnés plus haut et que jalonnent seulement quelques caravansérails avec des maisons de commandement.

Bassin de l'oued Sahel.

Le bassin de l'oued Sahel comprend un vaste pays. La vallée de l'oued Sahel elle-même n'est, comme nous l'avons dit, que le profond fossé qui forme la ceinture extérieure des montagnes de la grande Kabylie depuis Aumale jusqu'à Bougie.

Elle reçoit ses premières eaux du cirque de montagnes qui dominent Aumale. Elle s'élargit ensuite en une vaste plaine que l'on appelle **Plaine des Arib**, puis **Plaine de Hamza** autour de Bordj Bouira (ancienne ville arabe de Hamza), et qui se continue par la **Plaine du Sahel**. Cette vallée est extrêmement fertile, mais chaude et fièvreuse comme toutes les terres basses et arrosées. Aux environs d'Aumale, on a créé plusieurs centres de colonisation, entre autres aux Trembles sur

la route d'Alger ; il y a quelques fermes près du caravansérail de Bordj Bouira, bifurcation des routes d'Alger et d'Aumale, et près du bordj des Beni Mansour ; mais, jusqu'à présent, la population agricole européenne n'a pas sérieusement pris pied dans cette région. En 1871, le bordj des Beni Mansour a subi un siège de deux mois.

Sur les deux berges de la vallée, des villages kabyles couronnent les crêtes des hauteurs; les terres qui les entourent sont formées d'apports limoneux de près d'une centaine de mètres d'épaisseur en certains endroits et d'une fertilité remarquable. En face des Beni Mansour s'étend un bois d'oliviers de toute beauté.

Dans la partie d'aval, les villages français sont plus nombreux et quelques-uns sont en pleine prospérité : Tazmalt est près du bordj du même nom, qui, avec le bordj des Beni Mansour et Bordj Bouira, étaient destinés à surveiller la vallée moyenne de l'oued Sahel.

Akbou (650 habitants), est admirablement situé sur un mamelon qui domine la vallée, près du bordj du bach-aga des Chellata, au-dessus de la cluse formée par le prolongement des montagnes du Jurjura et qui sépare le bassin moyen de l'oued Sahel de son bassin inférieur.

Akbou doit porter officiellement le nom de **Metz**; centre de la colonisation des Alsaciens-Lorrains que l'on a groupée dans la vallée, ce village est destiné à devenir une ville importante.

C'est là que vient tomber le principal affluent de droite, l'oued bou Selam.

La vallée d'aval est encore resserrée par deux défilés : défilé de Khorza et défilé de Fellaye ; puis, elle s'élargit de nouveau jusqu'à Bougie. Les Romains y ont laissé

des traces nombreuses de leur occupation. Les terres en sont en effet très fertiles. Depuis l'insurrection de 1871, les villages de colons s'y sont multipliés ; ils ont été formés avec les terres séquestrées sur les tribus insurgées; les résultats déjà obtenus promettent un bel avenir à ce canton déjà admirablement favorisé par la proximité du port de Bougie et par le voisinage de populations très denses qui, hors des époques d'insurrection, fournissent une main-d'œuvre précieuse.

La vallée inférieure de l'oued Sahel s'appelle oued **Soummam.**

L'oued Sahel étant creusé au pied même des hautes chaînes du Jurjura, ne reçoit sur sa rive gauche que des torrents.

Les tributaires de la rive droite ont, au contraire, une certaine importance. Nous indiquerons les principaux.

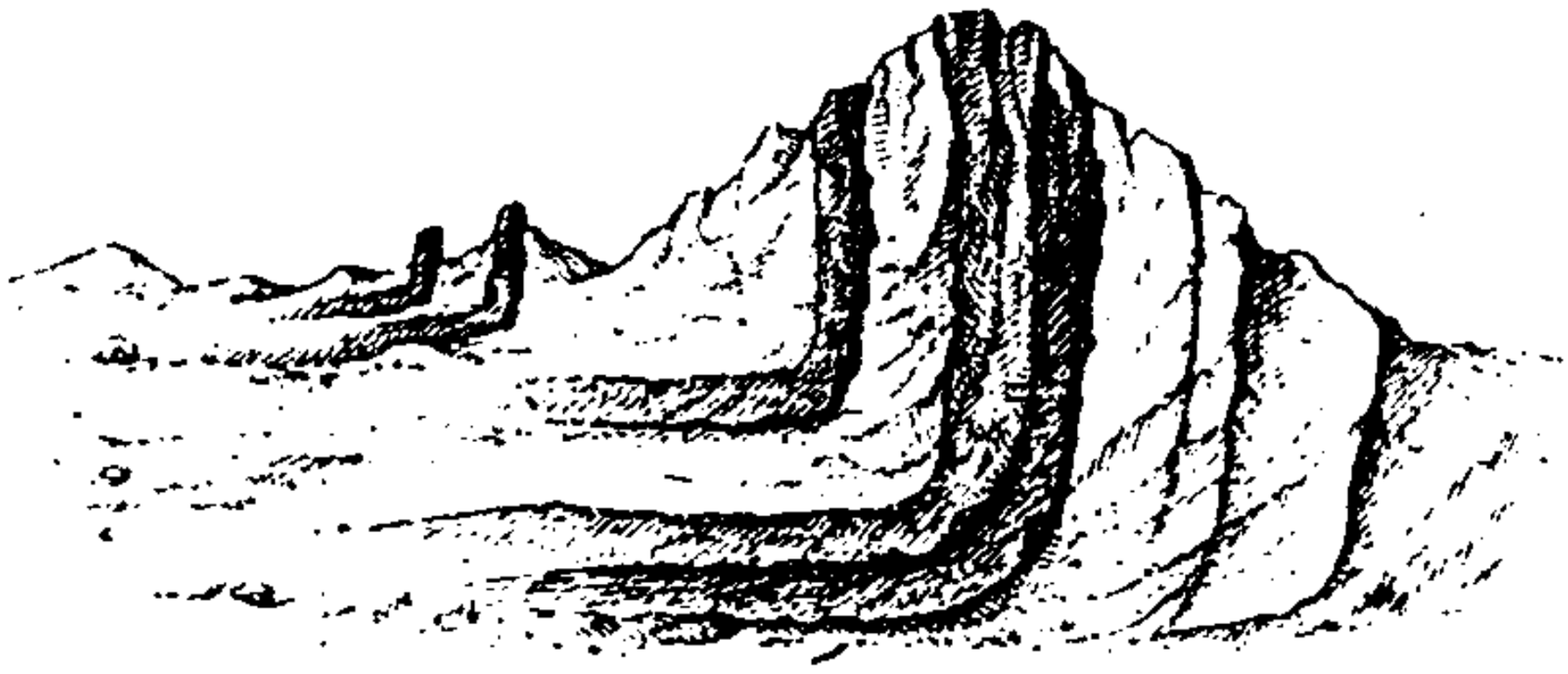
L'oued **el Hammam** est formé de la réunion de l'oued Guemara, de l'oued Okris, et de l'oued Tizza. Leurs sources sont dans des montagnes de 1200 mètres environ d'altitude, qui portent des cultures jusqu'à leur sommet. L'oued el Hamman franchit la chaîne près d'Hammam Ksenna, où se trouvent des eaux thermales.

L'oued **Biban** (oued Meklou, oued Maghrir) est particulièrement intéressant; sa vallée est remontée depuis son confluent jusqu'à son origine par la route d'Alger à Constantine et par la voie ferrée.

Les passages des **Biban** ou **Portes de fer** sont une des beautés pittoresques de l'Algérie. Les travaux de construction de la route et du chemin de fer ont élargi et considérablement modifié les grandes portes (Bab

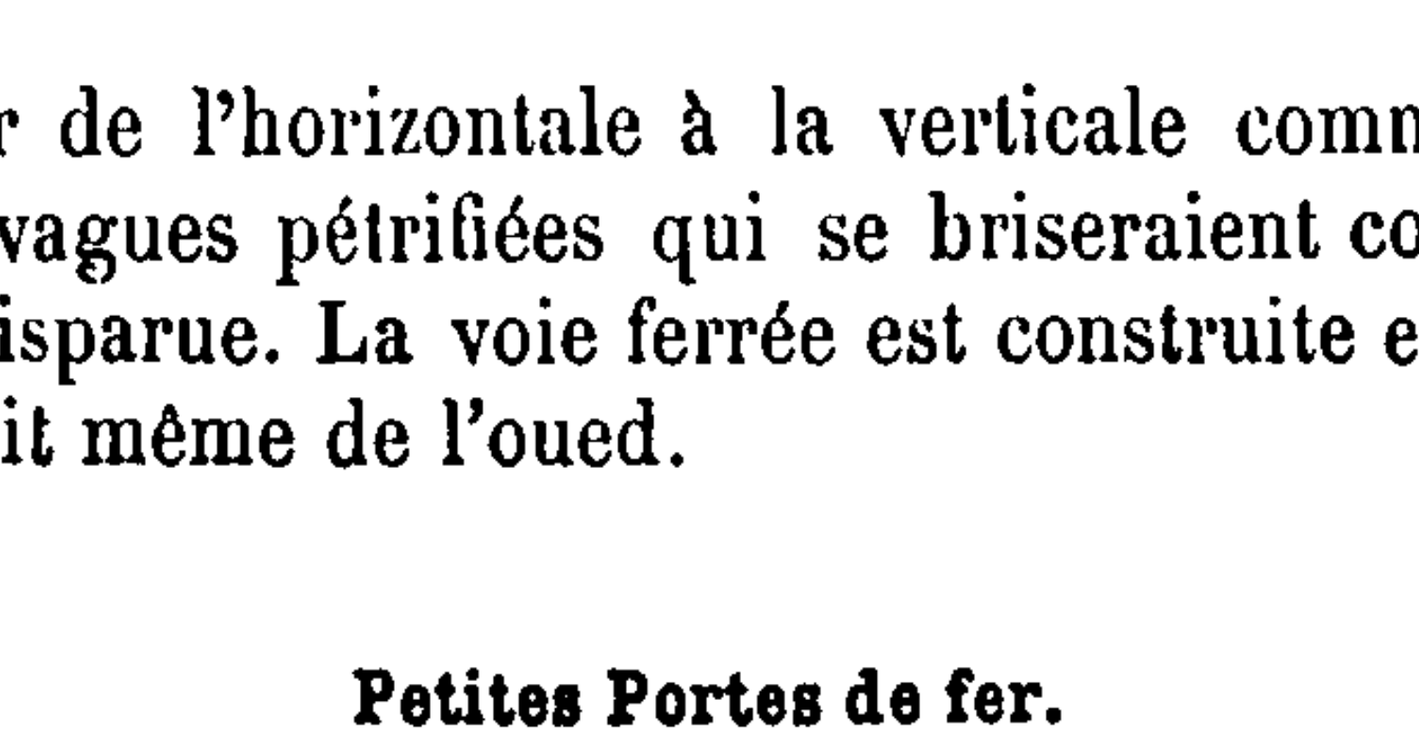
el Kebir); elles resteront néanmoins curieuses par les contournements de roches dont on voit les assises se

Couches de terrain redressées, aux Grandes Portes de fer.



redresser de l'horizontale à la verticale comme d'immenses vagues pétrifiées qui se briseraient contre une falaise disparue. La voie ferrée est construite en viaduc dans le lit même de l'oued.

Petites Portes de fer.

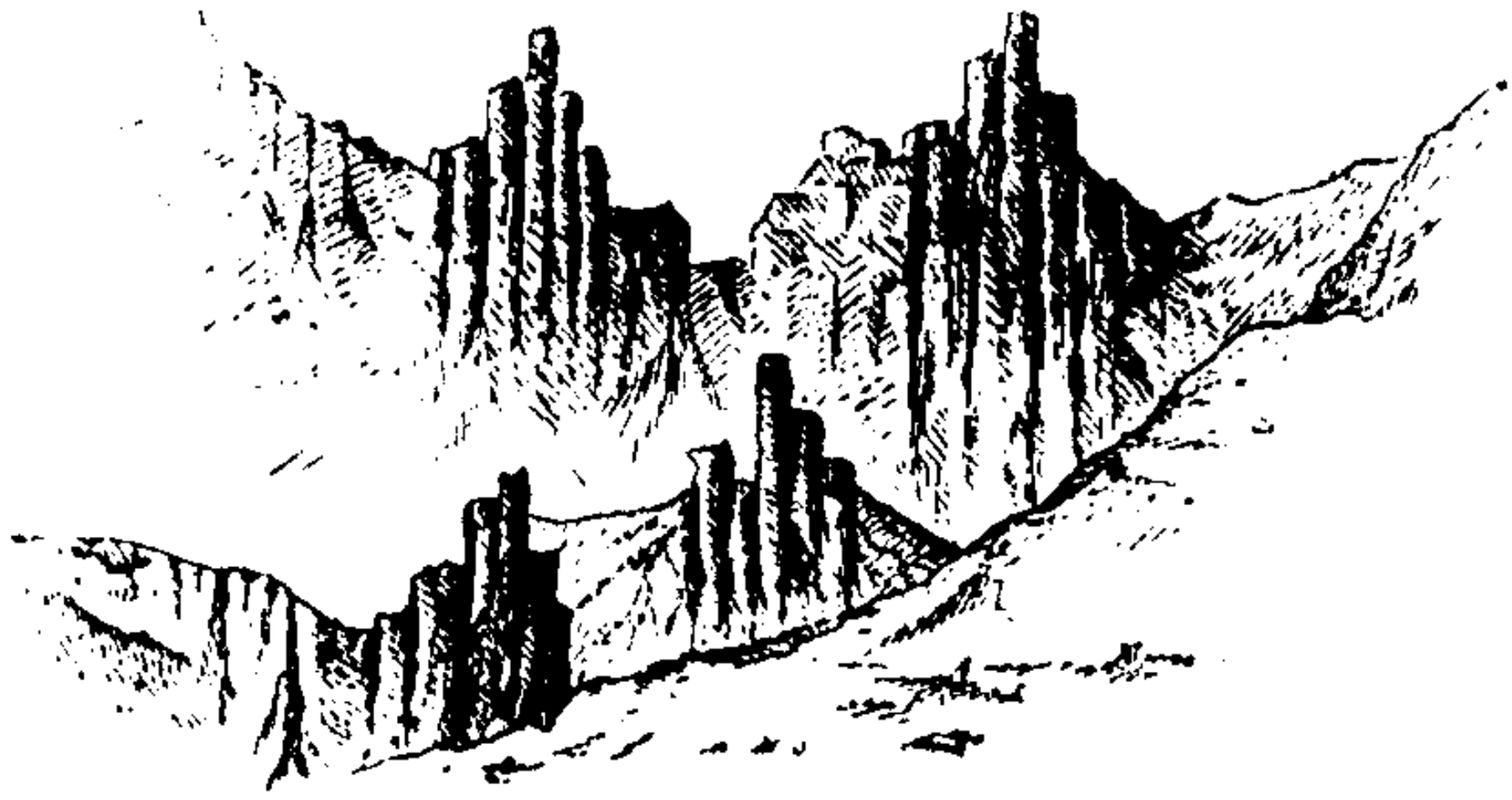


Les **Petites Portes** (Bab es Serir) ont un aspect différent; elles sont à 4 kilomètres environ plus à l'est; elles

sont traversées par l'oued Mzita, un affluent de l'oued principal. Beaucoup plus étroites et ne laissant, dans certains endroits, qu'un passage d'un mètre de large, elles sont formées par des rochers dont les couches de calcaires et d'argiles alternés plongent verticalement, et qui, ayant été inégalement érodées par les eaux, se présentent comme de gigantesques feuillures.

Roches redressées dans la chaîne des Biban

(au nord des Petites Portes de fer).



L'oued des **Biban** descend du djebel **Kteuf** (environ 1800m) dans le territoire de la tribu des Mzita et passe au pied de Mansoura, petite ville kabyle à 1070 mètres d'altitude, sur la route de Bordj bou Areridj.

Il existe entre l'oued Sahel et Bordj bou Areridj un autre chemin qui suit les crêtes, entre le bassin de l'oued des Biban et celui de l'oued Bou Selam, en traversant le pays des **Beni Abbès**, une des plus fortes tribus de la petite Kabylie. Il part du bordj Tazmalt, passe par les

villages kabyles, au bordj Bent qui garde le passage du Teniet el Khamis dans la chaîne des Biban, et descend par bordj Medjana, une des résidences de l'ancien bach-aga Mokrani, le chef de la révolte de 1871.

L'oued **bou Selam** a un grand développement. Il commence au nord de Sétif près du village d'el Ouricia, alimente les belles fermes de la banlieue de cette ville, reçoit plusieurs tributaires dont le plus notable est l'oued Melah, qui vient des Rira. Il franchit le prolongement de la chaîne des Biban, près du djebel Guergour, et traverse une partie de la région montagneuse qu'on appelle petite Kabylie. Son lit se replie ensuite dans un sillon formé par un plissement dans la direction ordinaire du nord de l'Afrique, et se termine en face d'Akbou.

Son principal tributaire est (r. g.) l'oued **Mahadjar.** Il descend du plateau de la Medjana et franchit la chaine des Biban à Mahleg el Ouidan. Il reçoit, en amont de la cluse, plusieurs oueds qui traversent un pays très accidenté, entre des montagnes de 1400 à 1500 mètres profondément érodées. L'un de ces cours d'eau (r. d.), l'oued **Chertiouna,** a conservé le nom de l'ancienne ville épiscopale de Serteï, qui était située près de Zamoura.

Zamoura est elle-même une ancienne forteresse arabe, fondée en 1560, pour maintenir les Beni Abbès. Les Turcs y tinrent garnison jusqu'après la prise d'Alger.

De nombreux villages kabyles se pressent sur les montagnes qui entourent l'oued Mahadjar. Cette rivière, l'oued des Biban, et l'oued Sahel, dessinent une grande circonférence et forment un grand fossé circulaire autour d'un épais massif dont les cimes atteignent 1200 à

1300 mètres. C'est là le pays des Beni Abbès et des Beni Yadel. A peu près au centre du cercle, sur un rocher difficilement accessible, se trouve la *Kala* ou *Guela*[1], c'est-à-dire la place de sûreté où les Mokrani et les principaux propriétaires de la Medjana mettaient leurs richesses à l'abri et emmagasinaient leurs grains. Il est toujours de tradition pour les anciennes familles d'y garder en réserve une certaine quantité de blé. La grande pureté de l'atmosphère permet de le conserver pendant de longues années, 50 ans et plus.

L'ancienne route militaire de Sétif à Bougie traverse la chaîne des Biban entre le djebel **Anini** (1546m) à gauche et le djebel **Meghris** (1722m) à droite.

Ce défilé était gardé, à l'époque romaine, par un poste dont on voit les ruines près du caravansérail d'Aïn Roua. La route est ensuite tracée sur les crêtes qui séparent le bassin de l'oued bou Selam, des petits bassins côtiers à l'est de Bougie. Elle traverse un pays extrêmement tourmenté; elle passe au pied du djebel **Takintoucht** (1674m environ); elle est jalonnée par les caravansérails des Beni Abdallah, des Guifser, et de l'oued Amizour. Près du caravansérail des Guifser, sur la crête du Dra el Arba, était aussi un poste romain. Enfin, on trouve encore des ruines éparses près de l'oued Amizour. Le village de Colmar est à peu de distance.

Cette route très importante, au point de vue de la domination militaire de la petite Kabylie, a été construite de 1849 à 1856. Elle n'est que rarement suivie mainte-

[1] Ce nom de Guela est également donné dans l'Aurès aux tours fortifiées qui servent de magasins de réserve.

nant depuis l'achèvement de la superbe chaussée du Chabet el Akra.

On donne le nom de **Chabet el Akra** (ravin de la mort) à une gorge superbe ouverte dans la chaîne des Babor et par laquelle s'écoulent les eaux de l'oued Agrioun. Le défilé a 10 kilomètres de long; il est bordé de murailles de 1700 à 1800 mètres de haut, rochers à pic dont les sommets sont couverts de bois et de l'aspect le plus grandiose, si rapprochés que le soleil n'y pénètre qu'à l'heure de midi. La route a été ouverte dans cette gorge de 1863 à 1870[1]. C'est là sans doute que les Kabyles, qui y furent employés en nombre considérable, acquirent la pratique des travaux de mine dont ils devaient tenter de faire l'application, quelques années plus tard, lors de l'insurrection, dans l'attaque des bordjs. La nouvelle route se sépare de l'ancienne près d'el Ouricia.

La chaîne des Biban est séparée de la chaîne des Babor par une belle vallée cultivable. On franchit la première ride de la chaîne des Babor au col de Takitount, dominé par un bordj (1051m), construit sur l'emplacement d'un poste romain. C'est une position militaire importante qui est devenue un centre administratif pour les tribus kabyles.

L'auberge de Karrata marque l'entrée du Chabet; à sa sortie se trouve le bordj du Caïd. La route longe l'oued Agrioun jusqu'à la mer et suit ensuite la côte jusqu'à Bougie. Cette région est certainement une des plus belles de l'Algérie; par sa végétation, par son cli-

[1] La dépense a été de 1,630,000 francs.

mat, par ses beautés alpestres, elle rappelle certaines montagnes du centre de l'Europe.

Entre l'oued Sahel et l'oued el Kebir sont creusées de nombreuses vallées à travers les montagnes de la petite Kabylie. Elles descendent tortueusement vers la mer. Les plus notables sont :

L'oued **Djemaâ** près du cap Aokas;

L'oued **Agrioun**, formé de l'oued Embarek (r. g.) et de l'oued Berd (r. d.) qui se réunissent à l'entrée du Chabet el Akra;

L'oued **Djinjen** qui descend du Babor et finit à l'est de Djidjelli;

L'oued **en Nil** qui descend du djebel Damous (1280m).

La chaîne des Babor se prolonge d'une manière très nette jusqu'à la vallée de l'oued Safsaf, par deux plis très marqués.

Le plus méridional et le plus important est traversé par l'oued el Kebir entre le djebel Zouagha et le djebel Msid el Aïcha; il donne naissance à la vallée de l'oued Guebli qui commence au djebel Sidi Dris; nous l'appelons dans cette partie monts d'**el Kantour**; il se termine sur le Safsaf par deux pics caractéristiques, les **Toumiet** (les mamelles) (894m). Le chemin de fer de Constantine à Philippeville le franchit par un tunnel au col des Oliviers, où se dressent, vers le nord, de superbes escarpes de calcaires rougeâtres. La route de terre la traverse au-dessus, à el Kantour (806m).

Le deuxième pli, plus voisin de la côte, a moins de régularité; aux arêtes bien marquées des formations

calcaires succèdent des massifs de terrain de gneiss et de schistes que les eaux ont irrégulièrement ravinées, comme dans la grande Kabylie, tandis que des roches plutoniques plus anciennes pointent à travers les sédiments.

Le Sahel de Collo, qui se termine par le grand promontoire circulaire du cap Bougiarone, en est exclusivement formé. L'action volcanique n'est pas éteinte dans cette région. Des secousses de tremblement de terre s'y font assez souvent sentir.

Des chemins de crête tracés sur ces montagnes, mettent en relation Collo avec le bordj d'el Milia.

El Milia est une importante position devenue, depuis quelques années, un des principaux centres administratifs du pays kabyle, à proximité de vastes forêts, au centre du grand triangle dessiné par les positions de Constantine, Djidjelli, et Collo.

Oued el Kebir. — L'oued **el Kebir** est formé de la réunion du Roummel et de l'oued bou Merzoug. A la cluse de Constantine, il traverse l'étage moyen du Tell, pays de bonnes terres de culture dont le centre est l'ancienne ville romaine de Mila à 484 mètres d'altitude; la colonisation européenne doit prospérer dans cette région déjà bien cultivée par la population kabyle.

L'oued bou Merzoug, prolongé par l'oued el Kebir, s'appelait *l'Ampsagas* à l'époque romaine et formait la limite entre la Mauritanie et la Province d'Afrique.

L'oued el Kebir reçoit (r. d.) l'oued Smendou et (r. g.) l'oued Endja; il franchit ensuite, par des gorges étroites, les rides de la chaîne des Babor et passe au pied du bordj d'el Milia qui en commande l'entrée.

A l'est de Collo, se termine la vallée de l'oued **Guebli** qui creuse l'extrémité orientale de la petite Kabylie.

Oued Safsaf. — La belle vallée de l'oued **Safsaf** que suit la route de Constantine à Philippeville est la limite naturelle du pays kabyle. La colonisation y est active et favorisée par des communications faciles avec le port de Philippeville d'une part, avec le grand centre de Constantine de l'autre. L'oued Safsaf reçoit ses premières eaux des monts de Constantine. Il perce la chaîne d'el Kantour à l'est des Toumiet.

Le centre agricole principal de la vallée inférieure est la petite ville d'el Harrouch (2,000 habitants environ). Elle s'est édifiée sur l'emplacement de l'ancien camp qui établissait la liaison entre Philippeville et Constantine. Plus bas, sont les nouveaux villages de Robertville, Gastonville, Saint-Charles, point de départ de la route de Bône, Saint-Antoine, et, dans la banlieue de Philippeville : Damrémont, Vallée, et de nombreuses fermes.

La Seybouse.

Par son étendue, comme par la fertilité de ses terres, le bassin inférieur de la Seybouse est un des plus intéressants de l'Algérie. Nous avons dit que cette rivière était une véritable exception dans le système hydrologique de l'Algérie, qu'elle avait de l'eau en toutes saisons et portait même bateau à quelque distance de son embouchure.

La Seybouse est formée près de Medjez el Akmar, à

15 kilomètres de Guelma, par la réunion de l'oued Cherf et de l'oued Zenati.

Medjez el Akmar est sur l'emplacement de l'ancien camp où se réunirent, en 1837, les troupes de la deuxième expédition de Constantine.

L'oued **Cherf** rassemble les eaux de la région d'Aïn Beida et des montagnes où se trouvent également les sources de la Medjerda et de ses affluents.

L'oued **Zenati** vient de l'ouest; ses sources sont opposées à celles de l'oued el Barda, tributaire du Roummel, et sa vallée est suivie par le chemin de fer de Guelma à Constantine. Il passe au village de même nom, et au bordj Sabbat, où il reçoit (r. g.) l'oued el Meridj qui descend du plateau de Constantine.

Guelma (ancienne *Calama* des Romains) est une ville importante en pleine croissance, chef-lieu d'arrondissement, avec 4,000 habitants, au centre d'une région agricole enrichie par les cultures de la vigne et de l'olivier. Dans sa banlieue sont les villages de Millesimo et d'Héliopolis; à 9 kilomètres sur la route de Bône, les sources thermales d'Hammam Berda; à 16 kilomètres au nord-ouest, celles d'Hammam Meskoutine, plus considérables et célèbres depuis l'occupation romaine[1].

Le chemin de fer de Bône suit la vallée de la Seybouse. Près du village de Duvivier s'embranche la ligne de Tunis par Souk Arras.

Dans la belle plaine que traverse la Seybouse, après s'être dégagée des montagnes, sont de nombreuses ex-

[1] Ces sources, très abondantes, donnent près de 100,000 litres à l'heure; les unes sont salines, d'autres ferrugineuses. Leur température est de 90° à 95°. On y a construit un grand établissement militaire.

ploitations agricoles : Mondovi, Duzerville au confluent de la Meboudja (r. g.), etc.

La route de terre de Guelma à Bône traverse la chaîne du littoral au col de Fedjoudj (617m), au pied du djebel Aouara (976m); elle passe par Penthièvre, centre agricole en pleine prospérité, et par Duzerville.

Les colons allemands sont très nombreux dans tous ces villages.

2° LES HAUTS-PLATEAUX.

Les Hauts-Plateaux de la province de Constantine n'ont pas le même aspect que ceux des provinces d'Oran et d'Alger. Moins étendus, moins uniformes, accidentés par des collines qui les partagent en nombreux petits bassins particuliers, ils n'ont pas le caractère des grandes solitudes de l'Ouest. Ils sont cultivés en certains points et partiellement abordables pour la colonisation européenne.

Il est assez difficile d'en déterminer les limites. Du côté du nord, ils ne sont bordés par aucune chaîne continue. La ligne ferrée tracée par Bordj bou Areridj, Sétif, le Kroubs, jusqu'à l'oued Zenati, pourrait être considérée comme indiquant d'une manière générale la séparation entre le Tell et les Hauts-Plateaux. En fait, elle est construite sur ces plateaux, mais elle traverse une région bien cultivée, fertile en céréales, et qui, pour cette raison, se rapproche du caractère de la zone tellienne.

Sétif était déjà à l'époque romaine un centre impor-

tant au milieu de cette région agricole. Ancienne capitale de la Mauritanie sitifienne, c'est aujourd'hui une ville toute européenne, sous un climat sain, à environ 1100 mètres d'altitude. La plaine qui l'entoure est dépourvue d'arbres; lorsqu'on la traverse après la récolte, elle a la physionomie de steppes stériles, mais de nombreux douars arabes, des hameaux européens, plusieurs belles fermes, témoignent de la fécondité du sol et de l'activité de sa population. Les tribus arabes sont « plus adonnées que partout ailleurs à la culture ». Les villages européens, dont une partie a été fondée avec des Suisses, par une compagnie genevoise, ont souffert de l'insurrection de 1871, mais ils reprennent rapidement leur prospérité.

Cette insurrection s'est en effet particulièrement développée, dans les environs de Sétif, sous l'influence de Mokhrani, bach-aga de la Medjana, qui était le chef d'une grande famille et jouissait d'une influence considérable dans toute la région. Les villages et les fermes furent incendiés; les colons européens massacrés. Bordj bou Areridj fut brûlé et saccagé, mais le bordj, dans lequel s'étaient réfugiés les habitants, résista heureusement pendant douze jours aux attaques furieuses de l'ennemi, qui poussa des tranchées de mine jusqu'au pied des remparts. Sétif fut menacé.

Bordj bou Areridj est construit à 915 mètres d'altitude au pied d'un rocher abrupt que domine le bordj. Celui-ci occupe l'emplacement d'un ancien fort turc, qui avait remplacé un poste romain. Cette petite ville a été rebâtie, et sa position au centre de la Medjana, dont la fertilité est proverbiale, peut lui faire espérer quelque développement. Les travaux du chemin de fer lui

ont donné pendant quelque temps une activité particulière qui ne saurait toutefois se maintenir lorsque la ligne sera achevée.

A 12 kilomètres au nord-ouest, sur le chemin d'Akbou, se trouve Bordj Medjana, autrefois une des résidence des Mokhrani. Il surveille une des portes de la Kabylie.

Entre Sétif et Constantine, des centres de colonisation ont été créés à Saint-Arnaud, à Saint-Donat, à Châteaudun, mais ils sont encore peu prospères; l'émigration s'est portée de préférence dans la banlieue de Constantine et dans les vallées du Tell, où la culture de la vigne donne des résultats merveilleux.

La principale tribu de cette région est celle des Abd en Nour, autrefois nomades, et qui, depuis quelques années, se fixent au sol et commencent à imiter les procédés européens en se contruisant des villages.

Constantine, le chef-lieu du département, a une population de 33,000 habitants. La ville est construite d'une manière pittoresque sur un rocher de 600 mètres environ d'altitude, dont les escarpes verticales dominent le ravin du Roummel. Ce rocher faisait partie de la digue naturelle qui fermait au nord les grands bassins lacustres des plateaux. Il a été miné par les eaux, qui se sont d'abord frayé un passage souterrain; puis, les voûtes de ce canal se sont en partie effondrées, et il en reste trois arches gigantesques de 50 à 100 mètres de large, sous lesquelles les eaux du Roummel s'échappent en magnifiques cascades pour descendre dans le bassin inférieur.

Cette position exceptionnelle, qui donne à la ville la puissance d'une forteresse naturelle, à la limite du Tell

et des plateaux, dominant des vallons bien arrosés et féconds, lui assura à toutes les époques une importance considérable. Aussi la tradition rapporte qu'elle a été assiégée et conquise quatre-vingts fois. De l'ancienne *Cirta*, capitale des rois numides; de la *Constantine*, chef-lieu de la province romaine, il ne reste que des ruines éparses; cependant elle avait résisté au torrent dévastateur des Vandales.

Sous la domination arabe, Constantine fut maintes fois disputée; elle se rendit par moments indépendante, et conserve encore de beaux édifices de cette période, pendant laquelle elle devint, comme Tlemcen et Bougie, un centre de lumières.

Du temps des Turcs, elle était le chef-lieu d'un beylik dépendant du pacha d'Alger.

Constantine ne céda à nos armes qu'après deux attaques, en novembre 1836 et octobre 1837. Les sièges de Constantine sont à citer parmi les épisodes les plus glorieux de notre guerre algérienne. La brèche fut ouverte sur le front nord par les batteries tirant du Koudiat Aty. A l'assaut du rempart, succéda de maison à maison une lutte des plus meurtrières. Le développement de la ville moderne a rendu méconnaissable le terrain du front d'attaque, et les habitations débordent maintenant en dehors des anciens murs.

Les plateaux de la province de Constantine se divisent en plusieurs petits bassins, séparés par des chaînes de collines dont les cimes émergent seules au-dessus des alluvions lacustres. Ce sont les bassins du chott el Beida, du chott Mrouri, et celui plus considérable de la guerah el Tarf, duquel font partie la guerah el Guellif, la guerah ank Djemel, et la sebkha Djendeli.

La ceinture occidentale du bassin du chott el Beida est formée par les montagnes des **Rira**, groupe de crêtes boisées, très ravinées par les eaux. Ces eaux s'écoulent : vers le nord, dans le bassin de Sétif, par l'oued Melah, tributaire de l'oued bou Selam ; vers l'ouest et vers le sud, par l'oued Ksob, l'oued Magra, l'oued el Hammam, qui descend de sources thermales, et par d'autres affluents moins marquants du chott el Hodna ; vers l'est enfin, les eaux se perdent dans de petits lacs ou marécages assez analogues aux fanges des plateaux ardennais.

L'arête maîtresse du Rira est le djebel **bou Thaleb**, ride qui en forme la muraille méridionale. Une série de hauteurs confuses, tourmentées, en constituent les avant-chaînes vers le nord et enveloppent la combe de laquelle sort l'oued Melah. Ce sont : les Rira Dahra (du nord) sur sa rive gauche, les Rira Guebala (du sud) sur sa rive droite.

Au cœur de ces montagnes, le bordj Messaoud commande la croisée des chemins de Sétif, Bordj bou Areridj, Msila, Barika, et Batna.

Au sud, le bassin du chott el Beida est fermé par les **monts de Batna**, qui portent encore une belle couronne de forêts; mais les arbres, qui couvraient autrefois la partie inférieure de leurs versants jusqu'à la plaine, ont successivement disparu. La belle pyramide du djebel **Touggour** les domine; elle signale de loin la grande porte du Sud par laquelle passe la route de Biskra et dont Batna garde l'entrée. Les Romains avaient pour le même objet l'important poste militaire de Lambèse.

Batna, dont le nom signifie bivouac en arabe, n'est

qu'un camp militaire transformé en ville européenne; bien des localités en Algérie n'ont eu d'autre origine; c'est ainsi qu'à l'époque romaine, le *castrum* de la légion, le camp sédentaire, autour duquel se groupaient des trafiquants, des vétérans avec leurs familles, devenait plus tard le noyau d'une ville.

Le castrum du nord de l'Aurès, point d'appui de la domination des montagnes et de la surveillance du Sud, était à **Lambèse,** une des villes militaires les plus remarquables de l'Algérie et même du monde romain, camp de la célèbre légion *Tertia Augusta.*

Nous nous sommes placés à Batna pour le même objet. La ville est à 1020 mètres d'altitude. Le climat est sain, mais avec de grands écarts de froid et de chaleur (de — 7° en février à + 41° en juillet; observations de 1881).

A Lambèse est établi un grand pénitencier agricole. De ce point partaient trois grandes voies romaines sur Sitifis, Cirta, et Theveste.

La route moderne de Sétif à Batna traverse le bassin du chott el Beida et contourne au nord le massif des monts de Batna; une autre plus pittoresque à travers les montagnes est jalonnée par Aïn Mellout, Aïn Azzem, le Moulin du Caïd, Merrouan. Tout ce pays est parsemé d'*enchirs*, c'est-à-dire de ruines romaines, sur lesquelles ont été élevées les pauvres maisons des colons arabes.

Constantine est reliée à Batna par une voie ferrée qui se détache de la ligne de Sétif à la station d'el Guerah.

Elle remonte la belle vallée de l'oued bou Merzoug,

et longe le chott Mrouri, dont les Arabes exploitent grossièrement les dépôts salins [1].

Le grand bassin du chott el Tarf est le domaine de la tribu autrefois très puissante des Haracta, qui comptait 28,000 individus et pouvait mettre en armes 4,000 cavaliers et 1500 fantassins. Cette population guerrière, après avoir opposé une vive résistance à la conquête, transforme peu à peu ses mœurs, se fixe au sol, et met ses terres en cultures régulières. Le centre de son commandement était à Aïn Beida.

Autour des bordjs que nous avons construits à **Aïn Beida**, s'est formée une petite ville européenne, perdue sur les plateaux, mais à la croisée des routes de Constantine, de Bône par l'oued Zenati, de Tebessa, et de Khenchela, ce qui lui donne une certaine activité. La bonne qualité des terres qui l'entourent y attirera probablement la colonisation, mais l'éloignement des débouchés sera un obstacle à son développement. Les routes ne sont même pas achevées, particulièrement dans la direction de Khenchela et de Tebessa, et les pluies, qui transforment en marécages les fonds argileux des plateaux, rendent souvent les communications très précaires.

La ligne de hauteurs qui limite au nord le bassin de la guerah el Tarf, le sépare de celui du chott Mzouri et du bassin supérieur du Roummel. Les eaux de ce

[1] A peu de distance de la station d'Aïn Yacout, se trouve le *Medracen*, antique monument analogue au Tombeau de la Chrétienne, ayant la forme d'une tour basse surmontée de gradins qui se terminent en pyramide. Sa hauteur totale est d'environ 18 mètres et la circonférence de sa base a 176 mètres. L'intérieur n'a pas encore été exploré, mais on s'accorde à le considérer comme un tombeau des rois numides.

bassin sont conduites par plusieurs belles vallées à la cluse de Constantine, où elles se réunissent pour percer la digue.

Le **Roummel** vient de l'ouest; il est formé de deux grands bras, dont l'un, l'oued Atmenia, arrose les villages de Saint-Donat, de Châteaudun, de l'oued Atmenia. A Constantine, il reçoit l'oued bou Merzoug, qui descend du djebel **Fortas** par des sources abondantes, et dont les eaux, traversant la belle plaine de Bahira el Touila, irriguent les cultures des villages de Montebello, des Oulad Rahmoun, et du Kroubs, ainsi que les nombreuses fermes voisines. Il passe près du bordj ben Zekri (ancienne *Sigus*), un des postes romains qui surveillaient la route d'Aïn Beida.

Aux Oulad Rahmoun, l'oued Guerah se réunit (r. g.) à l'oued bou Merzoug.

Près du Kroubs arrive (r. d.) l'oued el Barda, dont la vallée est suivie par le chemin de fer de Bône.

Bassin de la Medjerda.

La séparation des eaux entre le versant nord méditerranéen et le bassin de la Medjerda est formée par une région montagneuse confuse, que la route et le chemin de fer de Souk Arras traversent à Croissy-au-Bois; plus à l'est, les montagnes s'accentuent encore davantage dans le massif très caractéristique de la Kroumirie.

La Medjerda et son affluent l'oued Mellègue emmènent vers l'est les eaux de la partie orientale des hauts-plateaux de Constantine.

Sur le territoire algérien, la vallée de la **Medjerda**, très profondément creusée et d'abord fertile, se resserre entre des montagnes élevées et boisées qui ne laissent aucun espace pour une route. Les constructions du chemin de fer entre Souk Arras et Ghardimaou ont nécessité des travaux d'art nombreux : viaducs et tunnels. Le chemin que l'on a dû tracer pour les entreprendre traverse vingt-sept fois le lit de la rivière, et devient impraticable pendant les hautes eaux. Au moment de l'expédition de Tunisie, on a ouvert une route militaire sur les crêtes de la rive gauche.

Souk Arras (l'ancienne *Tagaste*, patrie de saint Augustin), qui n'était qu'un poste de surveillance, a récemment acquis, par suite de l'établissement de cette voie ferrée et de l'affluence des travailleurs, une importance considérable. Située à 740 mètres d'altitude, dans un climat salubre, on y comptait 4,000 habitants en 1881, et la ville se développe, à l'américaine, avec une sorte d'activité fiévreuse. Les terres voisines sont excellentes et seront mises bientôt à la disposition de la colonisation. C'est à Souk Arras que s'embranchera le chemin de fer dans la direction de Tebessa.

L'oued **Mellègue** est non moins intéressant. Il est formé de deux branches. La branche occidentale dessine un long sillon orienté du sud-ouest au nord-est, qui est prolongé dans l'Aurès par la vallée de l'oued el Arab.

On ne trouve aucune localité importante dans la vallée de l'oued Mellègue ; la route de Constantine à Tebessa la traverse au bordj Meskiana, centre de quelques belles cultures européennes.

La branche orientale de l'oued Mellègue, appelée

oued Guelat, descend des montagnes de Tebessa. Elle correspond par ses sources, d'une part avec l'oued el Hattob (route de Kairouan), de l'autre avec la vallée de l'oued Hallail (route des oasis de Ferkane et de Negrine).

A l'époque romaine, cette contrée était riche et peuplée, comme le témoignent les ruines magnifiques qu'on y retrouve. Elle fut illustrée par le philosophe Apulée et par saint Augustin, qui en étaient originaires. Plus tard, elle fut dévastée par les Vandales, puis par les Arabes.

Tebessa (ancienne *Theveste*), au pied des derniers contreforts du djebel **Doukan**, est certainement la plus belle ville romaine de l'Algérie. Ses magnifiques remparts, en partie détruits par les Vandales, réparés par les Byzantins, lui forment encore une enceinte superbe, bien qu'on leur ait pris la plupart des matériaux des constructions militaires modernes. On y peut encore admirer un arc de triomphe bien conservé, un temple de Minerve et les ruines d'une vaste basilique en dehors des portes. La Tebessa moderne n'occupe qu'une partie de l'emplacement de la Theveste romaine. Sa population n'est que de 2,000 habitants environ, dont un petit nombre d'Européens; mais la salubrité de son climat à 1100 mètres d'altitude, l'abondance de ses eaux, la beauté de ses jardins, lui promettent un avenir prospère, lorsque des voies de communication la mettront en relation avec le Tell. Actuellement la route de Constantine par Aïn Beida n'est même pas terminée, et la circulation y devient impraticable pendant la mauvaise saison.

Theveste était le point de jonction de huit voies romaines, dont les plus notables étaient celles de Lam-

bèse, de Constantine, de Souk Arras, du Kef par Haïdra, où se voient des ruines considérables, et de Gafsa. Tebessa est actuellement le point d'appui de la domination militaire du sud-est de l'Algérie et la place de ravitaillement des colonnes qui ont à opérer dans le sud vers Gafsa, Negrine, et dans le djebel Cherchar. Elle est au centre des territoires des Nemencha, grande tribu, restée très longtemps insoumise.

De Tebessa à Souk Arras, on suit soit la vallée de l'oued Mellègue, soit la vallée d'el Meridj. Cette dernière direction, qui est la plus courte, est jalonnée par le bordj du caïd Lakhdar chez les Oulad Sidi Jahia, et par les smalas de spahis d'el Meridj et d'Aïn Guettar.

Ces postes ont été créés à grands frais, mais le sol s'est asséché; les eaux ont disparu, et les espérances de culture ont été détruites. Ils n'ont d'ailleurs plus de raison d'être depuis que nous occupons la Tunisie, dont ils surveillaient la frontière, et ils n'ont d'autre valeur aujourd'hui que celle de postes de douane. La smala d'**Aïn Guettar,** à une vingtaine de kilomètres seulement de Souk Arras, est toujours riche; mais celle d'el Meridj[1], dont le nom veut dire les prairies, dresse tristement ses murs au-dessus de jardins abandonnés et d'une plaine desséchée.

C'est à la smala d'Aïn Guettar que se manifestèrent les premiers symptômes du mouvement de 1871, par la mutinerie des détachements de spahis que l'on voulait faire partir pour la France, et par l'insurrection de la grande tribu des Hanencha.

La plaine que l'on traverse entre le bordj Lakhdar et Aïn Guettar a une physionomie très particulière. L'horizon

1 Sa construction a coûté 2 millions.

n'est borné par aucune chaîne continue de montagnes, mais, du fond de cet ancien bassin lacustre, surgissent un grand nombre d'îlots rocheux, auxquels leur forme caractéristique a fait donner par nos troupiers le nom de *Chapeaux de gendarme*. Au sud des hauteurs d'Aïn Guettar, on n'en compte pas moins de douze ressemblant à un archipel sporadique de l'aspect le plus singulier. Les dominant tous, se dresse une table énorme aux murailles de rocher, témoin des anciennes érosions : c'est la **Galaa el Esnam**, au sommet de laquelle est un pauvre village tunisien.

3° LE HODNA.

Le Hodna était un vaste lac qui comptait plus de 100 kilomètres de long sur près de 80 kilomètres de large. Ce que l'on appelle le chott el Hodna n'est qu'une minime partie du bassin autrefois inondé. Le chott a les mêmes caractères que ceux des hauts-plateaux oranais ; il est à 500 mètres seulement d'altitude ; aussi, à l'époque des pluies, reçoit-il par de nombreux tributaires les eaux de la ceinture de montagnes qui l'enveloppe, mais ordinairement il est à sec. Le climat est brûlant sur ses bords, et l'on dit que la végétation en aurait quelque analogie avec celle du Sénégal.

La carte géologique rend bien compte de la succession des assises alluvionnaires qui ont comblé le bassin. Dans les parties les plus basses sont des alluvions récentes de grande fertilité, mais incultes ; puis viennent, en bordure des précédents, des terrains lacustres plus

anciens. C'est sur leur limite que sont placés les centres principaux de population : Msila, Barika, Mdoukal, Bou Saâda, Ced ed Djir.

Msila, au nord, sur l'oued Ksob, est une vieille ville délabrée, fondée en 935, plusieurs fois détruite; nous y avons un bordj, mais la colonisation n'a pas encore pris pied dans le pays. Des ruines romaines nombreuses, des débris d'aqueducs, des citernes, etc., attestent que, pendant plusieurs siècles, une civilisation avancée a dû exploiter le Hodna. On peut espérer faire renaître cette ancienne prospérité en rétablissant les barrages et en creusant des puits artésiens. Un grand nombre (30 environ) ont été forés sur tout le pourtour du chott et donnent des eaux jaillissantes ou ascendantes [1].

Barika est un poste militaire avec des moulins, à 80 kilomètres environ au sud-ouest de Batna. Il établit la liaison entre Msila et Batna. A quelques kilomètres au sud, sont les ruines de la grande ville romaine de Tabna.

Mdoukal, mauvaise bourgade, est un point important à la croisée des chemins de Bou Saâda, Barika, el Outaya, Zaatcha. Il commande les passages entre le Hodna et le bassin de la daya de Sildjen.

Bou Saâda (père du bonheur) est une oasis de 4,300 habitants environ, chef-lieu de cercle du département d'Alger, à 560 mètres d'altitude. C'est une ville à l'aspect tout saharien, fondée au VIe siècle de l'hégire; elle doit sa prospérité à sa position avantageusement choisie au pied des montagnes des Oulad Nayl, sur une des routes les plus suivies par les nomades. Il s'y fait un assez grand commerce d'échange par l'in-

[1] Consulter la carte des forages artésiens de M. l'ingénieur Jus.

termédiaire de nombreux juifs et Mzabites. Les Romains y avaient un poste de ravitaillement. Nous l'avons occupé depuis 1849, après la prise de Zaatcha.

On a reconnu aux environs de Bou Saâda un gisement houiller de peu d'épaisseur, dont on projette l'exploitation.

Entre Mdoukal et Bou Saâda, près de l'embouchure de l'oued Chaïr, une maison de commandement a été construite à Mcif.

Le chemin de Bou Saâda à Msila traverse l'extrémité occidentale du chott à Aïn Baniou.

Ced ed Djir (barrage en chaux), sur l'oued Djellal, a un bordj qui sert d'étape entre Msila et Bou Saâda. Il s'y trouve des vestiges d'anciens barrages que l'on pourrait encore utiliser. Ces barrages étaient établis au point de réunion de plusieurs longues vallées, dont l'ensemble forme une vaste ramure, depuis le bordj el Hammam, sur la ceinture du Zahrès Chergui (oued Sfeï), jusqu'au djebel Dira (oued el Ham) et au djebel Bouzid dans la chaîne des Biban (oued Terga).

Entre Ced ed Djir et Bou Saâda, à moitié chemin, est Aïn Kerman.

Au nord, le tributaire principal du chott est l'oued **Ksob**. Ses premières eaux descendent de la plaine de la Medjâna dans les environs de Bordj bou Areridj et du versant nord des Rira. Il creuse une vallée étroite et descend dans le bassin du Hodna par deux cluses successives au défilé de Medjès et au pied du kef **Matrek**, à travers des roches de calcaire noir excessivement dures.

Sa vallée est suivie par une route carrossable qui conduit à Msila et servira au passage du chemin de fer

de Bou Saâda. Elle est cultivée en certains endroits, et l'on voit même quelques fermes françaises près d'Ali ben Kher.

A l'époque des pluies, d'énormes masses d'eau remplissent la vallée et déplacent le lit du torrent, ce qui rend très difficile l'établissement de barrages.

A l'est de l'oued Ksob, de nombreuses vallées amènent les eaux du versant méridional des montagnes. Elles ont peu d'importance.

L'oued **Barika** reçoit les eaux du versant sud des Rira et du versant occidental des montagnes qui ferment à l'ouest la plaine de Batna et que domine le djebel Touggour.

L'oued **Bitan,** que traverse la route de Batna à Barika, se perd dans un bassin isolé de la dépression du chott Hodna et que l'on appelle le petit chott.

A l'ouest, l'oued **Leouman** descend du djebel Kteuf. C'est un torrent rapide qui reçoit les eaux de montagnes boisées. On voit dans la gorge qu'il traverse pour arriver dans le Hodna, les restes de puissants barrages et des ruines romaines qui couvrent une superficie de 100 hectares.

Au sud, le principal tributaire du Hodna est l'oued **Chaïr** dont nous avons déjà parlé et dont la belle vallée creuse les monts des Oulad Nayl. Il finit près du bordj de Mcif.

Dans la portion occidentale du chott se déversent l'oued **Bou Saâda** et l'oued **Chellal**; l'un et l'autre amènent des eaux abondantes.

La ceinture de ce remarquable bassin est formée par des hauteurs bizarrement découpées par les eaux.

Au sud, Bou Saâda est adossé aux dernières pentes des montagnes des Oulad Nayl; Mdoukal est symétriquement placé au pied du massif du Zab.

A l'ouest, ce sont des collines moins accentuées (djebel Selleth) qui séparent le bassin du Hodna de celui des Zahrez.

Au nord-ouest, les derniers sommets de l'amphithéâtre de montagnes duquel descendent les affluents de l'oued Chellal sont à des altitudes variant de 650 à 950 mètres (Dra Mellouza, 700m; djebel Roselma, 650m; djebel Amris, 859m).

Au nord sont les crêtes du djebel Tarf, du djebel Gourin, et du djebel Maadhid qui soutiennent les plateaux de la Medjana.

Au nord-ouest, la cime du djebel Touggour domine le massif de Batna.

A l'ouest enfin, les dernières rides du massif de l'Aurès ferment le cercle des montagnes qui circonscrivent le Hodna.

Les montagnes du nord sont les plus accentuées; les unes, comme le **Maadhid** (1840m), montrent leurs assises fortement relevées, tandis que les autres, comme le **Gourin**, profilent horizontalement leurs couches alternées de calcaire et d'argile. Elles appartiennent à des âges géologiques différents, et ces dernières n'ont eu à subir aucun plissement depuis le dépôt de leurs roches sédimentaires, mais elles ont été soumises à des érosions étonnamment puissantes, et leurs cimes sont restées debout comme des témoins gigantesques de la dénivellation par les eaux.

On exploite l'alfa dans le djebel Maadhid, dans le Bled el Arar, dans le djebel Kleuf.

On voit donc, dans la province de Constantine, trois grands étages de bassins lacustres, que nous avons appelés la plaine des Sbakh, le Hodna, et le Sahara. Lorsque, par suite d'une rupture d'équilibre, le plateau des Sbakh s'est élevé tandis que s'abaissait le bassin du Hodna, de grandes masses liquides, courant au-dessus du plateau, se sont écoulées partie au nord vers la Méditerranée, partie au sud vers le Sahara. Elles ont laissé, comme nous le verrons, des traces imposantes de leur passage dans les montagnes de l'Aurès, et ont comblé la cuvette du Hodna.

A cette période de grands mouvements a dû succéder une période de calme, une période lacustre, pendant laquelle les eaux ont rempli les vallées les plus creuses et ont laissé déposer leurs sédiments ; puis ces lacs se sont vidés à leur tour, et l'asséchement progressif que l'on constate sur les plateaux de Batna n'est en quelque sorte que leur égouttement lent qui se continue de nos jours.

En passant du haut plateau dans le Hodna, les eaux ont donc fortement sculpté les terrains de sa ceinture septentrionale. La vallée de l'oued Ksob a été une de leurs principales directions et le canal draineur le plus marqué du haut pays.

Le Hodna s'est vidé lui-même dans le bassin du chott Melghir par la daya de Sildjen, et les rigoles d'épuisement se voient bien nettement au sud de Mdoukal dans le kheneg Douchmi (chemin d'el Outaya) et dans le kheneg Salzou (chemin des oasis d'el Amri et de Zaatcha).

4° L'AURÈS ET LES ZIBAN [1].

L'Aurès est un vaste pâté montagneux que l'on peut délimiter de la manière suivante : à l'ouest, par la route de Batna à Biskra par el Kantara ; au nord, par une ligne tirée de Batna à Khenchela ; à l'est, par la route de Khenchela à Khanga, qui suit la vallée de l'oued el Arab ; au sud, par la ligne Biskra—Khanga. Chacun des côtés de ce quadrilatère mesure environ 100 kilomètres.

La vallée de l'oued el Arab sépare l'Aurès du massif du djebel Cherchar.

Ces montagnes doivent leur formation à deux plissements considérables. L'un, celui du nord de l'Afrique, a produit au nord les escarpes du kef **Mahmel** et du **Chelia**, les plus hautes cimes de l'Algérie, qui dépassent 2,300 mètres. De leurs sommets on domine tout le massif aurasien, et la vue s'étend au nord sur la grande plaine des Sbakh, dont les accidents de terrain n'apparaissent plus que comme des rides insignifiantes.

L'autre plissement, dont la direction est sensiblement la même que celle que nous avons signalée dans le Sud Oranais et dans les monts des Oulad Nayl, c'est-à-dire nord 1/4 est, a eu ici une action très puissante.

Les plis, serrés comme les fronces d'une étoffe, des-

[1] *L'Algérie en* 1882, par le colonel Noëllat. — *Les monts Aurès.* Notice historique et géographique, par C. Latruffe (*Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1880). — *Voyage dans l'Aouras.* Études historiques, par Masqueray (*Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1876).

sinent de longues arêtes rectilignes, des crêtes étroites, séparées par de profondes vallées parallèles n'ayant entre elles que des communications difficiles : l'oued Kantara, l'oued Abdi, l'oued Abiod, l'oued el Arab, dont les têtes se trouvent dans la muraille septentrionale elle-même. Les eaux ont dû s'écouler en torrents d'une effroyable rapidité à travers les montagnes de l'Aurès. A voir les gigantesques érosions de leurs falaises, on peut même supposer que c'est un océan tout entier dont les flots ont traversé ces montagnes pour aller remplir la mer saharienne, qui s'est asséchée à son tour.

En général, suivant la loi ordinaire des érosions de l'Algérie, c'est au nord et à l'ouest qu'ont été sculptées les escarpes, parce que les grands courants diluviens couraient du nord-est au sud-ouest, avec tendance constante à descendre au sud dans le bassin saharien. Ce sont donc les berges de la rive gauche des vallées qui présentent les brisures les plus nettes; mais des accidents locaux de fracture ont parfois rejeté les eaux sur la berge opposée.

On peut être tenté de chercher dans ce massif une chaîne centrale, un axe de plissement, une dorsale, de chaque côté de laquelle les couches de terrain seraient redressées, comme on l'observe d'une manière si remarquable dans les Pyrénées, par exemple; par sa position, et surtout par l'ancienneté des terrains qui la constituent, la chaîne du **Ras Dra**, prolongée au sud par le djebel Lazereg, au nord par le djebel Ichemoul, par le djebel Chelia, et par le djebel Amamra, pourrait, à première vue, être prise comme axe de symétrie de l'ensemble du système. Elle est, en effet, formée de terrains crétacés inférieurs; le jurassique pointe même

dans le Lazereg, tandis que les autres chaînes parallèles appartiennent à des terrains plus récents. Il peut, en effet, se faire que le Ras Dra présente la voûte la plus ancienne des terrains plissés et ensuite érodés par les eaux; mais il ne faudrait pas en conclure à une symétrie et à une régularité de soulèvement comparable à ceux qui ont servi de type à l'école d'Élie de Beaumont, et il ne faut pas perdre de vue que ce sont les érosions qui ont été les agents principaux du modelage du sol de l'Algérie, dont la première ébauche seule est due aux plissements, aux frisures de la pellicule terrestre.

C'est encore la formation du Jura français qui peut ici, comme dans le Djebel-Amour, servir de type de comparaison. Mais, tandis que la caractéristique du Djebel-Amour est dans ses plateaux, ou Gada, élevés en terrasse et soutenus par des remparts verticaux, la caractéristique de l'Aurès est dans ses plis nombreux et serrés. Ces deux massifs ne se ressemblent d'ailleurs ni au point de vue orogénique, ni au point de vue des productions du sol.

Dans certaines parties de l'Aurès, des étages de terrains d'une puissance considérable ont été entièrement emportés par les eaux. Ils ont été ensuite pétris, triturés, et déposés en masse limoneuse ou en tufs calcaires dans les fonds de vallées qui ont été ainsi comblées, ou bien ils ont formé d'énormes bourrelets au pied méridional des montagnes. L'action des eaux, à l'époque moderne, bien faible sans doute si on la compare à l'action prodigieuse des âges précédents, continue cependant à s'exercer d'une manière remarquable encore et modifie peu à peu les formes extérieures du terrain. Ici, se creuse le lit d'un torrent entre des

berges d'argile, ayant parfois de 20 à 30 mètres de hauteur. Là, des buttes d'une centaine de mètres, aux parois verticales, sont restées debout comme des témoins des puissantes dénivellations des siècles passés. Les villages des Berbères sont accrochés à leurs flancs, et leurs sommets portent les *guelaâ*, c'est-à-dire les tours de sûreté qui servaient de magasins de réserve et de réduits en cas d'attaque. A leur pied, où ne coule plus maintenant, pendant la plus grande partie de l'année, qu'un mince ruisseau, sont les jardins et les cultures.

En ravinant leurs berges, les grands fleuves de l'époque ancienne en minaient les assises, et il est arrivé que les couches supérieures se sont effondrées; d'énormes morceaux de montagne sont tombés dans les vallées, et leurs squelettes de pierre dessinent des digues, des murailles verticales, des promontoires du plus pittoresque aspect. C'est encore sur les sommets de ces escarpements que les villages se sont bâtis pour trouver de meilleures conditions de défense. Il en a été ainsi dans tous les pays; les hommes n'ont osé habiter les vallées que lorsqu'ils ont eu moins à craindre le pillage et la destruction, et, maintenant encore, insuffisamment rassurés sur leurs mutuelles dispositions, ils n'ont point perdu la coutume de fortifier les lieux élevés. Il y a donc une certaine analogie entre l'Aurès et la Kabylie.

Les populations de l'Aurès sont de race berbère, avec mélange arabe; on les appelle des Chaouïa [1]. On y trouve des types blonds que l'on a attribués, sans preuve

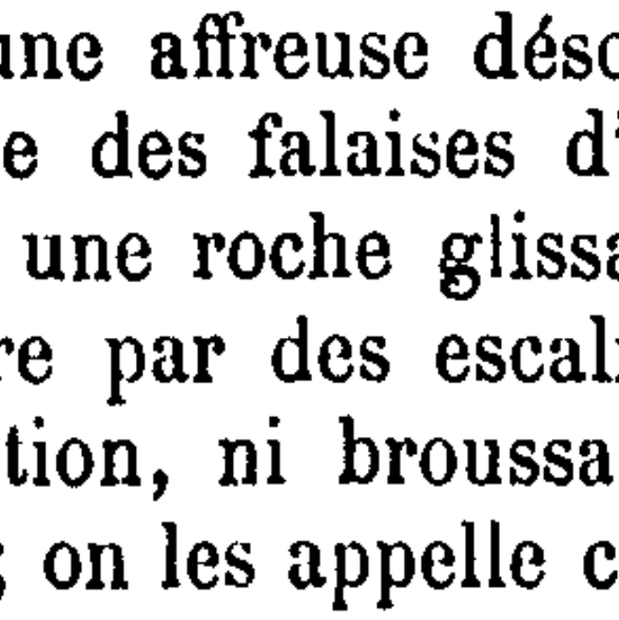
[1] La signification de Chaouïa est : pasteur, berger nomade. Les Aurasiens sont cependant devenus sédentaires.

d'ailleurs, à une infusion de sang germanique provenant des invasions des Vandales et des Goths.

Les femmes jouissent d'une grande liberté et travaillent au dehors comme les hommes. On a signalé la coutume de célébrer certaines fêtes dont les dates présentent la plus grande analogie avec les fêtes romaines, israélites ou chrétiennes, telles que Noël, le Jour de l'An, les Rogations, les fêtes de l'automne.

La langue des Chaouïa de l'Aurès n'est point la même que le tomachek des Kabyles; leurs villages n'ont point l'aspect riant des villages habyles, entourés de bosquets de verdure; leurs maisons à terrasses, avec leurs murs en pisé ou crépis en mortier de terre rougeâtre, se détachent à peine du sol avoisinant. Ils trouvent de magnifiques terres de culture dans leurs longues vallées, et ne sont points astreints au pénible labeur du Kabyle, qui utilise le moindre lambeau cultivable sur les flancs de ses montagnes. L'habitant de l'Aurès est un sédentaire, un cultivateur de montagnes mais non un montagnard dans le vrai sens du mot.

La physionomie de l'Aurès est très variable. Lorsqu'on l'aborde par le sud, par le chemin de Biskra à Médina, par exemple, on traverse d'abord pendant deux journées de marche un pays d'une affreuse désolation. Le sentier tantôt serpente entre des falaises d'argile, tantôt s'élève péniblement sur une roche glissante de craie blanche, pour redescendre par des escaliers de pierres roulantes; nulle végétation, ni broussaille, ni gazon. Les villages sont rares; on les appelle communément les oasis de montagnes. En effet, ce sont bien des oasis dans un désert, et rien n'est plus triste que le désert de la montagne, tandis que les immenses hori-



zons et les vastes espaces peuvent prêter un si grand charme aux plaines sahariennes.

Dans le cœur de l'Aurès, au contraire, les vallées de l'oued Abdi, de l'oued Abiod, de l'oued Arab présentent une superbe perspective de belles cultures de céréales, qui se succèdent sans interruption et attestent la richesse et l'intelligente activité des habitants. Les flancs des montagnes ont quelques arbres. Les villages sont serrés.

Dans le nord enfin, des plateaux fertiles, à plus de 1000 mètres d'altitude, couverts de neige pendant une partie de l'hiver, rappellent, par leur climat et par leurs productions, certaines contrées du centre de la France. De belles forêts de cèdres couronnent encore quelques sommets; elles disparaissent malheureusement chaque jour, non pas parce qu'elles sont détruites par la dévastation inconsciente des hommes, mais elles meurent naturellement, frappées d'une malédiction céleste, disent les Arabes. Les pentes du Chelia étaient ainsi couvertes de cèdres superbes. Quelques-uns seulement ont encore conservé une touffe de branches vertes à leurs cimes. La plupart sont desséchés. Les arbres géants sont encore debout, sans écorce, sans feuillage; d'autres, violemment renversés par l'ouragan, gisent comme de gigantesques cadavres aux membres tordus. Il en est de tous les âges. Ce ne sont pas les ancêtres de la forêt qui sont morts de vieillesse; au contraire, on dirait qu'ils ont résisté plus longtemps, tandis que chez les autres la sève s'est plus rapidement tarie. Quelle est la loi physique qui fait périr ces arbres? On a constaté, comme nous l'avons dit, même depuis cinquante ans, la disparition graduelle des eaux, l'asséchement des puits et des

sources; mais les neiges de l'hiver couvrent cependant toujours les grandes montagnes de l'Aurès et fourniraient aux forêts une alimentation suffisante. Quoi qu'il en soit, les arbres se retirent peu à peu des pentes inférieures, et la destruction gagne successivement les sommets. Ce n'est pas sans mélancolie que l'on traverse ces forêts mourantes.

Quatre grandes vallées creusent le massif de l'Aurès. Ce sont celles de l'oued Kantara, de l'oued Abdi, de l'oued Abiod, et de l'oued Arab.

Oued Kantara. — L'oued Kantara descend du plateau même de Batna. Sa vallée est suivie par la route de Batna à Biskra, et le sera prochainement par un chemin de fer. Il arrose les cultures des villages d'el Ksour, d'Aïn Touta, des Tamarins, où la colonisation commence à prendre pied. C'est le grand collecteur des versants occidentaux de l'Aurès. Son principal affluent de gauche, en amont d'el Kantara, est l'oued **Fedala.** A el Kantara, il traverse une des rides extrêmes de l'Aurès. Cette cluse est extrêmement remarquable; c'est la porte du Sud (Foum es Sahara = la bouche du Sahara), large d'une quarantaine de mètres au plus, entre deux murailles de rochers; d'un côté, ce sont encore les Hauts-Plateaux, leur climat relativement froid, avec les cultures européennes; de l'autre, c'est déjà le Sahara, avec ses oasis, ses palmiers, ses cultures tropicales. De part et d'autre de cette muraille, large d'un kilomètre environ, la température présente des écarts constants de plusieurs degrés. Une voie romaine traversait ce passage et, à sa partie la plus resserrée, passait de la rive droite à la rive gauche de la rivière sur un beau pont de pierres; de là le nom d'el Kantara

donné par les Arabes au passage et aux oasis voisines. Le pont a été restauré comme souvenir archéologique, mais la route moderne, tracée sur la rive gauche, ne l'utilise pas.

Les eaux de l'oued Kantara arrosent plus bas les cultures de belles fermes françaises : ferme Rose, ferme Dufour. Celle-ci est près du village d'el Outaya.

La plaine d'el Outaya a jadis porté plus d'une centaine de fermes romaines. Sa fertilité est remarquable partout où l'eau ne fait pas défaut. Près d'el Outaya sont des collines de sel éruptif (djebel Melah) que l'on exploite pour les besoins locaux.

On trouve dans la daya de Sildjen, au sud-ouest, d'abondants pâturages où les nomades conduisent de nombreux troupeaux.

Après avoir reçu (r. g.) l'oued Melah et l'oued Abdi, l'oued Kantara contourne à l'est les collines du djebel bou Ghezal et descend dans la plaine de Biskra.

La route franchit cette dernière ride des chaînes sahariennes au col de Sfa, du sommet duquel on a la première vue sur le Sahara. Au premier plan sont les vastes jardins de Biskra. Puis, de distance en distance, de nombreuses petites oasis, pareilles à des îles au milieu de l'Océan, pointent de leur sombre verdure l'immense plaine saharienne.

Biskra[1], « la perle du désert » (*ad piscinam* des Romains), est le centre et comme la capitale des Ziban. C'est le siège du commandement militaire des

[1] Latitude, 36° 47′; altitude, 111 mètres; température moyenne, 22° 9′, avec des écarts de + 3° en février et de + 46° en juillet.

nomades du bassin du chott Melghir. Riante petite ville, avec de beaux jardins bien arrosés, sous un ciel toujours pur, c'est une des résidences d'hiver les plus agréables de l'Algérie. Aussi la douceur de son climat y attire de nombreux touristes; des villas de plaisance y ont même été créées et y sont entretenues à grands frais, mais l'été y est brûlant pendant les mois de juillet à septembre. Les nomades qui campent très nombreux dans ses environs remontent alors sur les plateaux, et il n'y reste plus que la garnison française, les agents administratifs, quelques commerçants, la plupart israélites, retenus par leur négoce, et ceux qui, trop pauvres, ne peuvent suivre les caravanes dans leurs migrations. On ne compte à Biskra que 150 Fran çais. L'oasis renferme environ 140,000 palmiers.

Deux grandes familles rivales se partagent l'influence sur les populations du cercle de Biskra : la famille des Ben Ganah et celle d'Ali Bey. L'une et l'autre sont puissamment riches. Ali Bey passe pour un des plus grands propriétaires de l'Algérie.

Parallèlement à l'oued Kantara sont les vallées moins importantes de l'oued Fedala et de l'oued Melah, ses affluents de gauche. Ce dernier se dégage des montagnes près du village des Beni Fernah.

Vient ensuite la grande vallée de l'oued Abdi.

Oued Abdi. — La vallée de l'oued Abdi (oued Daoud) a ses têtes au kef Mahmel, près du col d'Aïn Kafar, par lequel passe le chemin de Batna à Medina. Cette position commande ainsi la vallée de Medina et celle de l'oued Abdi. La vallée est riche et peuplée. Sa ville principale est Menaâ, « ville de plaisir et ville sainte », sur l'emplacement d'une ancienne colonie

romaine, commerçante, entourée de forêts, de beaux jardins, au confluent de l'oued bou Zina (r. d.), dont la vallée est suivie par un chemin qui conduit de Batna à Biskra.

A moins d'une heure de marche à l'est, dans les gorges du djebel Lazereg, est situé Nara, réunion de trois villages, dans une très forte position, illustrée par la résistance qu'elle opposa, au mois de janvier 1850, à l'attaque dirigée par le colonel Canrobert. La ville fut rasée, les femmes et les enfants dispersés ; les hommes étaient tous morts.

A la sortie des montagnes est l'oasis de Djemora et plus en aval celle de Branis.

L'oued Abdi se réunit à l'oued Kantara au pied du djebel bou Ghezal. Il est séparé par les arêtes du djebel Mahmel que prolongent au sud-ouest celles du djebel Nouacer, du djebel Essor, et du djebel Kteuf.

Entre l'oued Melah et l'oued Abdi s'allonge le djebel el Bous (1750m).

Oued el Abiod. — L'oued el Abiod reçoit ses premières eaux des plateaux de Medina et du Chelia. Les plateaux de Medina forment une superbe combe de pâturages et de terres fertiles et bien arrosées. Il n'y existe aucun village, mais on doit y créer, en 1884, un centre administratif et donner à la colonisation une partie de ces terres, séquestrées depuis l'insurrection de 1879.

C'est une des positions les plus remarquables de l'Aurès et en quelque sorte la clef de sa domination. La combe est comprise entre le Chelia au nord, et la muraille du Mzara au sud. Elle communique avec Batna par Aïn Kafar et le teniet Abd er Rahman; avec

Khenchela par le col de Tisougarine, long défilé de 8 kilomètres de long. Elle commande la tête des vallées de l'oued Abdi et de l'oued Chennaoura, et les chemins qui viennent du nord par le pays des Achèches, en contournant la masse du Chelia.

A l'entrée de la vallée de l'oued Abdi, le village d'el Hammam, situé à une grande hauteur, constituait une forte position, difficilement abordable, et qui a été le centre de l'insurrection de 1879. Il a été rasé. La vallée s'élargit ensuite; elle est très peuplée et admirablement cultivée; elle forme un rectangle allongé, de 40 kilomètres de long, compris entre les murailles sauvages du Ras Dra à l'ouest, du djebel Louah à l'est, entre les gorges de Medina au nord et celles de Tiranimin au sud. C'est le cœur de l'Aurès.

Les gorges **de Tiranimin**, longues de 3 kilomètres, sont les plus belles de l'Algérie; elles sont formées par une brisure perpendiculaire dans la muraille de la rive gauche, par laquelle les eaux de l'oued Abdi s'échappent pour tomber dans un sillon parallèle où elles se réunissent à celles de l'oued **Chennaoura**. Les Romains avaient construit deux oppida à Tiranimin et à Tifelfel, pour commander l'entrée et la sortie de ce défilé que l'on peut considérer comme la porte du réduit principal de l'Aurès.

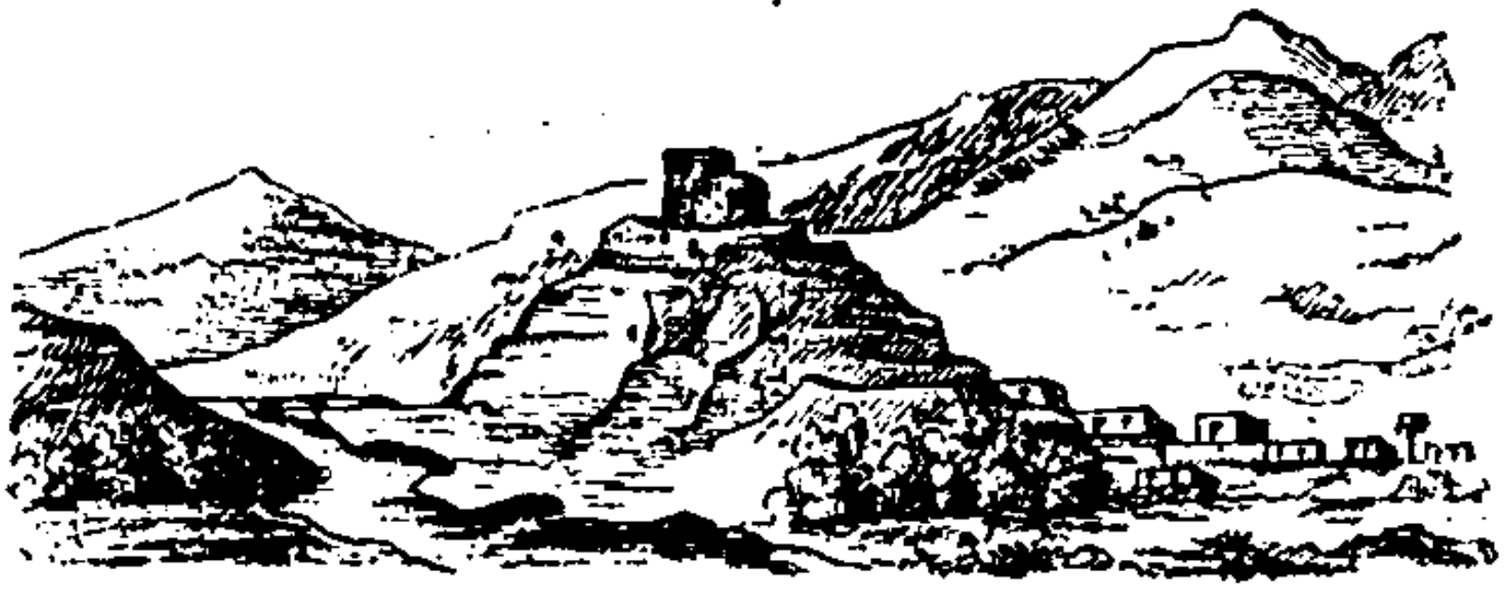
Dans la partie inférieure de la vallée s'échelonnent encore de nombreux villages: Tamrit, el Arich, Banian, Mchounech, résidence du caïd des Beni Sliman, entourés de belles cultures, etc., et, enfin, à la sortie des montagnes, Habel, Seriana, qui sont de petites oasis.

Il n'y a que des communications très difficiles entre la vallée de l'oued Abiod et celle de l'oued Abdi, à travers les montagnes du Ras el Dra, prolongées par le

djebel Lazereg. Les passages les moins mauvais sont entre ces deux crêtes dans l'affaissement qui les sépare.

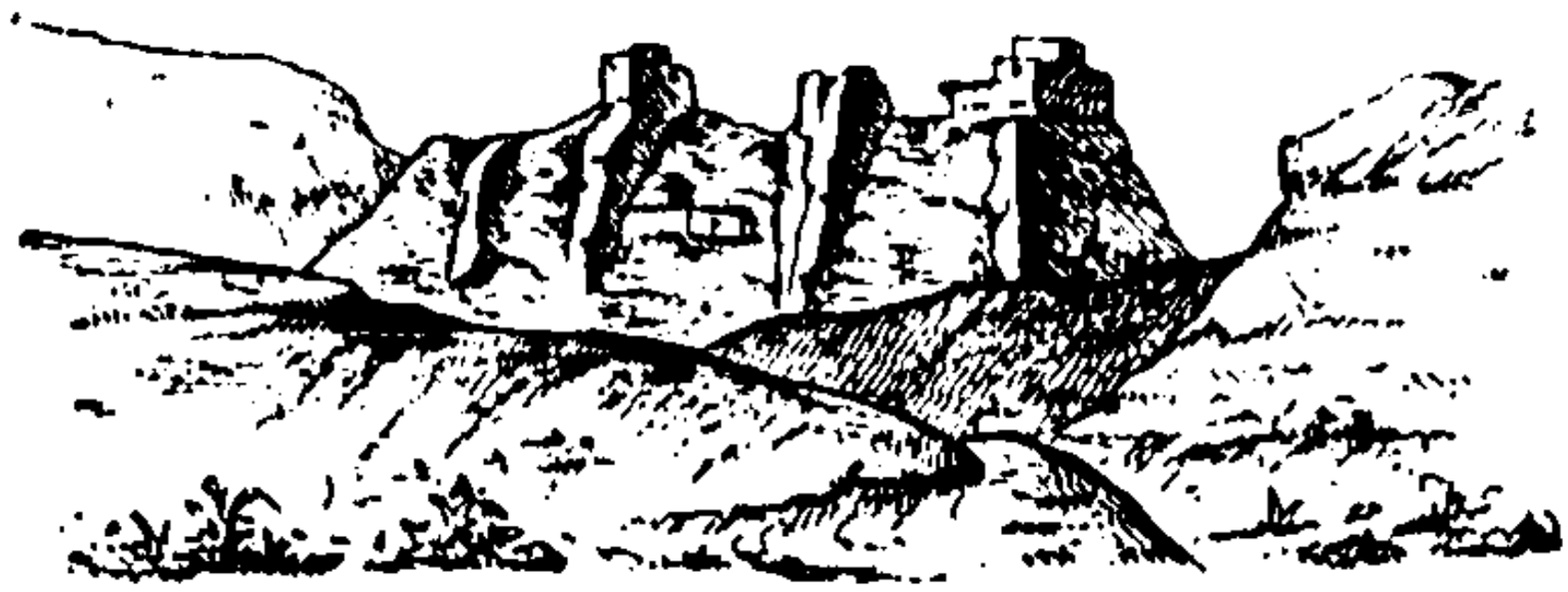
Tous les villages sont dominés par des tours de

Une Guelaâ près de Tifelfel.



sûreté, guelaâ, dont nous avons parlé. Quelques-uns ne sont accessibles que par des escaliers extrêmement raides et ressemblent à des *burg* du moyen âge.

Tabentout.



Tabentout, au nord de Tiranimin, est particulièrement remarquable.

Les arêtes blanches du djebel Tizougarine au nord, les grandes falaises de calcaire rouge du djebel Ah-

markaddou au sud, bordent sur sa rive gauche la vallée de l'oued Abdi.

Oued el Arab. — L'oued el Arab enveloppe à l'est le massif de l'Aurès; il en reçoit les eaux de la portion orientale, soit par l'oued Guechtane, soit par l'oued Mellagou, qui a ses sources dans les beaux plateaux cultivés et couverts de ruines romaines des Beni Oudjana.

L'oued el Arab sépare l'Aurès du djebel **Cherchar**, plus difficile encore que l'Aurès, aux roches convulsionnées, privé d'eau, et ne nourrissant que quelques rares troupeaux de chèvres. La crête du djebel Cherchar se maintient à une altitude moyenne de 1400 à 1500 mètres et domine d'environ 500 mètres le fond de la vallée. Le point culminant est au kef Alien Nas, qui atteint près de 1900 mètres.

Dans la vallée de l'oued el Arab se trouvent la zaouïa de Kheran, affiliée à celle plus importante de Liana; el Oudja, « la jolie »; Khanga Sidi Nadji, à la limite des montagnes (254^{m}), c'est la capitale du djebel Cherchar et la résidence du caïd, dans un site des plus riants, avec un bordj et une belle mosquée, centre d'un important marché.

Plus en aval, est l'oasis de Liana, importante par la zaouïa d'Abd el Hafid, dont l'influence rayonne sur toute la plaine; Badès (*ad Badias* des Romains, ancien évêché); Zeribet el Oued, au confluent de l'oued el Guechtane.

Sur sa rive gauche, l'oued el Arab est serré de près par les arêtes du djebel Cherchar; sur sa rive droite au contraire, il reçoit plusieurs affluents de quelque importance : l'oued Mouahar qui vient d'Aïn Tamagra;

l'oued Mellagou qui coule dans une superbe vallée d'excellentes terres de culture dans le pays des Beni Oudjana. Ce territoire est passé depuis peu de temps sous le régime civil et offre les plus belles promesses à la colonisation européenne.

Le chemin de Medina à Khenchela débouche du col de Tizougarine à Aïn Frariou et traverse l'oued Mellagou en passant par Tamza, résidence d'un marabout vénéré. Il est ensuite tracé entre des montagnes boisées : le djebel Noughis au nord, le djebel **Amamra** (2087^{m}) au sud, à travers un pays verdoyant, de l'aspect le plus riant, bien arrosé, et qui appelle l'activité européenne. Les forêts de cèdres d'Aïn Timimoun sont des plus belles.

D'importantes ruines montrent que les Romains avaient de grands établissements dans cette région. La base de leur occupation était Khenchela. C'est en effet une des clefs de l'Aurès, d'où l'on commande la vallée de l'oued el Arab et le chemin de Tebessa.

Un autre affluent important de l'oued el Arab est l'oued **Guechtane** qui recueille toutes les eaux du Mzara, traverse le pays tourmenté où sont les marabouts de Sidi Ali, de Sidi Fatalla, sort de la montagne au Darmount, et, après un parcours de 5 à 6 lieues dans le Sahara, vient se réunir à l'oued el Arab à Zeribet el Oued.

Entre l'oued Abiod et l'oued Guechtane, les plateaux du Mzara, après s'être d'abord affaissés en pentes douces vers le sud, se creusent brusquement en ravins profonds. De grands bois couvrent les montagnes, qui se relèvent ensuite en une masse épaisse que l'on appelle le djebel **Ahmarkhaddou.** Elles donnent nais-

sance à des eaux nombreuses qui se précipitent en torrents impétueux des sommets, élevés de 1800 mètres environ, sur les plaines du Sahara qui, à une dizaine de lieues de distance seulement, sont au niveau de la mer. Les sentiers suivent ces fissures, du fond desquelles on n'aperçoit le ciel que par échappées. C'est dans ce pays difficile, peuplé de montagnards sauvages, que se trouve, dans les gorges de l'oued bou Atrous, la zaouïa de Timmermassin, d'où est parti le signal de l'insurrection de 1879.

Sur la limite méridionale de l'Aurès, sont de nombreuses petites oasis.

Les tribus du Sahara ont des terres de cultures sur les hauteurs, et, réciproquement, les montagnards ont des palmiers dans la plaine et sur les pentes inférieures.

Batna, au nord de l'Aurès, est le centre du commandement et de la surveillance des montagnes.

Batna, Biskra, Khenchela, et Khanga sont, comme nous l'avons dit en commençant, aux quatre sommets du quatrilatère qui circonscrit l'Aurès. Ce sont, en outre, les têtes des routes, et par conséquent les points d'appui des troupes dont la mission est de maintenir la tranquillité dans ces montagnes.

Ces positions étaient déjà occupées à l'époque romaine par des postes fortifiés, à Lambèse près de Batna, à Biskra, à Badès, à ksar Baghaï près de Khenchela.

Khenchela est un bordj de construction française,

près duquel un village naissant est destiné sans doute à devenir un centre important de colonisation et le marché principal de l'Aurès, à 80 kilomètres de Batna, à 48 kilomètres d'Aïn Beïda, à 90 kilomètres de Tebessa; mais le manque de routes et l'éloignement ne permettent pas à la colonisation d'y prendre encore sérieusement pied. Le climat est sain, très froid en hiver, et la neige y est abondante.

Les Berbères de l'Aurès ont énergiquement résisté à la conquête romaine. Au VIe siècle, dans la période gréco-byzantine, Salomon, un lieutenant de Bélisaire, fut chargé de réduire l'Aurès. Il réussit à forcer ses adversaires à s'enfermer dans Zerbulie, dont on croit reconnaître les ruines immenses dans la région de Khenchela. Il s'en empara, mais ses victoires restèrent stériles. L'Aurès ne fut point asservi.

L'invasion arabe réussit mieux, mais surtout parce que les Arabes se servirent plus de la prédication religieuse que de leurs armes. Comme en Kabylie, des tribus de marabouts se sont plus ou moins fixées au sol, et, leur prestige religieux s'imposant peu à peu aux Berbères, elles prirent en main toute l'influence politique et les richesses.

Lors de la conquête française, les tribus de l'Aurès accueillirent Ahmed, le dernier bey de Constantine, et le protégèrent (1837 à 1847).

Lorsque Biskra fut pris, Batna occupé, les colonnes françaises commencèrent à pénétrer dans l'Aurès (1845, colonne Bedeau) et obtinrent la soumission du pays. Des mouvements hostiles continuèrent pourtant à se manifester de temps à autre. La prise de Nara (janvier 1850) rétablit la paix pour une longue période.

Les tribus principales qui habitent l'Aurès sont les Oulad Zian, dans l'oued Biskra et l'oued Abdi;

Les Oulad Daoud, ou Touaba, dans l'oued el Abiod;

Les Beni bou Sliman et les Beni Imboul, dans l'oued Chennaoura, l'oued Guechtane, et l'oued Mellagou;

Les petites tribus chaouïa de l'Ahmar Khaddou;

Les Beni Oudjana et les Beni Imboul, sur les plateaux du Chelia et du Noughis;

Les Amamra, entre le Chelia et Khenchela;

Les Achèche, entre Batna et le Chelia;

Les Nemencha, entre Khenchela et Tebessa.

Autour de l'Aurès, dans le Sahara, les principales tribus nomades sont les Sahari, à l'ouest de l'oued Biskra; les Arab Cheraga et Gharaba, dans les Ziban.

Deux grands partis, ou sofs, divisent les tribus de l'Aurès et du Sahara voisin, comme ils divisent toutes les tribus de l'Algérie. L'un regarde la conquête française comme un fait accompli, et en accepte les avantages avec les conséquences; l'autre est le vieux parti musulman, qui nous hait sans mesure.

D'une manière générale, les fractions opprimées des Berbères, des nègres, des Khammès, se sont ralliées à la conquête. L'aristocratie arabe, qui a vu diminuer son prestige, son autorité, et ses richesses, nous est hostile.

En 1859 et en 1879, ce furent les marabouts qui fomentèrent les insurrections de l'Aurès, et ils échouèrent autant devant la froideur des Chaouïas que devant la force de nos armes.

Quatre ordres religieux se partagent l'influence dans l'Aurès; leurs centres sont :

1° La zaouïa de Timmermassin (secte dissidente des Abd el Hafid);

2° La zaouïa de Kheran, affiliée à celle de Liana, qui domine les Beni Imboul, le djebel Cherchar et une partie de la Tunisie, où elle a une zaouïa à Nefta. Cet ordre s'est, depuis plusieurs années, montré assez sympathique;

3° La zaouïa de Tolga, dans les Ziban, qui domine le nord du Sahara; elle se rattache à l'ordre puissant des Rhamania, dont le fondateur est Si Abd er Rhaman bou Koubrin. Le grand maître algérien était le vieux cheikh Heddad, des environs de Boghar, mais une autorité supérieure, connue des dignitaires seuls, imprime, dit-on, à tous les khouan, l'impulsion à laquelle ils obéissent aveuglément.

Le zaouïa de Tolga a pour supérieur immédiat le marabout de Tozeur, en Tunisie. Elle est fort ancienne, compte un millier d'élèves, et reçoit des dons considérables.

En 1849, on eut à se louer de ses bons offices pendant le siège de Zaatcha; il en fut de même en 1876, lors de l'attaque d'el Amri. En 1879, son attitude fut moins franche.

4° La zaouïa de Temacin, de l'ordre des Tedjâna, qui domine l'oued Righ, le Souf, et l'extrême Sud.

Nous en parlerons plus loin en détail.

L'insurrection de 1879 dans l'Aurès fut fomentée par des khouan de Timmermassin, qui réussirent d'abord à faire surprendre et à massacrer plusieurs chefs dévoués à la cause française; mais bientôt enveloppés par les colonnes parties de Batna, de Khenchela, et de Biskra, les insurgés, dont le centre d'action avait été

el Hammam, n'eurent d'autre alternative que de chercher à s'échapper dans le Sahara, par la vallée de l'oued Guechtane.

C'est ce qu'ils tentèrent; mais ils eurent à lutter avec les goums de toutes les tribus qu'il leur fallait traverser, et qui les razzièrent impitoyablement ; puis avec les spahis du poste de Zeribet, qui se jetèrent sur eux avec les goums du djebel Cherchar et du Zab Chergui. Poussés de tous côtés, ils voulurent gagner l'oasis de Negrine à travers les sables; mais la température était effroyable. Ils tombèrent les uns après les autres; une dizaine d'hommes arrivèrent seuls mourants à Negrine. On alla au secours de ces malheureux ; mais on ne trouva plus que 3 ou 400 cadavres, déjà calcinés par la fournaise saharienne.

Djebel Cherchar et Monts des Nemencha.

A l'ouest de l'oued el Arab, les montagnes ont encore été peu explorées, en dehors des directions qui conduisent de Tebessa et de Khenchela aux oasis de Negrine, en traversant les territoires des Nemencha.

Cette grande tribu nomade se fractionne en trois groupes : les Oulad Rechaïch, dans le djebel Cherchar et la plaine de Sbikra ;

Les Brarcha, dans la vallée de l'oued Hallail ;

Les Allouana, entre l'oued Tilidjen et la Tunisie.

Ces tribus ne furent soumises qu'en 1851, après l'occupation de Tebessa, et restèrent très remuantes.

Le pays des Nemencha est très intéressant. Les forêts et les eaux y abondent. La plaine du nomade

touche aux montagnes abruptes du Berbère. De nombreuses ruines romaines attestent son ancienne culture.

Les vallées de l'oued bou Doukan, de l'oued Hallail et de son tributaire l'oued Tilidjen mettent en relation les plateaux de Tebessa avec les oasis du Souf et du Djerid.

Ces plateaux sont limités au sud, à une dizaine de kilomètres de Tebessa, par l'arête du djebel Doukan, dont l'orientation est la même que celle des rides de l'Aurès.

Parallèlement, en descendant vers le sud, les crêtes du djebel Foua, du djebel Ong, et du djebel Mahadjour (montagne de Negrine) séparent les étages successifs des plaines des Nemencha jusqu'à la dépression des grands chotts. Nous donnons à leur ensemble le nom de **Monts des Nemencha**.

Le djebel Ong est à 90 kilomètres environ en ligne droite de Tebessa.

Dans la vallée de l'oued **bou Doukan**, au village de Sidi Abid, construit en amphithéâtre sur les pentes du djebel Raich (1400^{m}) se trouve le tombeau d'un marabout vénéré, et c'est de là que sont parties plusieurs fois les incitations à la guerre sainte.

En novembre 1871, le village fut incendié et la mosquée détruite, en châtiment de l'insurrection des Oulad Sidi Abid.

La route ordinaire de Tebessa à Negrine suit la vallée de l'oued Cheria, qui s'appelle plus bas l'oued Hallail.

Le village de Cheria ne se compose que d'une ving-

taine de pauvres maisons ; le climat, très chaud en été, est rigoureux en hiver. Jusque-là le pays est monotone et inculte ; plus en aval, la végétation devient abondante. C'était dans cette vallée qu'était tracée la voie romaine de Carthage à Ad Majores (aujourd'hui Bessiriani, au sud de Negrine) ; la route suit un long défilé de 35 à 40 kilomètres, bordé par des rochers abrupts de 200 mètres de hauteur (Foum Hallel).

Dans ce défilé, Djeurf est un village d'une centaine d'habitants de race arabe ; les maisons sont accrochées au rocher, à 60 mètres au-dessus de la vallée.

La vallée de l'oued **Tilidjen** s'élargit d'abord en une grande plaine couverte de ruines romaines. Un fort, placé à Térebeza, commandait la sortie du défilé qui réunit cette vallée aux plaines sahariennes. La rivière traverse la chaîne du djebel **Ong**, dont la ligne noirâtre limite l'horizon.

Plus au sud, une dernière ride peu accentuée (djebel Mahadjour) marque la ligne des oasis de Ferkane et de Negrine. Au delà, s'étend l'immensité du Sahara.

Negrine est un petit ksar de 200 maisons environ, avec 1500 palmiers.

Ses habitants reconnaissaient nominalement notre autorité, mais s'abstenaient de payer l'impôt et offraient un refuge et des ravitaillements à tous les insurgés du Sud-Est. C'était un entrepôt de contrebande de guerre. En 1871, pour la première fois, une colonne fut conduite à Negrine, que l'on trouva abandonné. Pour en châtier la population, on livra les maisons au pillage et l'on coupa une partie des palmiers.

Au moment de l'expédition de Tunisie, on fit occuper

Negrine pour fermer ce passage aux insurgés du Djerid, et l'on poussa même un poste avancé jusqu'à Debila, à 130 kilomètres plus loin, dans les oasis du Souf. Depuis cette époque, on maintient des troupes sur ces deux points. L'ardeur du climat en rend le séjour des plus pénibles. Ces postes sont en communication optique avec Tebessa par des stations intermédiaires placées sur le djebel Mahadjour, sur le djebel Ong, et sur le djebel Doukan. Le poste du djebel Ong communique avec Gafsa [1] (djebel Arbate).

Negrine est également en communication avec Biskra par des postes intermédiaires placés à Badès et au signal de Chegga.

A 8 kilomètres au nord-ouest de Negrine, se trouve la petite oasis de Ferkan (80 maisons), qui appartient également aux Nemencha, et, entre les deux, les ruines du ksar de Zeroual.

A 6 kilomètres au sud de Negrine sont les grandes ruines de *Ad Majores* (Bessiriani), qui paraît avoir été le point extrême de l'occupation romaine.

Les Ziban.

Les Ziban (Zab au singulier) se composent de quatre groupes d'oasis : 1° le Zab el Biskra, oasis de Biskra; 2° Le Zab Chergui (Zab oriental);

1 La distance en ligne droite des postes optiques de Debila et de Negrine est de 120 à 130 kilomètres. C'est la plus grande portée obtenue jusqu'ici.

3° Le Zab Guebli (Zab méridional);
4° Le Zab Dahraoui (Zab septentrional).

Zab el Biskra : nous avons déjà parlé de l'oasis de Biskra, qui est le centre du commandement des Ziban.

Le **Zab Chergui** : Chetma, Sidi Khelil, Droh, Seriana, Garta, Sidi Okba, Aïn Naga, Sidi Salah, Zeribet el Oued, Liana, Khanga Sidi Nadji, Badès, Zeribet Ahmed, el Faïd, Sidi Mohammed Moussa, el Haouch. L'ensemble du Zab Chergui comprend ainsi le territoire situé entre les pentes méridionales de l'Aurès et le chott Melghir, à l'est de l'oued Biskra.

Zeribet el Oued est une position importante, au débouché des vallées de l'oued Guechtane et de l'oued el Arab, sur la route des caravanes qui vont de Biskra au Djerid en passant par les oasis de Ferkan et de Negrine, et sur celle que suivent les caravanes qui viennent directement du Souf en traversant le chott Melghir. L'oasis est pauvre et manque souvent d'eau; on y a cependant construit un bordj et on y maintient un poste.

Sidi Okba n'est qu'une misérable ville saharienne, mais c'est en quelque sorte la capitale religieuse des Ziban. C'est là que se trouve le tombeau de Sidi Okba, le conquérant de l'Ifrikia, le fondateur de Kairouan. Après avoir soumis à ses armes les montagnes de l'Aurès, vaincu les Berbères et les Francs coalisés contre lui, planté le drapeaux de l'islam sur cette terre jusqu'alors chrétienne, il fut surpris avec un petit nombre d'hommes aux environs de Tchouda et massacré avec tous les siens (en 682 = 62 de l'hégire). La mosquée de Sidi Okba est le plus ancien monument arabe de l'Algérie.

Le **Zab Guebli** : Oumach, Melili, Bigou, Ourlal, Ben Thious, Saïra, Lioua, Oulad Djelal, et Sidi Khaled, Ces oasis sont toutes situées dans la vallée de l'oued Djedi, dans laquelle, au-dessous des sables, on trouve un courant d'eau excellente.

Le Zab Dahraoui est séparé du Zab Guebli par une bande de sables et de marécages, et comprend : Bou Chaghoun, Lichana, Zaatcha, Farfar, Tolga, el Bordj, Foughala, el Amri.

Ces oasis sont alimentées par des sources abondantes descendant du djebel **Matraf**, que l'on traverse en venant d'el Outaya. Elles étaient autrefois très fertiles et bien cultivées; on retrouve de nombreuses traces de l'occupation romaine, et il serait possible de leur rendre leur ancienne fécondité, en aménageant les sources et en amenant des eaux par des canaux mieux agencés que les conduites établies par les Arabes.

Tolga est la plus grande oasis des Ziban, après Biskra. C'est une des plus anciennes villes du Zab ; elle est construite sur l'emplacement d'un *castrum* romain. Elle renferme un grand nombre de mosquées, et c'est, comme nous l'avons dit, un des centres religieux importants du Sud.

Le nom de **Zaatcha** est devenu célèbre par le siège qu'elle subit en 1849. La résistance, dirigée par un marabout, Bou Zian, fut des plus énergiques; elle dura 52 jours. Un premier assaut ayant été repoussé, il fallut en faire un siège régulier ; les clôtures en pisé, qui séparent les jardins, offraient une série de remparts enchevêtrés que les boulets trouaient, mais ne pouvaient renverser, et qu'il fallut enlever, au prix de sanglantes pertes, avant d'aborder le ksar, qui constituait le ré-

duit de la défense. Tous les défenseurs furent passés par les armes et les habitations rasées.

El Amri a été, en 1876, le centre d'une révolte qui fut réprimée sans grande difficulté.

A l'ouest d'el Amri, l'oasis de **Doussen** n'est pas comptée dans le Zab. Elle est sur les bords de l'oued Mezerag, près d'une superbe nappe d'eau souterraine de 10 mètres de profondeur, dit-on, au pied même de la montagne.

5° SAHARA.

Dans la partie occidentale de l'Algérie, nous sommes campés sur la limite du Sahara, mais sans y pénétrer; dans la partie orientale, au contraire, nous commandons effectivement un certain nombre d'oasis sahariennes, dont les plus importantes sont celles de l'oued Righ et d'Ouargla.

Nous avons déjà dit ce qu'était une oasis, réunion de jardins dans une enceinte commune, séparés par des murs de terre et des chemins creux, dans lesquels se déchargent les eaux de l'irrigation. Près de l'oasis est le village ou ksar, entouré de murs plus élevés, flanqués de tours. L'ensemble forme donc une véritable forteresse, avec réduit au centre, susceptible d'une sérieuse résistance, puisque le canon ne peut que trouer les remparts d'argile sans les renverser, et qu'il faut enlever les jardins comme des redoutes enchevêtrées les unes dans les autres.

Dans les oasis sahariennes, la culture principale est celle du dattier, « l'arbre nourricier du désert; c'est

là seulement qu'il mûrit ses fruits; sans lui, le Sahara serait inhabitable et inhabité; mais, disent les Arabes, ce roi des oasis doit plonger ses pieds dans l'eau et sa tête dans le feu du ciel ». Le climat du Sahara offre les conditions de chaleur convenables, puisque la température moyenne est de 20 à 24 degrés, suivant les localités, et que, pendant l'été, le thermomètre atteint souvent 45 degrés, et même 51 degrés, à l'ombre, comme on l'a observé en 1859 et en 1863 à Tougourt. Le palmier supporte d'ailleurs le froid passager des nuits d'hiver, pendant lesquelles la chaleur s'abaisse parfois à plusieurs degrés au-dessous du point de glace. Partout où l'on trouve de l'eau, on pourrait donc créer une oasis; mais l'eau est rare, et il faut, la plupart du temps, aller la chercher dans des nappes profondes pour l'amener à la surface du sol. En effet, il ne pleut presque jamais dans le Sahara. Des années entières se passent sans qu'il tombe une goutte de pluie à Tougourt ou à Ouargla. Le palmier se contente heureusement d'une eau saumâtre; il résiste au sable; il résiste aux ouragans du désert, qui dessèchent toutes les plantes autour de lui. Ses fruits forment la base de la subsistance des populations sahariennes et servent presque seuls aux échanges pour les produits dont elles manquent; ils donnent non seulement l'aisance, mais ils créent la richesse. Son bois fournit les seuls matériaux dont on dispose pour la construction des maisons et le coffrage des puits.

L'ombrage des arbres protège en outre les champs d'orge qui fournissent le fourrage des chevaux, en petit nombre d'ailleurs chez les nomades du Sud. On récolte aussi des blés hâtifs, des luzernes, quelques légumes. Les arbres fruitiers du Tell peuvent y vivre.

Les pâturages du désert nourrissent les troupeaux de moutons et de chameaux des nomades, auxquels ils donnent la laine pour les vêtements et la matière première pour les tentes. Le désert suffit donc, à la rigueur, à la plupart des besoins de cette civilisation rudimentaire.

Mais le nomade ne cultive point lui-même ses jardins. Il en confie le soin à des fermiers, *khammès*, qui forment une population sédentaire très différente des tribus arabes par ses habitudes, par son genre de vie, et souvent aussi par ses origines ethniques. Ce sont des Berbères ou des métis noirs et berbères, comme les Rougha de l'oued Righ. Ceux-ci sont les seuls qui résistent aux chaleurs de l'été et aux miasmes paludéens qu'elles développent dans les terres irriguées; en général, du reste, les ksouriens sont chétifs et d'aspect misérable, débilités par un climat énervant, atteints fréquemment de maladies d'yeux causées par le sable et par la réverbération de la lumière, tandis que, par ses migrations, le nomade se soustrait, pendant l'été, aux influences morbides des oasis. Il vient seulement camper près de ses jardins au moment de la fécondation des dattes[1] et au moment de leur récolte.

Oued Righ. — A 207 kilomètres au sud de Biskra sont les oasis de l'oued **Righ**, dont Tougourt est le centre. Elles sont irriguées par les eaux des nappes

[1] La fécondation des dattes se fait artificiellement, au mois d'avril, époque de la floraison, en introduisant dans l'enveloppe qui renferme la grappe des fruits femelles, une branche de fleurs cueillie sur les palmiers mâles. Un palmier est en rapport à l'âge de huit ans; il donne un rendement moyen de 15 kilogrammes de dattes d'une valeur de 3 francs. L'impôt est établi sur chaque arbre, et, suivant les localités, s'élève de 0 fr. 20 à 0 fr. 40.

qui forment, en quelque sorte, le delta souterrain des vallées de l'oued Igharghar et de l'oued Mia.

Les eaux qui ont servi à l'irrigation se réunissent dans un bas-fond marécageux, appelé la sebkha Chemora.

La route est jalonnée depuis Biskra par une ligne de petites oasis auxquelles le forage de puits a, depuis une vingtaine d'années, rendu quelque prospérité. Les principales sont : Bordj Saâda sur l'oued Djedi, 28 kil.

Bordj Chegga, caravansérail, 52 kil ;
Oum el Thiour, 85 kil. ;
Mgheir, 107 kil. (500 hab.);
El Amra;
Oughlana, 157 kil ;
Tamerna, 164 kil. ;
Sidi Rached, 179 kil.

Tougourt fut occupé pour la première fois au mois de décembre 1854 par le colonel Desvaux, à la suite d'un vigoureux combat livré à Mgarin par le commandant Marmier, à un cherif qui depuis longtemps insurgeait le pays. On y installa un caïd et on y laissa une garnison de tirailleurs. La paix y fut maintenue jusqu'en 1871. A cette époque, l'insurrection du Tell eut son contre-coup dans le Sahara. Tougourt fut enlevé et la petite garnison de tirailleurs massacrée. L'ordre y fut rétabli peu de temps après.

Tougourt est une ville de 2,000 hab. environ (alt. 60^{m}), sous un climat extrême qui varie dans une année de — 7° à + 56° à l'ombre. L'oasis était autrefois très riche, mais les puits artésiens arabes ne donnaient plus la même quantité d'eau; ils étaient envahis par les sables,

et il fallait pousser les forages à des profondeurs que l'on ne pouvait atteindre, par les méthodes arabes, qu'à grands frais et au prix de grandes difficultés.

Lors de son expédition de 1854, le colonel Desvaux projeta d'y introduire les méthodes de forages par la sonde, et, deux ans après, le premier puits était foré à Tamerna en 23 jours (9 juin 1856), à une profondeur de 60 mètres, et donnait 4,000 litres à la minute. Un grand nombre d'autres forages furent successivement exécutés depuis cette époque [1].

[1] *Résumé des travaux de sondage de 1856 à 1878 dans le sud de la province de Constantine, sous la direction de M. l'ingénieur Jus.*

Zab Chergui.....	9 puits.	Profondeur totale forée..	809m
Oued Righ..... ...	65 —	—	4,321
Environs de Tougourt	30 —	—	1,853
Environs de Temacin.	4 —	—	295

Le puits le plus profond est dans le Zab Chergui, à el Fayd (156m); il ne donne que des eaux ascendantes. La température des eaux varie entre 21° et 26°.

En 1880, on comptait dans l'oued Righ plus de 517,000 palmiers, 9,000 arbres fruitiers, 2,900 maisons, 13,000 habitants, c'est-à-dire qu'en 23 ans, la population avait doublé et que le nombre des palmiers s'était élevé de près de 160,000.

On évalue leur production annuelle à 6,800,000 kilog. de dattes, chiffre qui atteindra 7,700,000 en 1885, lorsque les plantations nouvelles seront en rapport.

Chaque puits suffit à l'irrigation de 1500 palmiers, répartis sur 150 hectares. Le forage coûte environ 60 à 70 francs par mètre, et la profondeur moyenne de chaque puits est de 60 à 80 mètres.

Les communes mixtes vendent 1000 francs un lot de 300 hectares, pouvant recevoir 30,000 palmiers.

Ces chiffres suffisent à montrer la possibilité de créer dans l'oued Righ un capital agricole considérable.

Sur ces bases, on a calculé qu'une oasis de 10,000 pieds coûterait 20,000 francs. Les frais d'entretien étant couverts par les cultures ac-

Tougourt est mis en relation avec Biskra par deux postes intermédiaires de télégraphie optique, l'un placé à el Berd, à hauteur de el Amra, à l'est de la route ; l'autre au signal de Chegga.

L'importance de Tougourt est considérable comme marché.

A 20 kil. au sud, se trouve l'oasis de **Temacin**, près de laquelle est la zaouïa de Tamelhat, appartenant à l'ordre des Tedjâna. Cette zaouïa relève, au point de vue religieux, de celle d'Aïn Madhy (près de Laghouat) où réside le chef de l'ordre ; mais son influence est aujourd'hui plus grande et elle tend à se rendre indépendante, c'est-à-dire à s'approprier ses revenus particuliers. Les marabouts de Temacin se sont toujours montrés disposés à vivre en bonne intelligence avec les Français. Un des mokaddems accompagnait la mission du colonel Flatters ; mais il a été impuissant à la protéger contre les Touareg, excités sans doute par des khouan de Senousi ou d'autres ordres hostiles. Il fut lui-même massacré.

cessoires d'orge, et les palmiers rapportant au bout de cinq ans, le revenu net, tous frais payés, serait annuellement de 24,000 francs.

A ces calculs optimistes il est prudent d'opposer l'inquiétude que pourrait causer une diminution dans le rendement des nappes artésiennes, par suite du forage d'une trop grande quantité de puits ou par suite de l'asséchement progressif que l'on constate malheureusement.

La région de l'oued Righ paraît donc accessible aux grandes entreprises européennes. Une compagnie, dont l'agence principale est à Biskra, s'est formée pour en exploiter les terres. Le climat est aisément supportable pour les Européens, sauf à l'époque des grandes chaleurs, de juin à octobre, où ils devraient quitter le Sahara. Toutefois, les eaux, très chargées de sel, sont mauvaises, et, dans l'hypothèse de grandes exploitations, il faudrait pourvoir par un procédé de distillation à l'alimentation en eaux potables.

Souf. — A une vingtaine de lieues à l'ouest de l'oued Righ sont les sept oasis du Souf (22,000 hab.) dont le centre est el Oued (7,000 hab.). Elles sont arrosées par la même nappe souterraine, mais les eaux étant trop profondes pour être facilement amenées à la surface, les habitants ont creusé le sol de l'oasis pour rapprocher les racines des arbres de la couche aquifère; les terres enlevées forment autour de l'oasis une sorte de rempart que dépassent à peine les cimes des palmiers. On y compte environ 180,000 palmiers, et 2,800 maisons.

Le Souf est sur la route directe de Biskra à Ghadamès. Au moment de l'expédition de Tunisie, nous avons placé à Debila, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest d'el Oued, un poste de surveillance pour empêcher les insurgés du Djerid de se retirer dans cette direction. Ce poste est en communication optique directe avec Negrine, qui est distant de 130 kilomètres environ en ligne droite.

Ouargla. — A 190 kil. environ au sud de Tougourt est situé Ouargla, véritable capitale du désert. Autour d'Ouargla sont groupées cinq plus petites oasis: Bamendil à l'est; Soth, Rouinet, el Hadjaja, Sidi Krouilet à l'ouest.

On évalue à environ un million le nombre des palmiers. La ville d'Ouargla, qui couvre une surface plus grande que Constantine, n'a que 1400 maisons, 4,000 habitants « Arabes, Mzabites, nègres autochtones dépouillés par l'invasion musulmane, et dès lors assujet-

[1] Latitude, 31° 57′; longitude E., 2° 59′; altitude, 163 mètres, d'après les mesures de M. l'ingénieur Choisy en 1881, 800 kilomètres d'Alger.

tis à la glèbe, à titre de fermiers », et nègres soudaniens. C'était, il y a deux siècles, le principal entrepôt des marchandises de la Nigritie, et l'on y comptait, dit-on, 100,000 habitants. La suppression de la traite des esclaves a détourné vers la Tripolitaine les caravanes qui venaient autrefois dans le sud de l'Algérie; c'est une des causes de la dépopulation d'Ouargla, qui ne saurait reprendre son ancienne importance. Cependant c'est encore le point de départ des caravanes qui se rendent à Insalah et dans le pays des Touareg. L'oasis est arrosée par des puits artésiens arabes; on en compte plus de 800. Leur profondeur moyenne est de 60 mètres. Ils donnent une eau de bonne qualité, à la température de 24°, tandis que l'eau des puits ordinaires est salée et non potable.

La route de Tougourt à Ouargla est d'abord tracée dans le lit de l'oued Igharghar, ou, plus exactement, elle suit une bande de dépressions ou dayas, d'une largeur de 2 à 10 kilomètres, interrompues par des dunes, et qui ne ressemblent en rien à une vallée fluviale. La plupart du temps même la pente du terrain est indécise; « il n'y a là ni rivière, ni trace de rivière. » « On a vu couler l'oued Mia, l'oued Mzab, etc., mais personne de la génération actuelle, ni de la génération précédente, n'a vu couler l'oued Igharghar; cependant, pour tous les indigènes, c'est bien un oued, dans le lit duquel on chemine » [1]. Lorsque l'on remonte à plusieurs marches au sud, le lit est mieux dessiné.

A moitié chemin environ de Tougourt à Ouargla, est le point d'eau d'el Hadjira.

[1] Rapports du colonel Flatters.

Les oasis d'Ouargla et celles de Ngoussa, à 24 kilomètres plus au nord, sont dans une longue dépression de l'oued Mia.

L'oued en Nessa et l'oued Mzab viennent s'y réunir dans la sebkha Safioun.

On appelle ces bas-fonds la **Heicha**. Ils sont coupés de dunes; quelques pitons isolés s'y montrent çà et là. Les berges du côté occidental sont très accentuées; elles prolongent les plateaux de la Chebka.

La nappe artésienne est à une profondeur moyenne de 35 mètres.

On compte à **Ngoussa** environ 80,000 palmiers. C'est le point d'arrivée de la route du Mzab. Gardaïa est à 175 kilomètres environ.

Ngoussa a eu, pendant un certain temps, la suprématie sur les oasis d'Ouargla, qui lui payaient un tribut. C'est, comme toutes les villes sahariennes, un amas de maisons construites en terre, en partie effondrées, mais auxquelles la lumière resplendissante du soleil donne un cachet pittoresque. L'eau y est excellente. La première colonne française y pénétra le 1er février 1865, sous le commandement du colonel Forgemol [1].

L'envahissement progressif des sables est une cause de sérieuse préoccupation pour l'avenir des oasis d'Ouargla. On cherche à les arrêter par des plantations qui puissent fixer les dunes.

L'insalubrité est très grande, par suite de la stagnation du surplus des eaux d'irrigation qui sont dépourvues d'écoulement. La ville est entourée de fossés où ces eaux croupissent et que l'on a commencé à combler depuis l'occupation française.

[1] *Ouargla*, par le Dr Sériziat (*Revue scientifique*, 1880).

L'oasis est entre les deux bras d'un chott qui n'est pas à sec et lui forme une ceinture délétère. La fièvre y est en permanence et le séjour en est pernicieux.

Ouargla a été déclarée ville française en 1852, après la prise de Laghouat. Ce fut, pendant plusieurs années, le siège d'un grand commandement indigène exercé par les chefs des Oulad Sidi Cheikh, et relevant de la division d'Oran.

L'autorité française y est actuellement représentée par un aga; on y a placé un détachement de tirailleurs. Ce territoire relève du cercle du Mzab, et, par conséquent, de la division d'Alger.

Il y a 40 jours de marche d'Ouargla à Ghat.

Les principales tribus de l'aghalik d'Ouargla sont les **Saïd Atba, les Chambaâ, les Mekhadma, et les Beni Thour.**

Goléa. — D'Ouargla à Goléa, le point extrême de notre domination dans le sud, il y a 300 kilomètres environ. En 1873, le général de Gallifet y conduisit une colonne pour châtier les dissidents Chambaâ, révoltés depuis 1871. On compta environ 16,000 palmiers dans l'oasis. On y établit une maison de commandement et un caïd qui est notre sentinelle de surveillance vers le sud.

Cette oasis est sur les parcours des Chambaâ, auxquels elle appartient. Ces grands nomades du sud actuellement soumis à notre autorité sont les intermédiaires des rares relations qui existent maintenant entre l'Algérie et le pays des Touareg.

A côté d'eux sont les Mekhralif el Djereub (Mekhralif galeux), véritables pirates du désert, qui vivaient du pillage des caravanes, et auxquels nous avons imposé un genre de vie plus normale; puis les tribus des Atatiha, et des Oulad Saïab.

Les grands chotts.

Au sud de l'Aurès, s'étend de l'ouest à l'est un chapelet de grands chotts que l'on soupçonnait, depuis longtemps déjà, être à un niveau inférieur à celui de la Méditerranée; mais, jusque dans ces dernières années, on n'en avait déterminé la différence de niveau qu'au baromètre; les résultats étaient peu précis. Plus tard, un nivellement géodésique donnait pour Biskra la cote 124, que l'on pouvait considérer comme exacte à 3 ou 4 mètres près, et la cote de $24^{m},40$ pour le signal de Chegga à l'ouest du chott Melghir. En prenant cette cote pour point de départ, le commandant Roudaire détermina par un nivellement géométrique les cotes des hauteurs du chott Melghir, et, les ayant trouvées en certains points à 20 et à 30 mètres au-dessous du niveau des eaux de la mer, il en conclut à la possibilité de rétablir avec le golfe de Gabès une communication, qu'il supposait avoir existé à une époque historique ancienne.

Nous résumons succinctement le résultat des travaux qu'il a entrepris pour étudier cette question.

L'extrémité ouest du chott **Melghir**, à 50 kilomètres au sud de Biskra, est à 375 kilomètres du golfe de Gabès, et se prolonge par une suite de dépressions séparées par des seuils plus ou moins larges. Les principales sont : le chott **Rharsa**, qui coupe la frontière de Tunisie, et le chott **el Djerid**. Le fond en est ondulé, couvert de cristallisations salines, et d'une consistance boueuse en beaucoup d'endroits. L'examen de cette région porte la trace certaine de la présence des eaux

à une époque difficile à préciser, postérieure, peut-être, aux temps historiques. Le commandant Roudaire croit, en se reportant aux traditions locales et en les comparant avec les anciens textes de Ptolémée, pouvoir identifier cette succession de chotts avec le golfe Triton de la géographie de Ptolémée[1].

Le nivellement géométrique du chott Melghir fut exécuté pendant l'hiver 1874-75, sur un périmètre de 540 kilomètres.

Des profondeurs supérieures à 31 mètres furent trouvées près du bord occidental, mais le fond du chott se relève vers l'est; il est séparé du chott Rharsa par le seuil d'**Asloudje**, large de 15 kilomètres, dont l'altitude est seulement de 1 ou 2 mètres au-dessous de la cote zéro. Ce seuil forme un petit bassin fermé d'une superficie de 80 kilomètres, bordé à l'ouest et à l'est par des dunes de sables de 7 à 10 mètres d'élévation.

La superficie du bassin inondable du chott Melghir est évaluée à 6,900 kilomètres carrés; celle du chott Rharsa est de 1300 kilomètres carrés. La superficie inondable est donc de 8,200 kilomètres carrés, soit 14 à 15 fois la surface du lac de Genève. La profondeur moyenne, presque uniforme, est de 24 mètres.

L'année suivante (1876), le commandant Roudaire se rendit en Tunisie, et, partant de Gabès, il fit un second nivellement pour se raccorder avec celui du chott Melghir. Il constata l'existence d'un seuil de 22 kil. 5 entre la côte et l'extrémité orientale du chott el Djerid. Ce seuil est en partie formé de roches dures (grès ou calcaires), mais surtout de sables. Il est traversé par

[1] Cette opinion a été vivement contestée.

deux lignes de collines dirigées du nord au sud : la première, à 10 kilomètres de la mer, à une altitude de 28m,45; la seconde, à 9 kilomètres plus loin, à une altitude de 46m,36.

Quant au chott **el Djerid**, son niveau est de 15 à 20 mètres au-dessus de celui de la mer, mais il est formé d'une croûte molle et peu épaisse, composée de sels et de sables agglomérés, sur laquelle il est impossible de marcher, et au-dessous de laquelle des sondages ont permis de constater l'existence d'une nappe d'eau et de courants rapides en sens divers.

Le chott el Djerid ne peut être traversé que sur un petit nombre de chaussées étroites, dont les indigènes suivent le jalonnement avec la plus grande prudence. Le moindre écart de la route tracée exposerait les caravanes à un engloutissement immédiat.

Les traditions, grossies sans doute par l'imagination des conteurs, citent l'exemple de caravanes entières de 1000 chameaux disparus les uns derrière les autres dans les boues du chott el Djerid.

La surface du chott est évaluée à 5,000 kilomètres carrés.

Le chott el Djerid est séparé du chott Rharsa par un seuil ayant de 10 à 15 kilomètres de largeur et des altitudes variables : 50 mètres au seuil de Mouïat Sultan, à l'ouest de Nefta; de 79 mètres à 84 mètres entre Tozeur et Dgache ; 90 mètres au seuil de Kris.

Le commandant Roudaire a proposé d'inonder les chotts et de créer une vaste mer intérieure en ouvrant une communication avec le golfe de Gabès et le chott Rharsa, au moyen d'un canal qui, après avoir percé le seuil de Gabès (ou de l'oued Melah), traverserait le chott Djerid en ligne droite, et franchirait en tranchée le seuil de Tozeur.

La création d'une mer intérieure améliorerait, espère-t-on, le climat du Sahara et le régime des eaux souterraines ; elles contribueraient à don-

ner une sécurité plus grande dans le Sud de l'Algérie. Ces propositions, soumises, en 1882, par le gouvernement à l'examen d'une commission spéciale, n'ont pas été adoptées, en raison surtout des dépenses élevées qu'elles devaient entraîner. De son côté, le commandant Roudaire pense que les évaluations faites sont excessives, et, grâce au patronage de M. de Lesseps, une Compagnie semble disposée à reprendre le projet à ses risques particuliers en demandant seulement des concessions de forêts dans l'Aurès et de terres autour du bassin inondé.

Les chiffres suivants ont quelque intérêt :

Surface inondable : 8,900 kilomètres carrés.
Capacité du bassin : 172 milliards de mètres cubes.
Évaporation annuelle prévue : 6 milliards de mètres cubes.
Volume des eaux à amener, en tenant compte de l'évaporation, pour remplir le bassin en 10 ans : 222 milliards de mètres cubes ;

soit un débit de 704 mètres cubes par seconde, égal à 20 fois le volume de la Seine à son embouchure aux basses eaux, ce qui pourrait être obtenu par un canal offrant une profondeur de 14 mètres et une largeur de 30 mètres au plafond. La longueur du canal serait de 180 kilomètres.

La commission a calculé :

Un déblai de 576 millions de mètres cubes de terre,
Et de 26 millons de mètres cubes de rochers.

Ce qui occasionnerait une dépense :

Pour les déblais	656	millions de francs.
Autres travaux.....	30	—
Somme à valoir 1/10...	68	—
	754	millions.
Frais généraux.....	37.7	—
Intérêts pendant 10 ans.	495	—
	1.286,7	millions.

Le commandant Roudaire, dans ses calculs, ramène ces dépenses à :

Pour les déblais	154	millions.
Pour autres travaux....	7.2	—
Somme à valoir 1/10 ...	10.1	—
	177	millions.

et il suppose que les bénéfices des concessions couvriraient les intérêts du capital engagé.

EXPLORATIONS SAHARIENNES.

Les grandes explorations du centre de l'Afrique, faites de nos jours, par de hardis voyageurs, ont appelé l'attention de l'Europe sur ces immenses régions que l'on appelle Nigritie (Dhidi Bâ) ou Soudan (Haousa).

Pour atteindre ce pays, où l'industrie et le commerce pourraient trouver, espère-t-on, de vastes marchés, les voyageurs sont ordinairement partis des côtes du Zanzibar, des hautes régions du Nil ou des côtes de la Tripolitaine. Les rares caravanes indigènes qui partent du Maroc ou du sud de l'Algérie n'acceptent pas volontiers de voyageurs européens, qu'elles ne sauraient protéger. Caillé en 1828, le Dr Lentz en 1880, sont les seuls qui aient réussi à se rendre du Maroc au Sénégal par Timbouctou.

Séduits par la grandeur de l'entreprise et trop portés sans doute à s'en dissimuler les difficultés, des hommes, considérables par leur situation, ont posé, il y a peu d'années en France, le problème de la construction d'un chemin de fer transsaharien et ne l'ont point trouvé insoluble.

On a dit que la distance d'Alger à Timbouctou n'était pas la moitié de celle qui sépare New-York de San Francisco, que les obstacles à franchir n'étaient pas plus considérables que ceux du centre de l'Amérique, et que les populations n'en étaient pas plus à craindre.

Partant de ces données un peu vagues, on résolut, sans plus tarder, de commencer des études préli-

naires, et l'on pensa pouvoir leur donner un caractère absolument pacifique. Dans ce but, on décida d'écarter l'élément militaire. Une exception fut faite cependant pour la mission qui devait explorer le sud du Sahara de Constantine, et dont le commandement fut confié au lieutenant-colonel Flatters, qui, ayant séjourné longtemps à Laghouat, avait eu des relations avec les tribus des Chambaâ et avait accueilli avec enthousiasme l'idée de se rendre au Soudan.

Il est à observer pourtant que cette mission fut également placée sous la direction du ministère des travaux publics.

Il y avait sans doute quelques illusions à espérer que les bandes pillardes des Touareg et des autres nomades du Sud en apprécieraient le caractère pacifique et civilisateur. Pour les populations du désert, un Européen, un Français surtout, ne peut être qu'un ennemi, et l'on ne peut espérer s'en faire respecter qu'à la condition de pouvoir s'en faire craindre.

La mission de la province d'Oran ne dépassa pas Tiout. Prévenue que des coureurs marocains battaient le pays, elle rétrograda. Cette région avait déjà été visitée, en 1847, par le général Cavaignac, et la route en était connue. Le commandant Colonieu était allé, en 1860, jusqu'au Gourara.

La mission de la province d'Alger se rendit de Laghouat à Goléa (450 kilomètres) par le Mzab, et revint de Goléa à Biskra (570 kil.), directions également connues, mais qui furent plus particulièrement étudiées au point de vue technique de la construction d'une voie ferrée. Elle reconnut, que, dans les environs de Goléa, les areg n'avaient qu'une largeur de quelques kilomètres, de 1500 mètres même en un certain point, et

que la construction d'une voie ferrée offrirait peu de difficultés [1].

Enfin, la mission principale, celle du colonel Flatters, s'organisa à Ouargla au mois de mars 1880.

Plusieurs voyageurs avaient déjà tenté de pénétrer chez les Touareg [2].

En 1850, MM. Richardson, Barth, et Overveg traversèrent la partie orientale de leur pays en se rendant de Ghat à Hassiou.

En 1848, M. Ismaïl Bou Derba, interprète militaire, se rendit de Laghouat à Ghat, en courant les plus grands dangers. C'était cependant un Arabe instruit, très à hauteur de sa mission, et connaissant, autant qu'il était possible, les mœurs des nomades. Il n'échappa à la mort qu'en revenant à marches forcées de Ghat à Ouargla.

M. Duveyrier [3], dans les années de 1860 à 1861, alla de Ghadamès à Ghat, et, grâce à la protection du cheik Othman, chef targui qui joignait à une rare intelligence une influence qu'aucun homme n'eut après lui, il parcourut une grande partie du pays des Touareg du Nord et en rapporta les renseignements les plus précieux.

Des tentatives pour renouer les relations commerciales avec le centre de l'Afrique, furent également faites par le gouvernement de l'Algérie. En 1862, on envoya, à Ghadamès, une mission (commandant Mircher et capitaine de Polignac), pour traiter avec les Touareg, qui se montraient alors fort bien disposés. Une conven-

[1] *Mission Choisy* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1881).

[2] Capitaine Bernard, *Deuxième mission Flatters;* historique et rapport rédigés au Service central des affaires indigènes. Alger, 1882.

[3] Duveyrier, *Les Touareg du Nord.*

tion fut signée ; quelques chefs touareg vinrent même à Paris, mais ce traité est toujours resté à l'état de lettre morte.

En 1874, MM. Dournaux-Duperré et Joubert, partis de Ghadamès pour pénétrer dans le pays des Hoggar, furent massacrés après quelques jours de marche.

En 1876, le docteur von Barry, parti de Tripoli, arriva à Ghat et poussa vers l'ouest ; mais le pays était en guerre. Il dut revenir précipitamment sur ses pas et mourut peu de temps après.

En 1877, M. Largeau s'était rendu à Ghadamès, puis il avait tenté d'aller au Touat, mais les gens d'Insalah l'avaient fait prévenir qu'ils le tueraient s'il poursuivait son projet, et ils s'étaient adressés d'autre part au sultan du Maroc, qui avait envoyé au gouverneur de l'Algérie une protestation assez déplaisante.

M. Largeau s'était donc arrêté dans la vallée de l'oued Mia, à peu près à hauteur de Goléa, à 125 kilomètres d'Ouargla.

A la même époque, M. Louis Say, officier de marine, avait remonté la vallée de l'oued Igharghar, jusqu'à Temassinin, zaouïa de Sidi Moussa, en passant devant les tentes des Chambaâ dissidents. Il avait eu de bons rapports avec Si Othman, chef des Touareg Ifoghas, qui était venu à Paris avec la mission Mircher.

C'étaient ces voyages que le colonel Flatters devait reprendre avec des moyens d'action plus importants et une caravane abondamment outillée, en s'efforçant de pénétrer jusqu'au pays des noirs.

Les Touareg.

Les grands espaces qui séparent le sud de l'Algérie du Soudan, sont le domaine des Touareg.

Les Touareg sont probablement d'origine berbère; maîtres du désert, ils le dominent la lance au poing, le traversent, en se jouant, au trot allongé de leurs mehara, faisant 120 kilomètres dans la journée. Ils étendent leur domination des bords du Niger jusqu'aux portes du Mzab. Ils exercent sur tout le pays un pouvoir arbitraire, cachant soigneusement les entrepôts de leurs richesses, la résidence de leurs familles, et les routes qui y conduisent.

Au Soudan, ils font cultiver, dit-on, de grandes étendues par des esclaves noirs, et ce sont eux qui conduisent les caravanes du Soudan au Touat, du Touat à la Tripolitaine. Maintenant que les marchés de l'Algérie sont fermés à l'écoulement de la marchandise humaine, ils se dirigent naturellement vers les pays musulmans placés sous la domination turque.

Ils sont divisés en un grand nombre de tribus qui forment quatre grandes confédérations, et que l'on distingue en Touareg du Nord et Touareg du Sud.

Les Touareg du Nord comprennent les **Azdjer** que les Arabes appellent Azgar, et les **Ahaggar** que les Arabes appellent Hoggar.

Les Touareg du Sud comprennent les **Kel Ouï**, qui vivent autour des montagnes de l'Aïr, et les **Aouélimmïden**, qui parcourent le pays entre le Maroc et le Niger.

Ces différentes fractions sont continuellement en guerre les unes contre les autres, particulièrement les Ahaggar et les Azdjer.

Ce sont les chefs des Azdjer qui accueillirent et protégèrent M. Duveyrier pendant son voyage.

En 1874, Ikhenoukhen, chef des Azdjer, écrasé après une longue lutte contre les Ahaggar, se rapprocha des Turcs de la Tripolitaine, qui firent occuper Ghat en 1875.

Les Azdjer ont encore subi une terrible défaite en 1876; aussi leur puissance était-elle déchue, lorsque, en 1881, la mission Flatters succomba sous les coups des Ahaggar, alliés des Oulad Sidi Cheikh, et inspirés, croit-on, par les mokaddems de l'ordre de Senousi.

On peut résumer ainsi l'état social de ces populations : une noblesse jalouse de ses privilèges, les Djouad ou Ihaggaren, vivant de son épée, ne croyant qu'à sa force, n'ayant d'autre souci que la liberté ; une sorte de bourgeoisie, relativement nombreuse, représentée par les Amghad, inféodés et absolument dévoués à leurs seigneurs ; enfin, les esclaves, dont la situation est assez douce. Quelques marabouts existent chez les Touareg, mais leur influence est restreinte.

Les Djouad ont pour principale ressource les droits

1 Ikhenoukhen, robuste vieillard de 96 ans (en 1871 il a encore épousé une jeune femme), nourrit des projets de vengeance. Son héritier serait animé comme lui de dispositions sympathiques à l'égard des Français, dans l'espérance de trouver un jour près d'eux un appui contre ses ennemis ; mais sa mort sera sans doute le signal de luttes entre différents compétiteurs, d'autant plus que les tribus azdjer se sont déjà fractionnées en partis rivaux ou hostiles. (Notes de M. Duveyrier, 1883).

de péage qu'ils perçoivent sur les caravanes; moyennant cette redevance, les caravanes s'assurent la protection des chefs pendant la traversée de leur territoire, mais ceux-ci ne se font pas scrupule de les attaquer et de les dévaliser dès qu'elles sont sur le territoire voisin.

Les diverses fractions touareg n'ont guère de liaison entre elles, et les chefs ne jouissent que d'un pouvoir très faible et fort éphémère, de sorte qu'ils ne se croient nullement liés par les conventions qui seraient faites avec leurs devanciers.

Les Touareg n'ont pas de chevaux. Leurs armes ordinaires sont la lance, le sabre, une sorte de poignard à large lame, et le fusil. Ils portent constamment un voile noir sur la figure, pour se garantir du sable, et ne le quittent jamais. Leurs femmes ont au contraire le visage découvert.

Dans la direction que devait suivre le colonel Flatters, on entre sur le territoire des deux confédérations des **Ahaggar** et des **Azdjer.**

Les premiers sont maîtres du pays à l'ouest du côté d'Insalah, et au sud; ce sont les plus batailleurs et les plus à craindre.

Les autres parcourent les plateaux de Tasili jusqu'aux frontières du Fezzan.

Les Azdjer reconnaissent une sorte de suzeraineté du pacha de Tripoli.

Les Ahaggar, au contraire, se rattachent aux centres religieux du Maroc, c'est-à-dire qu'au Touat et à l'ouest, on fait la prière du vendredi au nom du sultan du Maroc, tandis que, chez les Azdjer et à l'est, on la fait au nom du sultan de Constantinople.

Les montagnes du **Ahaggar** forment la région la plus

élevée de la ceinture méridionale du Sahara. On ne les connaît que par les renseignements recueillis par Barth et par Duveyrier.

Les vallées alimentées par les réservoirs des hautes montagnes, qui conservent de la neige pendant deux ou trois mois, se continuent par l'oued Igharghar, dont les sources sont ainsi à 1000 kilomètres de l'oued Righ, que l'on peut considérer comme son delta d'embouchure. Ces vallées sont riches en pâturages; leurs productions se rapprocheraient de celles de nos climats. Les centres de population principaux sont Idelès, agglomération de 50 à 60 maisons, sur l'oued Igharghar, et, à une marche et demie plus au sud, Tazerouk, sur le versant du lac Tchad.

A l'est d'Idelès, se trouve la grande saline à ciel ouvert, aujourd'hui abandonnée, de la sebkha d'Amadghor, qui a une étendue d'un jour de marche (25 à 30 kilom.), et où venaient autrefois s'approvisionner les nomades du Sahara et les marchands du Soudan. Les uns et les autres s'y réunissaient à certaines époques, et il s'y tenait une sorte de grande foire d'échange.

Première expédition du colonel Flatters[1]. — Le 5 mars 1880, le colonel Flatters partit d'Ouargla. Il dépassa Temassinin (469 kil.), zaouïa de Sidi Moussa, dont le tombeau est à côté, et poussa jusqu'au lac

1 Cette mission se composait de 10 membres formant le personnel scientifique, 15 ordonnances français, 30 indigènes d'escorte, 60 chameliers, 14 chevaux, 250 chameaux. Le convoi portait 4 mois de vivres et 10 jours d'eau. — Voir : *Exploration du Sahara et les deux missions du lieutenant-colonel Flatters*, par le lieutenant-colonel de Derrécagaix (*Bull. de la Société de Géographie*).

Menkhoug[1], à 264 kilomètres plus loin, à 6 jours de marche, dans la direction de Ghat. Son but n'était pas d'aller à Ghat, mais, au contraire, d'appuyer plus à l'ouest. Ses guides chambaâ mettaient cependant une grande insistance à ne pas se rapprocher du Touat, et, malgré ses efforts, il ne pouvait entrer en relation avec les Touareg.

Étant donnée l'impossibilité de rencontrer les chefs touareg, et la saison s'avançant, la mission revint sur ses pas (21 avril).

Deuxième expédition du colonel Flatters[2]. — Le colonel Flatters repartit d'Ouargla au mois de décembre 1880, avec une nouvelle caravane [2], en se dirigeant par la vallée de l'oued Mia sur Insalah par Hassi Inifel (alt. 305[m]), à 170 kilomètres sud-est de Goléa.

A partir de ce point, la mission remonta la vallée de l'oued Insokki jusqu'à Hassi Insokki (alt. 415[m]).

On fut alors encore obligé par les guides à incliner à l'est pour éviter le Touat. On passa par Hassi Messe-

[1] Le lac Menkhoug (26° 25′ latitude nord ; 5° 35′ longitude est. Altitude, 840 mètres. Température + 32°). Environ 500 mètres de côté, 4 à 5 mètres de profondeur. Eau très bonne. Nombreux poissons.

[2] Cette deuxième mission comprenait 7 membres, 2 sous-officiers, 2 ordonnances français, 47 tirailleurs indigènes, 34 Arabes des tribus, 7 guides chambaâ et 1 mokaddem de l'ordre de Tedjini ; total, 97 personnes, 280 chameaux portant 4 mois de vivres et 8 jours d'eau. On emmenait 3 juments destinées à être données en présent.

L'absence de chevaux, motivée par la difficulté de transporter leur nourriture, était une cause de faiblesse qui eut les conséquences les plus graves.

ghem[1], sur la route d'Insalah à Ghadamès, suivie par G. Rholfs en 1864, et ordinairement pratiquée par les pèlerins de la Mecque; on rejoignit à Amguid la vallée de l'Igharghar à travers un affreux pays sans eau.

Les dernières nouvelles que l'on reçut du colonel Flatters (29 janvier 1881) sont datées d'Inziman Tighsin, point voisin de la sebkha d'Amadghor, à 25° 30′ de latitude nord.

Quelque temps après, on apprenait que la mission avait été traîtreusement attaquée par les Touareg au puits d'el Ghamara (environ 23° lat.).

Les renseignements recueillis près des quelques hommes qui revinrent successivement, permirent de reconstituer les derniers et navrants épisodes de ce drame[2].

Le camp avait été établi à environ 18 kilomètres du puits. Le colonel Flatters et trois des membres de la mission s'étaient rendus au puits. Ils avaient été surpris et massacrés. Les chameaux avaient été enlevés, les guides avaient disparu, et une dizaine d'hommes avaient été tués en combattant.

Il restait 56 hommes, dont 1 officier, M. le lieutenant de Dianous. Ils reprirent aussitôt la route d'Ouargla, sans vivres, sans moyens de transport, épuisés de fatigues et de privations. Épiés par les Touareg, qui massacrent les hommes isolés, plusieurs succombent dès les premiers jours. D'autres sont rendus presque

[1] Hassi Messeghom, à 670 kilomètres d'Ouargla, 28° latitude nord, 2° longitude est (altitude 365 mètres).
Amguid, 26° latitude nord, 3° longitude est (altitude 595 mètres).

[2] Capitaine Bernard, *loc. cit.*

fous par des dattes empoisonnées que leur vendent quelques Touareg. Il faut livrer combat à Amguid; M. de Dianous et plusieurs hommes sont tués; M. l'ingénieur Santin et d'autres ont disparu. Il reste 34 hommes sous la direction du maréchal des logis Pobéguin. Malade, incapable de marcher, n'exerçant plus qu'une autorité insuffisante, la désunion se met dans sa petite troupe. Quelques-uns s'enfuient avec trois des chameaux sur les quatre qui restaient. On ne mange plus que des débris d'animaux morts, trouvés sur la route. Quelques hommes meurent de faim. Des discussions s'élèvent parmi ces malheureux, ils s'entretuent et se nourrissent de la chair de ceux qui sont tués. Pobéguin mourant est achevé. Enfin, le 1er avril, 12 hommes, les derniers survivants, arrivent à Messeghem. Ils y furent recueillis par des cavaliers du maghzen d'Ouargla, où la nouvelle du désastre de la mission avait été apportée, quelques jours avant, par quatre des hommes qui en faisaient partie.

Plusieurs hommes isolés, qui avaient échappé au massacre, revinrent longtemps après par Ghadamès, par Tripoli, et par le Gourara.

Ce désastre pouvait être prévu; les lettres reçues du chef des Ahaggar avant le départ étaient presque menaçantes, et l'organisation d'une mission, trop faiblement constituée au point de vue militaire, avait, avec raison, inspiré à beaucoup de personnes, et au colonel Flatters lui-même, des craintes qui n'étaient que trop justifiées.

Cependant, trop confiant dans des guides qui le trahissaient, il était tombé dans le piège qu'on lui avait tendu. En fractionnant sa caravane et en se séparant

d'elle, il avait négligé les mesures de précaution les plus essentielles.

Il n'y a donc que deux moyens pour les Européens de pénétrer dans le sud du Sahara, soit en troupes suffisantes et bien armées pour pouvoir en imposer aux bandes des nomades, soit isolément, en se dissimulant dans les caravanes indigènes capables de les protéger et en s'affiliant aux confréries musulmanes, comme l'avait fait M. Duveyrier. On peut compter alors sur l'amitié de certains chefs lorsqu'ils l'ont promise.

La correspondance du colonel Flatters témoigne du regret qu'il éprouvait de n'avoir point un détachement régulier monté sur mehara.

La nouvelle de ce malheur se répandit avec une étonnante rapidité dans tout le Sud.

Les premiers bruits en furent apportés par le Sud Oranais ; presque simultanément le consul de France à Tripoli en était informé par Ghat et par Ghadamès. Peu de temps après commençait l'insurrection de Bou Amama, et, dans une de ses lettres au commandant du cercle de Géryville, il rappelait ironiquement le souvenir de cette expédition.

Des missionnaires français se rendant de Ghadamès à Ghat furent massacrés quelques semaines plus tard, et il fallut supprimer les missions religieuses de ces deux villes.

Le prestige de la puissance française, actuellement fort compromis, ne pourra être rétabli que par un châtiment difficile à infliger. Il ne serait pas impossible cependant d'organiser de fortes expéditions exclusivement indigènes, des *djich* ou *harka*, avec les Chambaâ,

les Larbaâ, les Oulad Nayl, pour les lancer en razzia sur le Touat et contre les Touareg.

Il serait même possible de tirer parti des haines qui divisent les populations du désert ; mais pour aller au Soudan, il ne faut négliger ni Ghadamès, ni Ghat; il faut s'appuyer sur les chefs azdjer, que l'on dit assez disposés à s'unir à nous pour se venger des Ahaggar. Les Touareg de l'Aïr, qui dominent entre Ghat et le Soudan, sont, dit-on, amis des Azdjer.

Enfin, nos consuls de Tripolitaine ont noué des relations avec les chefs des Oulad Sliman. Ceux-ci, très hostiles aux Turcs, avaient quitté la Tripolitaine, il y a une trentaine d'années, pour aller au Borgou et au Kaneïn dans le bassin du lac Tchad. Ils se rapprochent maintenant de la côte ; ils ont offert de venger le massacre de la colonne Flatters et celui des missionnaires français de Ghadamès, et de ramener les caravanes vers notre territoire [1].

Mais, aujourd'hui moins que jamais, les gens d'Insalah consentiraient à entrer en rapport avec nous et à recevoir des Européens dans leurs murs. Insalah et Figuig sont les deux foyers où s'entretiennent activement les sentiments de la haine musulmane contre le nom chrétien. On doit comprendre combien cette attitude paraît froissante à nos officiers qui commandent à quelques lieues de distance, et quel serait leur désir de planter le drapeau français au milieu de ces insolentes populations. De loin, on juge plus froidement, on pèse les inconvénients de ces expéditions d'aventure, et l'on retient le mieux possible l'ardeur de nos avant-gardes. On peut prévoir cependant que, dans un temps donné,

[1] Notes de M. Duveyrier, 1883.

nous serons fatalement entraînés à vouloir sonder cet inconnu qui est devant nous.

Mais si l'on se propose de jalonner une route de caravanes vers le Touat, la meilleure direction à suivre paraît être celle du Sud Oranais.

La seule voie française vers le Soudan, dit le général de Colomb, est celle qui, partant des ksour des Oulad Sidi Cheikh, est jalonnée par le Gourara et le Touat.

« Le Touat est, pour ainsi dire, le foyer où doivent se réunir tous les rayons commerciaux se dirigeant vers le Soudan, qui partent des côtes de la Méditerranée et de l'Océan, depuis Tunis jusqu'à Rebat et même Mogador.

« Tous les ans, des caravanes se réunissent, au commencement de novembre à Brezina, à el Abiod, à Bou Semghoum, à Moghar, et de longues files de chameaux partent pour ce pénible voyage qui doit durer près de trois mois. »

Sur cette route, à 12 ou 15 jours de marche, le premier groupe d'oasis est celui du Gourara.

Gourara. — Le groupe des oasis du Gourara s'étend du nord-est au sud-ouest sur une surface d'environ 700 lieues carrées, occupée en grande partie par une grande sebkha sur la rive de laquelle s'élèvent les ksour.

Ils sont divisés en neuf districts, commandés chacun par un chef particulier. Ces districts sont : Timerkouk, Oulad Saïd, el Djereifat, Timimoun, Teganet, el Haïha, Talmin, Tasfaout, Sidi Moussa, Charouin.

Le commandant Colonieu a visité le Gourara en 1860.

Timimoun peut passer pour la capitale du Gourara. Dans l'enceinte se trouve une forte kasba.

Oulad Saïd est après Timimoun le principal marché du Gourara.

Le Gourara produit des dattes en abondance ; on y cultive aussi des figuiers, la vigne, les amandiers, un arbuste toujours vert, appelé keranka, dont le bois sert à faire le charbon, un peu de blé, et des légumes.

Les habitants sont sédentaires ; cependant les Meharza de Timerkouk, auxquels le voisinage des areg offre quelques ressources en pâturages, ont des chameaux, des chevaux, et des moutons avec lesquels ils voyagent autour de Tabelkousa. Partout ailleurs ces animaux sont fort rares.

En dehors des oasis, le pays est d'une aridité extrême.

Au sud du Gourara la route est jalonnée de la manière suivante :

Oasis de Soua, 12 ksour habités par des marabouts;

Oasis de Derhamcha, 4 ksour. Les Soua et les Derhamcha sont sédentaires ; ils n'ont ni moutons, ni chevaux, ni chameaux;

Oasis de Tsabit, 7 ksour;

Oasis de Sba et de Gerara, 2 ksour misérables;

Oasis de Bouda, 11 ksour en deux districts sur la rive gauche de l'oued Messaoud, qui s'appelle plus en amont oued Messaoura, et plus en aval, oued Touat. C'est là que viennent aboutir les routes de l'oued Dra, la route du Tafilalet, et celle de Figuig ;

Oasis de **Timmi**, 40 ksour. C'est le carrefour du Touat. C'est là que se réunissent toutes les routes du Nord, de l'Est, et de l'Ouest. La capitale est Adgrar, divisée en 17 quartiers, avec de grands caravansérails

où les caravanes sont pendant trois jours nourries aux frais de la djemaâ.

A la même latitude que Derhamcha, dans la direction de l'est, sont les oasis d'**Ouogerout**, 14 ksour, dont le centre est la zaouïa Sidi Amar. Ces oasis sont dans le fond de Megidem, au pied du djebel Samani et sur la route d'Ouargla par Goléa.

Touat. — Au sud de Timmi, sont les ksour de **Tamentit**, et enfin le Touat.

Sous le nom de **Touat**, on entend les oasis dont les ksour sont groupés sur la rive gauche de la vallée de l'oued Messaoud ; les populations, différentes d'origine, sont séparées par des inimitiés tenaces. Le Touat est divisé en dix commandements entre lesquels il n'y a aucune affinité politique. Les ksour sont très nombreux. Reggan est le dernier district vers le sud. Au-delà est le véritable désert, qui sépare le nord de l'Afrique du pays des noirs. Ses habitants ont une grande réputation de courage et des aptitudes guerrières qui contrastent avec les mœurs ordinairement douces des gens du Touat.

Le Touat est facile à irriguer. On y cultive l'orge, le blé, le maïs, et tous les légumes.

La population est divisée en castes bien tranchées : les Chorfa et les Haratin ; ceux-ci sont des nègres affranchis. Il existe une grande distance entre eux et leurs seigneurs.

Tidikelt. — A l'est du Touat, sont les oasis du **Tidikelt**, qui se partagent en deux commandements, ceux des Oulad Zenan et d'Insalah.

Les **Oulad Zenan** possèdent 15 ksour qui forment

le groupe occidental du Tidikelt. Les centres principaux sont Timmactan, Aoulef, Akebli, etc.

Les ksour du district oriental sont dans un bas-fond de sebkha et de sable au nombre de quatorze. **Insalah** en est le centre.

C'est à Insalah que se rencontrent les caravanes d'échange avec le Soudan.

Cette oasis a, dit-on, environ 50,000 palmiers. La ville est partagée en deux sofs très hostiles. Celui des Oulad el Moktar, serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheik, est le plus puissant. Ils sont sédentaires et commerçants.

Leurs adversaires, les Oulad Bahamou, sont nomades; ils ne comptent pas plus de 60 tentes et sont affiliés à la secte des Senousiâ, qui a une zaouïa dans la ville.

Les caravanes du Nord qui aboutissent au Gourara, à Timmi, à Bouda, etc., sont des convois d'approvisionnements qui apportent des grains, des laines, du beurre, etc., et emportent des dattes et des tissus.

Celles qui arrivent à Insalah sont chargées de quincaillerie, de draps, de thé, etc., qui s'expédient jusqu'au Niger, d'où elles reçoivent en échange de la poudre d'or, de l'ivoire, surtout des esclaves, « sans lesquels le commerce du Soudan n'existerait pas », et qui s'écoulent sur les marchés du Maroc ou de la Tripolitaine.

Chaque année, il arrive ordinairement de Timbouctou trois caravanes de 300 ou 400 chameaux.

Il semble donc illusoire d'espérer établir jamais dans ces conditions un commerce quelconque entre le Touat et nos provinces algériennes.

Les caravanes, qui autrefois se dirigeaient soit sur

Ouargla, soit sur Laghouat ou sur le Sud Oranais, divergent maintenant, soit vers Figuig, soit vers Ghadamès.

Insalah, la ville sainte, où se trouve la zaouïa de Sidi Hadj Mahmed, est restée jusqu'à présent fermée aux Européens.

En 1857, des délégués de cette région étaient venus à Alger et avaient cherché à s'assurer l'indépendance future et la liberté de leur commerce, en sollicitant le protectorat français dans des conditions analogues à celles dans lesquelles il s'exerçait alors sur le Mzab. On attacha peu d'importance à cette démarche, et aucune suite n'y fut donnée.

Depuis, pour se garantir contre l'éventualité d'une conquête française, les habitants ont fait hommage au sultan du Maroc; mais cette vassalité se borne à l'échange de quelques cadeaux tous les deux ou trois ans. Le sultan du Maroc était d'ailleurs déjà leur suzerain religieux, et c'est en son nom, comme nous l'avons dit, que se fait, au Touat, la prière du vendredi. Forts de cet appui, ils repoussent plus que jamais les tentatives faites par les Européens pour pénétrer dans leur pays.

Lors de l'expédition de Goléa, en 1873, ils refusèrent de donner asile aux Chambaâ révoltés; ils envoyèrent des délégués protester de leur désir de vivre en paix avec les Français, mais à la condition que ceux-ci n'approcheraient pas de leurs oasis.

Nous avons dit qu'ils se sont opposés au voyage que M. Largeau s'était proposé de faire au Touat.

De toutes les routes de caravanes qui aboutissent au Touat et dont les points de départ sont Ouargla, Laghouat, Brésina, el Abiod, Moghar, Figuig, Tafilet, la

plus facile est celle de Figuig, qui longe l'oued Messaoura; on ne compte que 15 journées de Figuig à Timmi.

La route est jalonnée par une ligne continue d'oasis et l'on trouve de l'eau en abondance. Malheureusement toutes ces oasis sont de petites républiques toujours en guerre entre elles, et dont les habitants rançonnent ou pillent les caravanes trop pauvres; aussi, pour éviter le danger, celles-ci préfèrent-elles traverser les areg, où cependant elles ne trouvent pas d'eau.

Avant l'insurrection de 1881, les caravanes qui se rendaient au Gourara et au Touat, se réunissaient à el Abiod; elles étaient ordinairement constituées de trois groupes principaux qui arrivaient par trois directions différentes :

1° Les Laghouat du Ksel et les gens du Djebel-Amour;

2° Les Harar, les Oulad Ziad, et les Trafi;

3° Les Hamian.

Les voyageurs faisaient leurs dévotions à la koubba de Sidi Cheikh et cherchaient par leurs offrandes à se le rendre favorable. Le départ avait lieu dans les premiers jours de décembre. Le voyage durait en moyenne 65 jours jusqu'au retour.

La caravane, organisée sous le commandement de cheikhs, marche réunie jusqu'à Menghoub, en se faisant protéger par les goums contre les attaques des pillards. Au delà, commencent les areg, et les dangers sont moins grands; on se fractionne alors sous trois directions jalonnées par de rares puits, pour pouvoir marcher plus facilement et trouver une plus grande quantité d'eau, et l'on se réunit de nouveau à Sidi Mansour, après 11 jours de marche.

Au retour, des cavaliers envoyés en avant préviennent du jour où la caravane sortira des areg, et les goums partent au-devant d'elle pour l'escorter comme au départ.

Les caravanes emportent pour les échanges, surtout des moutons, des laines, du blé, de l'orge, des graines diverses, et un peu d'argent monnayé. Dans leurs chargements, on ne trouve pour ainsi dire aucun produit de l'industrie européenne, à part quelques objets de ménage en fer battu.

Les échanges se font au Gourara, et, suivant les cas et le prix des dattes, des fractions s'avancent plus au sud, dans les oasis du Touat et jusqu'à Insalah [1].

---

1 La caravane des Traß, partie d'el Abiod le 6 décembre 1880, comprenait : 1,332 hommes à pied, 37 cavaliers, 566 femmes, 348 enfants, 6,065 chameaux, 4,844 moutons.

Elle a rapporté : 1268 quintaux de dattes, des épices, du tabac, et une certaine quantité de paniers, de plateaux en palme et en alfa.

Le bénéfice réalisé a été de 50 francs, de 100 francs, et de 200 francs par chameau, selon la distance à laquelle les différentes fractions se sont avancées vers le sud.

On est frappé du nombre de femmes et d'enfants qui accompagnent ces caravanes. Loin de craindre la fatigue de ce pénible voyage, les femmes le considèrent comme une partie de plaisir. C'est l'événement le plus intéressant de la vie monotone du désert ; elles y font d'ailleurs quelques petits profits personnels en vendant de menus objets fabriqués par elles, et elles tiennent tellement à ce voyage, que l'on voit souvent la promesse d'en faire partie insérée dans les contrats de mariage.

DEUXIÈME PARTIE

Nous complétons la description physique de l'Algérie par quelques notes résumées sur les questions principales qui intéressent l'avenir de la colonie.

Nous les groupons ainsi :

Administration,
Colonisation,
Population,
Occupation militaire,
Confréries religieuses,

et nous terminons par un **Précis des opérations militaires depuis la conquête.**

I.

ADMINISTRATION.

Dès le début de la conquête, le territoire de l'Algérie a été divisé en trois provinces, dont les chefs-lieux ont été Alger, Oran, Constantine.

Cette répartition n'a fait que consacrer les divisions anciennes du pays que l'on retrouvait sous la domination turque, dans les beylicats de Titeri, d'Oran, et de Constantine.

Les décrets d'octobre 1870 et de février 1871 ont constitué le territoire civil de chacune des provinces en département. Chaque département nomme deux députés et un sénateur.

L'administration de l'Algérie est centralisée à Alger, sous l'autorité d'un haut fonctionnaire, qui a reçu le titre de *gouverneur général civil.*

Mais l'Algérie n'a point d'autonomie administrative, et ses différents services sont *rattachés* aux ministères correspondants de la métropole [1].

Le gouverneur est assisté d'un *conseil de gouverne-*

[1] L'amoindrissement des pouvoirs du gouverneur et le système des rattachements ont été considérés en Algérie comme préjudiciables aux intérêts de la colonie (Procès-verbaux des délibérations du conseil supérieur. Décembre 1880).

ment et d'un *conseil supérieur de gouvernement*. Ce dernier est composé de trente-huit membres, dont dix-huit sont délégués par les conseils généraux, et les vingt autres, membres de droit. Ces derniers sont : l'archevêque d'Alger, les trois généraux de division, les trois préfets, et les chefs des services administratifs, judiciaires, et militaires. Ce conseil a pour mission, définie par le décret du 11 août 1875, d'examiner le projet de budget, l'assiette et la répartition de l'impôt.

Chaque province est partagée en territoire civil et en territoire militaire ou de commandement.

Le territoire civil est administré par les préfets, les sous-préfets, et les administrateurs; le territoire militaire, par les généraux commandant les divisions et les subdivisions, et, sous leurs ordres, par les officiers commandants supérieurs et par les bureaux arabes.

Les limites des deux territoires sont sans cesse modifiées. Peu à peu, au fur et à mesure des progrès de la colonisation ou de la pacification, le régime civil se substitue au régime militaire. Le Tell, presque tout entier, est actuellement sous l'administration civile.

Cette substitution est dans l'ordre logique, mais elle ne peut se faire que progressivement et avec prudence.

Aux bureaux arabes dirigés par des officiers préparés par une longue initiation au maniement des affaires des tribus, on a substitué des *administrateurs* moins au courant des mœurs et des idées; leur prestige était moindre aux yeux d'une population guerrière habituée à être commandée plutôt qu'administrée. Mais ce personnel, dont le premier recrutement avait été hâtif, acquiert de jour en jour l'expérience et l'autorité né-

cessaire ; il prépare la prise de possession définitive de l'Algérie par la colonisation européenne.

On a longtemps hésité, et l'on hésite encore parfois, sur le système administratif qu'il convient d'appliquer à l'Algérie. Laisser l'Algérie aux Arabes, alors la gouverner comme une conquête et y maintenir indéfiniment le régime militaire, c'était à cette idée que répondait la conception du royaume arabe de l'empereur Napoléon III ; la conséquence en aurait été de renoncer presque complètement à toute colonisation européenne.

Favoriser, au contraire, l'essor de cette colonisation ; dans ce cas, il faut, sinon refouler complètement les indigènes, du moins les obliger à se serrer pour faire place aux Européens.

Au premier système correspond l'action plus militaire qu'administrative des bureaux arabes. Il était simple, facile à imposer, mais stérile au point de vue de ce qu'on appelle le progrès de la civilisation.

Au second système correspond l'action toute civile des administrateurs actuels. Son application rencontre des difficultés nombreuses ; c'est, en définitive, la lutte pour l'existence de deux sociétés irréductibles l'une dans l'autre, et l'on peut craindre encore bien des convulsions avant qu'un équilibre satisfaisant puisse s'établir. Il paraît même impossible de prévoir quelles limites la colonisation s'imposera à elle-même, et l'on peut se demander si jamais deux races aussi différentes, et sans doute irréconciliables, parviendront à vivre juxtaposées, sans que les intérêts de la plus faible n'aient plus rien à craindre de l'expansion de la plus puissante.

Divisions administratives. — Le département d'Alger comprend cinq arrondissements : Alger, Tizi Ouzou, Miliana, Médéa, et Orléansville,

Et cinq subdivisions militaires : Alger, Dellys, Orléansville, Aumale, et Médéa; les trois premières sont entièrement en territoire civil.

Le département d'Oran compte cinq arrondissements : Oran, Tlemcen, Sidi bel Abbès, Mostaganem, et Mascara,

Et trois subdivisions : Oran, Mascara, Tlemcen.

Le département de Constantine compte six arrondissements : Constantine, Bougie, Sétif, Philippeville, Guelma, et Bône,

Et quatre subdivisions : Constantine, Sétif, Bône, Batna.

Le territoire civil et le territoire militaire se subdivisent en communes.

On distingue actuellement en Algérie trois espèces de communes : les communes de plein exercice, les communes mixtes, et les communes indigènes

Les communes de plein exercice ne se trouvent qu'en territoire civil. Elles s'administrent d'une manière analogue à celle des communes françaises; mais, à côté des citoyens français, les indigènes musulmans, les indigènes israélites, et même les étrangers, nomment des membres qui représentent spécialement leurs intérêts dans les conseils municipaux.

Les communes mixtes se trouvent en territoire civil et en territoire militaire. Elles comprennent des territoires sur lesquels l'élément européen n'est pas encore assez nombreux pour constituer des communes de plein exercice. Elles offrent les principaux caractères de l'organisation municipale; elles ont la personnalité

civile, un budget, des biens communaux, etc.; mais elles sont en tutelle administrative. En territoire civil, elles sont administrées par des commissions municipales dont les membres sont nommés par les préfets. A leur tête est placé un *administrateur*[1], dont les attributions sont à peu près celles qu'avaient autrefois les chefs des bureaux arabes, mais plus restreintes. Il est investi des fonctions de maire.

En territoire militaire, les communes mixtes sont administrées par des commissions composées du commandant de cercle, du commandant de place, du juge de paix, et de cinq membres nommés par le général commandant la division.

Les communes indigènes comprennent tout le territoire qui n'est pas érigé en communes mixtes; leurs circonscriptions, fort étendues, sont celles des cercles ou annexes. Elles correspondent à des tribus nombreuses et même à plusieurs tribus; elles sont administrées par le commandant du cercle ou de l'annexe, assisté d'une commission municipale. Elles se subdivisent en douars qui ont une certaine personnalité civile, comme les sections des communes françaises, et qui sont administrés par une djemaâ, ou conseil des notables[2].

---

1 Arrêtés du 24 décembre 1875 et du 30 décembre 1876.

2 Dans son ensemble, et d'après le recensement de 1881, le territoire civil forme 16 arrondissements, 196 communes de plein exercice, et 77 communes mixtes, ayant une population de 2,822,947 individus.

Le territoire de commandement compte 6 communes mixtes, 15 communes indigènes, avec une population de 487,465 individus.

On s'efforce de transformer successivement les communes indigènes en communes mixtes, et celles-ci en communes de plein exercice. Les chiffres ci-dessus varient donc chaque année.

Budget. — Les dépenses ordinaires prévues au budget général de 1883 pour l'Algérie étaient de 38;267,000 fr.

Les revenus généraux produisent 31,451,000 fr.

La métropole intervient donc pour une dépense de 7 millions environ, non compris l'entretien de l'armée, qui est évalué à une cinquantaine de millions.

Les importations ont donné, en 1882, un total de 411,929,315 fr ;

Les exportations[1], 150,032,678 fr.

---

1 L'exportation de l'alfa a été de 530,000 tonnes dans la période de 1867 à 1878, représentant une valeur de plus de 66 millions de francs.

Dans la période de 1879 à 1881, l'exportation a été de plus de 224,000 tonnes, qui se répartissent ainsi :

Pour l'Angleterre.....	170,000
la France.....	8,000
l'Espagne.....	39,000
le Portugal.....	3,600
la Belgique.....	2,600
autres pays.....	1,000
	224,200

L'alfa est employé pour faire du papier, des cordages, des ouvrages de sparterie, même des étoffes.

II.

COLONISATION.

La prise de possession définitive du sol de l'Algéric par la colonisation européenne est encore loin d'être réalisée. Quelques chiffres, que nous donnons plus loin, montrent que sur une population totale de 3,310,000 habitants, la population européenne est seulement de 424,000 individus, sur lesquels on compte 234,000 Français.

Sur ce nombre, les travailleurs agricoles ne forment qu'une trop faible fraction (160 à 180,000).

Dans les critiques que l'on a souvent faites de la colonisation algérienne, on a néanmoins trop perdu de vue les progrès déjà obtenus, pour ne considérer que l'immense tâche qu'il reste encore à remplir. Il est injuste d'oublier cependant que la prise d'Alger date d'un demi-siècle seulement, que la conquête du Tell n'a été terminée qu'en 1847, après la reddition d'Abd el Kader, et que sa pacification ne pourra même être considérée comme définitive que lorsque de nouvelles générations auront remplacé celles qui nous ont combattus.

« Jamais une entreprise coloniale n'a offert à un peuple civilisé d'aussi grandes difficultés que notre entreprise algérienne. L'Algéric n'est pas une terre quasi vacante, comme l'étaient, à l'origine, l'Australie, le Ca-

nada, la Nouvelle-Zélande, et les États-Unis ; elle ne peut donc, comme ces dernières contrées, être simplement une colonie de peuplement, servant de déversoir à l'exubérance de la population de l'Europe. L'Algérie n'est pas davantage une terre où tout le sol soit occupé et cultivé par une population dense, de mœurs douces, comme les Indes ou l'île de Java, et ne peut être, comme ces dernières, une pure colonie d'exploitation. La colonisation de l'Algérie est sans précédents et sans analogies dans l'histoire ou dans les temps présents [1] », si l'on en excepte cependant la colonisation romaine, sur le même sol et au milieu de populations semblables ou à peu près.

« On ne trouve donc pas en Algérie de vastes espaces vacants, sans propriétaires, ou faciles à acquérir. Toutes les terres y sont, sinon occupées, du moins possédées à titre particulier ou collectif; mal cultivées, il est vrai, mais cependant cultivées ou livrées à la pâture d'innombrables troupeaux errant d'une région à une autre. Au lieu d'une population insouciante et molle, comme celle qui accueillit les Espagnols dans l'Amérique du Sud, ou disséminée et inculte comme les tribus sauvages qui parcouraient les solitudes de l'Amérique du Nord avant l'arrivée des Anglais, nous avons affaire, en Algérie, à une race nombreuse, fière, aguerrie, récalcitrante aux usages modernes, civilisée toutefois de très vieille date, éminemment spiritualiste, et puisant dans son indomptable foi aux préceptes du Koran assez d'orgueil pour mépriser toutes les autres religions, assez de force pour accepter tous les sacrifices, et prête,

1 Paul Leroy-Beaulieu. *Revue des Deux-Mondes*, 1882.

si elle croit entendre la voix de son prophète, à braver intrépidement la mort[1]. »

Les premiers essais sérieux de colonisation remontent à une trentaine d'années à peine, et lorsque l'on voit, sur la limite méridionale du Tell, des villes européennes, en pleine prospérité, telles que Bel Abbès, Tlemcen, Mascara, Saïda, Aumale, Sétif, Batna, etc.; lorsque l'on admire les cultures de leurs banlieues, les superbes villages de la Métidja, des plaines du Chelif, du Sahel, et de la Seybouse; les routes que desservent des services réguliers de diligences ; les chemins de fer qui se multiplient de tous côtés, non seulement on est obligé de rendre un hommage mérité aux premiers pionniers français sur la terre d'Afrique, mais on s'étonne des résultats considérables déjà obtenus.

La question capitale au début de toute colonisation est le nombre et la qualité des émigrants.

La population de la France, qui ne s'augmente qu'avec lenteur, n'a guère de superflu à jeter dans ses colonies; le bien-être toujours croissant des habitants des campagnes; la facilité avec laquelle, en France, le travailleur peut devenir lui-même petit propriétaire foncier; la liberté et la sécurité, dont il jouit, ne le prédisposent pas aux aventures de l'émigration ; ceux qui s'y exposent ne sont ni les plus raisonnables, ni les plus courageux, et la pénurie de leurs ressources ne leur permet guère de réussir. Cependant on a vu, à la suite des désastres causés dans le midi de la France par les ravages du phylloxéra, d'énergiques et habiles cultivateurs se porter en nombre sur les terres algé-

[1] D'Haussonville, *La colonisation officielle en Algérie.*

riennes, et des résultats inespérés couronner leurs efforts.

Quelques capitalistes importants, séduits, de leur côté, par les promesses de l'avenir, ont acheté des terres; des compagnies financières se sont créées; de vastes fermes ont été mises en culture; mais ces entreprises, bien qu'en assez bonne voie de prospérité, ont surtout attiré en Algérie des travailleurs étrangers, Italiens, Espagnols, Marocains, et l'élément français n'en a pas été sensiblement fortifié.

On estime à 11 ou 12 millions d'hectares la superficie des terres cultivables, sur lesquels environ le dixième est aux mains de colons européens. Si la culture était aussi perfectionnée qu'en France, on calcule que ces terres pourraient nourrir une population agricole double de celle qui s'y trouve actuellement, c'est-à-dire environ 400,000 personnes.

Pour mettre des terres à la disposition de la colonisation, il fallait tout d'abord déterminer celles dont on reconnaîtrait la propriété aux indigènes et celles que l'État s'approprierait. Il fallait, en second lieu, se ménager la possibilité d'acquérir des terres indigènes, soit par voie d'achat, soit par voie d'expropriation. Les difficultés étaient grandes; elles ne sont pas encore résolues.

La constitution de la propriété d'après la loi musulmane présente, en effet, des particularités qui la compliquent d'une manière inextricable. Le Koran divise les terres en terres productives et terres mortes ou sans culture. La terre morte appartient au premier occupant qui la vivifie.

La terre cultivée est : soit terre de *dîme* ou de propriété entière, appartenant au musulman conquérant; soit terre de *tribut*, c'est-à-dire appartenant à Dieu ou à son représentant le sultan, et laissée en usufruit aux populations conquises; soit terre du sultan ou du *beylick*, par droit de conquête ou de confiscation; soit terre *habbou*, c'est-à-dire dont la nue propriété appartient à un établissement pieux (ordinairement La Mecque ou Médine); soit terre des *corporations religieuses*.

Après la conquête, on déclara biens du domaine de l'État, les propriétés du beylick, les biens habbou, et ceux qui appartenaient aux Turcs sortis de la Régence; mais il n'y avait pas de titres de propriété, et il n'était pas facile de déterminer les terres qui rentraient dans ces catégories.

Ces terres domaniales (environ 1,500,000 hectares) furent, en majeure partie, données aux premiers colons. Cette ressource épuisée, il fallut se préoccuper des moyens d'avoir de nouvelles terres; mais une loi de 1851 avait reconnu les droits de propriété des tribus sur le sol qu'elles occupaient, droits de propriété que la plupart d'entre elles n'eussent point pensé à revendiquer, puisqu'elles cultivaient peu, et se considéraient, la plupart du temps, comme jouissant seulement d'un usufruit traditionnel.

Les terres des tribus étaient, soit des terres *arch*, c'est-à-dire des propriétés collectives ou indivises, soit des terres *melk*, c'est-à-dire des propriétés individuelles; et encore la loi musulmane sur les successions consacre l'indivision des melk entre les mains du chef de famille, et elle réserve aux cohéritiers un droit, dit de *chefaâ*, d'après lequel ils peuvent faire annuler des ventes faites à des tiers, et réclamer la terre vendue.

Les terrains immenses occupés collectivement étaient très disproportionnés avec les besoins des tribus ; sans bien définir les droits que l'État entendait revendiquer sur leurs terres arch, on admit, en principe, qu'il pouvait, en leur imposant une sorte de contrat transactionnel, et sans dommage appréciable pour elles, s'approprier une partie des terres. En échange des droits d'usufruit que leur attribuait la loi musulmane sur l'ensemble de leur domaine, on leur reconnaissait un droit définitif et complet de propriété sur la portion qui leur était laissée. C'est ce qu'on appela le *cantonnement* des tribus.

Ce système donna d'abord d'assez satisfaisants résultats, et l'on obtint ainsi une étendue de plus de 60,000 hectares disponibles pour la colonisation ; mais au moment où l'application allait en être généralisée par une loi, intervint le sénatus-consulte de 1863, dont la pensée générale se résumait ainsi : respecter les droits des tribus sur les terres dont elles ont la jouissance traditionnelle à quelque titre que ce soit, leur en reconnaître la propriété, délimiter les territoires collectifs de chaque tribu, les répartir entre les douars, et successivement déterminer la propriété individuelle de chacun des membres du douar.

Toute transaction immobilière se trouvait suspendue de fait jusqu'à ce que les nouveaux titres de propriété fussent établis.

Cette constitution de la propriété individuelle n'était pas encore commencée en 1870, lorsque l'application du sénatus-consulte fut brusquement arrêtée.

Il laissait subsister, d'ailleurs, quant au régime de la propriété, toutes les complications et tous les incon

vénients de la loi musulmane en ce qui concerne sa transmission.

D'après une loi de 1873, la transmission des immeubles, quels que soient les propriétaires, doit être désormais régie par la loi française, et des titres réguliers de propriété doivent être délivrés aux titulaires. Toutefois la loi ne déroge pas aux lois de succession musulmane.

Lorsque cette loi aura reçu sa complète exécution, le Tell algérien sera soumis au régime immobilier de la France et un grand progrès sera accompli. Les achats et les échanges de terres deviendront possibles entre Européens et indigènes; mais il faut préalablement constituer et délimiter la propriété indigène, et cette tâche, particulièrement difficile et complexe, est loin d'être terminée.

La propriété de fait étant reconnue aux indigènes, on ne peut donc aujourd'hui se procurer des terres pour la colonisation que par des achats ou par des expropriations.

A la suite des insurrections de 1871 dans la Kabylie et de 1879 dans l'Aurès, on a châtié les tribus en séquestrant une partie de leurs domaines. Les terres séquestrées (environ 300,000 hectares) ont été mises à la disposition de la colonisation et plusieurs centres ont été créés, mais cette ressource sera bientôt épuisée.

L'achat direct par les colons est entravé par les complications résultant encore de l'incertitude des droits du vendeur et des dispositions de la loi musulmane; l'achat par l'État présente les mêmes inconvénients et ne peut donner que des résultats fort problématiques.

Quant à l'expropriation, c'est une mesure brutale qui mécontente les populations et les prédispose à la révolte, d'autant plus que, dans l'application qui en a été faite jusqu'à présent, on a eu souvent à regretter des lenteurs fâcheuses pour le payement des terres expropriées, des irrégularités, et, parfois même, des dénis de justice[1]. Tant que la constitution de la propriété ne sera pas terminée, on éprouvera, d'ailleurs, les mêmes difficultés que dans le système de l'achat direct.

Parfois même, en raison des obscurités du droit de propriété, l'argent doit être déposé à la Caisse des dépôts et consignations, et l'indigène ne reçoit rien du tout pendant plusieurs années; il est alors réduit à travailler sa propre terre comme serviteur ou à la prendre en fermage.

Enfin, autre conséquence grave, l'Arabe exproprié, en échange de la terre qui lui suffisait pour vivre, reçoit une somme d'argent qu'il a vite dépensée, et devient un prolétaire dangereux.

Ces mesures, dont on ne peut méconnaître la gravité, indisposent la population indigène et la rendent accessible aux excitations de révolte[2].

On ne peut donc procéder aux expropriations qu'avec une grande réserve, et les intérêts de la sécurité de l'Algérie, absolument solidaires du progrès de la colonisation, commandent de protéger l'Arabe contre des spoliations et des convoitises dangereuses.

[1] Procès-verbal de la session du Conseil supérieur, novembre 1882.

[2] Si l'on dépossède ainsi les indigènes de toutes les terres de quelque valeur qu'ils détiennent, on créera en Algérie une Irlande avec ses haines sociales inexpiables, on compromettra l'avenir de la colonie, et il faudra y maintenir une occupation militaire coûteuse (*Bulletin de la Société de Géographie de Bordeaux*, décembre 1882).

Les chefs militaires se sont toujours dévoués à cette tâche généreuse; beaucoup, parmi les administrateurs civils qui les ont remplacés, bien que, par état, destinés à favoriser l'essor de la colonisation et la création de centres nouveaux de population européenne, montrent aussi les mêmes dispositions à défendre les intérêts de la population indigène, et cherchent à rendre moins dures les conséquences des expropriations.

Mais un fait capital semble dominer toute cette question : l'Algérie pourrait nourrir une population décuple; reconnaître à l'Arabe le droit absolu de ne pas être dépossédé de la terre dont il ne tire pas profit, serait entraver toute expansion européenne, et affirmer que l'Algérie ne serait qu'une colonie militaire d'une occupation non seulement stérile, mais onéreuse. Telle n'est pas la loi supérieure qui régit le progrès des sociétés humaines. La terre est au plus digne, à celui qui la féconde.

Il y aurait exagération à admettre que la conquête a épuisé ses droits. Il doit y avoir place pour les cultivateurs européens sur des terres dont l'étendue dépasse les besoins des cultivateurs indigènes ; prétendre laisser la majeure partie du Tell en état de vaine pâture pour ne pas léser les droits hypothétiques des populations conquises, droits qu'elles ne se supposaient pas la plupart du temps et dont nous leur avons peut-être donné nous-mêmes la première notion, ce serait renoncer à tout progrès de civilisation, et la civilisation n'est-elle pas autorisée à repousser, dans les steppes non cultivables, le pasteur, le nomade, s'ils ne consentent à transformer leur mode d'existence et à se fixer au sol pour le labourer?

Quoi qu'il en soit, l'une des préoccupations princi-

pales de la politique de la France doit être de ne pas froisser les sentiments, les habitudes, les préjugés des 2,500,000 sujets musulmans de l'Algérie, et des 1,500,000 dont le protectorat de la Tunisie lui donne la direction.

Notre attitude vis-à-vis de la population indigène a passé par des phases bien diverses. « Un temps est venu, après la guerre, où nos généraux, qui avaient légitimement pris la haute main dans la direction des affaires de notre colonie africaine, se sont, avec la générosité habituelle à notre race, laissés aller à témoigner une prédilection presque avouée pour des adversaires qu'ils avaient glorieusement vaincus. » L'empereur Napoléon partagea leur sentiment, et de là cette vision éphémère du royaume arabe.

« Depuis 1871, une réaction évidente s'est produite. Tout le territoire du Tell a été placé sous le régime civil, et les nouveaux fonctionnaires sont loin d'être animés à l'égard des indigènes des sentiments de complaisance (les malveillants ont dit de fâcheuse partialité) qu'on a reprochés à nos généraux et aux officiers des bureaux arabes. » On peut constater cependant que dans les territoires où n'a pas encore pénétré la colonisation, dans certaines parties de la Kabylie, par exemple, les administrateurs civils se laissent séduire, comme nos officiers, par les côtés généreux du caractère des indigènes. Ils deviennent leurs protecteurs naturels, se considèrent comme les défenseurs de leurs droits méconnus, cherchent à améliorer leur situation, et reculent, autan t que possible,le moment où ils auront à lutter contre l'envahissement du colon européen.

Les premiers travaux de colonisation furent com-

mencés dans les collines du Sahel d'Alger, sur les terres faisant partie de l'ancien domaine du dey.

Sous la protection de fortes garnisons et avec la coopération de nos soldats, la colonisation s'étendit de proche en proche jusque dans la plaine de la Métidja. On y trouvait des terres d'une merveilleuse fertilité, mais dont le défrichement était à la fois pénible, coûteux, et malsain. La constance des colons ne se rebuta pas; ils assainirent, par leurs plantations, les marais pestilentiels, les transformèrent, et créèrent ces villages florissants, entourés d'ombrages, que l'on voit sur le chemin de fer d'Alger à Oran; mais au prix de quels sacrifices! A Duperré, à Bouffarick, par exemple, la population se renouvela jusqu'à trois fois!

La plus-value acquise par les terres engendra bientôt des spéculations fâcheuses, et, pour les restreindre, on dut imposer aux concessionnaires des terres nouvelles des conditions assez étroites, la construction de maisons, la plantation d'arbres, de haies, l'ouverture de fossés, la résidence obligatoire, et il arriva que ces entraves paralysèrent les féconds efforts de l'initiative individuelle.

En 1847, le maréchal Bugeaud conçut un plan de colonisation militaire qui ne donna pas de résultats plus heureux. Des camps agricoles furent créés avec des soldats ayant encore trois années de service à faire; « mais comme il est difficile de faire de la colonisation avec des célibataires, il leur était octroyé un congé de trois mois, au bout desquels ils étaient disciplinairement tenus de revenir en Algérie, munis chacun d'une épouse légitime [1]. Ne se croirait-on pas en présence de quelque

1 D'Haussonville, *La colonisation officielle.*
Malgré les plaisantes critiques que souleva cette idée, elle fut cepen-

utopie ou du rêve bienfaisant de quelque despote oriental ? »

Après examen, le Gouvernement retira d'ailleurs le projet de loi sur les camps agricoles présenté à la Chambre des députés.

En 1848, alors que Paris regorgeait d'ouvriers sans emploi, on eut la pensée de les diriger sur l'Algérie. Un décret fixa à 13,000 le nombre des colons à envoyer; un crédit de 50 millions fut affecté à cette entreprise, dont les débuts s'annoncèrent aussi heureusement que possible. Quelques années après, on reconnaissait tristement que les résultats de ce deuxième essai de colonisation officielle n'avaient pas été très satisfaisants, et l'on dut s'arrêter dans cette voie.

En 1871, dans un mouvement de sympathie généreuse, l'Assemblée nationale attribua 100,000 hectares aux familles d'Alsaciens-Lorrains qui voulaient quitter le territoire cédé à l'Allemagne. Un millier de familles [1] furent ainsi introduites en Algérie. L'installation de ces émigrants fut longue et pénible; deux ans après, les maisons n'étaient point encore partout construites; les colons vivaient sous la tente. La plupart n'étaient pas des cultivateurs, mais bien des ouvriers de fabrique,

dant mise en pratique. M. d'Haussonville raconte que « la ville de Toulon ne fut pas peu surprise de voir un beau matin une vingtaine de jeunes soldats descendre sur ses quais et parcourir ses rues, avec la mission officielle de découvrir et de ramener au plus vite à Alger un nombre égal de jeunes filles se sentant la vocation de contribuer au peuplement de notre colonie », et le *Moniteur* constata que la femme du maire de Toulon avait bien voulu se charger de diriger elle-même, avec un zèle patriotique et méritoire, les choix de ces couples parfaitement assortis.

1 1020 familles, ou plus de 5,000 individus répartis dans 60 villages.

incapables, eux et leurs familles, de supporter les épreuves de cette rude vie. Beaucoup encore se découragèrent et disparurent.

Les observations statistiques semblent d'ailleurs prouver que les Alsaciens, comme les Allemands, ont en général une grande difficulté à s'acclimater en Algérie et à y faire souche.

Des résultats meilleurs furent toutefois obtenus par la Société de protection des Alsaciens-Lorrains, dans les villages d'Haussonviller, de Boukalfa, du Camp-du-Maréchal, grâce à une sélection soigneuse des concessionnaires, auxquels on demandait, outre des aptitudes agricoles, la possession d'un petit capital et le remboursement d'une partie des avances qui leur étaient faites.

De ces expériences successives, il semble résulter que l'encouragement à la colonisation doit moins consister dans l'affectation gratuite de terrains à des concessionnaires dénués de ressources, que dans le judicieux emploi des crédits disponibles à la construction de routes et d'établissements d'utilité publique, en laissant aux colons la liberté et l'initiative, qui sont les conditions principales de tout progrès.

Quant aux cultures, elles doivent sagement être restreintes à celles qui prospèrent dans les départements méridionaux de la France, dont le climat a de grandes analogies avec celui de l'Algérie, c'est-à-dire aux céréales, à l'olivier, et à la vigne[1]. Les cultures du café,

1 La culture de la vigne donne des résultats merveilleux depuis quelques années; aussi partout plante-t-on avec une sorte de fièvre; les Arabes eux-mêmes créent des vignobles. En 1882, dans des cantons privilégiés de la province d'Oran, le rendement a atteint 360 hectolitres

du coton, de la canne à sucre, que l'on avait rêvé d'acclimater en Algérie, n'y donnent aucun résultat utile, et la production des dattes, possible seulement dans les oasis de l'extrême Sud, à la température desquelles le colon européen ne saurait se plier, ne saurait être considérée que comme un appoint minime dans la richesse agricole du pays.

Les conditions des trois provinces, au point de vue de la colonisation, sont fort différentes. Le mouvement de la ville et de la province d'Oran est, quant à présent, plutôt commercial qu'industriel. Le département de Constantine est plus particulièrement propre à la culture. Le département d'Alger, avec sa capitale, où résident les hauts fonctionnaires, et qui attire tant d'étrangers par la beauté de ses environs et la douceur de son climat, participe de la nature des deux autres.

à l'hectare, ce qui, au prix moyen du vin, donnait 10,800 francs! Or l'hectare de bonne terre, acheté à l'indigène, défriché et planté, revient à moins de 1000 francs et la vigne produit la troisième année.

Le développement excessif de cette seule culture peut causer cependant quelques alarmes pour l'avenir. Pour le présent, elle a le grand avantage de donner plus de densité à la population agricole, cette culture exigeant un grand nombre de bras.

A la fin de 1882, il y avait 39,768 hectares de vignes, soit une augmentation de plus de 9,000 hectares sur l'année précédente. La récolte a été de 684,335 hectolitres, soit 392,726 de plus qu'en 1881. Toutefois l'exportation n'a été que de 1809 hectolitres environ.

III.

POPULATIONS.

Le tableau ci-dessous indique les résultats comparatifs des recensements de 1876 et de 1881 [1] :

	1881	1876	En plus.	En moins.
Français.....	233,937	198,792	35,145	»
Israélites naturalisés.	35,665	33,506	2,159	»
Musulmans (sujets français)	2,850,866*	2,476,941	373,925	»
Espagnols	114,320	94,038	20,282	»
Italiens.....	33,693	26,322	7,371	»
Anglo-Maltais.....	15,402	14,313	1,089	»
Allemands	4,201	6,513	»	2,312
Autres étrangers.....	22,328	17,201	5,127	»
	3,310,412	2,867,626	445,098	2,312
Augmentation totale.....			442,786	

*dont 435,103 des tribus de commandement.

L'augmentation constatée par le dénombrement de 1881 est due, en ce qui concerne les Européens

[1] Le recensement a été fait, le 28 décembre 1881, nominativement, dans chaque commune, et numériquement pour les indigènes des tribus de commandement.

(35,145 Français et 31,557 étrangers), au mouvement d'immigration et à l'excédent des naissances sur les décès; en ce qui concerne les indigènes, à ce que, le territoire civil ayant été augmenté, le recensement nominatif a porté sur un plus grand nombre d'individus qui échappaient antérieurement au dénombrement.

La population d'origine européenne était donc en 1881 de 423,881 individus, sur lesquels on estime environ 160,000 à 180,000 colons ruraux et 20,000 individus employés aux travaux publics et à l'exploitation de l'alfa.

Les Français forment ainsi environ 55 p. 100 de la population européenne totale.

Les Espagnols[1], les Italiens, et les Maltais, dont les pays d'origine sont voisins de l'Algérie, s'y développent plus rapidement que les Français; les Français plus que les Allemands.

Pour 1000 décès, les Espagnols ont 1334 naissances (la moyenne est de 1297 en Espagne). Les Espagnols ont en moyenne plus de 6 enfants par ménage.

Pour 1000 décès, les Italiens ont 1497 naissances (moyenne de 1232 en Italie). Les Italiens ont en moyenne plus de 5 enfants par ménage.

Pour 1000 décès, les Maltais ont 1479 naissances (moyenne de 1375 à Malte).

On voit donc que les conditions de milieu paraissent plus favorables à l'accroissement des familles espagnoles et italiennes en Algérie que dans leur propre pays.

Pour 1000 naissances, au contraire, les Allemands ont 1195 décès.

Il est à craindre que les Alsaciens-Lorrains ne soient pas non plus très favorisés au point de vue de l'acclimatement, à moins qu'ils ne se fortifient par des croisements avec les races méridionales.

Quant aux Français, pour 1000 décès, ils ont 1315 naissances (en France 1139 seulement). La moyenne des enfants est de plus de 3 par ménage.

1 Par une convention consulaire spéciale (7 janv. 1862), les Espagnols ont la faculté d'opter pour le service militaire en Algérie, tout en conservant leur nationalité.

La troisième génération arrive aujourd'hui à l'âge adulte, et tout fait espérer que l'acclimatement de notre race a traversé la période la plus difficile, d'autant plus que, depuis quelques années, les désastres causés par le phylloxéra ont poussé en Algérie de nombreux colons des provinces méridionales de la France, plus aptes que ceux du Nord à prospérer dans ce climat, qui se rapproche du leur. L'accroissement annuel, qui n'est que de 3,16 p. 1000 dans la mère-patrie, devient 8,89 en Algérie ; mais ces conditions favorables paraissent ne s'être établies que depuis quelques années seulement.

Ces conclusions ne sont d'ailleurs que provisoires, parce que les chiffres, qui les résument, sont le résultat d'une statistique de trop peu d'années. On peut admettre pourtant que la race française a fini par triompher des difficultés de l'acclimatement, que les Européens du Nord se maintiennent avec peine en Algérie, et qu'au contraire les Européens du bassin de la Méditerranée, surtout les Espagnols, les Italiens, et les Maltais, appartenant à des races qui ont reçu plus ou moins de sang africain, et vivant dans des conditions analogues à celles de leur propre pays, se reproduisent avec progrès.

D'ailleurs, sous l'influence de la culture, des vallées, autrefois malsaines, sont devenues plus salubres, et les conditions générales de vie pour les Européens s'améliorent de jour en jour.

On peut donc tirer de ces observations une conclusion utile : c'est qu'il faut arrêter l'émigration des hommes du Nord, encourager celle des hommes du Midi [1], et qu'il y aurait avantage à recruter les troupes d'Afrique dans les contingents des anciennes provinces du Languedoc et de la Provence.

Des tableaux du recrutement donnent pour l'année 1880 les résultats suivants :

	Français.	Israélites.	Espagnols.	Totaux.
Inscrits	1489	393	345	2,227
Exempts pour infirmités	153	83	79	335
Bons pour le service....	1336	310	266	2,562

[1] *La démographie figurée de l'Algérie*, par le Dr Ricoux, 1880.

Espagnols. — Dans le groupe européen étranger, la supériorité numérique appartient aux Espagnols ; ils forment les 3/5 de la population étrangère et le 1/4 de la population civile européenne. Leur densité croit de l'est à l'ouest :

3,894 dans le département de Constantine;
42,043 — d'Alger ;
68,383 — d'Oran, où l'on ne compte que 58,085 Français. Leur centre principal est Sidi bel Abbès.

Il ne faut qu'une vingtaine d'heures et un bon vent, pour amener les balancelles d'Espagne sur les côtes oranaises ; le paquebot met huit heures de Carthagène à Oran.

Dans toute la partie occidentale de la province d'Oran, à l'exception de Tlemcen, presque toutes les villes et les villages sont espagnols. A Oran, à Sidi bel Abbès, à Saint-Denis-du-Sig, le nombre des Espagnols est tellement considérable que l'on n'entend presque jamais dans les rues un son de notre langue. A la suite des massacres des ouvriers des chantiers d'alfa, au début de l'insurrection de 1881, les Espagnols étaient partis en masse ; mais ils sont revenus depuis lors en plus grand nombre. La misère et la famine, qui sévissent d'une manière presque continue dans les provinces d'Alméria, d'Alicante, de Valence, les chassent sur nos côtes hospitalières, où ils sont sûrs de trouver un travail rémunérateur. En 1882, d'après les renseignements fournis par le consulat d'Espagne, il en est arrivé, dans le seul port d'Oran, une moyenne de 53 par jour. Tous ne restent pas, à vrai dire ; un grand nombre, les quatre cinquièmes environ, viennent seulement faire les récoltes, puis s'en retournent au pays. Cet afflux constant de nouveaux émigrants exerce une action réelle sur les Espagnols qui sont déjà fixés dans la colonie, et fortifie les liens qui les rattachent à la mère-patrie.

La plupart sont des hommes à mœurs rudes, souvent turbulents, d'ailleurs énergiques, durs au travail, s'accommodant au labeur le plus pénible. Quelques-uns se fixent dans la colonie, mais un très petit nombre seulement sollicitent la naturalisation. En vertu de la convention consulaire du 7 janvier 1862, sont naturalisés de droit ceux qui optent pour le service militaire en Algérie (154 en 1880 et en 1881).

Les gens des Baléares, les Mahonais, comme on les appelle indistinctement, ne font pas corps avec les Espagnols. Ils sont de mœurs plus

paisibles. Excellents maraîchers, très laborieux, ils constituent certainement le groupe le plus estimable de l'élément étranger.

Italiens. — Les Italiens sont en grand nombre dans la province de Constantine, et, à l'inverse des Espagnols, leur densité décroît de l'est à l'ouest; la plupart des pêcheurs et mariniers sont Napolitains ou Siciliens; les Sardes sont cultivateurs. Les Piémontais fournissent la majeure partie de la main-d'œuvre.

La population italienne est pauvre, besoigneuse, se nourrit mal; ses mœurs sont grossières; elle pullule néanmoins.

Maltais. — Les Maltais ne se dépaysent guère en venant en Algérie; ils sont ordinairement jardiniers ou petits commerçants, et prospèrent généralement.

Quant aux autres nationalités, elles sont trop faiblement représentées pour qu'elles aient un rôle distinct à jouer.

Il est certain que l'œuvre de la colonisation a été puissamment aidée par le concours de ces ouvriers étrangers; il n'en est pas moins vrai aussi que leur nombre toujours croissant, et tendant à dépasser la population française, constitue un embarras dans le présent et un péril pour l'avenir; mais on peut espérer toutefois que les mariages mixtes, qui sont assez fréquents surtout entre Français et étrangères, le développement de l'instruction dans les écoles françaises, la persistance des familles pendant plusieurs générations sur le même sol, amèneront une fusion naturelle au

profit des intérêts français, à moins qu'il ne se forme un peuple nouveau, les Algériens, qui se particulariserait de plus en plus, comme se sont particularisés les Américains, éventualité dont l'échéance n'est pas encore prochaine, mais que le politique philosophe doit prévoir et peut craindre.

Le nombre des naturalisations est relativement très faible [1].

Les inconvénients du développement de la population de race espagnole et de race italienne seraient encore plus grands si l'Espagne et l'Italie, prenant pied sur les côtes de l'Afrique septentrionale, il s'y créait ainsi des centres d'attraction pour leurs nationaux; mais le Maroc est un pays qui ne se laisse pas facilement entamer, quels que soient les efforts faits par l'Espagne ; d'autre part, l'occupation de la Tunisie par la France a écarté l'éventualité du voisinage immédiat de l'Italie, et, d'ailleurs, les dépenses, les soucis d'une colonisation africaine, les dangers d'une lutte avec l'islamisme, dangers

1 Cependant le sénatus-consulte de 1865 n'impose en Algérie d'autres conditions que 21 ans d'âge et 3 ans de résidence, et la naturalisation est obligatoire pour obtenir des concessions de terres.

De 1865 à 1881, on a compté 5,606 étrangers naturalisés Français,

dont 4,428	Européens,	
7	Américains,	
971	musulmans,	
200	israélites (avant le décret de 1870).	

Le nombre des Européens naturalisés se décompose ainsi qu'il suit :

1,420	Allemands,	soit 32,07	p. 100.
1,391	Italiens,	— 31,41	—
990	Espagnols,	— 22,36	—
627	divers,	— 14,16	—
4,428		100 »	

soit, pour une période de 16 ans, une moyenne de 276 par an.

révélés d'une manière si imprévue par les événements récents de la Haute-Égypte, semblent être hors de proportion avec les avantages que les Italiens pourraient en retirer, et les éloigneront, sans doute pendant longtemps encore, de toute entreprise en Afrique.

Indigènes.

On admet généralement que la population indigène de l'Algérie appartient à deux races distinctes : les Berbères ou Kabyles, et les Arabes.

Les **Kabyles**, qu'on regarde comme les descendants des Berbères, sont les plus anciens habitants du pays. Par leur idiome, ils ne se rattachent ni aux peuples sémitiques, ni aux peuples indo-européens[1]. C'étaient eux qui formaient le fond de la population de la Berbérie à l'époque romaine ; ils sont, en majeure partie, sédentaires.

Les **Arabes** sont les conquérants musulmans, en général nomades.

Cette division de la société indigène en Kabyles et en Arabes a été très contestée. On a prétendu que la race kabyle ou berbère, celle qui est, depuis un temps immémorial, en possession du sol, est non seulement restée pure de tout mélange dans certaines parties montagneuses, mais encore que, presque partout, elle a absorbé les conquérants successifs. Certaines tribus, que

[1] On a émis l'opinion que les Berbères sont peut-être originaires de l'extrême Orient. — Dans l'Inde dravidienne, on trouve un peuple *warwara* ; dans l'ancienne Perse, le *Barbaristan* ; sur les côtes de la mer Rouge, les *Barbara* ; sur le Nil moyen, les *Barabra*.

nous appelons arabes ou kabyles, seraient donc, en réalité, de même sang, et les différences que l'on constate entre elles, ne seraient pas la conséquence d'une différence d'origine, mais seulement d'une différence dans les habitudes ordinaires de la vie. Ainsi, les unes seraient sédentaires, parce qu'elles vivent dans les montagnes ou auprès des terres propres à la culture ; les autres seraient nomades, parce que, vivant dans les steppes, elles sont obligées à de grands déplacements pour chercher des pâturages pour leurs troupeaux.

La société indigène se divise d'ailleurs en castes très tranchées.

Au point de vue traditionnel, elle se compose, a-t-on dit [1], de quatre éléments bien distincts : les *marabouts*, les *chorfa*, les *djouad*, les *zenatza*.

Les **marabouts** [2] viennent en général de l'ouest. Beaucoup ne sont autres que les descendants des Almoravides, ces guerriers célèbres qui, vers le milieu du XIe siècle, s'élançaient des rives du haut Sénégal à la conquête du Maghreb el Akça (l'*Occident le plus éloigné*), où ils fondèrent la ville de Maroc. Ils s'emparèrent aussi, avant de passer en Espagne, de la partie occidentale de l'Algérie.

(On donne également le nom de *marabouts* à certaines individualités, remarquables par leur piété.)

1 *Situation politique de l'Algérie*, par Gourgeot, ex-interprète principal de l'armée d'Afrique. Paris, Challamel, 1881.

2 Le mot arabe *merabet*, dont nous avons fait *marabout* et les Espagnols *almoravide*, en dénaturant la forme plurielle *el merablitie*, signifie assidu, lié ; de là, hommes liés à Dieu.

Les **chorfa** sont les descendants de la lignée du Prophète par sa fille Fatma, épouse d'Ali. Ces chorfa sont nombreux dans tout l'ouest de l'Afrique. La famille régnante du Maroc est d'origine chérifienne.

Les chorfa et les marabouts sont les hommes qui, par leur influence religieuse, dirigent l'opinion publique des masses indigènes.

Les **djouad** sont d'origine arabe. Leurs hordes pillardes, traversant la Basse-Égypte, se sont d'abord abattues sur la Tripolitaine et sur la Tunisie, puis sur l'Algérie, saccageant tout sur leur passage. Ils se sont créé un rang prédominant, basé sur la force de leurs armes. Leur descendance en jouit encore : c'est ce qui fait dire qu'ils sont de noblesse militaire. Nous trouvons souvent chez eux, ou chez ceux qui se donnent pour tels, de fort bons auxiliaires, lorsque l'on peut les soustraire à l'influence des marabouts.

Les **zenatza** sont les descendants des anciens maîtres du pays, qui ont survécu à toutes les invasions. Ils sont de race berbère, et, en fait, beaucoup d'individus qui prétendent aux trois autres castes sont eux-mêmes zenatza, c'est-à-dire Berbères [1].

1 Cette opinion, soutenue par un auteur dont l'autorité est estimée, mérite d'appeler l'attention.

« Je le dis avec une profonde conviction, écrit M. Gourgeot, le peuple d'Algérie n'est point celui qui, obéissant à la puissante impulsion de Mahomet et de ses successeurs, sortit jadis des déserts de l'Arabie pour s'élancer à la conquête du monde. Ce n'est point ce peuple arabe qui, après avoir été l'effroi de l'Europe, s'est énervé dans les grandeurs de la domination et les mollesses de la vie sédentaire, puis s'est laissé morcelé et a fini par disparaître. Le peuple en présence duquel nous

Le classement en Berbères et en Arabes que l'on aurait prétendu faire d'après la langue, ne reposerait non plus sur aucune base certaine. On trouve, en effet, des populations incontestablement de race berbère, comme dans le cercle de Djidjelli, et qui parlent exclusivement l'arabe.

Les déductions fournies par la comparaison des langues ne peuvent d'ailleurs suffire pour éclairer les questions relatives aux origines ethniques des peuples. Des nations entières changent de langue et de religion. Les Bulgares, qui parlent une langue slave et ont adopté la formule religieuse des slaves, sont d'origine tartare. Dans des provinces entières de la France, si profondément impressionnée par la langue et par la civilisation des Latins, le fond de la population est d'une filiation celtique ou germaine, mais elle l'ignore elle-même et s'en préoccupe peu. L'histoire nous montre ainsi presque tous les peuples se formant des éléments les plus divers, de sorte que l'on peut dire qu'il n'existe pas de race absolument pure.

Au point de vue des conclusions pratiques à en tirer, cette recherche ethnique nous paraît d'ailleurs stérile, et nous n'y insisterons pas. Peu importent les origines différentes des populations, si elles ont les mêmes mœurs, si elles sont réunies sous les mêmes lois, si les mêmes intérêts les préoccupent, et si les mêmes passions les agitent.

nous trouvons, est ce peuple berbère tellement vivace, qu'il résiste à tous les ravages, qu'il survit à tous les conquérants. Voilà pourquoi, à deux mille ans de distance, nous l'avons retrouvé tel qu'il apparut aux Romains dans la Numidie. Ce sont toujours les mêmes cavaliers : maigres, basanés, nerveux, infatigables, et intrépides. »

Mais, en Algérie, il n'y a pas identité de mœurs dans toute la population indigène. Une partie est sédentaire et cultive la terre ; l'autre est nomade et vit des produits de ses troupeaux. Leurs intérêts sont opposés, et, depuis l'origine du monde, l'histoire nous dit les luttes et l'antagonisme du pasteur et du laboureur.

C'est dans cette diversité de vie, qu'il faut rechercher surtout les caractéristiques des deux grandes fractions de la société indigène de l'Algérie. Il n'en est pas moins certain qu'on y reconnaît deux races parfois juxtaposées, parfois mêlées ensemble et confondues.

Refoulés par les envahisseurs successifs, les **Berbères** se sont réfugiés dans les montagnes, et c'est là qu'on retrouve leurs tribus, à peu près pures de tout mélange, et parlant une ancienne langue pour laquelle ils n'ont pas de signes particuliers de transcription [1].

Le caractère principal de l'organisation kabyle est l'indépendance des tribus, mais des intérêts communs les amènent à se grouper momentanément et à constituer des ligues temporaires.

Les Berbères se trouvent dans le Jurjura, dans les Babor, régions que l'on désigne sous le nom de Grande et Petite Kabylie, dans les massifs du Dahra, des Trara, de l'Ouarsenis, de l'Aurès, dans quelques oasis

1 Convertis à l'islamisme, après avoir été chrétiens, ils sont assez différents en matière religieuse. Leurs femmes jouissent d'une grande liberté. Certaines coutumes bizarres, parfaitement incompatibles avec les préceptes du Coran, ont été conservées dans quelques tribus. C'est ainsi que, dans un village des montagnes à l'ouest de Bougie, l'étranger choisit, à son gré, parmi les femmes, une compagne temporaire pour le temps de son séjour. Les coutumes imposent à son hôte, et, à défaut à la djemaâ, le soin de faciliter son choix.

du Sahara. On rencontre parfois chez eux des hommes au teint clair, aux cheveux blonds, et aux yeux bleus; mais le type dominant est brun, aux formes massives, à la tête carrée. Ils sont attachés à la terre, vivent dans des villages, cultivent le sol. Grâce à ces caractères généraux, on avait pensé pouvoir les amener plus facilement à nos mœurs; l'insurrection de 1871 a montré quels sentiments cette population nourrissait à notre égard; on n'a pas toutefois désespéré encore d'obtenir une certaine assimilation.

Les Kabyles du Jurjura ont pu traverser la période de la domination turque sans être soumis. Ce n'est qu'en 1857 qu'ils furent domptés par le général Randon [1].

L'organisation de la tribu kabyle est démocratique. La tribu se fractionne en communes, *déchera* ou *thaddart*, qui se subdivisent en *karouba* ou familles; les délégués des karoubas, *amin*, élus chaque année, forment la *djemmaâ*, sorte de conseil municipal, qui sert d'intermédiaire entre les indigènes et l'autorité française, et qui administre les affaires communes.

La thaddart, ou village, est la véritable unité constituée de l'organisation sociale.

« **L'Arabe** de race pure est grand, mince, élancé, musculeux, le nez aquilin, le visage ovale, les dents éclatantes; le front, étroit et fuyant, manque seul de noblesse. C'est surtout dans l'aristocratie saharienne, parmi les nomades, que ce type se voit dans toute sa beauté. » ..... On trouve des individus abâtardis par la misère; mais le nombre en est faible, parce que, enfants,

1 Voir plus loin le Précis historique de la conquête, et plus haut la description de la Kabylie et celle de l'Aurès.

ils ont été exposés à toutes les intempéries et à toutes les fatigues, et que la sélection naturelle a fait disparaître les sujets imparfaitement constitués. Ceux qui restent sont « comme de l'acier trempé »[1].

L'Arabe, c'est le pasteur, le cavalier qui aime les grands espaces et vit sous la tente. Dédaigneux du travail de la terre, il reste fidèle au précepte de Mahomet : « Où entre la charrue, entre la honte. » Quelques tribus ont fini cependant par se fixer au sol. L'administration française s'efforce de les rendre sédentaires en les constituant propriétaires et en partageant les terres qui étaient restées indivises.

Sous la tente, les Arabes sont groupés en tribus, subdivisées elles-mêmes en *ferka* et en *douar*. Les chefs de douar forment la *djemmaâ*, qui a le même rôle que chez les Kabyles.

L'organisation politique des Arabes est en général aristocratique. Il existe chez eux trois espèces d'aristocraties : une aristocratie militaire, les djouad, représentée par les descendants des anciennes familles conquérantes ; une aristocratie religieuse, formée par les descendants des marabouts, dont l'influence est en rapport avec leur réputation de sainteté, et une aristocratie de race formée par les chorfa, qui font remonter leur généalogie à Mahomet.

Abd el Kader appartenait à la fois à l'aristocratie militaire et à l'aristocratie religieuse : c'est la raison du grand prestige qu'il exerçait.

L'Arabe de nos jours nous montre le tableau exact de la vie pastorale des temps bibliques. Il n'a pas

[1] Colonel Noëllat, *L'Algérie* en 1881.

changé, moins sans doute parce que le caractère de l'homme est immuable, que parce que les conditions dans lesquelles il vit sont les mêmes. La persistance du climat et la similitude des productions de la terre amènent naturellement la persistance du type d'homme approprié au même milieu. Dans des conditions où l'Européen ne peut vivre sans souffrir et ne peut se propager, l'Arabe, au contraire, se trouve à son aise.

L'Arabe est merveilleusement adapté à la terre et au climat des Hauts-Plateaux et du Sahara. C'est son domaine; il y aurait folie à le lui disputer et à prétendre lui substituer les hommes de notre race dont l'adaptation demanderait le sacrifice de plusieurs générations et, lorsque cette adaptation serait achevée, l'Européen aurait disparu, un nouveau type d'hommes aurait été créé. Mais, dans les vallées et sur les montagnes du Tell, partout où le climat et les cultures sont analogues à ceux de l'Europe, l'Européen tend à remplacer l'Arabe. Celui-ci ne nous est point assimilable ; les habitudes de race, plus encore que les préjugés religieux, élèvent entre l'Arabe et nous une barrière qui ne sera sans doute jamais renversée. A côté des superbes cultures de nos colons, de leurs habitations propres et salubres, l'Arabe continue à vivre sous ses misérables gourbis et à gratter superficiellement un sol admirablement fécond, sans prendre la peine de le défricher ; cultures et abris portent un singulier caractère de vie au jour le jour, insouciante, imprévoyante, sans lendemain. « Les générations se succèdent sans laisser pour leur survivre d'autres œuvres que quelques tombeaux. »

L'indigène fournit pourtant à nos fermes, et même à nos industries, une main-d'œuvre précieuse dont on ne saurait se passer. Il n'est donc pas possible de les refou-

ler; nos intérêts même nous le commanderaient, si nos mœurs ne répugnaient à cette politique sauvage ; il y a d'ailleurs place pour eux et pour nous sur un territoire très vaste que la colonisation française n'est pas encore près de combler. D'ici longtemps encore la France ne saurait fournir, en nombre suffisant, les travailleurs agricoles nécessaires ; et s'il faut être réduit à attirer dans notre colonie des Espagnols et des Italiens, mieux vaut conserver les indigènes, qui, du moins, sont sujets français et assujettis aux conséquences de la conquête.

Quelques grands propriétaires arabes ont cependant suivi nos exemples de culture; quelques hommes instruits entrent dans nos administrations; mais, en réalité, les efforts faits pour amener l'Arabe à nos idées et à notre manière de vivre n'ont encore donné aucun résultat sérieux. Les exceptions individuelles que l'on pourrait citer ne font que confirmer la généralité de ce fait d'expérience. Il arrive même, la plupart du temps, que les jeunes Arabes, élevés au milieu de nous, dédaignent bientôt les raffinements de notre civilisation et retournent, dès qu'ils le peuvent, à la vie de la tente.

Après un demi-siècle de domination en Algérie, nous sommes encore fort imparfaitement renseignés sur les détails de la vie sociale des populations indigènes. La famille musulmane est close; il est fort difficile, sinon impossible, de se rendre un compte exact des relations qui existent entre ses membres. On sait que l'autorité du père est ordinairement considérable et respectée, mais on a peut-être attribué un rôle trop restreint à la femme, épouse ou mère.

Dans les classes inférieures de la société arabe, comme dans toutes les sociétés d'ailleurs, la femme n'est sou-

vent qu'une servante astreinte aux labeurs les plus pénibles, tandis que l'homme est plus ou moins paresseux. Le contrat de mariage peut bien n'être qu'une sorte de contrat de louage ou d'association inégale, facile à rompre par le divorce et qui asservit l'être le plus faible à la tyrannie du plus fort, en lui réservant toutefois certaines garanties; mais, dans les classes élevées, il en est autrement. Si les coutumes ne permettent pas aux femmes musulmanes la société des hommes, cette règle de bienséance ne les prive pourtant pas de l'influence que, dans tous les pays, elles exercent sur l'homme par leurs charmes ou par leur intelligence.

On sait quelle action importante ont souvent eue en politique, les femmes, mères ou épouses des sultans; il est impossible qu'en pays musulman cette action ne soit pas également notable dans le domaine restreint de la famille; mais on l'ignore, parce qu'il n'est pas convenable de questionner un musulman sur ce sujet. La mère est toujours très respectée de ses fils ; elle exerce sur eux un ascendant d'autant plus certain que c'est elle qui leur choisit l'épouse, qu'ils ne peuvent ni voir, ni connaître avant le mariage.

La fille a droit à sa part d'héritage ; cela seul ne suffirait-il pas pour lui assurer une certaine indépendance relative et pour faire pressentir les égards dont elle doit être l'objet?

Des femmes ont acquis, en Algérie même, une grande réputation de sainteté ; leur mémoire est vénérée à l'égal de celle des marabouts les plus saints. Comment concilier ces sentiments avec l'état d'abjection que l'on attribue trop légèrement à toutes les femmes musulmanes? Il est vrai que l'ignorance dans laquelle elles vivent des choses extérieures, et que leur défaut d'instruction

doivent singulièrement restreindre la portée de leur influence. Cependant, on voit des filles, en trop petit nombre, il est vrai, fréquenter les écoles françaises-arabes et faire preuve d'autant de facilité et de malice que leurs petites compagnes européennes.

C'est par la vulgarisation de cette instruction dans les deux sexes que l'on peut sans doute espérer diminuer la distance qui sépare les deux races et atténuer l'hostilité qui les divise. Quelques efforts sont faits dans ce sens, mais depuis trop peu de temps encore pour qu'on puisse préjuger des résultats que l'on pourra obtenir. Il est permis de penser cependant que, pour transformer les indigènes en sujets français, pour les préparer à l'adoption de nos idées, de notre législation, de nos tribunaux, le meilleur moyen doit être de répandre parmi eux la connaissance du français, de multiplier par conséquent les écoles, de manière à soustraire les enfants à l'influence de tolba ignorants et fanatiques qui ne leur apprennent qu'à psalmodier le Coran en leur inculquant la haine du chrétien[1].

Outre les deux races principales de la société indigène, Kabyles ou Arabes, on distingue :

Les **Maures**[2] ou *Hadar*, habitants des villes; ils ne forment pas une race spéciale, mais ils offrent en quelque sorte la synthèse de toutes les races qui se sont succédé sur le sol de l'Algérie : Phéniciens, Berbères,

1 Voir *De la vulgarisation de la langue française chez les Arabes*, par M. Hartmayer, chef du bureau arabe de Médéa.

2 Le nom de Maure dérive du mot maghreb (l'Occident) ; comparez : Maughrébin.

Romains, Arabes, Turcs, Européens, renégats ou captifs. En général, indolents, lymphatiques, chargés d'embonpoint, d'une lenteur apathique, et, par conséquent, peu dangereux, ils subissent les événements avec une indifférence passive. S'ils ne sont pas marchands, ils aspirent aux emplois paisibles et peu fatigants des magistratures indigènes, ou servent comme simples salariés de l'Administration.

Les **Couloughlis** descendaient de l'union des Turcs avec les femmes du pays. C'était une population brave, maintenue par les Turcs dans une position subalterne, mais qui les servait pourtant avec bravoure. Ils ont été les premiers auxiliaires des Français, mais ils disparaissent peu à peu comme population distincte et se fondent dans les Maures.

Les **Nègres**, amenés en grand nombre du Soudan, étaient vendus comme esclaves sur les marchés du Sahara; mais, en général, on les traitait avec douceur, on les convertissait à l'islamisme, on les affranchissait volontiers; les négresses devenaient les femmes de leurs maîtres, et leurs enfants naissaient libres. (La famille régnante du Maroc est de sang noir.) Il s'établissait souvent entre maîtres et serviteurs des liens d'affection étroite et de dévouement réciproque dont on cite les exemples les plus touchants. L'esclavage en Algérie n'avait donc rien des formes brutales de l'esclavage antique, ni surtout de l'esclavage américain moderne. Les nègres forment toujours une population laborieuse; ils s'emploient d'ordinaire aux travaux manuels. Dans les oasis du Sud, les nègres ou les métis sont les seuls qui puissent résister aux chaleurs saha-

riennes et aux influences morbides des miasmes des bas-fonds.

Les **Israélites** sont très nombreux. Ils descendent en partie des juifs de la dispersion, mais, en plus grand nombre encore, de prosélytes de différentes races, renforcés au XIVe et au XVe siècle par l'émigration des juifs d'Espagne; ceux-ci acquirent bientôt une grande prépondérance.

Le juif africain ne se trouve plus guère que dans le Sud. Dans le Tell, dans les villes surtout, l'élément espagnol domine. Les juifs ont été maintenus par les Turcs dans une condition très humiliée; l'Arabe professe pour eux le mépris le plus absolu. Comme toutes les races qui ont vécu dans l'humiliation, ils se distinguent par un esprit particulier et par des habitudes de dissimulation, parce que la ruse est l'arme des faibles. Ils ne cultivent pas la terre, mais se l'approprient par des prêts usuraires, et la font exploiter par l'Arabe dépossédé. Aussi les sentiments de haine de ce dernier se développent-ils de plus en plus.

Un décret du gouvernement de la Défense nationale, du 10 novembre 1871, dû à l'influence de M. Crémieux, a émancipé les juifs algériens et leur a accordé la naturalisation française avec ses droits et ses charges. Cette naturalisation en masse d'une population qui n'avait encore adopté ni les mœurs, ni les idées, ni même la langue française, était tout au moins prématurée ; elle a eu des conséquences graves en nous aliénant davantage encore les Arabes, et a été une des causes de l'insurrection de 1871. Elle a eu, en outre, pour résultat, de donner aux juifs la majorité aux élections dans un grand nombre de centres. Fatalement ils arriveront,

presque partout, aux fonctions administratives électives, et, dans les communes, le traficant juif, souvent méprisé et méprisable, sera appelé à administrer les nombreux indigènes qui en dépendent.

Pour ce motif, ceux-ci deviennent, de jour en jour, plus haineux vis-à-vis de la France, qui leur impose cette humiliation [1], et cette mesure, sur laquelle il paraît d'ailleurs très difficile de revenir, prépare peut-être encore de graves difficultés.

Cependant on doit constater que des efforts sont faits par la société juive pour s'assimiler aux mœurs françaises. Les jeunes gens servent dans l'armée ; la culture intellectuelle française commence à pénétrer dans les familles riches; mais il est difficile de préciser combien ce travail d'assimilation exigera de temps.

La politique française en Algérie, s'inspirant des idées d'égalité qui sont la base de notre propre vie sociale, a fait tous les indigènes égaux les uns aux autres : Israélites, Kabyles, Arabes, Marabouts, chorfa, djouad, Turcs, Couloughlis, etc., sont traités sur le même pied. Il en est résulté des froissements d'amour-propre chez ceux que nous avons rabaissés, et peu de reconnaissance chez les autres.

« Dire journellement que l'israélite est l'égal du musulman, c'est injurier celui-ci; dire à un homme qui se prétend marabout qu'il est l'égal d'un zenatsi, c'est le blesser cruellement. » Ni l'un ni l'autre ne le croient,

[1] L'Arabe méprise profondément le juif, moins à cause de la différence de religion qu'à cause de la différence d'instinct. Le juif algérien, par suite d'une longue oppression, est devenu rusé, avare, sordide, humble, dégradé en un mot. Sa naturalisation était une mesure impolitique et prématurée. L'Arabe nous en garde rancune et mépris (*L'Algérie en* 1881, colonel Noëllat).

d'ailleurs, et, dans l'intérieur de la société indigène, chacun reprend sa place habituelle.

En résumé, la population indigène de l'Algérie est formée d'éléments très variés; ce pays est habité par des peuples entièrement différents de physionomie, de mœurs, d'habitudes, d'origine, et même de langage.

Les trois types auxquels tous les autres peuvent se rattacher, sont : les *sédentaires*, les *nomades*, et les *ksouriens*.

Les indigènes sédentaires habitent tentes, maisons, ou gourbis; ils sont attachés au sol, et leur principale ressource est la culture; ce sont, comme disent les indigènes, les gens à bœufs et à labours.

Les nomades, gens à chameaux, sont pasteurs, vivent du produit de leurs moutons, changent constamment de place. Il n'y a de différence que dans l'étendue du parcours annuel; les uns font une migration de quelques lieues, les autres accomplissent d'énormes voyages. Presque tous cultivent cependant un peu de blé ou d'orge; plus on est homme de chameaux, moins on a de cultures.

« Ils sont nomades par disposition héréditaire, mais surtout parce que la nature du pays leur impose ce genre d'existence. En l'état actuel, la plus grande partie du Sahara et de la région des Plateaux n'est pas susceptible d'une culture régulière. Ces grands espaces, nus et brûlés pendant la saison sèche, couverts après les pluies d'une belle végétation, forment des pâturages intermittents, des terrains de parcours. La richesse des nomades consiste dans leurs troupeaux; il faut qu'ils leur trouvent de la nourriture et de l'eau; de là les migrations régulières du sud au nord et du nord au sud, concordant avec le mouvement des saisons. Aux approches de l'été, les caravanes se mettent en route vers le Tell; elles y arriveront après la moisson faite; les bêtes trouveront encore leur pâturage dans les champs dépouillés. A l'automne, quand

tombent les premières pluies, on revient sur les Hauts-Plateaux et dans le Sahara. C'est un curieux spectacle que celui d'une tribu en marche : les chameaux s'avancent gravement, en file, portant les provisions, les tentes, les ustensiles de ménage ; puis viennent quelques bœufs ou vaches maigres, les chèvres, et la masse serrée des moutons, qu'entoure un nuage de poussière ; les femmes, leurs enfants sur le dos, cheminent à pied ; seules, les grandes dames du désert prennent place dans l'atta-touch, le palanquin installé sur le chameau. Les hommes, le fusil au poing, sont en avant pour éclairer la route, ou en arrière pour la protéger ; d'autres courent sur les flancs de la longue colonne, surveillant les bêtes, les empêchant de s'égarer ou d'être volées. Le soir, on arrête et l'on campe. La demeure du nomade, c'est la tente ; un grand poteau et deux perches, quelques pieux fichés en terre, supportent ou assujettissent la grande pièce d'étoffe, formée de félidj cousus ensemble. Le félidj est uné longue bande de laine et de poil de chameau que les femmes tissent dans les journées où l'on n'est pas en marche. La tente, si belle qu'elle soit, est un médiocre abri ; elle défend mal ses habitants contre le soleil, la pluie, la neige ; mais elle est portative et légère. Elle leur suffit, et ils l'aiment ; le nomade repose mal sous un toit, il a horreur de nos maisons de pierre.

« Les nomades cultivent peu ; l'élevage est leur grande affaire ; le mouton leur donne de la viande ; la chèvre, la vache, la chamelle leur fournissent du lait. Avec la laine ou le poil de ces animaux, ils ont la matière première de leurs vêtements et de leurs tentes. Le commerce leur est aussi de quelque secours ; ils échangent les dattes récoltées dans les oasis du Sud contre les céréales du Tell ; ils vendent pour l'exportation une partie de leurs troupeaux ; ils n'achètent guère que des grains, quelques armes, et des bijoux pour leurs femmes. En somme, ils ont peu de besoins et savent presque toujours y suffire eux-mêmes. L'instinct nomade se retrouve chez les sédentaires du Tell ; ils se meuvent dans un rayon moins étendu, mais ils se déplacent facilement. En été, la plupart habitent sous la tente ; l'hiver, le froid les oblige à se fabriquer des gourbis ; les murs sont en terre ou en sable grossièrement maçonnés ; la toiture en diss ou en alfa ; ni portes, ni fenêtres, ni cheminées ; le sol n'est pas même battu. Avec ses tentes ou ses gourbis rangés en cercle, à l'écart des routes et des chemins fréquentés, gardé contre les fauves et les intrus par ses chiens maigres toujours grondants, le douar a moins l'air d'un village que d'un campement [1]. »

1 Colonel Philebert, *L'occupation militaire de l'Algérie.*

Les déplacements de ces tribus sont limitées à une zone déterminée par certains droits traditionnels, et que l'autorité doit toujours préciser soigneusement si elle veut éviter entre elles des conflits à main armée. La prise de possession des terres du Tell a restreint les terres de parcours; mais lorsque les pâturages font défaut sur les plateaux, on doit cependant, sous peine de voir périr les troupeaux, leur assigner des campements dans l'intérieur. Les ressources de pâturages étant limitées, l'accroissement des troupeaux est limité dans une proportion correspondante.

Il y a une certaine grandeur chez le nomade. On le trouve généreux et hospitalier. L'hôte peut se confier à lui tant qu'il sera sous sa tente. On a souvent accusé injustement l'Arabe de duplicité et de trahison; on oublie qu'il est le vaincu d'hier, et que nous ne lui avons pas toujours donné nous-mêmes les meilleurs exemples de justice. Doué d'appréciables qualités de courage, le nomade a tous les instincts du fauve, jusqu'à sa cruauté. Silencieux, calme, et grave d'ordinaire, il se transforme soudain lorsque la passion fait vibrer ses nerfs; dans l'éclair de ses yeux, dans la tension de tous ses traits excités par la colère ou par l'ardeur de la lutte, il y a encore une sauvage beauté. Dans son intrépidité, il vient sans armes se jeter jusque sur les baïonnettes; mais cette énergie extraordinaire ne saurait se soutenir longtemps ; elle s'affaisse bientôt, et la fuite sera aussi rapide que l'attaque a été violente.

Sous le nom de ksouriens, on entend les habitants des ksour ou villages du Sud. Soumis aux nomades, dont ils sont les serviteurs ou les vassaux, méprisés par eux, d'une autre race peut-être, vivant dans de misé-

rables maisons, sordides et en ruine, ils offrent trop souvent un affligeant spectacle de déchéance physique et morale.

« La base de l'organisation sociale des indigènes de l'Algérie est la tribu. La tribu, c'est ce que l'Arabe peut comprendre, comme collectivité, avec son sens étroit des intérêts économiques. C'est ce qui peut se grouper facilement au jour du danger et marcher sous la direction d'un seul [1]. » C'est une réunion de 100 à 500 tentes, et l'on compte en moyenne 4 ou 5 individus par tente.

Au delà de ce chiffre, la tribu se fractionne. Les grandes tribus sont en réalité des confédérations, et les luttes sont fréquentes entre leurs fractions. L'éternel dualisme de toute société, le pour et le contre, s'incarnent généralement en deux familles qui deviennent des ennemies séculaires, et représentent deux sofs, c'est-à-dire les deux partis entre lesquels la tribu se divise. Le pouvoir échoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Ce dualisme maintient la vie, la tension nerveuse, dans ces républiques en miniature.

Dans le Sahara, comme dans presque tous les ksour du Sud, les deux partis rivaux prennent le nom de *sof chergui* et de *sof gharbi*, le parti de l'Est et le parti de l'Ouest. Dans les misérables bourgades des ksouriens, une rue, large seulement d'un ou deux mètres, sépare parfois des ennemis acharnés, qui se livrent de sanglants combats.

Les nomades se partagent de même en campements rivaux qui en viennent fréquemment aux mains.

[1] Colonel Noëllat, *loc. cit.*

On pense que les dénominations des sofs rappellent les anciennes luttes entre les envahisseurs venant de l'Orient et les populations déjà fixées dans le pays. Si cette hypothèse est vraie, ces noms ont toutefois perdu toute signification de cette nature.

C'est sur ces luttes intestines constantes que les anciens maîtres du pays, Carthaginois, Romains, Turcs, avaient basé leur politique. Loin de se proposer une pacification impossible, ils se bornaient, suivant leurs intérêts, à favoriser tantôt les uns, tantôt les autres. Quelques milliers de soldats leur suffisaient pour faire pencher la balance en faveur de leurs protégés du moment.

Cependant, dans les régions où la population est sédentaire, l'organisation sociale est plus complète, mieux fixée; la famille est mieux constituée, la propriété mieux comprise.

A la tête de la tribu est le caïd, qui réunit à peu près tous les pouvoirs. Il est le chef politique, le représentant responsable de l'autorité française. Il est le chef militaire et commande les goums lorsqu'ils doivent marcher. Il est enfin le collecteur des impôts, et il est assisté par le cadi, chargé de rendre la justice. Cette institution du caïd est commode, parce qu'elle met entre le commandement et la tribu un intermédiaire responsable; mais elle est dangereuse également, parce que l'autorité des caïds échappe facilement au contrôle du commandement et qu'ils peuvent commettre des exactions qui sont souvent une des causes des insurrections, comme par exemple dans l'Aurès, en 1879.

L'organisation de la tribu a aussi ses avantages, parce qu'elle met en face du commandement une collectivité plus facile à manier, une responsabilité plus

facile à saisir que s'il fallait poursuivre les individus; mais elle a ses inconvénients, parce qu'elle maintient la solidarité et la cohésion entre des hommes toujours prêts à se révolter. Il est impossible de modifier cet état de choses dans les populations nomades; mais partout où la population se fixe au sol, lorsqu'elle entre en contact avec la colonisation européenne et qu'elle devient plus saisissable, il y a toujours intérêt à désagréger la tribu en rattachant l'Arabe comme individu, et non plus comme collectivité, à la commune européenne.

La tribu se décompose en douars, formés de la réunion d'un certain nombre de tentes, de 10 à 30 environ, sous le commandement d'un chef de douar. C'est par l'intermédiaire de ces chefs que s'exerce l'autorité française, représentée, en territoire civil, par les administrateurs, et, en territoire militaire, par les officiers chefs des bureaux arabes, qui centralisent tout ce qui concerne l'administration; mais l'autorité des bureaux arabes est plus grande que celle des administrateurs; ils commandent en même temps qu'ils administrent, et ils exercent des pouvoirs disciplinaires plus étendus[1].

La discipline imposée aux tribus, et d'accord d'ailleurs avec leurs habitudes traditionnelles, est fort étroite. Les parcours et les campements leur sont assignés d'une manière précise, et il n'est permis ni à une tente de s'écarter du douar, ni à un individu de quitter sa tente, sans autorisation préalable.

Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les chefs arabes ont toujours, par eux-mêmes, une influence con-

[1] Voir l'arrêté du 14 novembre 1864 (*Bulletin du Gouvernement général de l'Algérie*).

sidérable sur leurs administrés. Ils n'ont au contraire, souvent, que celle que nous leur attribuons, et qu'il est par conséquent prudent de ne pas exagérer. Quelques familles sont, il est vrai, en possession d'une certaine autorité héréditaire, et l'on est obligé de compter avec elles; aussi était-il naturel que l'on s'efforçât de diminuer leur prestige, afin de les mettre hors d'état d'en tirer parti contre nous dans un moment de crise. Ce résultat a été obtenu, peu à peu, dans la majeure partie du Tell; la tranquillité s'affermissant, les chefs militaires ont vu leur rôle s'amoindrir, et les brillants cavaliers de l'époque de la conquête ont des enfants qui ne peuvent s'occuper que de faire valoir leurs domaines. Incapables de lutter contre la colonisation, ils se résignent plus ou moins, et quelques-uns bornent leur ambition à briguer les situations qui leur donnent accès dans les conseils généraux.

Dans le Tell, les titres d'agha, de bach-agha, de caïd des caïds, ne sont donc plus que des distinctions honorifiques rappelant l'autorité dont étaient investis les anciens chefs des grandes tribus.

La diversité des sentiments et des habitudes de la population indigène n'est pas moins frappante que la diversité de la configuration de son sol. Il n'y a pas plus de ressemblance entre les habitants de la Kabylie, fixés dans leurs petits villages bâtis en pierre, et les peuplades errantes du Sahara, qu'entre les montagnes abruptes du Jurjura, couvertes de neige pendant trois mois de l'année, cultivées jusqu'au sommet, et les plaines de sable brûlant du Sahara, où les chameaux des caravanes trouvent à peine à broûter quelques maigres broussailles. Les mesures acceptées, sans trop

de répugnance, par les indigènes de race berbère, qui sont monogames et dont les tendances démocratiques se rapprochent des nôtres, courraient risque d'être fort mal reçues en dehors du Tell par les chefs des grandes tentes, qui vivent un peu à la manière des patriarches de l'Ancien Testament. Ce sont puissances avec lesquelles il faut continuellement traiter, sans se départir d'une bienveillance attentive, prête cependant à se faire au besoin respecter par des actes d'énergie[1].

[1] D'Haussonville, *La colonisation officielle en Algérie.*

IV.

OCCUPATION MILITAIRE.

En temps ordinaire, lorsque aucune insurrection ne trouble l'Algérie, il suffit de quelques brigades de gendarmerie et de quelques pelotons de spahis pour y faire la police. La sécurité individuelle y est plus grande que dans maintes parties de l'Europe occidentale. Il faut bien savoir cependant que le calme dont jouit le pays n'est qu'intermittent. La population indigène est soumise, mais non pas ralliée.

L'extension du régime civil, la naturalisation en bloc des israélites, les froissements administratifs, les expropriations qui chassent les indigènes des terres traditionnellement occupées par eux, sont les causes principales et constantes qui, pendant longtemps encore, maintiendront dans les tribus l'esprit de révolte.

« La société indigène est en état permanent de conspiration contre nous. Les indigènes du Tell sont soumis en apparence, même obséquieux; mais cette soumission n'est que superficielle, et une trop grande confiance préparerait encore, comme en 1871, de graves mécomptes.

« Pour bien voir les choses, il faut étendre la vue et considérer que l'Algérie est un point noyé dans le monde musulman; qu'elle communique, par le sud,

avec 12 ou 15 millions d'êtres élevés et nourris dans la haine même des chrétiens, dont les rancunes, loin de s'apaiser, augmentent d'année en année, et qui ne font que guetter l'occasion de nous chasser de la terre d'Afrique. Dans ce concert, les indigènes algériens se font peut-être moins entendre, mais ils ne sont peut-être pas les moins dangereux. »

« Passionné et fanatique, le peuple arabe peut céder d'un moment à l'autre aux excitations religieuses de quelque prophète de passage, et nous saurions d'autant moins désarmer que la colonisation, avec une confiance exagérée, s'éparpille à tous les vents ; qu'elle se dissémine en s'écartant à grande distance des postes militairement occupés ; qu'elle devient partout vulnérable, et qu'elle est impuissante à se protéger elle-même.

« Il est sage de prévoir qu'une grande guerre continentale peut devenir le signal d'une révolte arabe.

« Il serait possible cependant de réduire l'effectif des troupes permanentes d'Algérie en développant la construction des chemins de fer militaires. Jusqu'à présent cette question a été à peine étudiée. Pendant la dernière insurrection, on a prolongé hâtivement la ligne d'Arzeu à Saïda et on l'a arrêtée en plein désert, à Méchéria ; depuis lors, rien n'a été fait. Au point de vue du développement économique de l'Algérie, il est certainement utile de terminer le plus promptement possible le réseau du Tell ; mais, au point de vue de l'occupation militaire, il est non moins indispensable de construire des lignes qui permettent de traverser les Hauts-Plateaux, et de conduire rapidement les troupes et leurs approvisionnements sur notre frontière du sud, d'où partent le plus fréquemment les excitations religieuses. Actuellement, il faut quatre jours pour atteindre les postes du Sud Oranais, huit jours pour aller de Tiaret à Géryville, quinze jours pour aller de Boghar à Laghouat. On est donc obligé de maintenir dans l'extrême Sud des garnisons relativement nombreuses, tandis que, si l'on disposait de lignes ferrées, une compagnie suffirait où il y a maintenant un bataillon. Le Tell resterait notre base d'opérations, et l'on n'aurait à conserver sur la frontière saharienne que des postes de vigie. »

Le chemin de fer d'Arzeu à Saïda, et son prolongement jusqu'à Méchoria, sont à voie étroite. L'État a payé de 65 à 70,000 fr. par kilo-

mètre, entre Saïda et Mecheria, à la Compagnie concessionnaire, sans compter les garanties d'intérêts ; mais, en employant la main-d'œuvre militaire, on estime que les dépenses pourraient être réduites à 30,000 fr. L'économie, que l'on réaliserait sur les transports, en couvrirait rapidement les frais ; on pourrait d'ailleurs en faire supporter une partie par les communes indigènes, qui seraient les premières à en retirer des avantages.

Ces chemins de fer, véritables outils de guerre, seraient construits et exploités par l'armée. Chacun s'ingéniera, on peut en être sûr, à activer la construction et à éviter les frais qui l'entraveraient. Si l'on confie cette tâche à une Compagnie industrielle, l'élévation des prix de revient, les exigences qu'elle manifestera au point de vue de la sécurité, rendront ces projets irréalisables. La dépense sera exagérée et le service de nos troupes, insuffisamment allégé.

La sécurité de notre conquête algérienne exige donc l'établissement de chemins de fer stratégiques permettant de transporter les troupes de l'ouest à l'est, du nord au sud, et de suppléer, par l'effet d'une prompte répression et par la rapidité des mouvements, à l'insuffisance des effectifs que des préoccupations européennes pourraient nous empêcher de renforcer.

Dans cet ordre d'idées, on peut désirer le prompt achèvement des lignes perpendiculaires à la côte : de Mecheria aux oasis des ksour ;

D'Alger à Laghouat ;

De Constantine à Biskra et à l'oued Righ.

Ces artères transversales devant être reliées entre elles : 1° par la ligne de la côte : Oran—Alger—Constantine—Souk Arrhas—Tunis ;

2° Par une ligne saharienne, partant des oasis des ksour et se dirigeant par Laghouat sur Biskra ; de Biskra sur Gafsa et Gabès.

La distance à vol d'oiseau de Biskra à el Abiod Sidi Cheikh est exactement celle de Bordeaux à Marseille,

et on ne rencontrerait point de difficultés de construction.

La distance de Gabès aux oasis de Figuig, sur la frontière du Maroc, serait double.

Cette entreprise n'est donc pas hors de proportion avec le résultat à atteindre. L'expérience prouve que la protection d'une ligne ferrée en pays ennemi est relativement facile. Des stations fortifiées défieront toute attaque de la part des nomades; des communications par télégraphe électrique ou par télégraphe optique avertiront facilement les postes mobiles de se porter sur les points où leur présence deviendrait nécessaire. Au besoin, dans les périodes d'insurrection, on peut faire escorter les trains, et, quant aux dégâts que les Arabes pourront occasionner à la voie avec les engins dont ils disposent, ils seront toujours de peu d'importance et rapidement réparables. L'établissement de cette ligne, parallèle aux limites sahariennes, permettrait, sans doute aussi, de multiplier les colonies agricoles pouvant se protéger elles-mêmes, ou, plutôt encore, de créer, pendant la période de consolidation de notre colonisation du Tell, soit un cordon de confins militaires analogues à ceux dont le prince Charles avait enveloppé l'Autriche pour repousser les agressions musulmanes, soit des marches militaires telles que celles dont Charlemagne avait bordé son empire.

Les Romains ont procédé ainsi dans leurs prodigieuses conquêtes, faisant servir à leur politique les peuples mêmes que leurs armes venaient de soumettre, ne cherchant pas à se substituer à eux, mais se contentant de cantonner quelques légions dans les positions stratégiques qui dominaient le pays.

Notre situation en Algérie a bien des analogies avec la leur, mais les moyens dont nous disposons sont plus efficaces que ceux qu'ils pouvaient employer, puisque nous aurons toujours une supériorité d'armement et de procédés industriels qui leur faisaient défaut.

« Les généraux, qui ont gouverné l'Algérie, sont unanimes à demander, pour la dominer en temps de guerre, 70,000 hommes[1]. On ne sera pas étonné de ce chiffre si l'on rend se compte que l'Algérie a une superficie de 25,000 lieues carrées, soit environ 250 lieues de côtes sur 100 lieues de profondeur. En supposant, ce qui est la vérité, 50 postes occupés, on voit que chacun d'eux est chargé de garder environ 500 lieues carrées. Outre ces garnisons, il faut avoir des troupes que l'on puisse mobiliser, sinon elles seraient exposées à mourir de faim. Tous les militaires qui réfléchissent et calculent, admettent forcément ce chiffre de 70,000 hommes, mais, en même temps, trouvent avec raison que la garde de cette colonie est une lourde charge pour l'armée française. »

Nous devons toujours, et en tout temps, craindre une révolte des indigènes.

« Lorsque nous étudions les causes de ces révoltes, nous les voyons naître souvent sans motifs bien définis; c'est la religion; ce sont les excitations du Maroc, les affiliations avec La Mecque; c'est le mécontentement plus ou moins justifié des grands chefs; c'est le manque d'autorité de la part des représentants de la France, une législation qui ne cadre pas avec les mœurs et les habitudes de ces populations sauvages.

« Il y a assurément un peu de toutes ces causes dans les révoltes; mais la cause réelle, c'est l'habitude. De tout temps, ces populations ont été en désordre; de tout temps, chacun y a agi pour son compte, ne reconnaissant que la loi du plus fort; de tout temps, chacun a pillé, maraudé, volé son prochain, s'il est Arabe; s'il est Kabyle, il a essayé de se fendre le crâne à coups de bâton avec son voisin. Ceux qui croient que les indigènes, longtemps à l'avance, mûrissent une révolte de ce genre et se mettent tous d'accord pour nous combattre, se trompent souvent. Beaucoup, quand le vent de la révolte souffle, s'en vont insouciants du lendemain, sans aucun espoir et sans aucun désir de lutte,

[1] Les pages qui suivent sont extraites d'un remarquable travail de M. le colonel Philebert sur l'occupation militaire de l'Algérie (*Journal des Sciences militaires*, février 1874).

mais avec la volonté bien arrêtée de taper sur son prochain, qui souvent est son plus proche parent, et de lui prendre tout ce qu'il pourra.

« Ils en faisaient tout autant envers El Hadj Abd el Kader, malgré la sévérité, poussée aux dernières limites, avec laquelle il essaya de les corriger, sévérité dont nous n'avons pas idée, et qui dépasse tout ce que notre imagination peut rêver.

« C'est un mal incurable que nous n'extirperons jamais complètement; il faut le souffrir, puisque nous ne pouvons l'empêcher; mais il faut prendre nos précautions pour en souffrir le moins possible, pour que ces révoltes n'amènent pas des perturbations considérables, et pour pouvoir y remettre l'ordre avec peu de monde.

« Pour combattre ces révoltes, il faut distinguer entre elles, car, suivant les lieux et les populations, elles présentent de bien grandes différences.

« Il nous faut considérer la manière d'agir de chacune de ces populations lorsqu'elles se révoltent, pour rechercher les moyens propres à avoir raison de chacune d'elles. Mais d'abord il faut éliminer de la question une des grandes difficultés : nous voulons parler de ces villages que notre colonisation a malheureusement dispersés sur tout le territoire de l'Algérie. Je dis malheureusement, au point de vue militaire, bien entendu, car pour nous militaires, ils sont, en cas de révolte, la vraie pierre d'achoppement. Il faut alors courir partout, être partout à la fois sur la défensive; il faut alors subordonner nos opérations militaires à la nécessité de défendre chaque champ, chaque maison, et naturellement il y a grande dispersion de forces; la défense devient insuffisante et craque toujours sur quelque point. Trop souvent nous avons ce triste spectacle de fermes brûlées, pillées, de colons assassinés; ce sont pour les indigènes des succès si faciles!

« L'armée, que l'on occupe forcément à ces questions de détail, doit augmenter de nombre au prorata de ces établissements, et malheureusement c'est l'Algérie entière. Ce n'est pas là une mission militaire, mais une mission de police et de colonisation.

« Au lieu de disperser notre colonisation à tous les vents, au lieu de la lancer par petits paquets à tous les coins de l'Algérie, nous devons la grouper, la réunir en centres ayant une certaine importance.

« L'Algérie tout entière doit appartenir, comme champ d'exploitation, à nos commerçants, à nos industriels, qui ont le devoir et le droit d'en tirer tout le parti possible; mais, quant à l'agriculture et à la colonisation proprement dite, elles sont en pays ennemi; et comme toujours, en face de son ennemi, il faut se grouper, se réunir pour lui résister, pour n'avoir plus à craindre le vol, le pillage, et les idées de désordre innées

chez les indigènes, et se réunir aussi afin de se soutenir par son travail commun, parce que, dans les centres, au milieu de populations plus serrées, la main-d'œuvre est plus nombreuse et moins chère ; parce que, dans les centres, le commerce aide l'agriculture.

« Les révoltes des populations kabyles ou sédentaires n'ont pas une importance majeure, parce qu'elles se localisent, et que, par conséquent, on peut les atteindre à jour et à heure fixes. La plus sérieuse même, celle de la Grande Kabylie, est facile à réprimer ; la supériorité de nos armes nous donne un avantage tel dans cette guerre, qu'aujourd'hui 1500 hommes suffisent pour traverser les montagnes dans tous les sens ; à une condition, cependant, c'est qu'ils trouvent, sur tous les points d'appui, des réserves de munitions et des vivres.

« La possession du pays, certaine, sûre, facile, sans grande dépense et avec peu d'hommes, est là. En Kabylie, des postes aux points culminants, aux nœuds de route ; il n'y a aucune utilité à ce qu'ils soient grands, coûteux à construire ; il les faut simplement solides, bien armés, faciles à défendre et pourvus de magasins ; il les faut reliés par des chemins praticables. Avec quelques postes ainsi établis et permettant, par conséquent, à des colonnes de 1500 combattants de circuler sans traîner à leur suite des milliers de mulets, nous pouvons être sûrs qu'aucune révolte ne durera longtemps.

« Il faut aussi des routes, et les tribus, dont on a à se plaindre, au lieu d'amendes insignifiantes qui ruinent une population déjà trop pauvre, doivent faire des routes ou réunir les matériaux nécessaires pour la construction des postes.

« Les populations nomades sont celles dont les révoltes sont les plus fréquentes, et aussi, quoique généralement on croie le contraire, celles dont les révoltes sont les plus ruineuses et les plus difficiles à dompter. C'est chez elles que l'habitude est invétérée et que nous avons le moins de moyens de la faire perdre. Nous pouvons bien atteindre les gens dans leurs biens, à preuve les nombreuses razzias qui ont eu lieu lors de chaque révolte ; mais, en vérité, ces gens-là ont pour leurs troupeaux une terrible indifférence, et ils les reconstituent avec une rapidité dont nous n'avons pas d'idée. En 1854, les Oulad Oum el Akhoua, grands nomades du Sud, se révoltèrent ; ils furent razziés à blanc par le commandant Pein et par le commandant du Barail. Après cette razzia, ils s'enfuirent à Tougourt et ne vinrent se soumettre que dans le courant de l'année 1855. Ils revinrent ne possédant rien ; trois ou quatre mois après, ils étaient plus riches qu'au moment de leur départ ; la statistique constatait 48,000 moutons (ils n'en avaient que 45,000 au départ) et

1800 chameaux. Les voisins les avaient largement indemnisés des pertes que l'infidèle leur avait fait subir.

« Si le Kabyle a la tête dure comme du fer, aime la bataille, le nomade, lui, comme l'étourneau, aime à se mettre en fugue. Il y a pour lui une jouissance ineffable à se disperser dans le Sahara et à vivre à sa guise, c'est-à-dire à voler et à marauder. En 1868, nous avons vu les Oulad Nayl, enrichis par notre domination, regorgeant de bestiaux, d'argent, et de grains par la culture des terrains jadis incultes et rendus fertiles par des barrages que nous leur avions construits et dont ils appréciaient toute l'importance, nous les avons vus abandonner tous ces biens pour une fugue de quelques jours à peine, avec la conviction, au moment du départ, qu'il leur faudrait, à bref délai, être razziés, faire soumission, et payer l'amende.

« En réalité, il n'y a pas de tribu qui puisse rester longtemps dans cet état. Il faut toujours qu'elle nous revienne. Le Tell est le père nourricier, et, dans le Sahara, quand le printemps est fini, il n'y a pas de moyens d'existence. On y va un instant, mais il faut en revenir. Inutile donc de lancer nos colonnes lourdement chargées à travers cet immense pays. Toute tribu qui a commis un méfait doit être châtiée, c'est certain; il n'y a pas de population avec laquelle il soit plus indispensable que toute faute ait sa punition, mais il n'est pas nécessaire de faire des centaines de lieues à la suite du coupable. Il faut simplement l'attendre au retour. Il reviendra, soyez-en sûr, et promptement, chercher sa punition. Il suffira alors de lui dire : « Nos marchés vous sont formés, vous n'achèterez rien avant d'avoir fait amende honorable. »

Les lourdes colonnes, encombrées de convois, sont, pour la plupart du temps, incapables d'atteindre un ennemi aussi mobile ; puis, on ne sait comment abreuver une si grande quantité d'hommes et d'animaux; il arrive forcément qu'au bout de quelque temps, elles sont échelonnées le long des chemins pour garder les magasins, et l'on arrive à n'avoir que quelques cavaliers quand on aborde l'ennemi. « Laissons ce funeste système et revenons au bon vieux temps, où le commandant du Barail, le commandant Pein, de glorieuse mémoire, et autres, soumettaient le Sahara, le parcouraient, et y faisaient la loi avec 250 à 300 baïonnettes. S'ils l'ont fait, nous pouvons le faire, d'autant plus qu'ils n'avaient pas le chassepot, qui multiplie notre force au moins par 10. Mais cela est même inutile. Pour dominer ce pays, il suffit de punir les délinquants, et c'est de Teniet, Boghar, Tiaret, de tous ces postes de seconde ligne où finit le Tell et où commence le nomade, que l'on doit punir. C'est là que de petites colonnes mobiles doivent être toujours prêtes dans la

main d'officiers capables et munis de pouvoirs suffisants pour agir.

« Une objection sera faite, sans aucun doute, car le système que nous indiquons, s'il suffit aux nécessités du commandement en tant que domination, ne suffit pas aux besoins de l'administration telle qu'elle a été comprise depuis quelques années. C'est un grave tort que nous avons eu de vouloir administrer en détail ces populations; nous y sommes impuissants et nous le serons toujours. Pour courir après ces vains essais d'administration, nous ne les avons plus commandées, nous nous sommes noyés dans de vains détails. Nous nous sommes enquis de leurs droits individuels, de leur justice, de leurs mariages, de leur état civil, de leurs impôts; nous avons voulu compter leurs enfants, perfectionner leurs moyens de culture, améliorer leurs troupeaux; leur faire adopter des cultures inconnues, des écoles nouvelles; tout l'ensemble de nos lois et de nos mœurs, jusqu'aux procès-verbaux pour délits de chasse! Et pour tout cela, au milieu de populations de 50 à 60,000 âmes changeant de place tous les jours, un, deux, trois officiers, dont généralement deux au début de leur carrière. Et encore ces malheureux officiers doivent faire toutes sortes de statistiques et entretenir avec le chef-lieu de la province une correspondance sous laquelle succomberait le préfet le mieux organisé. Ils finissent, eux aussi, par ne plus sortir de leurs bureaux; assis devant une table, ils font des chiffres et des écritures, et finissent, dans l'impossibilité de savoir tout ce qu'on leur demande, par se créer un petit monde factice qui répond plus ou moins à la réalité, et quand la révolte arrive, ils ne sont pas à hauteur des difficultés.

« Tout est faux dans ce système, il nous faut de suite le rejeter bien loin. Abandonnons tous ces soins fastidieux et inutiles, tous ces semblants d'administration. Que tous ces nomades s'administrent, se rendent la justice, se marient, etc., etc., comme ils l'entendent; nous n'avons que deux choses à leur dire :

« 1° Vous êtes nos tributaires, vous nous payerez l'impôt; sa répartition, juste ou non, ne nous regarde pas; vous le payerez de telle quantité, à telle époque ;

« 2° Vous respecterez nos nationaux et leurs propriétés.

« A ces deux conditions, nous vous assurons la libre circulation sur nos marchés, le droit de vous approvisionner chez nous (et par nationaux, j'entends non seulement les Européens, mais encore les indigènes que nous avons dévommés sédentaires ou Kabyles, et que, progressivement, il faut soumettre, autant que cela sera possible, à toute notre administration).

« Si vous ne payez pas l'impôt, si vous ne respectez pas nos natio-

naux, nous vous fermerons nos marchés ; et si la faute est grave, nous nous réservons le droit, et nous avons les moyens, de vous punir militairement.

« Dans ces conditions, nous aurons vite la soumission des nomades. Ils se débattront peut-être un peu ; mais, si le système est appliqué avec quelque persistance, ce sera vite fini.

« Quant aux postes de l'extrême Sud, puisqu'ils existent, il faut les conserver ; mais il faut que ces postes soient seulement des positions en arrière des campements d'été, des gardiens vigilants, quand les Sahariens viennent dans le Tell.

« L'extrême Sud est peu à craindre. Le Souf, Tougourt, le Mzab, Ngoussa, Ouargla, ne sont une grosse affaire que parce que l'éloignement accroît leur importance. Toujours une colonne de 400 à 500 baïonnettes suffira pour y conduire quelques pièces de canon qui en auront facilement raison.

« Dans les ksour la révolte est locale ; elle ne s'étend pas, et nous pouvons toujours au juste calculer l'effort nécessaire pour la réduire.

« En tout cas, ce n'est pas une bien grosse affaire que de casser leurs baraques à coups de canon, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de le faire souvent. L'idée de faire, de loin en loin, un exemple de ce genre ne doit pas nous effrayer. Zaatcha a laissé dans nos esprits des idées exagérées de la difficulté que présente une opération de ce genre ; mais il vaut encore mieux, à tous les points de vue, avoir tous les dix ans un Zaatcha à briser à coups de canon, que de courir, comme nous le faisons, après ces espèces de sauterelles du Sahara. »

Au système d'occupation dont nous venons d'exposer les idées principales, on peut objecter que, si les tribus nomades du Sud, qui reconnaissent notre autorité, se trouvent incapables de résister à des tribus plus puissantes qui se seront insurgées, elles réclameront notre protection, ou se déclareront obligées de faire cause commune avec nos ennemis, sous peine de se voir razziées et détruites. C'est donc le Sud tout entier qui pourrait un jour se soustraire à notre domination, si nous ne conservions pas les moyens et si nous n'avions plus la volonté de lancer quelquefois des pointes hardies au cœur même du pays révolté.

Ce qui fait notre force en Algérie, c'est la désunion des tribus, leur manque d'entente, l'inaptitude des Arabes à concerter un mouvement d'ensemble; de sorte que les insurrections sont rarement simultanées. Nous avons pu, jusqu'ici, non seulement les réprimer, mais encore opposer les indigènes les uns aux autres, et c'est fort heureux, car il ne faut pas perdre de vue que la guerre dans le sud de l'Algérie, et même sur les Hauts-Plateaux, n'est pas possible sans le concours de l'élément indigène. Il faut non seulement des conducteurs arabes pour les énormes convois de chameaux qui suivent les colonnes, mais il faut surtout des goums pour les éclairer et même pour atteindre l'ennemi. Les troupes françaises ne sont, en réalité, qu'une réserve destinée à les soutenir, et, la plupart du temps, impuissante à joindre l'adversaire, à moins que celui-ci, confiant dans une très grande supériorité numérique, ne vienne lui-même offrir le combat.

« A eux seuls, les quelques centaines de cavaliers des Harar, Yacoub, Larbaâ, etc., ont infligé aux dissidents plus de pertes que nos colonnes réunies.

« Sans eux, la guerre est à peu près impossible dans le Sud, car eux seuls sont aussi mobiles que nos adversaires, et par suite capables de les atteindre. »

On doit se préoccuper, par conséquent, du maintien en bon état de la cavalerie indigène des goums et du maghzen, c'est-à-dire des cavaliers des tribus qui doivent marcher à notre réquisition. Or, à mesure que la sécurité augmente, les tribus nomades ont moins de chevaux, parce que leur entretien est dispendieux ; à cette cause générale et permanente, il faut ajouter certaines causes particulières, notamment des sécheresses prolongées qui ont momentanément privé

les nomades de pâturages sur les plateaux, alors qu'il ne leur était plus permis de venir camper dans le Tell. Aussi, la production du cheval arabe devenant insuffisante, l'administration française a dû s'en préoccuper et récemment organiser des haras.

C'est avec la même attention que l'on doit veiller au maintien des troupeaux de chameaux, sans lesquels il est impossible de faire mouvoir les colonnes.

En 1881, pendant l'expédition du Sud Oranais, comme nous l'avons dit précédemment, les rigueurs du froid et l'excès de fatigue imposée aux animaux réquisitionnés dans les tribus, ont ruiné presque complètement les troupeaux de nombre d'entre elles, et il faudra longtemps pour qu'elles les reconstituent [1].

Les opérations militaires dans le Sud dépendent d'une

1 Le chameau n'est pas un animal infatigable, tel qu'on le suppose assez généralement. Il est vrai qu'il est admirablement adapté à la vie du désert, qu'il fait sa nourriture ordinaire des broussailles ligneuses que ne sauraient broyer les chevaux, qu'il peut rester quelques jours sans boire et même sans manger ; mais on ne saurait abuser de lui. Après un mois de travail, il faut le laisser deux mois au pâturage pour qu'il répare ses forces. Il faut connaître les plantes qu'il affectionne, celles qui lui sont nuisibles. La piqûre de certains insectes est mortelle pour lui. Il faut des précautions particulières pour soigner ses maladies et pour le charger. Il faut par conséquent un personnel indigène spécial pour conduire les convois ; on doit compter deux chameliers pour charger six ou huit chameaux, au plus. La charge qu'il porte est proportionnelle à son âge ; celle d'un chameau adulte ne peut guère dépasser 100 à 120 kilogrammes. L'arrimage de caisses et de tonnelets présente des difficultés particulières, et il arrive fréquemment que les bêtes se brisent les côtes en se heurtant les unes contre les autres. La journée de marche normale n'est pas supérieure à celle des chevaux, c'est-à-dire qu'elle varie entre 30 et 50 kilomètres.

Le chameau de selle, ou mehari, marche au trot et peut fournir des courses exceptionnelles de 70 à 100 kilomètres ; mais il appartient à une

manière très étroite de la bonne organisation de ces convois, véritable train auxiliaire. L'effectif des animaux porteurs doit toujours être considérable, par suite de l'obligation où l'on est d'emporter des approvisionnements d'eau. Le chiffre du convoi varie naturellement suivant la distance où l'on doit opérer des puits et des postes de ravitaillement, et selon la durée présumée de l'expédition; mais on compte d'ordinaire un millier de chameaux pour une colonne mixte de 1500 hommes, c'est-à-dire 800 fantassins, 200 cavaliers, les services auxiliaires, et les goums indigènes.

Pour ne pas être à la merci des réquisitions plus ou moins incertaines dans les tribus, on a constitué à Laghouat un équipage permanent de 700 chameaux environ, appartenant à la commune indigène; et l'on a projeté d'imiter cette organisation à Mecheria dans le Sud Oranais, à Biskra dans le sud de Constantine.

Dans l'extrême Sud, au Mzab et à Ouargla, on organise des Maghzen montés à mehara[1].

La coopération de l'élément indigène est donc indispensable, d'un côté pour exploiter les terres de culture du Tell, de l'autre pour maintenir sous notre autorité les nomades du Sud, et, par conséquent, pour

race spéciale. Le mehari diffère autant du chameau ordinaire que le cheval de sang du cheval commun.

Le chameau est en outre un animal timide, facile à effrayer, et dont le dressage est délicat. Il refuse souvent de marcher pendant les tourmentes de sable si fréquentes dans le Sud. A l'époque du rut, il devient dangereux, c'est pourquoi on le castre d'ordinaire.

1 Pendant la campagne d'Égypte, Bonaparte avait organisé des régiments de dromadaires à 900 hommes, ayant 750 dromadaires, 250 chevaux et pouvant emporter des vivres pour 50 jours.

garantir la sécurité de notre colonisation. Il faut également se servir du concours des chefs indigènes pour commander et pour administrer les tribus. Nous substituer à eux sous prétexte de redresser certains abus qu'ils peuvent commettre, c'est assumer une tâche extrêmement complexe et à laquelle ne saurait suffire le personnel des bureaux arabes.

Au lieu d'imposer notre formalisme administratif étroit aux tribus, trop éloignées des centres européens pour qu'il soit possible de les pénétrer de notre influence et de les désagréger, on a pensé, pendant longtemps, qu'il était préférable de les faire gouverner par leurs propres chefs.

Dans un pays de tradition comme le leur, il pouvait être habile de respecter les privilèges traditionnels des grandes familles et des chefs religieux. En les honorant, en augmentant même leur pouvoir et leurs richesses, on était assuré de les avoir pour auxiliaires. C'est le conseil que donnait Bonaparte dans ses instructions sur l'administration de l'Égypte. Cette politique, que l'on tend à modifier aujourd'hui, a été longtemps suivie avec succès, et les hommes qui connaissent le mieux l'Algérie la préconisent toujours. L'expérience du passé montre, en effet, que, depuis de longues années, certaines familles nous sont toujours restées fidèles, et qu'elles ont versé généreusement leur sang pour nous toutes les fois que nous avons fait appel à leur dévouement.

Si quelques-unes ont fait défection, comme les Oulad Sidi Cheikh en 1864, les Mokhrani en 1871, on pourrait en retrouver la cause première dans certaines erreurs de commandement ou d'administration, et surtout dans

des froissements d'amour-propre causés à des chefs orgueilleux et susceptibles.

On doit se rendre compte également qu'au delà des postes que nous pouvons militairement occuper d'une manière permanente, il y aura toujours une zone dans laquelle vivront des populations que nous ne pouvons commander directement et qui cependant doivent subir notre influence; il nous importe de les surveiller et même de les utiliser contre les ennemis plus éloignés. Le meilleur moyen serait sans doute de nous attacher leurs chefs par certains liens de vassalité et de nous assurer de leur fidélité par des dignités, des égards flatteurs, des avantages matériels. Ces aghas ou ces bach-aghas, comme les *comtes* ou les *marquis* du moyen âge, commanderaient nos *marches* militaires du Sud, au delà de nos postes des montagnes sahariennes, vers le Gourara, vers le Touat, vers le pays des Touareg, et si leur autorité prenait un jour des allures inquiétantes, on saurait du moins où frapper pour la briser [1].

---

[1] Napoléon parlant, dans ses *Mémoires de Sainte-Hélène*, des moyens de contenir les Arabes des frontières de l'Égypte, s'exprime ainsi : « Lorsque l'Égypte a été gouvernée avec fermeté et justice, les Arabes ont été soumis; chaque tribu a été obligée de répondre de son désert et de la partie de frontière qui lui était confiée.... Ces tribus, comme de petits vassaux, ont garanti la tranquillité du pays au lieu de la troubler..... »

Organisation défensive de l'Algérie.

L'Algérie n'a pas de frontière dans le sens strict du mot.

En effet, nous avons dit combien était défectueux et incertain le tracé des limites du côté du Maroc. Vers la Tunisie, il n'y a plus de frontière à observer au point de vue militaire. Vers le sud, il n'y a et il ne peut y avoir aucune limite, car le désert ne constitue pas une frontière naturelle, par cette seule raison que le désert absolu n'existe pas.

Les tribus errantes, qui le parcourent, échappent, par leur mobilité même, à toute délimitation précise. Comme les Russes au centre de l'Asie, les Français, en Algérie, n'ont donc, au sud, d'autres limites que celles que peuvent leur donner l'initiative et l'esprit d'aventure des officiers qui commandent les postes extrêmes.

Mais il y a une distinction à établir entre les régions du sud-ouest et du sud-est.

Si l'on considère l'ensemble d'une carte de l'Algérie, on remarque une grande différence dans la configuration des montagnes et des Hauts-Plateaux, à l'ouest et à l'est du méridien d'Alger.

A l'ouest, la distinction entre la zone tellienne, les plateaux, la chaîne saharienne, et le Sahara, est très caractérisée. Le Tell, c'est le corps de place. Les poternes de ses remparts du sud sont tenues par el Aricha, Daïa, Saïda, Frenda, Tiaret, Teniet, Boghar.

En avant, s'étend un vaste glacis, large de 200 à 300 kilomètres; ce sont les Hauts-Plateaux. Au delà du

glacis, se dresse un puissant parapet dont les escarpes dominent les plaines sahariennes, et, à moins d'une trentaine de lieues, commencent les areg.

A l'est du méridien d'Alger, les Hauts-Plateaux se rétrécissent peu à peu. Ils se creusent dans le Hodna et se transforment en une grande cuvette d'un climat saharien, où murissent les dattes, mais où l'abondance des eaux permet aussi la culture des céréales. Dans la province de Constantine, les plateaux se relèvent ; mais, comme on l'a vu, ils sont relativement peu étendus, et n'ont pas les caractères des grandes steppes de l'ouest. Ils sont même abordables pour la colonisation. Un chemin de fer, construit dans un but économique, les a de bonne heure traversés. Enfin, le rempart du sud, d'abord moins nettement tracé, s'épaissit ensuite dans l'Aurès en une masse très confuse. Les liaisons entre le Tell et le Sahara s'établissent donc dans d'autres conditions que dans le Sud Oranais, tandis que les richesses des grandes oasis de l'oued Righ et d'Ouargla nous ont entraînés à de fort grandes distances. Leur occupation, utile sans doute, si l'on veut commander les nomades et pénétrer progressivement vers le Touat et le Soudan, n'intéresse pas la sécurité de la colonisation algérienne, comme l'occupation des ksour du sud-ouest.

Dans la **Province d'Oran**, par suite du voisinage du Maroc et de l'esprit plus ardent des nomades, la pacification du Sud est encore incomplètement assurée; les précautions militaires doivent être plus précises. L'état de guerre est, en quelque sorte, permanent, ou du moins la tranquillité n'est qu'intermittente, et les sortes de

trêves, pendant lesquelles se reconstituent les tribus que l'insurrection a ruinées ont une durée incertaine.

Dans le Tell, la frontière du Maroc est surveillée par les postes de Nemours, Lalla Marghnia, Sebdou, el Aricha.

On tient les Hauts-Plateaux par Mecheria, qui est un grand *biscuit-ville* permanent, c'est-à-dire une place de ravitaillement, avec magasins et ambulances; elle a pour avancée, à l'ouest, Aïn ben Khelil.

On commande les passages de la chaîne saharienne par Aïn Sefra, qui est également une place-magasin, et a pour avancées Aïn Sfissifa à l'ouest, où a été placé un poste permanent, et Moghar au sud, où se trouve seulement un détachement de cavalerie indigène.

Les communications à travers ces montagnes ont été améliorées de manière à pouvoir porter rapidement les troupes sur leur versant saharien, dans la direction de Figuig.

Géryville est, comme Aïn Sefra, une place d'appui et de ravitaillement, mais plus forte et plus complètement installée. Aflou, centre administratif du Djebel-Amour, n'est qu'un simple bordj. Ses communications avec Tiaret sont gardées par un poste intermédiaire à Oussekr; mais ni Géryville, ni Aflou, n'ont d'avancées permanentes au delà des montagnes du sud. On n'est averti des agitations des nomades que par l'intermédiaire des caïds de Brézina, d'el Maïa, de Tadjerouna, dont la vigilance ou le zèle peuvent être en défaut.

On a cependant placé à Aïn Mahdi, près de la zaouïa de Tedjini, un poste permanent qui relève de Laghouat, et qui a pour mission principale de surveiller le marabout.

Dans la **Province d'Alger**, la sécurité du Sud est beaucoup plus grande que dans la province d'Oran;

mais on trouve dans le Tell des régions montagneuses, dont les populations kabyles doivent être constamment surveillées : le Dahra, l'Ouarsenis et la Kabylie.

On tient le Dahra par Tenès, Cherchel, Orléansville, et Miliana.

On tient l'Ouarsenis par Orléansville, Tiaret, Teniet, et Boghar.

On tient la Kabylie par Fort-National, au centre; par Dellys, Bougie, Aumale, sur la périphérie.

Sur les Hauts-Plateaux, un poste à Chellala combine sa surveillance avec celui d'Oussekr, de la province d'Oran.

Les montagnes des Oulad Nayl sont gardées par Djelfa et Bou Saâda. Ce dernier poste observe également le Hodna.

Dans le Sud, Laghouat est le point d'appui des colonnes mobiles qui ont à opérer dans le Djebel-Amour ou vers le Mzab. C'est une très forte place, tête des routes de Gardaïa et d'Ouargla.

A Gardaïa est un bordj très solide, avec une garnison normale de tirailleurs. L'autorité du commandant supérieur s'étend sur Ouargla, où se trouve un poste de troupes indigènes, et sur Goléa, où l'on a construit une maison de commandement pour un caïd. Le poste du Mzab établit ainsi une liaison indispensable entre Laghouat et l'oasis d'Ouargla, qui relève de la division d'Alger. On ne pouvait, en effet, tolérer que les seuls points de la route, où l'on trouvât de l'eau et quelques ressources, fussent aux mains d'une population, qui, prétendant rester indépendante au milieu de l'Algérie conquise, aurait paru tenir en échec l'influence française, et qui se supposait même le droit de fermer les portes de ses villes pour nous en interdire l'accès.

Goléa et Ouargla sont les points extrêmes sur lesquels s'exercé, d'une manière permanente, l'influence française. Étant donnée l'importance considérable des oasis d'Ouargla, on a jugé utile d'y mettre un poste permanent pour pouvoir commander les grands nomades qui en possèdent les palmiers. L'occupation du Mzab a été la conséquence nécessaire de celle d'Ouargla.

Dans la **Province de Constantine**, les conditions de l'occupation militaire sont encore plus faciles. La zone tellienne n'est pas séparée de la chaîne saharienne par de grands espaces sans ressources ; un chemin de fer, terminé jusqu'à Batna, en construction jusqu'à Biskra, et projeté jusqu'à Tougourt, assure les mouvements rapides des colonnes; les populations sont d'ailleurs plus paisibles.

On tient la petite Kabylie par Djidjelli et Sétif.

Sur les Plateaux, Constantine, Sétif, Batna, Tebessa, Aïn Beida, sont plus que des postes militaires, ce sont déjà des centres administratifs et européens de certaine importance.

On tient l'Aurès par Batna, Khenchela, et Biskra.

On surveille le Hodna par un poste placé à Barika.

Au nord-est, Souk-Arrhas commande les montagnes confuses de la Medjerda.

Au sud-est, Tebessa est le point d'appui des colonnes qui ont à opérer dans les monts des Nemencha, et la base de ravitaillement de Gafsa et des postes du Sud Tunisien.

Dans l'extrême Sud, on a une petite garnison à Tougourt pour commander dans l'oued Righ. On a aussi placé un poste à Debila dans le Souf, et l'on y a même maintenu pendant un certain temps une colonne mobile.

Cette occupation, qui est particulièrement pénible pour les troupes, et fort onéreuse par suite de la difficulté des transports, avait pour but, au moment de l'expédition dans le sud de la Tunisie, d'empêcher les tribus insoumises de tourner le Djerid par le sud pour entrer sur notre territoire. Debila est relié à Tebessa par Negrine, où se trouve un poste optique.

Des troupes, dont l'effectif est augmenté en temps de troubles, sont disséminées dans les postes que nous venons d'énumérer. En outre, la plupart des villes et des centres importants du Tell servent de garnisons aux régiments du 19e corps d'armée, que l'on maintient à proximité de la côte, c'est-à-dire à portée des ports où ils auraient à s'embarquer au moment d'une mobilisation générale. Si l'on n'avait en vue que le maintien de la tranquillité en Algérie, il y aurait au contraire intérêt à rapprocher les troupes de la lisière nord des Plateaux, d'où leur action s'étendrait à la fois sur le Sud et sur les régions montagneuses du Tell.

En temps d'insurrection, les postes fixes sont tout à fait insuffisants pour tenir les tribus dans l'obéissance; c'est pourquoi on organise, en outre, des colonnes mobiles destinées à être rapidement portées sur les points où la tranquillité est troublée. Les routes, les voies ferrées qui faciliteront leurs mouvements, la création de nombreux centres de ravitaillement pour qu'elles puissent se passer des convois qui alourdissent, rendront plus efficace leur action, et permettront de diminuer d'autant leur effectif.

Le système de fortification des places de l'Algérie consiste, d'une manière générale, en une redoute formant réduit, où se trouvent les logements de la gar-

nison, les ambulances, et les magasins, et en une enenceinte, simple mur de 3 à 5 mètres de haut, percé de meurtrières et tracé en crémaillère, de manière à ce qu'on puisse en flanquer toutes les parties.

Entre la redoute et l'enceinte, se trouvent le camp des colonnes mobiles et, selon les localités, les maisons de la population européenne et indigène.

Dans la plupart des centres où l'on ne maintient pas de garnison fixe, un *bordj*, c'est-à-dire une maison carrée avec mur crénelé, cour intérieure, puits, écuries, etc., sert de logement à l'administrateur, et peut, en temps d'insurrection, servir de refuge à la population. Les stations des chemins de fer, les fermes isolées des caïds, les caravansérails, les maisons de commandement, sont souvent construits de la même manière.

Ces défenses, qui seraient fort insuffisantes contre des troupes européennes, sont parfaitement à l'abri des attaques des Arabes, qui n'ont pas de canons, et il suffit d'une surveillance régulière pour se garder du danger d'une escalade, d'ailleurs très difficile pour les indigènes, qui ne savent pas se munir des engins convenables. Un détachement, si faible qu'il soit, pourvu cependant que son effectif soit proportionné au développement de l'enceinte à garder, peut tenir indéfiniment dans un bordj, s'il a des vivres, de l'eau, et des cartouches.

Pendant l'insurrection de 1871, les bordjs ont partout résisté, bien que les Kabyles aient essayé de les attaquer par la mine; on peut donc en conclure qu'il vaut mieux avoir un assez grand nombre de postes de petites dimensions, bordjs ou grands blokhaus, offrant des points d'appui nombreux aux troupes mobiles, plutôt

que quelques places plus vastes, mais dont la garde même immobilise trop de monde.

La frontière maritime de l'Algérie n'est pas organisée en vue d'une attaque par mer; des batteries protègent toutefois d'une manière suffisante les ports et les mouillages près des côtes. Nous les avons énumérés; mais si l'on pouvait avoir quelque inquiétude en cas de guerre européenne, c'est à la flotte qu'il faudrait remettre le soin de garantir le littoral très étendu de l'Algérie el de la Tunisie.

Télégraphie optique. — En attendant que des lignes télégraphiques ordinaires aient pu être posées jusqu'aux postes extrêmes du Sud, et, pour y suppléer en temps d'insurrection, on a créé un réseau de postes de télégraphie optique qui rendent de précieux services.

Le centre des communications optiques du Sud Oranais est au Kheider, d'où l'on est en relation avec el Aricha et Ras el Ma par une station intermédiaire sur le djebel Beguira;

avec Géryville (station du djelbel bou Derga);
avec Mecheria (station du djebel Antar).

De Mecheria, on communique avec Aïn ben Khelil;
avec Aïn Sefra (station du djebel Aïssa).

Du djebel Aïssa, on peut communiquer éventuellement avec Aïn Sfisifa et Tiout, et l'on pourrait également communiquer avec Figuig par une station intermédiaire placée au djebel Zaghi au sud d'Aïn Sefra, dans le massif du djebel Mekter.

De Géryville, on est en relation avec Aflou (djebel Okba), et d'Aflou éventuellement avec Tiaret, par une communication directe.

Dans le sud d'Alger, on n'a pas jusqu'à présent de postes optiques. Gardaïa est relié à Laghouat par la télégraphie électrique.

Dans le sud de Constantine, Biskra est en relation avec Tougourt par des postes intermédiaires au signal de Chegga et à el Berd.

Tebessa est relié à Debila (Souf) par des postes au djebel Doukan, au djebel Ong, et à Negrine (djebel Mahadjer). La distance de Debila à Negrine est de 135 kilomètres environ. C'est la portée la plus grande jusqu'ici obtenue.

Negrine communique avec Biskra par un poste à Badès, et éventuellement avec Tozer sur le chott Djerid.

Le djebel Ong est en relation avec Gafsa, et Gafsa avec Gabès. Éventuellement, il peut communiquer avec Khenchela.

Une ligne télégraphique ordinaire relie d'ailleurs Tebessa avec Gafsa.

V.

CONFRÉRIES RELIGIEUSES.

L'idée de nationalité et les notions de patrie font défaut dans la société musulmane; comme nous l'avons dit, l'Arabe, en particulier, ne conçoit pas nettement une collectivité d'intérêts supérieure à la tribu, dans certains cas et momentanément, à une confédération de tribus. C'est ce qui explique pourquoi la conquête française, comme les conquêtes antérieures, a été relativement si facile. Abd el Kader a échoué lorsqu'il a voulu constituer le royaume arabe, dont nous lui avions en quelque sorte donné l'idée; ainsi échoueront sans doute toujours, fort heureusement pour nous, les tentatives qui pourront être faites dans l'avenir pour réunir dans une même pensée de révolte les populations de l'Algérie.

Le seul lien qui solidarise les tribus, c'est le lien religieux, mais là encore se manifeste pourtant l'esprit de division qui semble être une des caractéristiques de la race. Le Coran est bien le livre commun de tous les musulmans; mais il a eu ses commentateurs, qui ont plus ou moins altéré la pureté et la tolérance de la doctrine; il s'est formé non seulement des sectes, mais encore de nombreuses petites sociétés religieuses. Tout comme le christianisme, l'islamisme a ses saints.

A diverses époques et dans divers lieux, certains hommes ont acquis un grand renom de sagesse, de science, et de piété.

On les a considérés comme les élus de Dieu, désignés par lui pour diriger les autres hommes, intermédiaires de ses faveurs, ayant le privilège de ses bénédictions. Les chrétiens ont une croyance analogue qui pourrait bien être un héritage sémitique.

On les honore, on vénère leurs tombeaux, on les prie d'intercéder pour obtenir des grâces ; mais on croit en outre que leur descendance hérite de la bénédiction céleste, de la *baraka*, et c'est ainsi que certaines familles jouissent d'une influence religieuse considérable qui leur donne une grande autorité. Ce sont les familles de marabouts.

Les marabouts sont fort nombreux en Algérie. Quelques-uns, dont les ancêtres ont acquis une grande réputation de sainteté, ont groupé autour d'eux un chiffre considérable de fidèles ou serviteurs religieux. Ceux-ci se mettent sous la protection spirituelle du saint, observent certaines pratiques particulières, portent quelquefois un chapelet qui est un signe de reconnaissance, obéissent avec dévouement aux chefs qui sont les héritiers de la baraka.

Ces associations ne sont point des sectes, bien que chacune ait son rituel spécial ; elles ne sont ni ennemies, ni divisées au point de vue du dogme, bien qu'elles se jalousent mutuellement.

Les adeptes, ou *khouan*, reçoivent un chapelet et une formule de prière (*ourd*) ; ils payent une redevance sous forme d'aumône, ou *ziara*, aux *mokaddem* qui, chaque année, parcourent les tribus. Ces redevances accroissent les richesses de la confrérie, mais elles sont

aussi généreusement employées en bonnes œuvres. On peut être affilié à plusieurs ordres.

Le centre religieux de ces confréries est la zaouïa.

« La zaouïa[1] est à la fois une chapelle qui sert de lieu de sépulture à la famille qui a fondé l'établissement, et où tous ses serviteurs religieux viennent en pèlerinage; c'est un lieu de prière, souvent une école, un centre littéraire. C'était aussi un lieu d'asile, et c'est toujours une maison hospitalière, où les voyageurs, les pèlerins, les malades, les infirmes, et les incurables trouvent un gîte, des secours, des vêtements, de la nourriture; C'est aussi un bureau d'esprit public, où s'échangent les nouvelles, où l'on écrit l'histoire des temps présents; enfin, une bibliothèque qui s'accroît tous les jours par les travaux des hommes qui y sont attachés et où l'on conserve la tradition écrite des faits passés. » Mais c'est surtout un foyer de propagande religieuse dont le rayonnement s'étend au loin.

Un chef avec le titre de *cheikh*, quand il appartient à la famille propriétaire de la zaouïa, avec le titre de *mokaddem* (gardien) ou d'*oukil* (fondé de pouvoirs), quand il est étranger à cette famille, dirige l'établissement. De nombreux serviteurs (*khoddam*) sont attachés à chaque zaouïa, soit pour cultiver les terres qui en dépendent, soit pour assister le nombreux personnel d'écoliers, de marabouts, d'infirmes, et de voyageurs fréquentant l'établissement.

Une zaouïa est quelquefois un village de vingt à trente maisons, comme celle de Moulaï Taïeb, chez les Trara; quelquefois un bourg considérable composé

[1] De Neveu, *Les Khouan*.

d'une centaine de maisons, cabanes ou tentes, comme la zaouïa de Sidi Mahi ed Din sur l'oued el Hammam ; d'autres fois une réunion plus ou moins considérable de tentes, comme la zaouïa de Sidi Mohamed ben Aïssa, chez les Flitta. Toujours, il y a dans la zaouïa un lieu d'assemblée, de réunion ou de prière, une mosquée.

Les zaouïas avaient autrefois de nombreux biens (*habbou*), provenant de donations, dont les revenus leur étaient acquis, mais qu'elles ne pouvaient vendre, véritables biens de mainmorte. L'administration française a procédé en Algérie, comme on l'a fait en France en 1790. Elle s'est approprié ces biens, mais à charge de pourvoir aux dépenses des zaouïas et du culte, engagement qui n'a pas été partout respecté. Cette mesure a été considérée comme la pire des spoliations, et le mécontement qu'elle a provoqué en Algérie est comparable à celui que les mesures de même nature ont provoqué en France dans la société religieuse [1].

1 Il existe une certaine analogie entre l'organisation des confréries musulmanes et celle des ordres religieux du christianisme. Dominicains, Franciscains, Jésuites, Bénédictins, etc., sont certainement des catholiques orthodoxes, mais ils suivent cependant une règle religieuse spéciale à leur ordre et leur orthodoxie commune n'exclut pas une certaine rivalité dans leurs intérêts temporels et dans leurs propagandes religieuses. Chacun de ces ordres groupe ses institutions en *provinces* sous l'autorité d'un *provincial* et reconnaît l'autorité supérieure d'un *général*. Il en est à peu près de même des confréries musulmanes.

Des zaouïas de différentes sectes se trouvent parfois rapprochées absolument comme des maisons de jésuites ou de dominicains dans nos villes ; mais il arrive aussi que tel ordre est prépondérant dans une région. Les Tedjâna dominent en Tunisie et dans la province de Constantine ; les khouan de Moulaï Taïeb au Maroc et dans la province d'Oran ; les Senousiâ en Tripolitaine. Il en est de même dans nos sociétés chrétiennes où, par exemple, les franciscains sont plus nombreux en Autriche, les lazaristes en France, etc.

On comprend que les dispositions personnelles des chefs religieux intéressent au plus haut point la sécurité de l'Algérie. L'expérience prouve que toutes les révoltes sont fomentées par des prédications religieuses, et si certains marabouts sont animés de sentiments hostiles, des tribus entières, ordinairement fort paisibles, ne donnant aucune inquiétude, heureuses et bien administrées, peuvent faire inopinément défection pour suivre le marabout dont elles sont les serviteurs religieux. L'influence favorable d'un marabout peut, au contraire, utilement s'exercer pour maintenir dans le devoir des fractions prêtes à s'insurger. Cette impressionnabilité des tribus est particulièrement vive chez les nomades du Sud, que l'influence française pénètre peu et qui ont de grandes facilités pour s'échapper et mettre hors d'atteinte leurs richesses, c'est-à-dire leurs tentes et leurs troupeaux.

Les Arabes ne pouvant se passer de marabouts, on ne saurait tenter de les supprimer pour supprimer leur influence; il est donc utile au contraire de les ménager, de les tenir dans la main, d'opposer les uns aux autres, et de grandir ceux-ci pour diminuer l'importance de ceux-là. Cette question d'équilibre religieux est fort délicate; elle réclame un grand tact et une attention suivie.

Les ordres religieux sont nombreux dans le monde musulman, et la plupart ont des adeptes en Algérie. Parmi les plus importants, nous citerons les suivants :

Ordre de Sidi Moulaï Taïeb,
— de Sidi Ahmed Tedjini,
— de Sidi Abd el Kader el Djilani,
— de Sidi Mohammed ben Abd er Rahman bou Koubrin,

Ordre de Sidi Mohammed ben Aïssa,
— de Sidi Youcef el Hamsali,
— de Sidi Mohammed ben Bouzian,
— des Derkaouâ,
— des Oulad Sidi Cheikh,
— de Sidi es Senousi.

Les ordres de Moulaï Taïeb, de Tedjini, et d'Abd er Rahman sont les plus répandus en Algérie. Leurs chefs vivent en bons termes avec l'autorité française. Ils peuvent être des auxiliaires précieux contre la propagande des mokaddems de l'ordre de Senousi, celui-ci radicalement hostile, fort dangereux, et qui se donne pour mission l'expulsion des Français et le rétablissement de l'imamat arabe.

Ordre de Sidi Moulaï Taïeb. — Il a été fondé au Maroc, il y a trois siècles, par un des membres de la famille impériale.

Son chef, El Hadj Abd es Selam, a sa résidence ordinaire à Tanger. Son frère habite Ouezzan, où se trouve la zaouïa mère. Il s'est toujours montré assez sympathique aux Français, qui l'ont reçu d'ailleurs avec de grands honneurs dans un voyage qu'il a fait, il y a quelques années, à Oran et à Alger, et qui permettent à ses mokaddems de venir percevoir les ziaras dans les tribus algériennes, où il a de nombreux adhérents.

En 1883, cette protection a reçu un caractère en quelque sorte officiel.

Il a épousé une dame anglaise. Il est regardé comme le premier personnage du Maroc après l'empereur. Lorsqu'un nouveau souverain monte sur le trône, il n'est assuré de sa paisible possession que lorsqu'il a été

salué par le chef de l'ordre et qu'il en a reçu publiquement le serment de fidélité.

Par suite d'un pacte ancien, la famille de Moulaï Taïeb ne doit pas monter sur le trône; sa devise est : « Personne de nous n'aura l'empire, mais personne ne l'aura sans nous. »

Son influence est très grande dans le Tafilalet, dans l'Adrar, dans le Haut-Sénégal. Il existe une zaouïa importante à Tamentit, dans le Touat.

On reconnaît son chapelet à un anneau de cuivre.

Ordre de Sidi Ahmed Tedjini. — La zaouïa centrale et le tombeau du marabout ancêtre se trouvent, comme nous l'avons dit, à Aïn Madhi, oasis située au pied méridional du Djebel-Amour, à 50 kilomètres à l'ouest de Laghouat.

Cet ordre a été autrefois très puissant, et son influence religieuse, bien que diminuée, a encore une grande importance dans toute l'Afrique du Nord. La plupart des Tunisiens et la famille du bey sont ses serviteurs religieux. Ahmadou, le roi de Ségou, sur le Niger, porte le chapelet de l'ordre et entretient des relations avec Aïn Madhi [1]. Les Toucouleurs des rives du Sénégal y sont affiliés, ainsi qu'une partie des Touareg.

Il s'est fondé à Temacin, dans l'oued Righ, une zaouïa de l'ordre, devenue aussi puissante que la zaouïa d'Aïn Madhi et qui tend à s'en rendre indépendante; elle est gérée par un des membres de la famille, mais elle porte néanmoins grand ombrage à Aïn Madhi.

1 Il existe des zaouïas de l'ordre à Tichit dans le Taganet, à Chinguit dans l'Adrar (Sabatier, *La question du Sud-Ouest*, Alger, 1881).

En 1883, Sidi Ahmed était en correspondance avec Ahmadou, auquel il avait écrit au sujet du massacre de la mission Flatters.

Cet ordre a été en luttes armées avec les Turcs; « non seulement il leur avait résisté, mais il était venu leur livrer bataille sous les murs de Mascara. Les Tedjâna furent défaits, et la tête de Si Ahmed Tedjini, apportée aux pieds du bey Hassan, fut payée 500 pièces d'or[1] ». Plus tard, Abd el Kader n'ayant pu les attacher à sa cause, vint attaquer le ksar d'Aïn Madhi. Il dut en faire un siège, devenu mémorable, et qui dura neuf mois; le ksar ne fut pris que par trahison.

L'ordre professe actuellement que, Dieu ayant donné l'Algérie aux Français, il est permis de vivre avec eux et qu'il ne faut pas les combattre. Les bonnes dispositions du chef de l'ordre se sont manifestées en plusieurs circonstances. M. Duveyrier, lors de son voyage dans le Sahara, en avait reçu, des mains du marabout, le chapelet comme sauvegarde. Plus récemment, lors de l'expédition du colonel Flatters, un mokaddem accompagnait la mission pour la protéger. On sait que cette assistance fut malheurement inefficace contre les Touareg, qui obéissaient, sans doute, à l'impulsion des Senousiâ. Le mokaddem fut également massacré.

Le chef de l'ordre est (1884) Sidi Ahmed, homme d'une quarantaine d'années.

L'autorité française, se méfiant de son attitude, l'avait fait venir en France en 1871. Il y épousa morganatiquement une femme française qui l'a suivi en Algérie. Cette alliance, des habitudes d'intempérance, des dissensions de famille, l'ont malheureusement dé-considéré vis-à-vis des Arabes. Son prestige personnel est fort diminué, mais l'attachement des Arabes à leurs traditions est assez puissant pour conserver encore à

[1] Gourgeot, *Situation politique de l'Algérie*, en 1882.

l'ordre, dont il est le chef, une influence considérable qu'il est de notre intérêt de ne pas laisser amoindrir. C'est un auxiliaire utile contre les Senousiâ, qui ne peuvent prospérer et grandir en Tunisie et dans le sud de l'Algérie, qu'à la condition de désagréger les Tedjâna et d'y recruter des adhérents.

Il est assez difficile de savoir quelles sont exactement les dispositions des marabouts Tedjâna à l'égard des Oulad Sidi Cheikh ; des relations ont existé entre eux, et il est toujours à craindre qu'un rapprochement dangereux n'ait lieu, dans le cas où les Tedjâna seraient froissés dans leurs rapports avec les Français.

Le chapelet de l'ordre porte comme marque distinctive un grain de corail ou un coquillage.

Ordre de Sidi Abd el Kader el Djilani. — Abd el Kader el Djilani ou el Ghilani vivait au VIe siècle de l'hégire.

« Le centre de cet ordre est à Bagdad ; nul n'a plus d'adhérents, soit dans le Sahara, soit dans le monde musulman tout entier. Tous les princes musulmans s'honorent d'en être membres[1]. » Il y a lieu de croire que ses khouan sont des agents très actifs de la propagande islamique, et qu'ils reçoivent, le cas échéant, le mot d'ordre de Constantinople même.

Bou Amama y était affilié, dit-on, ainsi que Taleb ben Gazi, une des personnalités les plus marquantes du Sahara occidental.

Ses sectateurs sont nombreux au Touat, au Gourara, dans l'oued Messaoura, dans toute l'Algérie, où ses koubbas sont innombrables.

[1] Subatier, *La question du Sud-Ouest*.

C'est un nègre d'une zaouïa de cet ordre qui désigna, dit-on, Abd el Kader, deuxième fils de Mahi ed Din, comme sultan de l'Ouest en 1828.

Ordre de Sidi Mohammed ben Abd er Rahman. — Le fondateur de l'ordre, originaire d'Alger, est mort dans le Jurjura, au commencement du siècle. Il avait longtemps étudié au Caire. On l'appelle aussi *Bou Koubrin*, c'est-à-dire des deux tombes, parce que, suivant la légende, son corps s'est dédoublé et qu'il repose à la fois au Hamma près d'Alger et dans sa koubba chez les Beni Ismaïl.

Ses sectateurs sont fort nombreux dans toute l'Algérie, particulièrement en Kabylie et dans la province de Constantine. L'ordre a joui autrefois d'une grande importance politique; l'émir Abd el Kader s'y était affilié.

Ordre de Sidi Mohammed ben Aïssa. — Son fondateur vivait, il y a trois siècles, à Meknès, dans le Maroc. Cet ordre est peu répandu; ses khouan, les Aïssaoua, sont connus par les pratiques étranges auxquelles ils se livrent. Ils mangent impunément du poison, guérissent les piqûres des bêtes venimeuses, broient du verre dans leur bouche, marchent sur des tisons enflammés, manient le fer chauffé au rouge, etc.

Ordre de Sidi Ahmed ben Youcef. — L'ordre a été fondé il y a 200 ans. La koubba de son protecteur est à Miliana. Ses partisans sont nombreux dans le Tell, comme dans le Sahara, où ils ne nous ont jamais fait d'opposition.

Il existe une zaouïa importante au Gourara; l'oasis de Tiout en a également une dont l'influence s'étend sur les ksour du Sud Oranais. Le chef, qui nous servait fidèlement, en a été assassiné en 1881, au moment de l'insurrection. On peut tirer un utile parti de l'appui de cet ordre contre les Oulad Sidi Cheikh, qui en sont les ennemis.

La tribu des Amour, ainsi que celles des Hamian Djembaâ et Chefaâ, reconnaissent son autorité religieuse.

Ordre de Sidi Mohammed ben Bouzian, surnommé **Kendousi**, le converti (au pluriel *Kenadsa*). Sa zaouïa principale est au Maroc, à l'est de Figuig, au ksar de Kenadsa.

Le général Wimpfen l'a visitée en 1870 et a noué des relations amicales avec son chef, qui a, du reste, intérêt à ce que nous facilitions la perception de ses ziaras chez ses nombreux adhérents d'Algérie.

Les opinions sont très partagées sur les dispositions de cet ordre; mais, peu sympathique aux Oulad Sidi Cheikh, il doit, si on sait le manier, nous être de quelque utilité.

Les Douï Menia, les Beni Guil, les Oulad Djerir, les Mahaïa, et les Angad, sont, en grande partie, ses serviteurs.

Ordre des Derkaoua. — L'ordre a été fondé au Maroc, il y a une centaine d'années.

Le chef de l'ordre est le chérif de Madaghra, frère d'un prétendant au trône du Maroc. Sa résidence est à une journée de marche de Tafilalet. Pendant les troubles

de 1881, les tribus du Sahara marocain l'avaient reconnu pour chef et avaient secoué l'autorité de l'empereur du Maroc. C'est ainsi qu'elles prêtèrent momentanément assistance contre nous aux Oulad Sidi Cheikh et à Bou Amama.

Les Derkaoua sont une sorte d'ordre mendiant; ils comptent de nombreux adeptes dans le Sud Oranais; ils ont pour doctrine de refuser l'obéissance à toute puissance temporelle, Dieu étant le seul maître; aussi, du temps des Turcs, le nom de derkaoua était-il synonyme de révolté. Ils ont été les instigateurs les plus dangereux du fanatisme musulman contre notre occupation.

En 1845, une bande de Derkaoua pénétrant, en mendiants, dans le fort de Sidi bel Abbès, tenta de l'enlever par surprise. On peut, en quelque sorte, les considérer comme les précurseurs ou les initiateurs du senousisme, bien que nombre de leurs khouan paraissent réellement inoffensifs.

Ordre de Sidi Cheikh. — Suivant la tradition, Sidi Cheikh était un saint personnage qui est mort au commencement du XVIIe siècle.

Il avait acquis une grande réputation de sainteté. Son corps reposait à la zaouia d'el Abiod, qui était devenue un lieu de pèlerinage très fréquenté et l'un des centres religieux les plus influents du sud de l'Algérie et de l'Algérie tout entière. Pendant l'insurrection de 1881, les restes du marabout furent enlevés par la colonne du colonel Négrier et transportés à Géryville. La koubba fut rasée.

La zaouïa était administrée par une tribu de nègres, descendants d'esclaves affranchis par Sidi Cheikh, dont

le dévouement à la famille est sans bornes, mais dont le fanatisme dépasse celui de leurs maîtres.

Ce sont eux qui parcourent les tribus pour recueillir les ziaras. On peut donc les considérer comme de dangereux agents de propagande [1].

Les tribus payent les ziaras avec plus ou moins de plaisir; elles désirent toutes, plus ou moins, ne pas se trouver à portée des marabouts et de leurs exactions; mais le respect religieux qu'ils inspirent est tel qu'elles se soumettent à tout ce qu'ils exigent d'elles plutôt que de réclamer la protection de l'autorité française contre leurs abus. Les Trafi, comme les Chambaâ, l'ont maintes fois déclaré eux-mêmes.

[1] Les principales tribus soumises à l'influence religieuse des Oulad Sidi Cheikh sont :

Les Laghouat du Ksel	Cercle d'Aflou.
Les Amour	— id.
Les Rezaigat	— id.
Les Oulad Moumen	— id.
Les Oulad Ziad	— de Géryville.
Les Akerman	— id.
Les Trafi	— id.
Les Harar	— de Fronda.
Les Angad	— de Sebdou.
Les Hamian	— d'el Aricha.
Les Djafra	— de Saïda.
Les Rezaina	— id.
Les Zenagra	— de Boghar.
Les Beni Guil	Au Maroc.
Les Mchaïa	Id.
Les Douï Menia	Id.
Les Oulad Djerir	Id.
Les Mhaza Gharaba	Au Gourara.
Les Khenafsa Cheraga	Id.

La grande tribu des Chambaâ du Sud algérien.

Bien que marabouts, les chefs des Oulad Sidi Cheikh reconnaissent la suprématie religieuse d'autres marabouts d'une réputation de sainteté supérieure à la leur. C'est ainsi qu'ils sont serviteurs de l'ordre de Sidi Abd er Rahman, dont une koubba se trouve à une journée à l'ouest de Bou Kaïs au Maroc.

Abd er Rahman avait été le patron de Sidi Cheikh, et ses descendants viennent, chaque année, recevoir à el Abiod une ziara traditionnelle d'un tapis, un chameau, et une négresse[1].

Sidi Cheikh eut une nombreuse postérité. Son fils aîné : Hadj Bahout, enterré au ksar occidental d'el Abiod, est le premier chef de la branche des Cheraga.

Hadj Abd el Hakem, le frère du précédent, enterré au ksar oriental, est le père de Bahout el Hadj, le premier chef des Gharaba.

Une lutte s'étant engagée entre les descendants d'el Hadj Bahout et de Bahout el Hadj pour le partage des richesses accumulées à cette zaouïa, les habitants du ksar de l'est entamèrent les premières hostilités contre ceux du ksar de l'ouest. Toute la tribu prit les armes et se divisa, dès ce moment, en Cheraga et Gharaba. Ceux-ci, moins nombreux, furent battus et se retirèrent du côté de Figuig. Depuis cette époque, les Cheraga ont toujours eu une supériorité marquée; mais les Gharaba ont également une zaouïa à el Abiod.

Quelques renseignements sur les personnalités marquantes de ces familles peuvent être intéressants.

Les **Cheraga** ont eu pour chef Sidi Hamza, notre khalifa; on lui avait constitué un grand commandement qui s'étendait de Géryville à Ouargla; il est mort du choléra à Alger en 1861; il a eu sept fils.

[1] Gourgeot, *loc. cit.*

Sidi Hamza, notre khalifa, mort du choléra à Alger, en 1861, a eu pour fils.....

1. Bou Beker, mort à notre service en 1862.....
   1. **Hamza.**
   2. Mohammed.
   3. Bou Beker.
2. Sliman, chef de la révolte de 1864, tué à Aïoun bou Beker (affaire Beauprêtre).
3. Mohammed, mort de ses blessures en 1865.
4. Ahmed, mort du choléra en 1867.
5. **Kaddour ben Hamza**, fils d'une négresse, chef militaire des Cheraga.
6. Ed Din.
7. Abd el Kader.

Sidi Hamza, jeune homme de 24 ans environ (en 1884), est l'héritier légitime de l'influence religieuse de la famille. C'est lui qui, selon les idées arabes, possède la *baraka*, c'est-à-dire la bénédiction de Dieu; mais cette autorité, toute spirituelle, est tenue en échec par celle dont jouit son oncle, Si Kaddour, le chef militaire reconnu des Cheraga. Il était à Géryville en 1878 et sollicitait la succession de son père lorsque les instigations de Bou Amama le décidèrent à s'enfuir. C'est avec lui qu'ont eu lieu, en 1883, les négociations, à la suite desquelles les tentes des dissidents furent autorisées à rentrer.

Si Kaddour a lui-même fait sa soumission au mois de mars 1884 à Brézina. C'est actuellement l'aîné de la branche des Cheraga.

Sidi Hamza a passé quelque temps au collège d'Alger; il ne paraît pas cependant y avoir puisé des sentiments bien sympathiques à notre égard.

Les **Gharaba** ont eu pour chef Sidi Cheikh ben et Taïeb, vieillard vénéré, avec lequel la France avait de bonnes relations; il est mort en 1870 et il est enterré à Figuig. Il a eu sept fils.

Son successeur a été son quatrième fils, Sidi Mamar, qui a été tué en 1874, au combat de Mefich.

L'autorité religieuse est passée aux mains de Sidi Allal, frère du pré-

cédent, cinquième fils de Sidi Cheikh, âgé d'environ 27 ans, chef officiel actuel des Gharaba ; mais son cousin, Si Sliman ben Kaddour, fils du troisième frère de Sidi Cheikh, est actuellement le chef militaire, et jouit d'un prestige et d'une autorité supérieurs à la sienne.

Bou Amama, c'est-à-dire le père au turban, surnom autrefois donné déjà à Sidi Cheikh lui-même, appartient à la famille des Gharaba. Il est de la postérité de Sidi Tadj, l'un des dix-huit fils de Sidi Cheikh. Il est né à Figuig vers 1840. Il n'a d'ailleurs qu'une situation personnelle médiocre et peu considérée dans l'aristocratie des Oulad Si Cheikh.

Il est venu s'établir vers 1875, avec sa famille, à Moghar Tahtani, où il fonda une zaouïa. D'une instruction médiocre, mais d'une grande ferveur religieuse, il acquit rapidement un certain prestige qu'il sut habilement augmenter, dit-on, par la pratique de jongleries et de ventriloquie [1]. Ses mokaddems, parcourant les tribus du Sud Oranais, ont préparé le soulèvement qui éclata en 1881. Il cherchait à réunir, pour un but commun, les tribus qu'affaiblissaient les rivalités religieuses ou les haines de sof; il enseignait que l'on pouvait prendre son chapelet sans être obligé de renoncer au chapelet de Moulay Taïeb, de Tedjini, ou d'autres, et manifestait ainsi un sens politique et une capacité de raisonnement assez rares chez les indigènes.

Il entraîna la défection des Trafi, des Laghouat du Ksel, d'une partie des Harar, et des Rezaïna, etc. On a estimé à 6,000 tentes, c'est-à-dire à environ 25 ou 30,000 individus, le chiffre des dissidents qui, de gré

[1] Statistique officielle de l'Algérie, 1882.

ou de force, ont suivi la fortune de Bou Amama, pendant l'insurrection [1].

On considère, d'ailleurs, l'insurrection du Sud Oranais comme une des manifestations de la surexcitation religieuse contre notre domination, dont les événements du sud de la Tunisie et le massacre de la mission Flatters ont été d'autres conséquences. Bou Amama lui-même répondait par une lettre ironique à une communication des autorités françaises, en faisant allusion à la mission Flatters, dont il fut un des premiers à connaître le désastre.

Depuis 1864, les Oulad Sidi Cheikh jouent un rôle considérable en Algérie. La postérité de Sidi Cheikh ne vit pas, en effet, concentrée autour de ses ksour; on la retrouve par fractions compactes dans le Tell, dans la Tunisie, aux environs des oasis de Tozer et de Nefta, dans la vallée de l'oued Guir, chez les Douy Menia, chez les Beni Guil, à Goléa, au Gourara, au Tidikelt où deux de leurs fractions campent aux environs d'Insalah.

Toutes ces fractions entretiennent des relations constantes. Les Arabes, dans leur style imagé, comparent cette famille à « un superbe palmier dont les racines et le tronc sont fixés au désert, mais dont les rameaux magnifiques s'étendent majestueusement sur le Tell ».

« Les chefs actuels des Cheraga, tous remplis

1 On se rendra compte de l'importance de ces défections en comparant les chiffres des recensements de 1881 et de 1882 dans le cercle de Géryville.

On comptait.	en 1881 :	26,000 chameaux,	en 1882 :	3,366
—	—	240,000 moutons,	—	38,000
L'impôt zekkat donnait,	—	212,000 francs,	—	31,000

d'énergie, ne paraissent pas disposés à renoncer définitivement à la lutte contre nous. Les chefs futurs sont élevés dans les mêmes sentiments de haine. Les uns et les autres sont nombreux, riches, et pleins d'audace. Ils constituent une puissante dynastie de princes du désert, dont l'autorité politique est doublée d'une autorité religieuse considérable. » La tranquillité du Sahara ne sera donc jamais qu'intermittente.

Les Gharaba sont beaucoup moins prospères que les Cheraga ; mais si leur puissance est moins grande, leurs sentiments sont les mêmes. Pour manier les uns et les autres, tirer parti de leurs rivalités et des ambitions des chefs, il faut une attention constante, un grand tact politique, et une connaissance approfondie du caractère des personnes.

El Abiod était un lieu de pèlerinage très fréquenté par les gens du Gourara, comme par ceux du Sahara et du Tell. C'est là que les uns et les autres venaient puiser leurs inspirations. Les redevances des nombreux adhérents de l'ordre étaient une source de richesse considérable pour la zaouïa. El Abiod sera sans doute toujours un lieu vénéré et fréquemment visité. En outre, c'est un carrefour de chemins et le point de départ ordinaire des caravanes des Trafi qui se rendent au Gourara.

Les Mekahlia [1]. — Il faut citer encore l'association dite des Mekahlia (de mokahla, fusil, et mekahli, fusilier).

Cette association a été créée, dit-on, à Médine. Elle s'est développée en Algérie depuis 1830. C'est une sorte de société secrète, qui n'a point d'initiation religieuse

[1] *Spectateur militaire*, 1er mars 1883.

spéciale et dont le but est de pratiquer le tir des armes ; elle est basée, dit-on, sur un passage des traditions de Mahomet qui dit : « Étudiez le tir et enseignez-le. »

Les associés se doivent aide et protection. Ils s'exercent au tir et payent une ziara aux mokaddems d'un chef inconnu et que l'on suppose être Sidi Ali ben Mohammed, résidant au Maroc, dans l'oued Sous.

Ordre de Sidi es Senoussi. — Cette confrérie est, de toutes, la plus hostile et la plus dangereuse. Sidi es Senoussi était originaire de la province d'Oran. Après un voyage à La Mecque, il acquit un grand renom de sainteté et fonda une association religieuse qui se développa rapidement.

Après avoir prêché en Égypte, au Caire particulièrement, il finit par fixer sa résidence dans l'oasis de Siouâ, ancienne oasis de Jupiter Ammon, hors de portée de l'action des autorités d'Égypte et de Tripoli, auxquelles son influence causait des inquiétudes justifiées.

Il prophétisait que vers la fin du XIIIe siècle de l'hégyre, c'est-à-dire en 1883, apparaîtrait l'iman el Madhi, qui mettrait fin à la domination de l'empire turc et lui substituerait un empire arabe. Son tombeau se trouve dans la zaouïa magnifique de Djerboub. Le chef de l'ordre est actuellement (1884) son fils Si el Madhi ben Senoussi, né vers 1843, considéré par ses adeptes comme l'iman des prophéties.

Ce dernier réside à Djerboub; 750 personnes vivent dans la zaouïa ; parmi elles se trouvent plusieurs Algériens de grandes familles, particulièrement de la province d'Oran.

Les autorités turques de la Tripolitaine n'osent les gêner, parce qu'ils sont soutenus à Constantinople, par

leurs khouan dont certains sont membres du Divan.

Sidi es Senoussi vivait fort retiré, absorbé dans les pratiques pieuses; mais son fils, le chef actuel, bien que ne se laissant aborder que par un petit nombre de fidèles sur lesquels il peut compter, est d'un tempérament plus guerrier.

On estimait (en 1877) à près de 25,000 fantassins et de 1500 cavaliers, les hommes armés que les Senoussiâ pouvaient mettre sur pied. On croit que quelques canons sont cachés dans la zaouïa.

Le chef des Senoussiâ est très exactement tenu au courant des événements politiques par ses khouan qui entretiennent avec lui des correspondances régulières. Son ordre fait cependant peu de progrès en Tunisie, où il doit lutter d'influence avec les Tedjâna d'Aïn Madhi et de Temacin, qui se montrent soucieux de ne pas laisser passer en d'autres mains l'influence dont ils jouissent et les ressources que leur procurent les contributions de leurs adeptes; mais, sur les routes du désert et du Soudan, c'est-à-dire à l'ouest et au sud de Djerboub, les Senoussiâ commandent en maîtres. Le Ouadaï leur est entièrement affilié; leurs khouan sont nombreux dans le pays des Tibbou, à Ghat et à Ghadamès. Ils font des prosélytes au sud de l'Algérie et semblent tourner nos possessions africaines par le sud en atteignant le Maroc par les routes du Touat. Ils sont tout puissants dans le pays de Barca et à Bengasi.

Le développement de cet ordre fanatique, extrêmement hostile aux Européens, est fort à craindre. C'est de Djerboub que peut partir le signal d'une insurrection générale venant du sud de l'Algérie.

On a des raisons de croire que c'est aux Senoussiâ qu'il faut imputer la responsabilité du massacre de la

mission Flatters; les Touareg paraissent avoir reçu, à cette époque, leur mot d'ordre de Ghat.

L'oasis de **Djerboub**, où se trouve la zaouïa centrale des Senoussiâ, est à trois jours de marche à l'ouest de Siouâ, à trente-sept jours de Bengasi. Le port par lequel elle communique avec la Méditerranée est Tobruk.

Une zaouïa fort importante se trouve aussi dans le djebel Lakhdar (pays de Barca).

L'oasis de Siouâ a eu déjà, aux époques anciennes de l'histoire, un grand rayonnement religieux, puisque Alexandre y vint en pèlerinage et y fut en quelque sorte consacré par les prêtres, qui lui donnèrent le titre de fils de Jupiter. A peu de distance au sud commence le vaste désert de Libye, de près de 400 lieues de large, sans eau, sans oasis pour jalonner les routes des caravanes, obstacle presque infranchissable qui oblige les voyageurs à remonter au nord.

Il n'y a donc que deux routes qui mettent l'Égypte en relation avec l'Afrique septentrionale, celle qui longe la côte et celle qui passe par les oasis d'Audjila et de Siouâ; de sorte que tous les musulmans du nord et de l'ouest, Marocains, Sénégalais, Algériens, Tunisiens, Touareg, Noirs de Timbouktou, tous les pieux personnages de l'islam, doivent venir se rencontrer entre Bengasi et l'oasis d'Audjila. Cette région était donc appelée à devenir le foyer actif de prédications fanatiques; c'est de là que partent les missionnaires qui prêchent la guerre sainte, c'est de là que le signal en sera souvent donné.

Aussi y aurait-il grand intérêt à détourner les pèlerins de La Mecque des routes de terre et à leur rendre plus facile encore le voyage par les routes maritimes.

L'ordre des Senoussiâ est en Algérie à l'état de

société secrète; ses membres se dissimulent et n'en sont que plus dangereux.

La caractéristique principale de cet ordre est l'idée politique qui en anime les chefs, et leurs efforts pour englober dans leur association les autres confréries religieuses. Ils ont déjà réussi en partie sur des zaouïas assez nombreuses, appartenant à différents ordres.

Ce sont eux surtout, dit M. Duveyrier [1], qui sont les agents les plus actifs du mouvement religieux que nous appelons le panislamisme, et qui en ont, pendant quelque temps, imposé les doctrines au sultan; mais ils l'accusent sans doute de tiédeur.

Senousi a posé en principe que l'autorité temporelle des sultans devait être mise au service des intérêts religieux, que le clergé et la magistrature devaient non seulement être indépendants du pouvoir administratif, mais le diriger.

1 Consulter : *Confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es Senousi*, par H. Duveyrier. — *Société de Géographie*, 1883.

VI.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

DEPUIS

LA CONQUÊTE D'ALGER [1]

Le dernier dey algérien Hussein arriva au pouvoir en 1818.

Les relations de l'Algérie avec la France, interrompues pendant l'Empire, avaient été reprises en 1816, sans que l'entente fût jamais très cordiale. Le dey réclamait une redevance de 300,000 francs (traité de 1817) pour les concessions; la France ne voulait accorder que 90,000 francs, chiffre admis par une convention antérieure.

Mais la cause la plus grave de dissentiment se trouvait dans l'affaire de la créance Bakri. Des juifs algériens avaient fait d'importantes fournitures de blé au Directoire. En 1819, cette créance avait été réglée au chiffre de 7 millions, en réservant les droits de Français dont Bakri et Cº étaient débiteurs; elle n'était pas encore éteinte en 1827. Le dey avait de grands intérêts dans cette affaire. Il était mécontent de ces lenteurs.

[1] Voir Maurice Wahl, *L'Algérie*.

Le consul de France s'étant présenté à son audience solennelle le 27 avril 1827, le dey l'interpella vivement à ce sujet et le frappa de son éventail.

Cette injure demandait une réparation. Elle fut refusée. L'état de guerre fut déclaré, le 15 juin suivant, et un blocus fut établi sur les côtes. Le résultat en fut nul pendant trois ans et une action de vigueur fut alors décidée.

On réunit une flotte de 103 bâtiments parmi lesquels : 11 vaisseaux et 24 frégates, une flotte de transport de 347 navires de commerce, et une flottille de débarquement de 225 bâtiments.

L'effectif de l'armée s'élevait à 37,000 hommes.

L'amiral Duperré commandait la flotte;

Le général Bourmont, l'armée de terre.

La flotte mouilla devant Sidi-Ferruch, à l'ouest d'Alger, sans avoir à tirer un coup de canon.

Prise d'Alger. — Le 14 juin 1830, à la pointe du jour, le débarquement commença. On vit à peine quelques bandes de cavaliers et de fantassins. Trois batteries furent rapidement enlevées; les troupes débarquées se fortifièrent dans leur camp.

Cependant l'agha Ibrahim, gendre de Hussein, avait porté ses forces à Staouéli; les récits des témoins oculaires varient beaucoup dans leurs appréciations. Les uns les estiment à 60,000 hommes; d'autres à 20,000 hommes seulement. Elles attaquèrent le 19 avec une grande énergie, mais échouèrent. Les journées du 24 au 28 furent également pénibles et meurtrières.

Le 29 juin, l'armée prononça son mouvement en avant; le même jour, les batteries furent commencées devant le fort de l'Empereur, et la tranchée fut ouverte

le 4 juillet. La défense fut énergique, mais impuissante. Quelques heures après, le commandant du fort mettait le feu aux poudres et se faisait sauter.

Alger ne pouvait plus tenir. Le 5 juillet, le dey capitula.

La prise d'Alger semblait terminer l'expédition. Elle n'était cependant que le commencement d'une conquête dont on ne pouvait mesurer la portée, et qui se poursuivit avec une incertitude de vues et de direction qui pèse encore maintenant sur l'avenir de l'Algérie.

La Régence d'Alger se subdivisait en trois beylicks : ceux d'Oran, de Titeri, et de Constantine.

Le général Clauzel, qui remplaça le général Bourmont, se proposa de mettre à la tête de ces beylicks des princes vassaux de la France.

Il commença par attaquer le bey de Titeri, pénétra de vive force dans Blida, enleva le passage du Ténia de Mouzaïa, et occupa Médéa ; mais, la garnison française étant toujours harcelée et ne pouvant être facilement ravitaillée, l'occupation ne fut pas maintenue; on y laissa seulement un bey nommé par la France.

Oran, que nous livrait son vieux bey Hassan, fut occupé.

Un arrêté prononça la destitution du bey de Constantine.

On donna l'investiture du gouvernement de ces deux provinces à un frère du bey de Tunis, moyennant une contribution de un million. Quelques soldats tunisiens furent, en effet, envoyés à Oran; mais le gouvernement français désapprouva ce traité, et le général Clauzel fut rappelé.

On occupa Bône, Bougie, et un rayon restreint autour de ces places.

Les lieutenants du gouvernement français en Algérie furent successivement : le général Bourmont, le général Clauzel, le général Berthezène, le général Savary, duc de Rovigo, et le général Voirol. L'administration de ce dernier, contrastant avec les excès de sévérité de ses prédécesseurs, fut habile et féconde. Il sut entrer en rapport avec les indigènes et les utiliser comme auxiliaires.

En 1834, après le rapport d'une commission d'enquête, on décida de conserver définitivement l'Algérie, et on institua un gouvernement général.

Le premier gouverneur fut le général Drouet d'Erlon, vieillard de 70 ans.

Lutte contre Abd el Kader.

La chute de la domination turque avait laissé la province d'Oran dans une complète anarchie. Les troupes françaises ne sortaient guère de l'enceinte d'Oran. Après avoir cherché à dominer le pays, l'empereur du Maroc y renonça. Les tribus cherchaient à se grouper autour d'un chef. C'est alors que surgit Abd el Kader, fils d'un marabout influent de la tribu des Hachem de Mascara.

Son père le présenta dans la plaine d'Eghris aux tribus des Hachem, des Gharaba, et des Beni Amer, comme l'homme prédestiné, désigné par Dieu pour chasser les infidèles.

Abd el Kader était un homme d'éducation soignée; il

avait vu l'Orient et l'Égypte, était versé dans l'étude du Coran, et connaissait à fond la casuistique de la jurisprudence musulmane. Il avait toute la science d'un thaleb et la vigueur d'un soldat. « Doué de certaines qualités d'organisation et de politique, à la fois froid et passionné, souple et violent, il rappelle, à plus d'un point de vue, ces hommes d'État d'église tels que le moyen âge les suscita dans le monde européen. »

Il eut cependant, dès son début, à lutter contre plusieurs tribus qui refusaient de reconnaître sa suprématie : les Oulad Sidi Cheik au sud, les Angad de la frontière marocaine, les Douair et les Smélas, tribus makhzen des environs d'Oran, et aussi contre les Turcs et leurs auxiliaires, les Couloughlis.

Traité Desmichels.— Après quelques opérations assez décousues, le général Desmichels, commandant à Oran, entra en pourparlers avec Abd el Kader, et le reconnut comme un « prince des croyants » auquel les populations musulmanes devaient l'obéissance. On reçut ses consuls à Oran, à Alger, à Arzeu. On lui en envoya à Mascara, on contribua en un mot à grandir son importance, et on lui prêta même appui contre les Douairs et les Smélas, et contre les autres tribus qui lui étaient hostiles.

Les erreurs de cette politique, ayant été plus tard reconnues, elle fut abandonnée et le général Trézel alla remplacer le général Desmichels à Oran. Les Douairs et les Smélas, sous leur vaillant chef Mustapha ben Ismaël, se placèrent sous la protection de la France. Abd el Kader protesta; il occupa Miliana et Médéa malgré la défense qui lui en avait été faite.

Combat de la Macta (juin 1835). — Le général Trézel marcha contre lui avec 25,000 hommes et 6 canons ; il se porta sur le Sig, eut un premier engagement, et voulut ensuite se diriger sur Arzeu pour y laisser ses blessés. De mauvaises dispositions de marche ayant été prises, sa colonne fut assaillie dans les gorges de l'Habra et de la Macta et subit de graves pertes (environ 500 hommes tués et blessés).

Le général Trézel fut rappelé et le gouverneur général Drouet d'Erlon, remplacé par le maréchal Clauzel.

Le nouveau gouverneur réunit un corps de 11,000 hommes, et, pour venger l'échec de la Macta, marcha sur Mascara, la capitale de l'émir. Il entra dans la ville sans coup férir, mais n'y laissa pas de garnison.

De son côté, Abd el Kader alla attaquer le méchouar de Tlemcen, dans lequel s'étaient enfermés 750 Turcsi ou Couloughlis avec Mustapha ben Ismaël. Une colonne expéditionnaire fut envoyée à son secours, le débloqua, et y installa un bataillon commandé par le capitaine Cavaignac.

Pour en assurer le ravitaillement, un camp fut établi à Rachgoun, à l'embouchure de la Tafna. Abd el Kader le bloqua, repoussa les sorties des défenseurs de Tlemcen, et la famine commencait à s'y faire sentir, lorsque le général Bugeaud débarqua avec trois régiments.

Combat de la Sikkah (6 juillet 1836). — Le général Bugeaud manœuvra activement et avec habileté, ravitailla Tlemcen, et, ayant attiré les troupes d'Abd el Kader sur un terrain favorable, entre la Tafna, l'Isser, et la Sikkah, il lui infligea une défaite complète.

Malheureusement, au lieu de continuer les opérations pour ruiner par la force l'influence d'Abd el Kader, on entra de nouveau en négociation avec lui; on lui rendit les prisonniers; on lui fournit de l'acier, du fer, du plomb; on en accepta de l'argent, puis, par le traité de la Tafna (30 mai 1837), on signa la paix avec lui.

Traité de la Tafna (30 mai 1837). — La France abandonnait Tlemcen, Rachgoun, et le camp de la Tafna. Outre le Sahel d'Alger, et une portion de la Métidja, elle conservait Oran, Arzeu, Mostaganem, Mazagran et leur banlieue. Tout le reste était laissé à l'émir dont on reconnaissait formellement l'autorité sur les provinces d'Oran, de Titeri, et d'Alger.

Expéditions de Constantine.

Ce traité de la Tafna qui créait une si grande importance à Abd el Kader, permettait de se retourner du côté de Constantine, où la résistance du bey Ahmed créait de graves difficultés.

Première attaque de Constantine (novembre 1836). — Le maréchal Clauzel marcha sur Constantine. Il partit de Bône, le 13 novembre 1836, avec une colonne de 8,000 hommes. Des pluies torrentielles, le mauvais état des chemins, les fatigues qui en résultèrent, épuisèrent les troupes avant tout combat.

La position de Constantine était formidable; différentes causes contrarièrent les dispositions d'attaque; l'assaut ne réussit pas et la retraite fut ordonnée. Elle

s'exécuta avec les plus grandes difficultés; la colonne, ramenée à Bône, avait perdu un millier d'hommes dont 450 tués ou disparus.

A la suite de cet échec, le maréchal Clauzel fut remplacé par le général de Damrémont.

Deuxième attaque et prise de Constantine (octobre 1837). — L'année suivante, l'expédition de Constantine fut reprise avec 12,000 hommes et un nombreux parc de siège. On occupait Guelma et le camp de Medjez Akmar, d'où partirent les troupes. Elles arrivèrent devant Constantine le 6 octobre; les batteries entrèrent en action le 10; l'assaut fut donné le 13. Il fallut combattre dans chaque rue, enlever chaque maison, mais, malgré des pertes sensibles, les troupes restèrent maîtresses de la ville.

La veille, le général de Damrémont avait été tué d'un boulet en examinant l'état de la brèche.

Puissance d'Abd el Kader (1837).

Le traité de la Tafna avait reconnu à Abd el Kader une autorité considérable, qu'il s'efforçait d'étendre à toute l'Algérie.

La province de l'ouest lui obéissait assez complètement; mais les tribus de l'ancien beylick de Titeri lui refusaient l'impôt comme à la France. Il les força à la soumission et osa même intervenir dans la province de Constantine, en faisant chasser de Biskra le bey Ahmed qui s'y était réfugié.

Dans le sud, le marabout Tedjini lui refusait son

concours. Il alla l'attaquer dans son ksar d'Aïn Madhi, trouva une résistance opiniâtre, mais, par une politique habile, réussit, pendant cette période, à se concilier les bonnes grâces du gouvernement français qui, non seulement ne le gêna pas, mais lui fournit des munitions (entre autres 400 obus). Après cinq mois de siège, Tedjini fut obligé de traiter.

Dès lors, personne ne songea plus à résister à l'émir. Il partagea le pays en huit gouvernements, administrés par des kalifas, ayant sous leurs ordres une hiérarchie d'aghas et de caïds. Il avait une armée de 10,000 réguliers, dont 8,000 fantassins, 2,000 cavaliers, et une vingtaine de pièces, des poudreries à Mascara, Miliana, Médéa, Tagdempt, une manufacture d'armes à Miliana, une fonderie de canons à Tlemcen. Il établit une ligne de postes fortifiés à Sebdou, Saïda, Tagdempt, Boghar, Biskra. Il fit construire, en outre, un certain nombre de places de sûreté pour protéger ses magasins à Boghar, à Saïda, à Tafrana au sud de Tlemcen, à Thaza près de Miliana, et surtout à Tagdempt sur l'oued Mina près de Tiaret. Ce dernier point était sur l'emplacement d'une ancienne ville romaine. Il y fit élever une redoute et deux forts.

Abd el Kader prétendait interdire aux Français de s'étendre à l'est de la Métidja. On ne tint aucun compte de cette réclamation, et, au contraire, une colonne, conduite par le maréchal Vallée, devenu gouverneur, partit de Philippeville, passa par Constantine, Mila, Sétif, les Beni Mansour, les Issers, et rentra à Alger par l'est. Abd el Kader dénonça alors le traité de la Tafna (20 novembre 1839) et ravagea les fermes de la Métidja.

Combat du Ténia de Mouzaïa (1840). — On se contenta de prendre quelques mesures de concentration pendant lesquelles fut livré le combat de Boufarik. Au printemps seulement la campagne fut sérieusement entamée. On occupa Cherchel; on enleva le ténia de Mouzaïa que l'émir avait fortifié ; on occupa Médéa, Miliana ; mais le ravitaillement des garnisons nécessitait, chaque fois, une véritable expédition.

Les hostilités étaient, en même temps, reprises dans la province d'Oran, comme dans celle de Constantine. Le combat de Mazagran eut un retentissement glorieux.

Conquête définitive du Tell (1841-1847).

Au commencement de 1841, le général Bugeaud remplaça le maréchal Vallée comme gouverneur général. L'effectif de l'armée fut porté à 100,000 hommes. C'est alors seulement que commencent, suivant un plan raisonné et préalablement conçu, une série d'expéditions dont le résultat fut la conquête définitive de l'Algérie. Il est difficile de faire un récit même succinct de ces opérations multiples. Il suffira d'ailleurs de faire ressortir les faits principaux.

La campagne de 1841 fut vigoureusement menée.

Une colonne, partie de Blida, s'avança sur Boghar et Thaza, qu'elle trouva évacués et brûlés ; elle en acheva la destruction.

Le général Bugeaud, parti de Mostaganem, se porta sur Tagdempt qu'il détruisit; il occupa Mascara sans résistance, et y laissa une forte garnison.

En janvier 1842, il s'empara de Tlemcen et poussa une pointe jusqu'à Sebdou qu'il ruina. La grande confédération des Yacoubia qui s'étend sur les Hauts-Plateaux au nord des chotts se soumit ; puis, successivement, les Beni Chougran, les Bordjia qui se trouvaient pris entre Oran, Mostaganem, et Mascara.

Des colonnes, parties d'Alger et d'Oran, faisaient leur jonction dans la vallée du Chelif. Les partisans de l'émir voyaient leurs troupeaux enlevés, leurs silos ruinés, tandis que l'appât du butin grossissait le nombre des auxiliaires indigènes qui combattaient avec nous.

Dans l'est, Msila était occupé en 1841; Tebessa, en 1842.

Les tribus limitrophes de la Méti-dja demandaient l'aman, et les environs d'Alger retrouvaient toute la sécurité nécessaire.

Cependant Abd el Kader, se sentant hors d'état de lutter franchement, évitait toute rencontre décisive. Il abritait sa smala dans l'extrême sud, et, avec une poignée de cavaliers, passait entre nos colonnes pour réveiller les dévouements, punir les défections, ramener les indécis.

L'Ouarsenis était devenu comme sa forteresse centrale. On y pénétra et l'on força les Beni Ourar à la soumission.

Les montagnards des environs de Cherchel s'étant soulevés, ils furent vigoureusement refoulés, et, pour dominer le pays, un camp permanent fut établi sur le point stratégique d'el Esnam, qui devint Orléansville. Une garnison fut placée à Ténès et une route ouverte entre ces deux positions.

Sur la lisière des Hauts-Plateaux, des garnisons furent installées à Boghar, Teniet, Tiaret, Sidi bel Abbès.

Les troupes, formées en colonnes légères, marchaient avec une rapidité remarquable et multipliaient les coups de mains heureux.

Prise de la smala (avril 1843). — Au mois d'avril, le duc d'Aumale partit de Boghar avec 600 cavaliers, et surprit la smala d'Abd el Kader à Taguin. Il y avait là 6,000 personnes, dont 5,000 combattants, mais la soudaineté de l'attaque ne leur permit pas de se reconnaître.

On fut obligé de laisser s'écouler une partie de la smala, mais on enleva 3,000 prisonniers et un immense butin. On n'avait perdu qu'une vingtaine d'hommes tués ou blessés, et l'ennemi 300.

D'autres colonnes donnaient la chasse à l'émir, qui était aux abois ; les populations étaient épuisées ; les réguliers à peu près détruits. Abd el Kader se décida à disparaître momentanément. Il opéra une razzia sur les Hamian alors en guerre avec l'empereur Abd er Rahman, et, « après cet acte de courtoisie arabe », passa sur le territoire marocain, où il installa ce qui restait de sa smala.

Campagne du Maroc (1844). — Il travailla dès lors à entraîner l'empereur du Maroc dans la guerre sainte, et fut soutenu par les prédications des khouan de Moulaï Taïeb et des Aïssaoua. Au mois de mars 1854, il vint razzier nos tribus.

Pour empêcher le retour de ces incursions, on occupa la zaouïa de Lalla Maghnia à l'ouest de la Tafna ; les

Marocains, prétendant à cette rivière comme ligne frontière, réclamèrent et vinrent attaquer ce poste. Des pourparlers furent entamés, mais, une conférence entre le général Bedeau et le commandant des forces marocaines ayant été rompue par une attaque de la cavalerie marocaine, le maréchal Bugeaud mit ses troupes en mouvement et, le 17 juin 1844, occupa Oudjda.

Une escadre française, commandée par le prince de Joinville, fut envoyée sur les côtes.

Bataille de l'Isly (14 août 1844). — Les satisfactions réclamées n'ayant point été données, le maréchal Bugeaud se porta en avant le 13 août, et attaqua le lendemain l'armée marocaine, forte de 30 à 40,000 hommes, campée sur les hauteurs de la rive droite de l'oued Isly. Il la battit et la dispersa complètement. L'engagement fut peu meurtrier, puisqu'on estime à 800 hommes seulement les pertes de l'ennemi, mais les conséquences morales en furent considérables ; les Marocains, commandés par le fils de l'empereur, avaient perdu leur camp, leurs canons, leurs drapeaux, leurs munitions.

De son côté, l'escadre avait bombardé Tanger le 6 août, et en avait ruiné les fortifications. Le 15, elle bombarda Mogador, et jeta à terre des compagnies de débarquement qui achevèrent de détruire les ouvrages de défense.

« Cette double exécution et la bataille de l'Isly mirent fin aux velléités de résistance de l'empereur du Maroc. » Le **traité de Tanger** (20 septembre 1844) termina les hostilités. Il fut convenu que les frontières seraient tracées comme à l'époque de la domination turque, mais le plénipotentiaire français, chargé de la

délimitation (général de La Rue), était naturellement peu au courant des détails topographiques de cette région et de leur importance. On dit qu'il fut trompé par les Marocains. « Il abandonna la frontière traditionnelle de la Moulouïa pour un tracé bizarre qui coupe en deux les tribus. Dans le Sud, il laissa au Maroc Ich et Figuig, c'est-à-dire la tête de la route du Touat par l'oued Guir. » On sent vivement aujourd'hui les conséquences de cette faute (traité du 18 mars 1845).

Insurrection de 1845. — Bou Maza et Abd el Kader. — Peu de temps après, la population du Dahra, d'origine berbère, remuante et belliqueuse, fut entraînée à prendre les armes par les prédications passionnées d'un marabout, Bou Maza, le premier de ces chorfa que l'on verra plus tard surgir dans diverses parties de l'Algérie. La répression fut énergique et prompte. C'est dans une de ces expéditions que le colonel Pélissier fit enfumer, dans les grottes où ils s'étaient réfugiés, les gens des Oulad Riah, pour les forcer à se rendre. Un grand nombre y périrent asphyxiés, hommes, femmes, et enfants.

Chassé du Dahra, Bou Maza se réfugia dans l'Ouarsenis, et continua d'y tenir la campagne.

Combat de Sidi Brahim (23 septembre 1845). — De son côté, Abd el Kader rentra en scène et franchit la Tafna. Une colonne de 430 hommes, imprudemment sortie de Djemaâ Ghazaouat (Nemours), fut écrasée (23 septembre). Le capitaine Géreaux se retrancha, avec une compagnie, dans le marabout de **Sidi Brahim**; il s'y maintint héroïquement jusqu'au 26; puis, dans une dernière tentative désespérée pour se

faire jour, il se fit tuer avec presque tous ses compagnons. 12 hommes seulement rentrèrent à Djemaâ Ghazaouat; 92 étaient prisonniers, les autres morts.

Quelques jours après, un détachement de 200 hommes, envoyé pour renforcer le poste d'Aïn Temouchent, était enveloppé et mettait bas les armes.

L'insurrection devint générale.

Le maréchal Bugeaud mit alors en mouvement, dans toutes les directions, un grand nombre de colonnes pour essayer de cerner l'émir.

Abd el Kader faillit être pris, mais il s'échappa et parvint à gagner la Kabylie, où il fut mal accueilli. Il trouva pendant quelque temps un refuge chez les Oulad Nayl, puis chez les Harrar. Ces tribus ayant fait leur soumission, il se retira chez les Oulad Sidi Cheikh; mais le colonel Renault l'y relança et pénétra jusqu'à el Abiod. L'émir se décida à rentrer au Maroc par Figuig, où Bou Maza le suivit.

Reddition d'Abd el Kader (1847). — Au commencement de 1847, il reparut en Algérie chez les Oulad Nayl, puis dans les Ziban.

De son côté, Bou Maza était dans le Dahra, mais bientôt découragé, il se rendit au colonel Saint-Arnaud.

Abd el Kader, qui était encore retourné au Maroc, se brouilla avec l'empereur Abd er Rahman qui, se décidant à exécuter les clauses du traité de Tanger, le somma de se remettre entre ses mains ou de s'éloigner dans le désert. Une armée appuyait ces sommations; alors l'émir, après avoir essayé de résister, fit passer sur le territoire français sa déira qui fit sa soumission

et, lui-même, après avoir demandé qu'on lui permît de se retirer avec sa famille à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre, se rendit, le 23 décembre 1847, au colonel Lamoricière. Le lendemain, il fut présenté au duc d'Aumale qui venait de remplacer le maréchal Bugeaud, comme gouverneur, et, deux jours après, embarqué pour Toulon. Il fut d'abord interné en France; quelque temps après, il eut l'autorisation de se rendre en Syrie, où il habita Damas. Jusqu'à sa mort (1883), il resta fidèle à sa parole et donna des preuves fréquentes de sa reconnaissance pour la générosité de ses vainqueurs.

De cette époque date, en réalité, la **conquête de l'Algérie.**

Soumission du Sahara.

Il fallait encore faire respecter notre autorité par les populations du Sud et par celles de la Kabylie.

Le duc d'Aumale s'avança jusqu'à Biskra; il soumit les Ziban et l'Aurès.

Expédition de Zaatcha (octobre et novembre 1849). — Cependant un chérif, Bou Zian, exploitant le mécontentement causé par certaines mesures administratives, insurgea les tribus de cette région. Une colonne, envoyée sur l'oasis de Zaatcha, fut repoussée (juillet 1849).

L'expédition fut reprise, à l'automne suivant, par le général Herbillon avec une colonne de 4,000 hommes. Les attaques de vive force, tentées sur l'oasis, furent encore infructueuses (octobre 1849). Il fallut faire un siège en règle. Le 28 novembre, les brèches ayant été

reconnues praticables, l'assaut fut donné. Le colonel Canrobert enleva la première brèche, mais il fallut ensuite se battre rue par rue, maison par maison. La résistance fut incroyable de ténacité. La ville et l'oasis furent rasées. On avait perdu 1500 hommes tués et blessés, sans compter les victimes faites par le choléra.

D'un autre côté l'Aurès s'était également insurgé. La petite ville de **Nara**, dans la vallée de l'oued Abdi, offrit, comme Zaatcha, une résistance opiniâtre et eut le même sort.

Expédition de Laghouat. — En 1852, un chérif revenant de La Mecque, Mohammed ben Abdallah, devint l'instrument d'intrigues sourdes menées par la Turquie, toujours disposée aux illusions et persuadée que le moment était favorable pour remettre la main sur l'Algérie. Il avait débarqué à Tripoli et était entré dans le Sahara par Ghadamès. Il avait créé à Ouargla un centre d'agitation, et ses partisans réussirent à prendre Laghouat où nous avions installé un kalifa. Le général Pélissier vint assiéger l'oasis, s'en empara après quelques heures de canonnade, et livra un combat acharné dans l'intérieur de la ville qui fut désormais occupée d'une manière permanente (4 décembre 1852).

Si Hamza, le chef des Oulad Sidi Cheikh, qui avait pris parti pour nous, poursuivit le chérif, le battit, et s'empara d'Ouargla.

Le Mzab fit sa soumission.

A la fin de 1854, nos troupes entrèrent à Tougourt; l'oued Righ et l'oued Souf reconnurent la domination française.

L'extrême Sud fut pacifié pour dix ans.

Soumission de la Kabylie.

Sur les côtes de la Kabylie, on avait occupé Bougie (1833), Djidjelli (1839), Collo (1843).

En 1844, le maréchal Bugeaud s'était emparé de Dellys et avait battu la grande tribu des Flittas. L'expédition, interrompue par la campagne du Maroc, fut reprise quelques années après.

Les Beni Abbès et quatorze tribus firent leur soumission.

L'agitation de 1849 eut son contre-coup dans la Kabylie. Un chérif, Bou Baghla, maintint l'insurrection du pays pendant plusieurs années. Diverses expéditions furent conduites par les généraux Saint-Arnaud (1851), Bosquet (1852), Randon, gouverneur général (1853). Enfin, en 1854, Bou Baghla fut tué dans un combat. Mais le pays était loin d'être pacifié.

En 1857, les Beni Raten se soulevèrent de nouveau. Le général Randon résolut d'en finir. Il réunit 35,000 hommes, fit cerner la Kabylie en occupant Dra el Mizan, les Beni Mansour, les Beni Abbès, le col de Chellata, et fit pénétrer dans l'intérieur trois divisions. Les Beni Raten, attaqués les premiers, se défendirent énergiquement, mais, écrasés par le nombre, ils cédèrent après une lutte de deux jours.

Après eux, les Beni Menguillet, retranchés dans le village d'Icheriden, soutinrent (le 24 juin) un sanglant combat contre la division Mac-Mahon; puis les Beni Yeni (11 juillet). Toutes les tribus se soumirent successivement, livrèrent des otages, et payèrent la contribution de guerre. La campagne avait duré 60 jours. La Kabylie, qui n'avait jamais obéi aux maîtres de l'Al-

gérie, était domptée; des routes militaires furent ouvertes dans les montagnes et le fort Napoléon fut construit sur le plateau de Souk el Arba, chez les Beni Raten, pour maîtriser le pays.

Expédition du Maroc (1859).

Sur la frontière du Maroc, les Angad, les Beni Snassen, tribus remuantes, ne reconnaissant aucune autorité, ne respectant ni frontières, ni traités, avaient fait des incursions sur le territoire français.

Un camp fut formé à l'oued Kiss (oued Adjeroun) et, malgré les ravages causés par le choléra, deux divisions (Valsin, Jusuf) opérèrent sur les Beni Snassen et enlevèrent leur village fortifié de Tagma. Les Angad et les Maya furent également atteints et châtiés.

Plus au sud, une colonne sortie de Géryville opéra une grande razzia sur les Beni Guil.

Insurrection de 1864 [1].

La région du Sud, entre Géryville et Ouargla, avait été érigée en un grand commandement au profit de Si Hamza, le chef des Oulad Sidi Cheikh. Il mourut du choléra à Alger en 1861. Son fils aîné, Sidi bou Beker, servit aussi la France avec fidélité; il mourut, à son tour, peu de temps après. Son frère Si Sliman, froissé dans ses rapports avec les officiers français, se laissa

1 Voir Trumelet, *Insurrrection de* 1864.

entraîner par son oncle, Si Lala, et leva l'étendard de la révolte.

Le lieutenant-colonel Beauprêtre, commandant supérieur de Tiaret, se porta aussitôt vers le Djebel-Amour; le 8 avril, il campait avec une petite colonne d'une centaine d'hommes d'infanterie à Aïoun Sidi bou Beker, près de Stitten. Les goums des Harrar, commandés par l'agha Sahraouï, de connivence sans doute avec les insurgés, n'éclairaient plus le pays. Son camp fut surpris pendant la nuit, et il fut massacré avec toute sa colonne. Si Sliman fut tué dans cette affaire.

Toutes les tribus du Djebel-Amour se soulevèrent et l'insurrection gagna le Tell. Une colonne, conduite dans le Sud par le général Deligny, n'obtint que des succès sans résultat.

Dans l'Ouarsenis, la belliqueuse tribu des Flittas prit, à son tour, les armes à la voix du marabout Si Lazereg. Le caravansérail de la Rouïa, sur la route de Mostaganem, fut attaqué et fut brûlé avec ses défenseurs; les villages d'Ammi Moussa et de Zemmora furent pillés et incendiés. La mort de Si Lazereg, tué par un boulet, déconcerta les Flittas, qui, après quelque résistance, firent leur soumission.

Dans le sud de la province d'Alger, les généraux Jusuf et Liébert avaient contenu les populations hésitantes et opéré quelques razzias.

Mais, dans le Sud Oranais, on subissait un échec à el Beïda, et Si Lala allait ravager le pays jusqu'aux portes de Tlemcen.

Si Mohammed, qui avait remplacé Si Sliman, à la tête des Oulad Sidi Cheik, ayant été blessé mortellement, le 4 février 1865, dans un engagement contre le général Deligny, l'insurrection entra dans sa période de décrois-

sance, mais les Oulad Sidi Cheikh continuèrent la lutte pendant les années suivantes en razziant les tribus soumises.

En 1869, un parti de 3,000 cavaliers et de 800 fantassins s'avança jusqu'à Taguin. Il fut refoulé dans le désert. Mais au commencement de 1870, les Hamian étaient encore razziés par les insurgés.

Expédition du général de Wimpfen (1870).

Lorsqu'ils étaient pressés de trop près, les Oulad Sidi Cheikh cherchaient un refuge au Maroc et trouvaient assistance près des trois puissantes tribus des Beni Guil, des Oulad Djerir, et des Douï Ménia, qui étaient leurs serviteurs religieux. C'est alors que le général de Wimpfen conduisit sur l'oued Guir l'expédition que nous avons relatée en parlant du Sahara marocain, et qui eut, au moins pour conséquence, le maintien d'une tranquillité relative, dans cette région, pendant la grande insurrection qui allait éclater.

Insurrection de 1871.

Les désastres de la guerre de 1871 eurent leur contre-coup en Algérie.

Des réformes intempestives, ou trop hâtivement appliquées par le gouvernement de la Défense nationale, avaient agité les esprits et affaibli l'autorité des bureaux arabes, au moment même où l'effectif des troupes avait été considérablement diminué et le commandement désorganisé.

La naturalisation en masse des israélites contribua pour une large part à accentuer les mauvaises dispositions de certaines tribus; mais les insurrections furent successives et nullement coordonnées entre elles.

Les premiers symptômes se manifestèrent, au mois de janvier 1871, par la révolte d'une smala de spahis cantonnée près de Souk Arrhas sur la frontière de Tunisie, et qui refusa de s'embarquer pour la France. Elle entraîna la tribu des Hammencha.

Un mois après, le poste d'el Milia, entre Constantine et Collo, était attaqué.

Enfin, au mois de mars, Mokrani, bach-agha de la Medjana, d'une famille dont l'influence traditionnelle s'étendait bien au delà de son commandement, donnait sa démission, motivée sur l'établissement du régime civil; il renvoyait les insignes de la Légion d'honneur qui lui avaient été conférées, et adressait au gouverneur une déclaration de guerre formelle.

Le 16 mars, avec 8,000 hommes, il parut devant Bordj bou Arreridj, saccagea le village, mais le bordj, où s'étaient réfugiés les habitants, résista heureusement à ses attaques.

Toute la Kabylie s'insurgea : Fort-National, Tizi Ouzou, Dra el Mizan, Beni Mansour, Bougie, Djidjelli, Mila, furent attaqués et investis. Les attaques de vive force étant repoussées, l'ennemi organisait des sièges réguliers, menait des approches, pratiquait des mines, montrait une habileté inaccoutumée et un acharnement extraordinaire.

Les exploitations isolées étaient dévastées; le village de Palestro détruit et ses habitants massacrés.

Sétif, Aumale, Batna, étaient menacés. Une pointe était tentée vers Alger, et une colonne formée de quel-

ques soldats d'infanterie, de mobilisés, de francs-tireurs, devançait, seulement de quelques heures, les Kabyles au village de l'Alma et leur livrait un combat (22 avril), qui préserva heureusement la Métidja de leurs ravages, mais elle arriva trop tard pour sauver Palestro.

On se hâta avec les quelques ressources disponibles d'organiser deux colonnes mobiles : l'une dans la province d'Alger avec le général Cérez ; l'autre dans la province de Constantine avec le général Saussier.

Mokrani fut tué dans une reconnaissance et sa mort décapita l'insurrection. La colonne Cérez, combinant ses mouvements avec ceux du général Lallemand qui venait d'Alger, on débloqua successivement toutes les places et l'on désarma les tribus. La Kabylie était de nouveau domptée.

L'insurrection éclata peu après dans le Dahra, chez les Beni Menacer, qui bloquèrent Cherchel. On se hâta de les réduire.

Dans la province de Constantine, six colonnes opérèrent contre Bou Mezrag qui avait succédé à son frère Mokrani. Après une campagne de cinq mois, les insurgés furent écrasés au combat du djebel Bou Thaleb, et les derniers révoltés furent poursuivis dans l'extrême Sud jusqu'à Goléa, où n'avaient pas encore pénétré les armes françaises.

La Kabylie fut durement châtiée ; elle eut à payer des indemnités de guerre considérables, perdit son autonomie municipale ; une partie des terres fut mise sous le séquestre et affectée à la colonisation, qui pénétra ainsi dans ses vallées.

Depuis ce moment, la tranquillité du Tell n'a plus été troublée.

Révolte d'el Amri (1876) **et de l'Aurès** (1879).

En 1876, quelques douars se révoltèrent à el Amri, dans les Ziban, et furent facilement réduits.

En 1879, les tribus de l'Aurès se soulevèrent, mais plutôt contre leurs caïds que contre l'autorité française. Ces mouvements, rapidement réprimés, n'eurent pas de conséquence.

Insurrection de 1881-1882.

L'insurrection de 1881 a eu plus de gravité, mais ce n'est, en définitive, que la suite de l'insurrection permanente des Oulad Sidi Cheikh, mal assoupie depuis 1870; des négociations entamées par leurs chefs, désireux de recouvrer la grande position faite autrefois par l'autorité française à Si Hamza, n'avaient pas abouti.

Un marabout jusqu'alors obscur, Bou Amama, profitant des dispositions hostiles des tribus, les entraîna soit de gré, soit de force. Des erreurs de commandement, des précautions insuffisantes, permirent à la révolte de se propager (avril 1881).

Bou Amama, auquel on donna ainsi une importance qu'il n'avait pas, sut se dérober aux colonnes; il se porta au nord des chotts. Des chantiers d'alfa furent ravagés, particulièrement ceux où se trouvaient des travailleurs espagnols, ce qui a fait supposer que ces derniers avaient été victimes de vengeances particulières.

Les contingents révoltés furent atteints près de Chel-

lala, dans les montagnes des ksour par le colonel Innocenti. Enhardis par leur supériorité numérique, ils attaquèrent la colonne française et réussirent, en ramenant les goums alliés, à produire quelque désordre dans le convoi.

Une direction plus énergique et la mise en mouvement de colonnes nombreuses obligèrent bientôt Bou Amama à se réfugier au Maroc.

Des colonnes envoyées à Moghar trouvèrent le pays désert; la maison de Bou Amama fut détruite.

Le colonel Négrier s'avança jusqu'à el Abiod. Il fit sauter la koubba du marabout ancêtre des Oulad Sidi Cheikh et en fit transporter les ossements à Géryville.

Les insurgés, qui s'étaient réfugiés dans les forteresses naturelles des hautes montagnes des ksour, furent successivement délogés de toutes leurs positions. Des colonnes légères, envoyées à la poursuite de Bou Amama, poussèrent très loin, à 140 kilomètres au delà de Figuig, et atteignirent plusieurs fois ses contingents, auxquels des pertes sérieuses furent infligées; mais Figuig ne fut pas attaqué, malgré les dispositions hostiles montrées par ses habitants.

Combat du chott Tigri (26 avril 1882). — Quelques temps après, une mission topographique (capitaine de Castries), envoyée en reconnaissance sur le chott Tigri, fut inopinément enveloppée par des forces nombreuses avec lesquelles se trouvait Bou Amama. Son escorte, formée par une compagnie de la légion, réussit à la protéger non sans pertes. Cette affaire isolée n'eut d'ailleurs aucune conséquence.

La plus grande partie des tentes insurgées rentrèrent

successivement sur notre territoire et demandèrent l'aman. Les tribus marocaines, qui les avaient d'abord accueillies, ne se souciaient pas de voir leur séjour au milieu d'elles se prolonger, ni de partager indéfiniment avec elles leurs pâturages. Des conflits armés surgirent entre les uns et les autres. Il ne resta avec Si Sliman qu'un petit groupe de cavaliers fidèles; le prestige éphémère de Bou Amama s'éteignit; il chercha un refuge de ksar en ksar.

Des négociations avec les chefs des Oulad Sidi Cheikh Cheraga ont ramené la tranquillité dans le Sud Oranais. Bien qu'on ne soit pas autorisé à considérer la pacification comme définitive, la création des postes de l'extrême Sud donne les moyens de réprimer rapidement et, peut-être, de prévenir de nouvelles tentatives d'insurrection.

Si Hamza a fait sa soumission au mois de mai 1883; Si Kaddour, au mois d'avril 1884.

Occupation du Mzab (novembre 1882).

L'occupation du Mzab, qui eut lieu sans résistance au mois de novembre 1882, a été le dernier acte militaire de la conquête de l'Algérie.

7 mai 1884.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

L'impression du volume était terminée lorsque nous avons eu connaissance d'un fort intéressant travail sur le Hodna, dont nous extrayons les renseignements suivants :

HODNA [1].

A l'époque romaine, le Hodna était un pays d'une richesse proverbiale, cependant les eaux étaient « rares », dit Salluste; c'est par de magnifiques travaux de barrage dans les hautes vallées et par un savant système d'irrigation que les cultures avaient atteint un si remarquable degré de prospérité.

Une voie romaine, conduisant d'*Auzia* (Aumale) à *Castellum cellense* (Kherbet Zerga, sur l'oued Beida), longeait, au nord, les pentes de la ceinture montagneuse du bassin; elle était jalonnée par de grandes villes dont on voit les ruines considérables : ad Aras, Zabi, Macri, ad Oculum Marini, Thubuna.

[1] Se reporter page 209.
Lire page 212, oued Logouman au lieu de Leouman.

Ad Aras (Tarmount) sur l'oued Bouzarea, affluent de gauche de l'oued Chellal, près de sources abondantes qui entretiennent une belle végétation arborescente naturelle.

Zabi (Bechilga), l'ancienne capitale du Zab, à 4 kilomètres à l'est de Msila.

Macri (Sidi Abd Allah ben Daoua), à 37 kilomètres à l'est de Zabi, sur l'oued Barhoum, qui prend ses sources dans le djebel Bou Thaleb. La vallée supérieure de cette rivière, et celle de son affluent l'oued Meneffa, sont bordées de koubbas, de moulins, de beaux jardins, « qui font de cette partie du Hodna un séjour enchanteur ».

Les eaux descendent en cascades des montagnes ; de nombreuses seguias irriguent de grandes cultures.

Ad *Oculum Marini* (Ngaous, l'ancienne Nickouse), dont les environs étaient renommés pour leur fertilité. L'oued Barika, qui traverse la plaine de Ngaous, reçoit ses premières eaux du djebel Bellezma et des monts de Batna. Sa vallée, qui a plus de cent kilomètres de développement, conserve les traces d'anciennes cultures florissantes, dont le souvenir contraste avec la solitude et la misère actuelles. Cependant on voit encore quelques beaux jardins aux environs de Ngaous. Près du bordj de Barika sont des moulins, dont un à turbine qui ne chôme jamais. L'oued est sujet à de fortes crues. On trouve une nappe souterraine à 10 mètres de profondeur ; malheureusement il règne, dans cette vallée, des fièvres qu'une culture régulière ferait sans doute disparaître.

Thubuna (Tobna), dont on voit les grandes ruines entre l'oued Barika et l'oued Bitam, était encore au XIIe siècle une fort belle ville, dit Edrisi.

Il serait sans doute possible de rendre au Hodna son ancienne prospérité en rétablissant les barrages. Ce bassin reçoit, en effet, par les pluies, qui durent de novembre à mars, une quantité d'eau de beaucoup supérieure à celle qui serait nécessaire pour les irrigations.

D'autre part, on a fait un grand nombre de forages artésiens, mais les ressources qu'ils donnent ne sauraient qu'être un appoint bien minime relativement à la masse d'eau que peuvent fournir les rivières.

Le reboisement contribuerait, au contraire, dans une large mesure, à l'amélioration des conditions hydrologiques, en retenant les eaux de pluie, en régularisant le régime torrentiel et dévastateur des rivières, en favorisant la condensation des vapeurs qui, actuellement, se dissipent sous l'influence de la chaleur réfléchie par les rochers dénudés de la ceinture de cette grande cuvette.

Pour les travaux qu'il faudrait entreprendre, dans le but d'améliorer les conditions agricoles du sol, on ne peut compter sur le concours des tribus. Elles craignent, en effet, que la possibilité d'exploitation d'une trop grande surface n'ait pour conséquence d'attirer la colonisation européenne, qui les dépouillerait tôt ou tard, comme cela est arrivé dans le Tell. Ce qu'elles produisent leur suffit pour vivre; développer cette production serait une spéculation dont les avantages ne compenseraient pas les dangers. Il leur paraît plus sage de rester fidèles aux traditions de leurs pères et de ne pas modifier leurs coutumes.

Les relations ordinaires des tribus du Hodna avec le Tell sont établies par Sétif et Bordj bou Areridj. Ces tribus fréquentent aussi les marchés de Batna.

MZAB [1].

Le recensement des palmiers et de la population du Mzab [2], d'après les derniers documents, a donné les chiffres suivants :

	Population.	Palmiers.
	—	—
Gardaïa	11,000	68,000
Melika	1,200	3,000
Beni Isguen.....	5,500	26,000
Bou Noura.....	1,500	10,000
El Ateuf.....	2,500	16,000
Berrian.....	4,500	28,000
Guerara	4,000	28,000
	30,200	179,000

et 3,000 puits.

« Au moment de notre conquête de l'Algérie, le Mzab avait à peu près le monopole du commerce du Soudan et du Sahara; c'est là qu'arrivaient toutes les caravanes d'Insalah et la plupart de celles de Gourara et de Ghadamès. L'abolition de la traite des nègres, que nous avons proclamée en 1848, a eu pour conséquence de ruiner peu à peu ce commerce extérieur, au fur et à mesure de nos progrès à faire respecter cette prohibition. Les caravanes, qui sillonnent le Grand Désert,

[1] Nous extrayons ces renseignements d'un travail récemment publié : *Le Mzab et son annexion à la France*, par le commandant Robin, chef du bureau arabe divisionnaire d'Alger. — Alger, Jourdan.

[2] Voir page 171.

font surtout le commerce des esclaves noirs ; elles ne peuvent aller que sur les marchés où on leur achète leur marchandise, c'est pourquoi elles se portent actuellement vers la Tripolitaine et le Maroc, c'est à peine s'il en arrive quelques-unes chaque année au Mzab. »

Depuis l'annexion, il est venu quelques caravanes d'Insalah apportant des dépouilles d'autruches, quelques peaux de bêtes fauves, de l'ivoire, un peu de poudre d'or, des chameaux de course et des ânes sauvages que l'on capture dans le Hoggar.

Au moment de l'annexion, on comptait au Mzab 327 esclaves et 961 nègres affranchis. Un certain nombre d'esclaves, dans les premiers temps, se sont enfuis et sont venus demander protection près des troupes françaises ; mais lorsqu'on leur a dit qu'ils seraient obligés de chercher du travail pour vivre, la plupart sont retournés chez leurs anciens maîtres. Les esclaves se sont ainsi transformés en serviteurs à gages sans qu'on ait eu à souffrir de la crise que leur émancipation avait tout d'abord fait craindre [1].

La population juive de Gardaïa est de 740 individus. Le décret du 24 décembre 1870, qui a naturalisé en masse les israélites d'Algérie, ne leur a pas été appliqué ; ils sont soumis au même régime que les étrangers d'origine européenne et relèvent des tribunaux civils. Le commandant supérieur du cercle a été investi, à leur intention, des fonctions de juge de paix [2].

[1] Voir page 164.
[2] Voir page 163.

Le puits de l'oued Settafa, sur la route de Laghouat à Gardaïa [1], a été foré à 50 mètres de profondeur et donne un débit de 25 litres par minute d'une eau de bonne qualité.

De nouveaux puits sont en voie d'exécution.

Une route carrossable a été ouverte de Gardaïa à Ouargla, avec embranchement sur Metlili.

Dans le texte, lire Tilremt au lieu de Tilrempt. Il vaudrait mieux mettre Tilghemt.

On se serait également mieux conformé à l'orthographe arabe en écrivant Ghardaïa au lieu de Gardaïa.

[1] Voir page 161.

VOCABULAIRE

DES NOMS DE LIEUX

ET

DES PRINCIPAUX TERMES ARABES

USITÉS EN GÉOGRAPHIE

A

Abd (plur. abid), serviteur.
Abd Allah, serviteur de Dieu.
Abd el Kader el Djilani (ordre de), 355.
Abd en Nour (tribu), 200.
Abd er Rahman (ordre de Sidi Mohammed ben), 356.
Abdi (oued), 223.
Abiod, blanc (comp. beida).
Abiod (oued el) (Aurès), 224.
Abiod Sidi Cheikh (el), 95, 358.

On rattache l'étymologie d'Abiod à l'adjectif blanc ; quelques-uns le font dériver du mot *abid*, les serviteurs noirs, gardiens de la koubba.

Abou, père (par corrupt. bou).
Abouan, 70.
Aboukir, 35.
Abuja (cap), 33.
Achaoun (djebel), 51.
Achêche (tribu), 231.
Achour, dîme; de acha, dix.
Adgrar, 267.
Adjedar (oued el).
Adjeroud (oued), 33, 36.
Adrar (plur. idraren), montagne.
Adrar (djebel), 185.
Affreville, 54.

(Nom de l'archevêque de Paris, tué en 1848). Sur l'emplacement de *Colonia Augusta*.

Affroun, 134.
Aflou, 113, 340.
Agadir (berb.), rempart, ancien nom de Tlemcen.
Agha, à l'origine chef des troupes.

Ce titre se changea en celui de *dey*, expression familière analogue

à celle d'oncle, de patron; il fut, dans la suite, réservée au pacha d'Alger, dont les beys de Constantine, de Titeri, et d'Oran, étaient les lieutenants.

Le titre d'agha est donné à des chefs indigènes pourvus de certains grands commandements.

Bach-agha, titre donné à des aghas dont l'autorité s'exerce sur des circonscriptions plus étendues. Actuellement ces titres ne sont souvent que des distinctions honorifiques rappelant une autorité qui n'existe plus.

Agrioun (oued), 194.

Ahaggar, ou Hoggar (touareg). 257.

Ahmar, rouge.

Ahmarkaddou (djebel), 228.

Aïn (plur. aïoun), source, fontaine (dimin. aïounet, aouina).

Aïn Azzem, 203.

Aïn Beida, la fontaine blanche, 204.

Aïn ben Khelil, 73, 88, 116, 340.

Aïn Boucif, 138.

Aïn Chaïr, source de l'orge, 76, 81.

Aïn el Hadjar, la fontaine pierreuse (compar. Pierrefonds), 74.

Aïn el Ibel, fontaine des chameaux, 128.

Aïn el Orak, 96.

Aïn Frariou, 228.

Aïn Gharnoug, 101.

Aïn Guettar, la source qui suinte, 208.

Aïn Kafar, 224.

Aïn Kahla, fontaine noire, 154.

Aïn Hammam, 141.

Aïn Mahdi, 114, 340, 353, 377.

Aïn Mellout, la fontaine blanche formant petit lac, 203.

Aïn Mokra, la grande fontaine, 181.

Aïn Nouissy, 35.

Aïn Oussera (oussera, nom de plante), 126.

Aïn Rich, la source aux plumes, 153.

Aïn Sefra, la source jaune, 92, 340.

Aïn Sfisifa, la source aux trembles, 77, 92, 116, 340.

Aïn Smara, la fontaine aux ajoncs, 153.

Aïn Souguer, 56, 70.

Aïn Sultan, 54.

Aïn Tamagra, 297.

Aïn Tedelès, 35.

Aïn Temouchent, la fontaine aux chacals, 43.

Aïn Timetlaket, 57.

Aïn Timimoun, 228.

Aïn Touta, la source au mûrier, 221.

Aïr (Touareg de l'), 265.

Aïssa (ordre de Sidi Mohammed ben), d'où Aïssaoua, les serviteurs de Sidi Aïssa, 356.

Aïssa (djebel), 92, 104.

Aïssi (oued), 140, 143.

Aït (berb.), postérité, descendance, famille, synonyme de Beni et de Oulad, 143.

Akhdar (fém. khadra), vert (voy. lakhdar).

Aksa, lointain (Magreb el Aksa, extrême Occident, nom donné au Maroc).

Akbou (Metz), mausolée, 187.

Ce village doit son nom à des

monuments funéraires romains. Il est devenu un centre important de colonisation et doit s'appeler Metz.
Akfadou (col d'), 142.
Akhal (fém. kahela), noir.
Albeg (djebel), 9.
Albulæ (voir Ben Youb), 44.
Alger (al djezaïr, les îles), 131.
— (province d'), 120.
— (prise d'), 370.
Alhucemas (îles), 25.
Allouana, 233.
Amadghor (sebkha), 260.
Amamra, 231.
Amamra (djebel), 228.
Amar (el), 77.
Amguid, 262.
Amin, président de la djemâa.
Amizour, 192.
Ammi Moussa, mon oncle Moussa, 54.
Amour (tribu), 77, 84, 91, 113.
Amour (Djebel-), 109.
Amoura, 151, 154.
Amrag (djebel), 104.
Amri (el), 239, 392.
Amrouna (djebel), 51.
Angad (tribu), 77.
Anïni (djebel), 185, 192.
Aniter (djebel), 105.
Ank el Djemel, col du chameau, 201.
Antar (djebel), 104.
Aokas (cap), 194.
Aouara (djebel), 198.
Aouinet bou Beker, la source de Sidi bou Beker, 97, 109.
Aoulemmiden (Touareg), 257.
Arab (oued el) (Aurès), 227.
Arabes, 301.
Arba, quatre, ou le quatrième jour, c'est-à-dire mercredi (le mot Souk, marché, est sous-entendu), 135.
Arba (plur. arbaouat), piton, 95.
Arch (tribu); par extens. terre possédée collectivement par une tribu; opposé à melk, 287.
Archa (djebel), 110.
Areg (sing. arga), dune de sable 8.
Arhez (djebel), 185.
Arib (plaine des), 137, 186.
Arich (el) (plur. araich), les tonnelles, 225.
Aricha (el), 39, 116, 340.
Arzeu, 35.
Asfar (fém. safra), jaune.
Askoura (daya), 73.
Asla, 94.
Asloudje (chott el), lac aux artichauts, 250.
Assafia (el), 157.
Atatiha, 176.
Ateuf (el) (plur. ataf), côte, versant, 162, 171.
Attafs, 55.
Attatich (el), 86, 101.
Aumale (rom. auzia) 137.
Aurès, 215.
Azdjer ou Azgar (Touareg), 257.
Azel, terre domaniale donnée en fief (plur. de azla).
Azir (kheneg), 73, 109.
Azreg, bleu (voy. lazreg).

B

Bab (plur. biban), porte.
Babor (chaîne des), 85.
Badès (Ad Badias), 227.

Baghaï (ksar), 229.
Bahar, mer; quelquefois lac ou marais; bahrein, les deux lacs. Dimin. bahira et.....
Bahariat, 81.
Banian, 225
Baraka, bénédiction de Dieu, 348.
Barda (oued el), 205.
Barboun (oued). 212.
Barika, 210
Baten (flanc de montagne).
Baten Deroua (djebel), 149.
Batna, bivouac; altération supposée de bat néna, passe la nuit ici.
Batna (monts de), 202.
Bechilga (rom. Zabi), 396.
Beguira (djebel), mont de la vache, 44.
Beida (el), la blanche (on sous-entend aïn, la source).
Beida (chott el), le chott blanc 201.
Bel (voyez ben).
Belad ou Bled, pays.
Bled el Ateuch, pays de la soif.
Beled, ville; dimin. Bolaïda, Blida.
Bellezma (djebel), 212.
Belloua (djebel), 141.
Ben pour Ibn (plur. beni, fils).
Ben el; par contraction Bel.
Ben Chikao, 124.
Bengut (cap), 133.
Ben Hammad, 58.
Beni Abbès (Maroc), 77.
Beni Abbès (Kabylie), 190.
Beni Abdallah, 192.
Beni Aïcha, 134.
Beni Amram, 140.
Benian, construction, 47.
Beni bou Sliman, 231.
Beni Chougran (monts des), 13, 44.
Beni Gounâ, 77.
Beni Guil, 76.
Beni Imboul, 231.
Beni Isguen, 162, 171.
Beni Mansour (bordj), les fils du victorieux, 187.
Beni Matar, 69.
Beni Menacer, 61.
Beni Menguillet, 141, 386.
Beni Mered, 134.
Beni Mouça, 134, 135.
Beni Oudjana, 231.
Beni Ourar, 57.
Beni Raten, 139, 145, 386,
Beni Saf, 33.
Beni Sala (monts des). 123.
Beni Smiel, 39.
Beni Smir (djebel), 84, 98.
Beni Snassen, 77.
Beni Yadel, 192.
Beni Yeni, 143, 386.
Beni Zougzoug, 57.
Ben Youb, actuellement Chanzy, 44.
Bent (fém. de ben) (bordj), 191.
Beraber, 77.
Berbères, 301, 305.
Berd (oued), froid, 194.
Berrian, 162, 171.
Berrouaghia, l'asphodèle (une des quatorze fermes du beylicat de Titeri)24.
Bessiriani (rom. Ad Majores),235.
Biban (plur. de bab, porte), 188.
Biban (chaîne des), 184.
Bir (pluriel bar et abar, puits dans le roc (compar. hassi).

Bir Rabalou, 137.
Rabalou, de la racine berbère *arbal*, puits.
Bir Rabalou serait ainsi une tautologie du mot puits.
Biskra (rom. Ad Piscinam), 222.
Bitam (oued), 212.
Blida, la petite ville (compar. beled), 123.
Boghar, caverne, 124.
Bokhari, 125.
Bokhari, docteur musulman, commentateur du Koran, dont le livre : *Recueil de vérités*, est révéré, au Maroc, à l'égal du Koran.
Bône (rom. Hippo Regius), jujube, 180.
Bordj, fort, maison fortifiée, transcription du latin *burgus*; tantôt maison de commandement, tantôt exploitation agricole (compar. bastide).
Bordj bou Areridj, fort du guerrier au chapeau à plumes, 199.
Bou pour abou; litt. père; en composition, producteur de... (comp. oum).
Bou Alem, l'endroit du drapeau, 112.
Bou Cedraïa, le champ du jujubier sauvage, 126.
Bouda (oasis), 267.
Boudouaou (oued), 135.
Boufarik, pays du blé hâtif, 134.
Bou Ghezoul, pays des gazelles, 126.
Bougiarone (cap), 195.
Bougie (rom. Saldæ, berb. Bedjaïa), 142, 178.
Bou Guern, pays de la roche en forme de corne, 173.
Bou Guetoub, 75.
Bouira, petit puits (dimin. de bir), 186.
Bou Jala, 102.
Bou Kahil (djebel), le mont noirâtre (comp. Noirmont), 150, 153.
Bou Kaïs, 80.
Boukhari, 125.
Bou Mad (djebel), 58.
Bou Medfa, 134.
Bou Merzoug (oued), le fertilisant (rom. Ampsagas), 195.
Bou Noura, le lieu fleuri (voir Noura), 162, 171.
Bou Remod (oued), 75.
Bou Roumi, le pays des Romains, 134.
Bou Saâda, l'endroit prospère, 210.
Bou Semghoun, 95.
Bou Selam (oued), 191.
Bou Thaleb (djebel), 202.
Bou Thaleb (combat du), 391.
Bouzaïtea (oued), 211.
Bou Zegsa (djebel), 135.
Bouzian (ordre de Sidi Mohammed ben), 357.
Bou Zid (djebel), 110.
Bou Ziri (djebel), 46.
Branis, 224.
Brarcha, 233.
Brézina, 96.
Bugeaud, 181.

C

Carbon (cap), 133.
Cassaigne, 60.
Nom d'un officier tué en Crimée.
Cavallo (djebel), 186.

Ced, barrage.
Ceddeur (oued) (plur. de cedraïa, jujubier sauf.
Ced ed Djir, le barrage en chaux, 211.
Chabet, ravin.
Chabet el Akra, le ravin de la mort, 193.
Chafaï (une des quatre sectes orthodoxes) (voir Sunnites).
Chafarinas (îles), 25.
Chaïr (oued), la vallée de l'orge, 153.
Chambaâ (tribu), 174.
Chanzy (voir Ben Youb).
Chaouïa (plur. de Chaouï), éleveur de moutons, nom des berbères de l'Aurès.
Chapeaux de gendarme, 209.
Chareb, lèvre.
Chareb er Rih, lèvre ou crête du vent (comp. Heurtebise).
Chareb er Riba, la lèvre de l'escarpement, 46.
Charef, 128, 150.
Chateaudun, 200.
Chebka (litt. filet de pêcheur), réseau de vallées, de dunes, de lagunes, 159.
Chefaâ, droit de préemption, 287.
Chegga (bordj), crevasse, faille, 242.
Cheikh (litt. vénérable), chef.
Chelia, 7, 215.
Chelif, 54.
— (plaine du), 55.
— (sources du).
Chellal (oued), 212.
Chellala (massif de) (Alger), 58.
Chellala (ksour), 94, 393.
Chellata (col des), 142.
Chennaoura (oued), 225.
Chenoua (djebel), 59, 134.
Cherchar (djebel), cascade, cataracte, 227, 233.
Cherchell (rom. Cœsarea), 60.
Cherf (oued), bord, 197.
Cherg, Orient.
Chergui (plur. cheraga), oriental.
Chergui (chott), 72.
Cheria (dimin. de chara), petit sentier, 234.
Cherif (plur. chorfa), noble, illustre, 303.

Titre donné aux descendants de Mahomet par sa fille Fathma.

Cherrafa (oued), 73.
Chertiouna (oued) (corrupt. de Sertei, ville romaine épiscopale), 191.
Chiffa (oued), rivière sujette aux crues, 135.
Chiites, sectaires.

Nom injurieux donné à la secte qui ne reconnaît comme iman que les descendants d'Ali, mari de Fathma, fille de Mahomet, le 4e calife (opposé à Sunnites).

Chorfa (plur. de chérif), 303.
Chott, rivage, grand fleuve, bassin, étang.
Chott Gharbi, chott de l'ouest, 75.
Chott Chergui, chott de l'est, 72.
Chouli (oued), 38.
Collo.
Colmar, 192.
Constantine, 200.
— (monts de), 184.
— (province de), 177.
— (prise de), 375.

Corbelin (cap), 133.
Coudia, colline, mamelon.
Couloughli, 312.
Crève-Cœur (monts), 46.
Croissy-aux-Bois, 205.

D

Dahra, nord; opposé à guebla, sud; de dhohor, dos, 58.
Dahraoui, septentrional.
Daïra (plur. Douaïr), milice auxiliaire.
Dakla (djebel), gorge 23,.
Damous (oued), souterrain, 61.
Damous (djebel), 197.
Damrémont, 196.
Nom d'un général tué à la prise de Constantine.
Daoura (sebkha), 79.
Dar, maison, manoir; par extens. emplacement.
Dar el Sanaa, d'où, darse, fabrique, arsenal.
Daya, cuvette, bas-fond ou s'amassent les eaux des pluies (par extens. mare, étang), 48.
Dayas (les), 158.
Debiaïat (sebkha), 78.
Debdou (comp. debdaba, terrain dur, qui résonne sous les pieds), 76.
Debila, 245, 342.
Dechera (plur. medacher et dochour), hameau, village.
Dellys, 139.
Demmed, 151.
Derhamcha, 267.
Derkaoua (ordre des), 357.
Dermel (oued), 86, 101, 149.
Deurdeur (oued), pour dordour, le gouffre, 53.
Dira (djebel) (compar. adrar, idraren), 138.
Djara (djebel), 84.
Djarr, djarra, le sillon (par extens. le champ).
Djebel, montagne.
Djedi (oued), la rivière du sable. 155.
Djelal (djebel), 149.
Djelfa, l'entaille (compar. djilf, terre où les récoltes sont précaires), 128, 150.
Djema (vulg. la grande mosquée).
Djemaâ (oued), 194.
Djemaâ, vendredi, jour de l'assemblée dans la mosquée (par extens. l'assemblée des notables).
Djema Ghazaouat, le port des pirates (voir Nemours).
Djemel (guerah ank), le marais du col du chameau.
Djemora, 224.
Djendel, lieux pierreux, 57.
Djendeli (sebkha), 201.
Djendjen (oued), la rivière bruissante (de djeldjel, bruire).
Djer (oued), djer, traîner, charrier, 134.
Djerboub, 365.
Djerf (plur. djerfaïat) (djebel), escarpement (comp. tarf), 149.
Djeurf, escarpements (voy. djerf), 235.
Djich, bande de cavaliers équipés pour une razzia (voir harka, ghazzou), 264.
Djezira (plur. djezaïr), île.

Al Djezaïr, les îlots; d'où le le nom d'Alger.

Djidiouna, 54.
Djidjelli, 179.
Djinet (cap), 133.
Djinjen (oued), 194.
Djouad, noble, 303.

Nom que se donnent les indigènes qui prétendent descendre des Arabes de la conquête.

Douaïr (tribu) (plur. de daïra), les milices auxiliaires sous la domination turque, 43.
Douar, groupe de tentes.
Douchmi (kheneg), 214.
Douera (corrupt. de doueira; dimin. de dar, petite maison), 134.
Doukan (oued bou), 234.
Doussen, 239.
Douy Menia (tribu), 77, 81.
Draâ (oued), 78.
Dra (plur. adra, litt. bras), coteau, hauteur allongée, chaînon de montagnes.
Dra el Arba (djebel), le coteau du piton ou le coteau du marché du mercredi, 185.
Dra el Merga, coteau de la vigie (compar. merguer, vigie), 152.
Dra el Mizan, le bras de la balance, 141.
Drinn, sorte de graminée, qui pousse en touffes épaisses dans les dunes. Les épis donnent un grain comestible.
Duperré, 55.

Nom de l'amiral qui commandait la flotte au débarquement de Sidi Ferruch.

Duvivier, 197.

Nom d'un général tué en 1846.

Duzerville, 198.

E

Edough (djebel), 180.
Egris (plaine d'), 47.
El, article le, la.

l se change en *n*, en *r*, en *t*, en *s*, lorsque le mot suivant commence par ces lettres. On dit Abd er Rhaman, et non Abd el Rhaman.

Embarek (oued), 194.
Emchekel (oued), 182.
Enchir (voir henchir; plur. henacher), ruine antique, ferme métairie.
Endja (oued), 195.
Enfous (gada d'), plateau d'Enfous (voir gada), 111.
Erg, dérivation de arga, areg, pays des dunes.
Esnam ou Asnam (plur. de senem), les idoles.

C'est-à-dire les pierres taillées que les indigènes prenaient pour des idoles; nom arabe de l'emplacement où est bâti Orléansville.

Esnam (Galaa el), la forteresse des idoles, 209.
Erg, dune de sable (voy areg).
Espagnols, 298.

F

Falcon (cap), 33.
Falis, campagne, champ.

Fayd (el), ravin peu encaissé, qui se change en cours d'eau pendant les pluies, plaine inondée, 243.
Fedala (oued), 221.
Fedj, fedjdj (plur. fedjoudj, communication étranglée entre deux vallées, défilé, cluse.
Fedj el Beinen, 185.
Fedjoudj (col) (voir fedj), 198.
Feggara, foggara (dimin. feguiguira), la galerie souterraine pour réunir les eaux.
Fellaye (défilé de), 187.
Fendi, 87, 101, 103.
Ferd (daya), 39.
Ferd (au Maroc, contingent, goum).
Fedjoun (bordj), 153.
Feretis, 74.
Ferkan, 236.
Fernan (djebel), 150.
Ferrat (cap), 35.
Fezzara (lac), 182.
Figalo (cap), 33.
Figuig, 87.
Filhaucen (djebel), 42.
Flissa (tribu), (rom. Isaflenses), 57.
Fodda (oued), rivière d'argent, 54.
Fondouk, du grec πανδοχειον, hôtellerie, marché couvert.
Fortass (djebel), le mont chauve.
Fort-Gênois, 180.
Fort-National, 141.
Foukani, supérieur; opposé à tahtani, inférieur.
Foum (plur. fouam), bouche, embouchure.
Founassa (teniet), 98.
Franchetti, 45.
Nom d'un commandant de francs-tireurs tué en 1871.
Frarier, 47.
Frenda, 48.
Frênes (les), 137.
Frigia (compar. Ifrikia, Africa, 20.

G

Gada, plateau élevé, à bords escarpés.
Gada (djebel) (Biban), 184.
Gada (Djebel-Amour), 111.
Galaa, Guelaa, Kalaa, forteresse (compar. Coléa, Koléa, Goléa).
Gantara (plur. gnater) (voyez Kantara).
Gara (plur. gour).
Mamelon rocailleux ordinairement conique, sorte de témoin resté debout lors des grandes érosions.
Gardaïa, 162, 170, 398.
Gar Rouban, 43.
Gastonville, 196.
Gassi, sol dur, passage à travers l'areg.
Gaur, quelquefois gour, gouira, vallée déprimée,
Gerara, 267.
Géryville, 71, 340.
Nom du colonel qui a conduit la première expédition dans le Sud-Oranais en 1845.
Ghaba, la forêt.
Ghamara (el), 262.
Ghamera (djebel), 43.
Gharb (plur. gharaba), ouest (compar. Maghreb).
Gharbi (chott), 75.

Gharbi (oued), 94.
Gharsa, (chott), bourbier. 245.
Ghassoul, terre à foulon, 96.
Ghazzia ou razzia, attaque à main armée.
Ghazzou, bande équipée pour une ghazzia ou razzia (voir djich, harka).
Ghedir (litt. traître); d'où par extens. trou rempli d'eau, parfois desséché.
Ghourd (plur. aghrad), haute dune isolée, conique.
Goléa (compar. Galaa), 174, 248.
Gontas (djebel), 133.
Goudjila (monts de), 57.
Goum, le contingent.
Gourara, 266.
Gouraya (djebel), 9, 133.
Gourin (djebel) (Ouarsenis), 52.
— (djebel) (Hodna), 213.
Gourou (djebel), 110.
Grouz (djebel), 84, 98.
Guebla (adj. guebli), sud, ou mieux direction de La Mecque; opposé à dahra.
Guechtane (oued), 228.
Guelaa (voir Galaa, Kalaa).
Gueldaman (djebel), 185.
Guellif (guerah el), 201.
Guelma (rom. Calama), 197.
Guelta, creux rempli d'eau.
Guelt es Stel, l'étang en forme de tasse, 126.
Guemara (oued), 188.
Guemmar, pâturage de printemps.
Guerara, bas-fond où se perd une rivière.
Guerara, 162, 171.
Guergour (djebel), bruit d'un torrent, 184.
Guern, pointe, morne, corne.
Guetar, puits alimenté par des suintements.
Guettar (djebel), 104.
Guifser, 192.
Guir (oued), 80.

H

Haad, dimanche (voir Teniet el Haad).
Habbou, terres affectées à une fondation pieuse, 285.
Habel, 225.
Habra (oued), 45.
Hachem (tribu), 37.
Hachem (oued el), 61.
Hadid, fer.
Hadj (plur. hadjadj), pèlerin de La Mecque.
Hadjar, pierre.
Hadjar er Roum (rom. Castra Severiana), les pierres romaines (voy. Lamoricière, Rubræ), 38.
Hadjerat el Meguil, 101.
Hadjira (el), l'enclos, 246.
Hallaïl (oued), 234.
Haïdra (rom. Ammedera), ou Hidra, coteau escarpé.
Haleki, une des quatre sectes orthodoxes (voir Sunnites).
Hallala (oued), 61.
Halloba (oued), 139.
Hallouf (oued), rivière du sanglier, 43.
Hamada, plateau rocailleux, aride et désert, 8.

Hamian (tribu), 69.
Hamiz (oued el) (voir Khamiz), 133, 135.
Hamma, la source chaude.
Hammam, le bain.
Hammam (oued el), 188.
Hammam (el) (Aurès), 225.
Hammam Berda, bains du tertre en forme de bât, en dos d'âne. 197.
Hammam Meskoutine (rom. Aquæ thibilitanæ), bain des maudits, 197.
Hamra (fém. de ahmar), rouge (compar. Alhambra), 150.
Hamza (plaine de), 186.
Hanafi, une des quatre sectes orthodoxes (voir Sunnites).
Haoua, précipice.
Haouara (djebel), 124.
Haouita (dimin. de haït), petit enclos, 130.
Haracta (tribu), 204.
Harar (tribu), 56, 69.
Haraza (djebel), 184.
Harbouz (djebel), 49.
Harka, bande nombreuse de cavaliers équipés pour une razzia (voir djich, ghazzou).
Harrach (oued el); pour aharach, boisé, 133, 135.
Harrouch (el), le canton boisé, 196.
Hassi (plur. hasian), puits, ordinairement non maçonné, dans le sable, régions sahariennes.
Hauts-Plateaux, 7.
Heicha (el), lieu couvert de broussailles serrées, 161, 247.
Héliopolis, 197.
Herbillon, 181.
Nom d'un général.
Henchir (voir enchir).
Hillil (oued), pour ilil (berb.), laurier rose, 50.
Hiran (el), 157.
Hodna, plaine entourée de montagnes (litt. la brassée), ce qui est contenu dans le bras, 6, 209, 395.
Hoggar (voir Ahaggar).
Humbeli, une des quatre sectes orthodoxes (voir Sunnites).

I

Ibel, troupeau de chameaux.
Ich, la pointe, 86, 91.
Icheriden (combat d'), 386.
Idelès, 260.
Igharghar (oued), 7, 246, 260.
Impôts :
Achour, dîme, impôt sur les récoltes;
Zekkat, impôt sur les troupeaux ;
Lezma, impôt de capitation,
Hokkar, impôt foncier, particulier à la province de Constantine.
In, mot berbère ; en topographie, celui de, l'emplacement de.
Inifel (hassi), 261.
Inkermann, 55.
Nom d'une bataille en Crimée.
In Salah, le pays de Salah, 265, 269.
Insoki (hassi), 261.
Isly, fiancé, nouveau marié.
Isly (oued), 37.
Isly (bataille de l'), 381.
Israélites, 343.
Isser (oued) (Oran), 36.

Isser (oued) (Kabylie), 139.
Italiens, 299.
Ivi (cap), 35.

J

Joinville, 134.
Jurjura (rom. mons ferratus), du mot arabe djarjara, qui est une onomatopée du bruit des torrents (Cherbonneau).

K

Kabyles, 301..
Kabylie, 138.
Kabylie (soumission de la), 386.
Kabylie (petite), 183.
Kahar (djebel), la montagne du lion, 35.
Kadous (oued), conduit en poterie, 64.
Kahela (fém. de akhal), noir.
Kahil, noirâtre.
Kahla (daya), la mare noire, 147.
Kalaa (voir Galaa).
Kantara (plur. knateur), pont.
Kantara (el) et oued (rom. Calceus Herculis), 221.
Kantour (el) (rom. Centuria), 194.
Karrata, 193.
Kasba, citadelle.
Katouch (cap), 181.
Kebir (fém. kebira), grand.
Kebir (oued el) (Constantine); (Oued el Kebir, par altér. Guadalquivir), 195.
Kef ou Kaf (plur. kifan), pic, pointe de rocher, rocher.
Kef (rom. Sicca Veneria).
Kef Guebli, les rochers du sud, 110.
Kel Ouï (Touareg), 257.
Kenadsa (plur. de kendousi; converti (voir Bouzian), 77, 80, 357.
Kerma, figuier.
Khadra (fém. de akhdar), verte.
Khaïla (en), 95.
Khal (voyez akhal).
Khalfalla, don de Dieu, 74.
Khalifa, calife, lieutenant, suppléant.
Khamis, le 5e jour de la semaine, c'est-à-dire le jeudi.
Khamsa. cinq (compar. Khamsin, le vent qui souffle cinquante jours).
Khammès, serviteurs ou colons qui reçoivent le cinquième de la récolte.
Khang, khanga, khenga, kheneg, gorge, défilé.
Khanga Sidi Nadji, 227.
Kheider (le), le champ vert (dimin. de akhdar), 72, 74.
Khenchela, 229.
Kheran, 227, 232.
Khoddam, serviteur (des zaouïas), 849.
Kkorba, la ruine.
Khorza (défilé de), le perçoir, 187.
Khou (plur. khouan), frère, 348.
Nom donné particulièrement aux membres des confréries religieuses.
Koléa (voir Galaa, Goléa), 132.
Kouabet (djebel), 36, 39.

Koubba (plur. koubab), dôme, mausolée terminé par une coupole.

Tombeau ou monument élevé en l'honneur d'un marabout ; c'est pourquoi en Algérie on les appelle vulgairement marabout.

Koudia, colline, mamelon (voir Coudia).

Kramis (cap) (voir khamis), 31.

Krachem (el), 126.

Kroub (pour khoroub), les masures, 205.

Ksar (Kasr) (plur. Ksour), palais, château; plus ordinairement village fortifié ou entouré de murs (compar. Kocéir, Alcazar).

Ksel (montagnes du), 108.

Ksob (oued), les roseaux, 211.

Ksour (montagnes des), 98.

Kteuf (djebel), 213.

L

La Calle, 182.

Laghouat, 129.

Laghouat (prise de), 385.

Lakhdar (kef), pour el Akhdar, la roche verte, 137.

C'est le djebel Titeri d'Ibn-Khaldoun.

Lalla, ou Lella, dame, dame vénérée, sainte.

Lalla Maghnia, 37, 340.

Lambèse, 203.

Lamoricière (Rubræ) (voy. Hadjar Roum), 38.

Larbaâ (tribu), de arba, quatre, parce qu'elle comprenait quatre grandes fractions, 175.

Lavarande, 54.

Nom d'un général tué à l'ennemi.

Lazereg (djebel), pour el Azrag, bleu, 115.

Lella Khedidja (djebel), 139.

Lella Setti (djebel), 39.

Legouman (oued), pour el Gouman, la rivière aux goums, près de laquelle se réunissent les contingents, 212.

Lezma, impôt de capitation collectif pour les nomades, personnel pour les sédentaires.

(Cet impôt est divisé en quatre classes : de 20 fr., 15 fr., 10 fr. et 5 fr. en Kabylie. Il est de 6 fr. pour les Chambaâ, de 11 fr. pour les Larbaâ, etc.).

Liana, 227.

Lions (montagne des) (djebel Orouze), 35.

M

Ma (plur. miah), eau.

Maadhid (djebel), 213.

Macta, Mokta (litt. coupure), carrière ou gué. — Macta el Oust, le gué du milieu.

Macta (oued), 44.

Macta (combat de la), 374.

Macta (el) (Djebel-Amour), 97.

Maden, mine, carrière.

Mader, confluent de plusieurs oueds.

Maderchi (oued), 212.

Mafrag (oued), séparation, ligne de démarcation, 182.

Maghreb, l'occident (compar. gharb).

Désigne tout le nord de l'Afrique à l'ouest de l'Égypte.

Maghreb el Adna, l'occident le plus rapproché, c'est-à-dire Tripolitaine et Tunisie.

Maghreb el Oust, occident du milieu, c'est-à-dire l'Algérie.

Maghreb el Aksa, occident le plus éloigné, c'est-à-dire le Maroc (compar. Maugrébin, Maure).

Magra (oued), 212.

Magroun, le carrefour des chemins.

Mahadjar (oued), pierreux, 191.

Mahadjour (djebel), pierreux, 234.

Mahleg el Ouidan, 191.

Mahmel (kef), le pavillon sacré, 215, 223.

Nom d'une croupe dont la forme rappelle celle de l'espèce d'arche sainte où l'on renferme le voile destiné à la Caâba (Cherbonneau).

Maïa (el), (altér. du mot miah, pluriel de ma, les eaux) (Cherbonneau), 97.

Maison-Carrée, 134.

Maïz (plur. de maza), les chèvres.

Maïz (djebel), 84, 98.

Makhzen (plur. mekhazen); litt. magasin, entrepôt; par extens. administration; d'où mekhazni, le cavalier du makhzen.

Tribu makhzen, tribu qui doit fournir les cavaliers.

Malakof, 55.

Maltais, 299.

Manreg (oued), 156.

Mansour, victorieux, mansoura, la victorieuse.

Marabout (corrupt. de merbout, plur. de merabtine, les liés, les dévoués, les serviteurs de Dieu; d'où la forme espagnole Almoravides).

Vulgairement, on donne le nom de marabout à la koubba élevée en l'honneur d'un marabout, ou lui servant de sépulture.

Marabouts, 302.

Maroc (expédition du), 387.

Mascara (de mascar, le camp; compar. Castres), 45, 47.

Massin, source; expression topographique ancienne (comp. Temacin, Temanassin).

Massin (oued), 55.

Matifou (cap) (corrupt. du terme berbère Temenfous, près des ruines de Rusgunia), 133.

Matraf (djebel), 155, 238.

Matrek (kef), 211.

Maures, 311 (voir maghreb).

Mauritanie, 20.

Mazafran, l'eau jaune, 135.

Mazagran, 35.

Mchounech, 225.

Mdoukal, 210.

Mechera, le chemin de l'abreuvoir.

Mechteria (dimin. de Mechera), 71, 105, 116, 340.

Mechouar, l'endroit où se tient le conseil; à Tlemcen, la citadelle contenant le palais et la salle du conseil.

Mechta, campement d'hiver.

Mecif, campement d'été.

Médéa, 123.

Medina, la ville fortifiée, 224.

Dans l'Aurès, un plateau entouré d'anciennes ruines romaines.

Medjana, 199.

Medjbara, 150.

Medjebed, piste, sentier.
Medjebel (oued), 148.
Medjerda, pour Bedjerda. (comp. le latin Bagrada), 205.
Medjès, passage, gué.
Medjez el Akmar, 197.
Medracen.
Meghris (djebel), 185, 192.
Mehari (plur. mehara), chameau de selle.
Mekaïdou, 39.
Mekalis, 104.
Mekam (el), monument commémoratif, 76.
Mekerra (oued), 44.
Mekhalia (ordre des), 364.
Mekhalif el Djeurb (tribu) (mekralif, galeux), 176, 248.
Mekter (djebel), 84, 98.
Melah, malah, salé.

(Un grand nombre de rivières et de collines portent ce nom).

Melah (teniet). (Djebel-Amour), 111.
Melghir (chott), spongieux, 7, 249.
Melika, 162, 171.
Melila, blanc.
Melk, bien, propriété individuelle; opposé à arch, terre collective, 287.
Mellagou (oued), 228.
Mellègue (oued), 206.
Menâa, position inaccessible, 223.
Menaïel (bordj), aiguades, 140.
Ménerville, 134.

Nom d'un ancien magistrat d'Alger.

Mendjenaïb (djebel), 155.
Mengoub.

Endroit où passe une rivière souterraine, sous une couche de tuf.

Menkhoug (lac), 260.
Merdj (plur. moroudj), les prés, quelquefois marais.
Merdja, même signification, 55.
Meridj (smala d'el) (voir merdj), 208.
Merkeb (ras), la pointe culminante, 110.
Merrouan, 203.
Mersa (mers; plur. merasi), port, ancrage.
Mers el Kebir, le grand port, 34.
Merzoug, fécond, prospère, heureux (voy. messaoud, mimoun).
Meskiana (bordj), 206.
Messad (voy. messaoud), 151, 156.
Messaoud, heureux, prospère, non de bon augure (compar. saïd, saâda) (voy. mimoun, merzoug).
Messaoud (oued), 267.
Messaoura (oued) (syn. de messaoud), 267.
Messeghem (hassi), 261.
Messerane (el), le boyau, 126.
Métidja, 133.
Metlili (des Chambâa), 173.
Metz (voir Akbou).
Mgheïr (meghara plur. meghaïr, caverne), 242.
Mia (oued), 7.
Miah plur. de ma, les eaux (Cherbonneau).
Mia ou Miyâ, cent, la rivière aux cent bras.
Miad, députation.
Mila, nom dérivé du latin Milevum, 195.
Milia (el) (bordj), 195.
Miliana, altération probable du latin Malliana, 61.

Millesimo, 197.
Miloch (djebel), 130.
Mimoun, prospère; en géographie, synonyme de messaoud, de merzoug.
Mina (oued), 48.
Mir el djebel, 84, 98.
Mkrabet, 156.
Mléta (plaine de la), 43.
Mlila, blanchâtre.
Modzba, 74.
Moghar, grotte, caverne, 93, 340.
Mokaddem, l'envoyé, le missionnaire d'une confrérie religieuse, 348.
Mekhazni sing. de maghzen) (voir ce mot).
Mokra, grande, fém. de amokran.
Mokta, tranchée, carrière, mine (voir Macta).
Mokta el Hadid, mine de fer, 181.
Mondovi, 198.
Montebello, 205.
Montpensier, 134.
Mostaganem (rom. Murustaga), 35.
Mouahar (oued), 227.
Mouila (oued), rivière saumâtre dimin. de malah, eau salée, 37, 153.
Moulaï, mon maître.
Moulaï Taieb (ordre de), 352.
Moulouïa (oued) (corruption du latin Mulva), 31.
Mouzaïa, 123.
Mouzaïa (combat du Tenia de), 377.
Mrouri (chott), 201.
Msad (djebel) (voy. messad), 150.
Msid, giboyeux.
Msid el Aïcha (djebel), 194.
Msila, le torrent, 210.
Mta, en composition, près de, à côté, avec.
Mzab, 161, 398.
Mzara (djebel), sanctuaire que l'on visite, 224.
Mzi (oued), 156.
Mzirzou (oued), 153.
Mzouri (chott).

N

N, en langue berbère, est un des signes qui servent à exprimer le rapport d'annexion.

On peut le remplacer par en.

Naâm, autruche.
Naâma, récolte heureuse, dénomination de certains cantons.
Naâma (sebkha), 84, 91, 104.
Nador (djebel), observatoire, vigie.
— près Mascara, 46.
— près Médéa, 123.
— près Tlemcen, 39.
Nador (oued), 61.
Nahr, grande rivière.
Nahr Ouassel, la rivière qui se joint, l'affluent (Cherbonneau), 52, 55.
Nakhla (plur.) nakhal, palmier.
Nakhelet el Brahimi, 102.
Namous, moustique.
Namous (oued) (Alger), 157.
Namous (oued) (Oran), 91.
Nara, 224, 385.
Nazereg, corruption de aïn azer-

reg (pour aïn zerga), la fontaine bleue, 45.
Nebka, colline de sable, petite dune.
Neça (oued), la rivière où l'on bivouaque.
Nedroma.
Nègres, 312.
Negrine, 235.
Nemencha (tribu), 231.
Nemencha (monts des), 233.
Nemours (rom. ad fratres) (voy. Djemaa Ghazaouat), 33, 340.
Nesmote (djebel), 49.
Ngaous (ancienne Nickouse,—ad oculum marini), 396.
Ngoussa, 247.
Nezla, campement de nomades.
Nil, s'applique à des courants d'eau assez considérables.
Nil (oued en), 194.
Nili, 161.
Noughis (djebel), 228.
Noum (oued), 78.
Noura, chaux.

O

Ogla (— at), réunion de plusieurs puits.
Okba, nom du conquérant arabe de la Berbérie (voy. Sidi Okba).
Okba (djebel), 110.
Okris (oued), 188.
Ong (djebel), 234.
Oran, 33.
— (province d'), 31.
— (sebkha d'), 43.
Oranais (Sud), 116.
Orléansville, (Castellum Tingitii). (Voir Esnam), 55.
Orouze (djebel) (voy. montagne des Lions), 35.
Ouameri (djebel), 135.
Ouargla, 7, 245.
Ouargla (djebel), 39.
Ouarsenis, 50.
Ouassa (teniet el), 111.
Oudja (el), 227.
Oudjda, 37.
Oued, ouad, ouadi (plur. aoudia, et vulg. ouidan, rivière, vallée).
Oued (el), (Souf), 245.
Oued-Djer, 134.
Ouerdefou (oued), 37.
Oukaït, 147.
Oukil, mandataire, fondé de pouvoirs, 349.
Ouled, oulad (vulg. pour oualad), les fils de...
Oulad Balach, 69.
Oulad Daoud, 231.
Oulad Djerir, 77.
Oulad en Nahr, 69.
Oulad Kebbab (monts des), 184.
Oulad Mimoun, 38.
Oulad Moktar, 125.
Oulad Nayl, 151.
Oulad Nayl (monts des), 147, 148.
Oulad Rahmoun, 205.
Oulad Rechaich, 233.
Oulad Riah, 60.
Oulad Saïa, 176.
Oulad Saïd, 267.
Oulad Sidi Cheikh, 83, 105, 358.
Oulad Zian, 231.
Oulakak, 86, 101.
Ouldja, champ du labour.
Oullis, 60.

Oumm (oum) (litt. mère), en composition, produisant, rempli de... (compar. bou).
Oum Djelil, 52.
Oum el Firan, 73.
Oum et Thiour, pour thouiour, l'oasis aimée des oiseaux, 242.
Oum et Teboul (le pays des scories), 143.
Ouogerout, 268.
Ouricia (el), 191.
Oussekr, 56, 70, 341.
Oust, centre, milieu.
Outaya (el), la grande plaine, augmentatif de outa, 222.
Outed (el) 92.
Outidat, les petits pieux.

P

Palestro, 140.
Palikao, 47.
Penthièvre, 198.
Perrégaux, 45.
Philippeville, 180.
Pisan (île), 133.
Plateaux (Hauts-), 62.
Pomaria (voir Tlemcen), 41.
Portes de fer, 188.
Porto Poulo (Port-aux-Poules), 35.

Poulo, port en langage franc, Porto Poulo est une tautologie du mot port. On en a fait port aux Poules.

R

Rachgoun, 33.
Rachgoun (île) (insula acra).
Ras (plur. rous), tête, cap.
Ras Dra, la tête de la chaîne de montagnes, 216.
Ras el Ma, tête des eaux, 44.
Ras el Prarit (djebel), 51.
Ras Fortas (Alger), tête chauve, 57.
Reddad (teniet), 112.
Reg, sol ferme.

Composé de sable et de gravier, ordinairement plat et doux, où le pied du chameau marque sans enfoncer.

Reghaïa, 134.
Remchi, 36.
Renault, 60.
Rezaina, 69.
Rh... (Voy. Gh...).
Rharsa (chot) (voy. Gharsa), 24.
Riba, éboulement, escarpement, versant abrupt.
Rif (plur. riouf), les lieux cultivés, par opposition aux terres arides, plage, rivage (compar. sahel).
Righ (oued), 11, 241.
Rima, 156.
Riou (oued), 54.
Rira (et mieux Righa) monts des), 202.
Rocher de sel, 126.
Robertville, 196.
Rosa (cap), 182.
Rouagha, habitants sédentaires de l'oued Righ.
Rouiba, diminutif de Raba (Ghaba), petit bois, 34.
Rouina (oued), 54.
Roux (cap), 183.
Roum, roumi, fém. roumia.

Nom donné par les indigènes aux

chrétiens comme descendants des anciens Romains.
Roumelia (djebel), 39.
Roum el Souk, 182.
Roummel (oued), rivière sablonneuse, 205.
Rovigo, 135.

S

Saada, bonheur.
Saâda (bordj), 242.
Sabbat (bordj), 197.
Safra, fém. de asfar, jaune, couleur de safran.
Safsaf, saule, tremble, dim. sfisifa.
Safsaf (oued), 196.
Sahara, fém. de ashar, fauve. Vaste plaine déserte, sablonneuse, 8.
Sahara marocain, 76.
Sahari (tribu).
Sahariennes (explorations), 253.
Sahara (soumission du), 384.
Sahel, littoral (comp. rif).
Sahel (oued), 186.
Said (fém. saida, heureux) (compar. saâda).
Saïda, 45.
Saïda (oued), 45.
Sakamodi, 137.
Salado (rio), rivière salée, oued Melah, 43.
Salzou (kheneg), 114.
Sanedja (oued), 182.
Santon (fort), 34.
Sba, lion.
Sba, 267.
Sba Chaouïa, 149.
Sbakh (plur. de sebkha) (voy. ce mot).
Seba, sept.
Seba, doigt.
Seba Mokran, les sept grandes (montagnes), 149.
Sebaou (oued), 140.
Seba Rous, les sept têtes, 138, 147.
Sebdou, 36, 340.
Sebkha (plur. sbakh), étang salé, bas-fond humide; à peu près synonyme de chott.
Sebt, samedi.
Sebt (oued), 61.
Sedeur (oued); sedeur, plur. de sedra, jujubier sauvage, 128, 152.
Sefa, sfa, roche plate, schisteuse.
Sefra (voy. safra).
Seggueur (oued), 96.
Seghir (s'écrit souvent serir ou srir), petit.
Seguia (saguia), canal d'irrigation.
Sekkin (es) (litt. sabre), arêtes de dunes en lame de sabre (compar. sif), 109.
Seklafa (teniet), 112.
Senalba (djebel), 149, 152.
Senousi (ordre de Sidi es), 365.
Sera (djebel), cime, arête de montagnes, 149.
Seriana, 225.
Sétif (Sitifis), 198.
Sersou (plateaux du), 57.
Seybouse (oued) (rom. Ubus), 196.
Sfa (col de) (voy. sefa), 222.
Sfsifa, dimin. de safsaf.
Sidi Abdallah ben Daoua (rom. Macri), 396.

Sidi Abid, 234.
Sidi Ali, 228.
Sidi bel Abbès, 44.
Sidi ben Halyma, 49.
Sidi Brahim, 33.
— (combat de), 382.
Sidi el Habet (djebel), 39.
Si el Hadj ed Din, 97.
Sidi en Nacer (en Nacer pour el Anacer, les sources), 73.
Sidi Fatalla, 228.
Sidi Ferruch, 132.
— (débarquement de), 370.
Sidi Lahssen (djebel), 110.
Sidi Maklouf, 128.
Sidi Okba, 237.
Sidi Rached, 242.
Sif (plur. siouf) (litt. sabre), dune allongée, compar. sekkin.
Sig (oued), 44.
Sigale (cap), 33.
Sigueli, 77.
Sikkah (oued), 36, 38.
— (combat de la), 374.
Sildjen (daya), 154.
Sis (oued), 79.
Sly (oued), 54.
Smala, réunion de la famille, des serviteurs, des troupeaux.
Sméla (tribu), 43.
Smendou (oued), 195.
Soff, parti.
Association formée entre individus ou entre tribus pour soutenir leurs intérêts ou venger leurs injures, surtout en pays kabyle.
Soua, 267.
Souf, 245.
Souf, berbère, a la même signification que oued.
Oued Souf est une tautologie.
Souf Kesser, 86, 108.
Souk, marché.
Souk Arras, marché aux nippes, 206.
Souk el Haad, marché du dimanche, 140.
Soummam (oued), 188.
Sous (oued), 78.
Sousselem (oued), 57.
Staouëli, 132.
Stitten, 108.
Sunnites, de sunna, tradition.
Nom donné aux musulmans, qui se considèrent comme orthodoxes (opposé à chiites).
Ils se divisent en quatre sectes qui se différencient suivant les rites : Haleki, Hanafi, Humbeli, Chafaï.

Saint-

Saint-Aimé, 55.
Saint-André, 47.
Saint-Antoine, 196.
Saint-Arnaud, 200.
Sainte-Barbe du Tlélat, 45.
Saint-Charles, 196.
Saint-Cyprien des Attaf (voir Attaf), 55.
Saint-Denis du Sig, 45.
Saint-Donnat, 200.

T

Tababor (djebel), 185.
Tabelkousa, 267.
Tabentout, 226.
Tablat, 137.
Tademit (oued), 151.

Tadjemout, 156.
Tadjerouna, 97, 114.
Tafaroua, 74.
Tafaraoui (djebel), 43.
Tafilet, 79.
Tafna (oued), 36.
Tafna (traité de la), 41, 375.
Tafrana, 377.
Tagdemt, 56, 377.
Tagremaret, 48.
Taguensa (djebel), 52.
Taguin (combat de), 380.
Tahtani, d'en bas; opposé à foukhani, d'en haut.
Takintoucht (djebel), 185, 192.
Takitount, 193.
Takoucht (djebel), 185.
Taleb (plur. tolba), lettré.
Tamarins (les), 221.
Tamegrout, 79.
Tamentis, 268.
Tamerna, 243.
Tamrit, 225.
Tamza, 228.
Tangréguet (djebel), 137.
Taouiala, 113.
Taourirt, monticule.
Taourirt des Beni Menguillet, 143.
— Mimoun, 143.
Tarf, promontoire (compar. Trafalgar pour Tarf el Rar, cap de la caverne).
Tarf (el), 182.
Tarf (djebel) (Oran), 109.
Tarf (Guerah el), 201, 204.
Tarfa, les tamarix.
Targui (plur. touareg).
Tarmount (ad Aras), 396.
Tasili (plateau, en langue targui), 259.
Tayeb, tayeba (taiba), bon, bonne.
Taza, 53, 377.
Tazerouk, 260.
Tazmalt, forme berbère de smala, 187.
Tebessa, 207.
Teboul, scories.
Tedjini (ordre de Sidi Ahmed), d'où, au plur., Tedjâna, serviteurs religieux de Tedjini, 353.
Tell, région labourable (compar. tellus), 6.
Temacin (voir Massin), 232, 244, 363.
Temassinin, 256, 260.
Temesguida (djebel), 185.
Tenès, 60.
Tenia, teniet, sentier de chèvres, défilé, col.
Teniet el Haad, le col du marché du dimanche; on sous-entend Souk, 53.
Tenira (oued), 45.
Tessala (monts), broussailles, 43.
Tiaret, 56.
Tibaïren (col), 185.
Tidikelt, 268.
Tifelfel, 225.
Tigri (chott), 75.
Tilidjen (oued), 234.
Tilremt, 161.
Timekmeret, 128.
Timimoum (voy. Mimoun), 662.
Timmermassin (voy. Massin), 229, 232.
Timmi, 267.
Tiout, 93.
Tipaza, 61, 130.
Tiranimin, petits roseaux, 225.
Tirourda (col), 141.

Titeri, 136.
— (monts du), 136.
Tizi (berb.), col, synonyme de tenia.
Tizi Ouzou, col des genêts, 41.
Tizougarine (col de), 228.
Tizza (oued), 188.
Tlemcen (ancienne Agadir ; rom. Pomaria), 36, 38.
Tlemcen (monts de), 38.
Tnoufchi (djebel), 39.
Tobna (rom. Tubuna), 396.
Tolga, 232, 238.
Touadjer, 74.
Touareg, 256.
Touat, 268.
Touggour (djebel), 207.
Tougourt, 242.
Touil, long, grand.
Touila Makna (djebel), la grande montagne des Makna, 111.
Toumiet, les mamelles, de toumi, jumeau.
Toumiet (djebel) (Biban), 184.
Toumiet (djebel) (Babor), 194.
Tourefana, 77.
Touta, mûrier.
Trafi (tribu), 69.
Traras (monts des), 37, 42.
Traria (oued), 45.
Traria (plaine de), 47.
Trembles (arab. Safsaf) (Oran), 44.
— (Alger), 137, 186.
Trouna (djebel), 185.
Tsabit, 267.

V

Vallée, 196.
Nom d'un maréchal gouverneur.
Vesoul Benian (benian, construction), 61, 134.

Y

Yacoub, 69.
Youcef (Ordre de Sidi Ahmed ben), 356.

Z

Zaatcha, 238, 384.
Zab Biskra ; — Chergui ; — Guebli ; — Dahraoui, 237.
Zab (monts du), 147, 154.
Zabi (voy. Bechilga).
Zaccar (Oulad Nayl), 150.
Zaccar (djebel), 58, 134.
Zahrez, 127, 148.
Zamoura (djebel) (Biban), 184.
Zamoura (Petite Kabylie), 191.
Zaouïa, centre religieux, mosquée, école, 349.
Zegdou (confédération), 77, 79.
Zeffoun, 133.
Zeira, 128.
Zeitoun, olivier.
Zekkat, impôt sur les troupeaux, levé au printemps ; dans l'origine, part donnée aux pauvres.
Zemla, (plur. zemoul), dune allongée.
Zemra (djebel), 149.
Zenaga, 87.
Zenati (oued), 197.
Zenatzi (plur. zenatza), 303.
Zenina, 128.
Zerbulle, 230.
Zerga (fém. de azreg), bleu.

Zerghoun (oued), 97.
Zeriba, dimin. de zerb, haie, clôture de haies, petit village, formé de gourbis et de tentes, 153.
Zeribet el Oued, 227, 237.
Zeroua (oued), 139.
Zeroual (ksar), 236.
Ziara, aumône, 348
Ziban (plur. de Zab), 236.
Zouagha (djebel), 185.
Zousfana (oued), 86.
Zurich, 61.

Jours de la semaine, fréquemment employés en composition avec le mot Souk, marché :

Haad, dimanche ;
Tuine, lundi, 2e jour ;
Tleta, mardi, 3e jour ;
Arba, mercredi, 4e jour ;
Khamiz, jeudi, 5e jour ;
Djema, vendredi, jour de l'assemblée.
Sebt, samedi, 7e jour.

Les significations des termes de ce vocabulaire ont été en partie recueillies sur les lieux, en partie empruntées au *Vocabulaire arabe-français* de M. le général Parmentier (Mémoire présenté à la section de géographie de l'Association française pour l'avancement des sciences, 15 avril 1881).

Et à la *Légende territoriale de l'Algérie*, de M. Cherbonneau (*Revue de géographie*, dirigée par M. Drapeyron).

Il y a de nombreuses lacunes et, sans doute aussi, de trop nombreuses erreurs ; les rectifications et les notes complémentaires seront accueillies avec reconnaissance.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION IX

PREMIÈRE PARTIE..... 1

Coup d'œil géologique d'ensemble..... 12
Sommaire historique..... 20
Description géographique..... 27

I.

Province d'Oran et partie occidentale de la province d'Alger..... 31

1° Tell Oranais 32
Bassin de la Tafna et monts de Tlemcen..... 36
Monts des Traras 42
Bassin de la sebkha d'Oran et monts de Tessala ... 43
Bassins du Sig et de l'Habra..... 44
Bassin de la Mina..... 48

2° Ouarsenis et Dahra.
Ouarsenis..... 50
Dahra 58

3° Hauts-Plateaux..... 62
Zone frontière et Sahara marocain..... 76
Expédition du général de Wimpfen (1870)..... 80

Pages.

4° Montagnes des Ksour et oasis des Oulad Sidi Cheikh 83
Ksour et vallées sahariennes 85
Montagnes des ksour 98
Oulad Sidi Cheikh 105
5° Montagnes du Ksel et Djebel-Amour 108
Le Djebel-Amour 109
Organisation défensive de la frontière marocaine et du Sud Oranais 116

II.

Province d'Alger 121

Route d'Alger à Laghouat 122
1° Les côtes et la Métidja 130
La Métidja 133
2° Le Titeri 136
3° Kabylie 138
4° Les Hauts-Plateaux 147
Monts des Oulad Nayl 148
Monts du Zab 154
5° Le Sahara 155
Le Mzab 161

III.

Province de Constantine 177

1° Tell 178
Petite Kabylie 183
Bassin de l'oued Sahel 186
Seybouse 196

Pages.

2° Les Hauts-Plateaux 198
Bassin de la Medjerda 205

3° Le Hodna 209

4° L'Aurès et les Biban 215
Djebel Cherchar et monts des Nemencha..... 233
Les Ziban..... 236

5° Sahara..... 239
Oued Righ 241
Souf 245
Ouargla..... 245
Les grands chotts..... 249

Explorations sahariennes 253
Touareg 257
Expéditions du colonel Flatters..... 260
Gourara 266
Touat. 268
Tidikelt..... 268

DEUXIÈME PARTIE..... 273

I.

Administration 275

II.

Colonisation..... 281

III.

Populations..... 293

Pages.

IV.

Occupation militaire..... 323

Organisation défensive de l'Algérie..... 337

V.

Confréries religieuses..... 347

VI.

Précis des événements militaires depuis la conquête d'Alger..... 369

Notes complémentaires 395

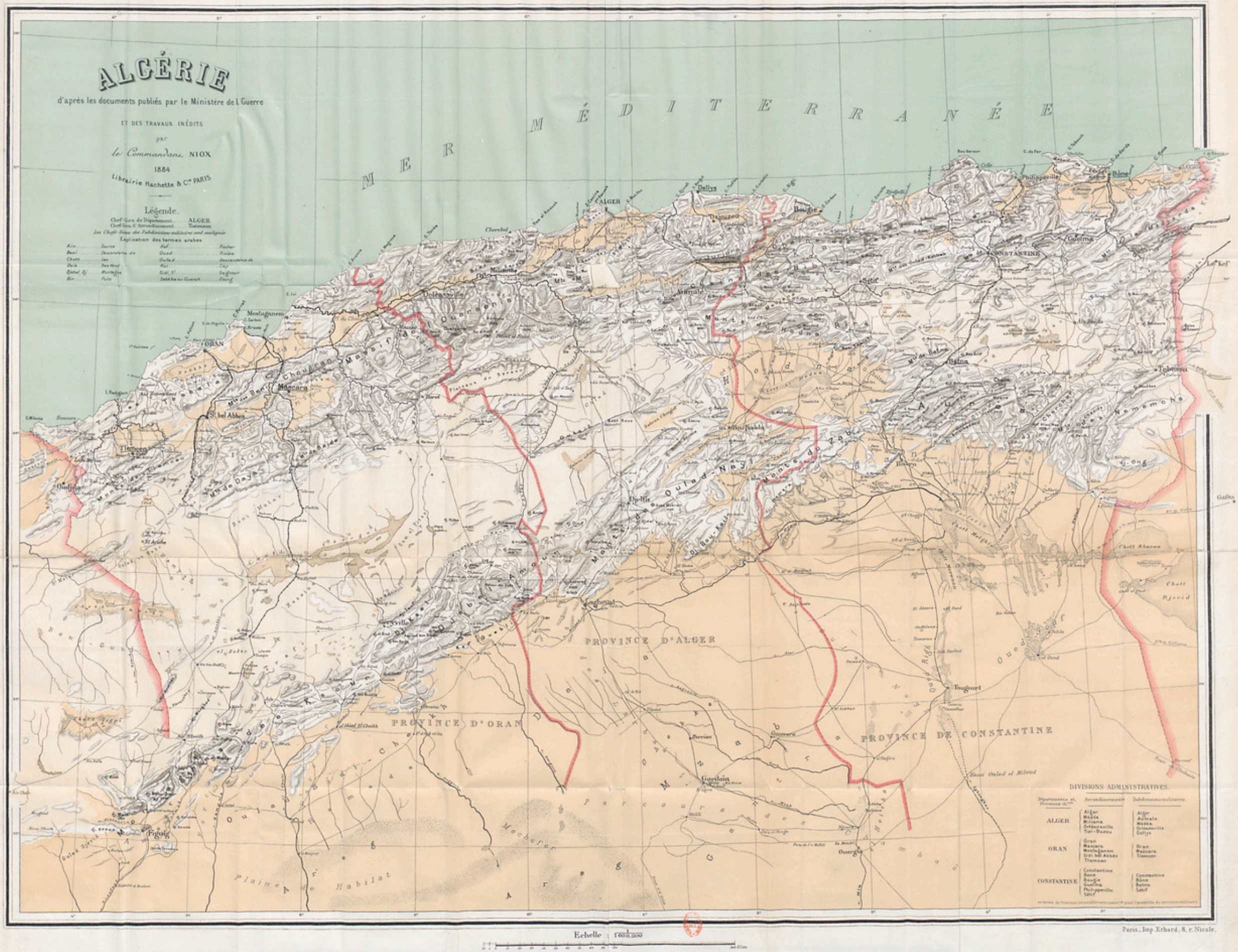
Vocabulaire des noms de lieux..... 401

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie L. Baudoin et C°, rue Christine, 2.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Niox


ALGÉRIE
d'après les documents publiés par le Ministère de l. Guerre
ET DES TRAVAUX INÉDITS
par
le Commandant NIOX
1884
Librairie Hachette & Cie PARIS
Légende.
Chef-lieu de Département ALGER
Chef-lieu d'Arrondissement Tizi-ouzou
Les Chefs-lieux des Subdivisions militaires sont soulignés
Explication des termes arabes
MER MÉDITERRANÉE
ALGER
Dellys
Bougie
Philippeville
Bône
Guelma
CONSTANTINE
Sétif
Aumale
Milliana
Orléansville
Mostaganem
ORAN
Mascara
Tlemcen
Oudjda
Batna
Tebessa
Djelfa
Laghouat
Géryville
Tougourt
Ouargla
Gardaïa
Figuig
PROVINCE D'ALGER
PROVINCE D'ORAN
PROVINCE DE CONSTANTINE
Chott Djerid
Chott Rharsa
Oued Sous
Oued Righ
Hassi Oulad el Mileud
Plaine de Habilat
Mechefer
DIVISIONS ADMINISTRATIVES
Départements et Divisions de Cie
Arrondissements
Subdivisions militaires
ALGER
Alger
Médéa
Miliana
Orléansville
Tizi-Ouzou
Alger
Aumale
Médéa
Orléansville
Dellys
ORAN
Oran
Mascara
Mostaganem
Sidi bel Abbès
Tlemcen
Oran
Mascara
Tlemcen
CONSTANTINE
Constantine
Bône
Bougie
Guelma
Philippeville
Sétif
Constantine
Bône
Batna
Sétif
Echelle : 1/1.600.000
Paris, Imp. Erhard, 8, r. Nicole.

ALGÉRIE et TUNISIE.

Échelle au $\frac{1}{5.000.000}$.

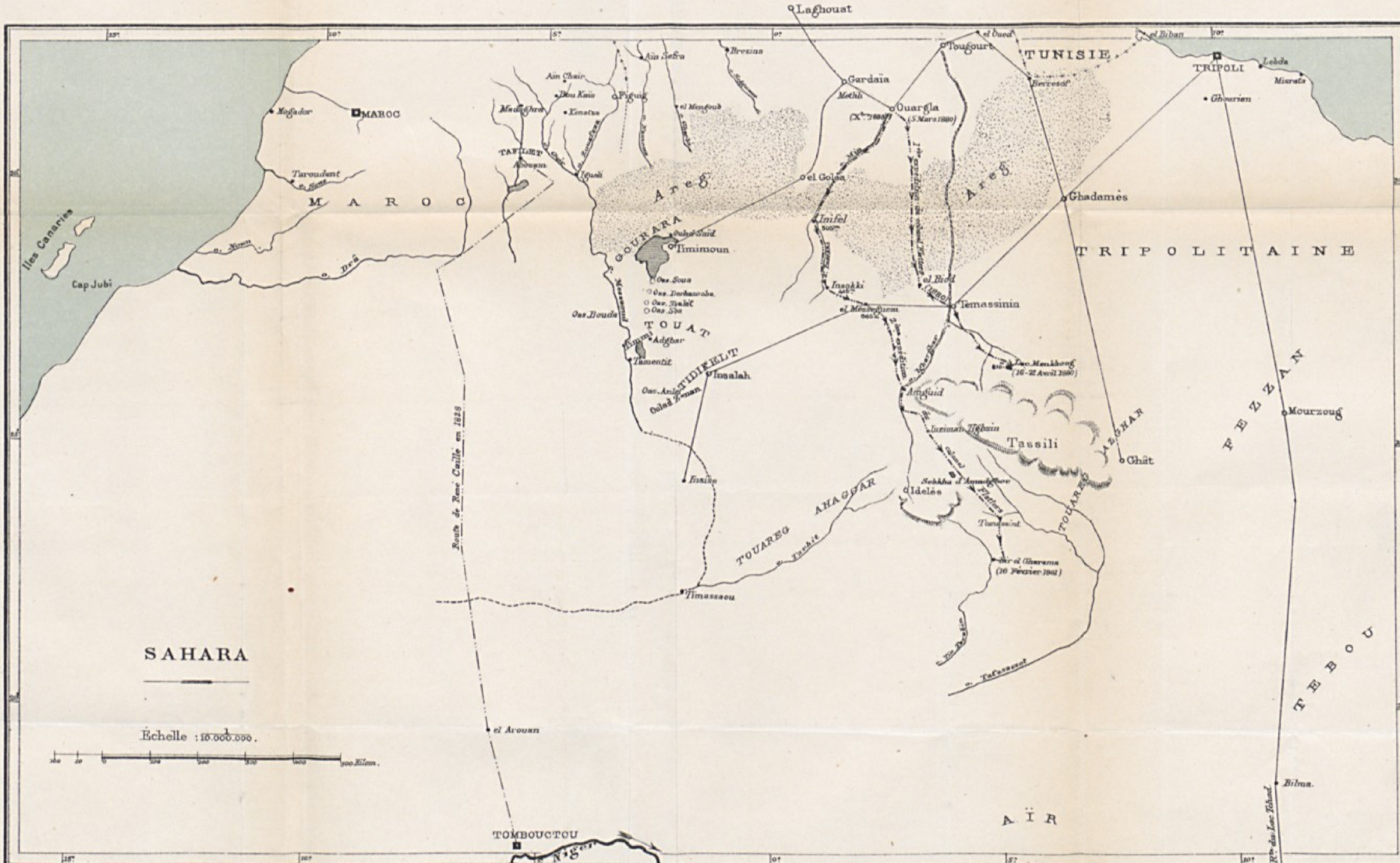
0 100 200 300 400 500 Kilom.

† Chef-lieu de Subdivision militaire.
Les noms des Sous-Préfectures sont soulignés.

Coupe par le méridien d'ORAN.

Coupe par le méridien de CONSTANTINE.

Coupe par le 34e degré de latitude.


Laghouat
el Oued
el Biban
Tougourt
TUNISIE
TRIPOLI
Lebda
Misrata
Ghourian
Gardaïa
Metlili
Ouargla
Ain Sefra
Brezina
Figuig
MAROC
Mogador
Taroudant
M A R O C
Iles Canaries
Cap Jubi
TAFILET
Areg
el Golea
Ghadamès
T R I P O L I T A I N E
GOURARA
Timimoun
Inifel
el Biod
Temassinin
TOUAT
Adghar
Tamentit
TIDIKELT
Insalah
Amguid
Tassili
Ghât
AZGHAR
Mourzouq
F E Z Z A N
Idelès
TOUAREG AHAGGAR
Timassaou
Route de René Caillié en 1828
SAHARA
Échelle : 1/10.000.000.
el Arouan
Bilma
TOMBOUCTOU
Niger
A Ï R
T E B O U